00084796

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016

VOYAGE

DANS L'INDE

ET

DANS LE GOLFE PERSIQUE

PAR L'ÉGYPTE ET LA MER ROUGE.

PARIS. — TYP. LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

VOYAGE

DANS L'INDE

ET

DANS LE GOLFE PERSIQUE

PAR L'ÉGYPTE ET LA MER ROUGE

PAR V. FONTANIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, VICE-CONSUL DE FRANCE A BASSORA.

X-f-32

pt I

Première Partie.

84796

PARIS

CHEZ PAULIN, ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 33.

1844

Fr 915.4
Fun/Voy
84796

Ref
915.5

00084796

PRÉFACE.

J'ai donné le titre de Voyage à l'ouvrage que je soumets aujourd'hui au public, parce qu'il traite de pays étrangers que j'ai visités, et dans lesquels j'ai résidé longtemps. Mon but n'est pas cependant de décrire tous ces pays d'une manière minutieuse, parce que plusieurs sont assez connus; je me suis abstenu aussi de ré-

péter des détails que l'on trouverait ailleurs. Chargé de surveiller nos intérêts politiques et commerciaux dans une assez grande partie de l'Asie, c'est de politique et de commerce que je m'occuperai spécialement. Si les questions orientales sont dignes de l'intérêt de la France, cet intérêt n'est pas aussi grand qu'on l'a généralement supposé, et l'exagération dans laquelle on est tombé ne nous a pas été avantageuse. On a négligé des mesures de détail, des précautions assez simples, parce qu'on n'a pas cru qu'elles fussent en rapport avec des événements dont la gravité paraissait immense. Ces événements ont, d'ailleurs, donné à la mission que j'ai remplie plus d'importance qu'elle ne devait en avoir. Au lieu de circonscrire mes observations dans les limites ordinaires d'un consulat, il m'a fallu les étendre de Suez à la Chine, de Ceylan jusqu'aux frontières de la Russie. Les communications entre l'Europe et l'Inde se sont établies par

Suez pendant mon séjour en Asie; c'est alors qu'ont eu lieu et la rupture entre la Perse et l'Angleterre, et la campagne de l'Afghanistan, suivie bientôt d'une épouvantable catastrophe; pendant la même période, le commerce de la Chine s'est ouvert et une rupture est survenue entre le sultan et le pacha d'Égypte. Bombay, où je résidais, était le centre de la plupart de ces affaires, et j'ai été forcé de les étudier. Je tiens à donner cette explication pour qu'on ne suppose pas que je me sois volontairement chargé d'un emploi qui aurait dû être confié à une personne d'un rang plus élevé et d'un talent reconnu.

Comme la meilleure partie de ma vie s'est passée à l'étranger, que je n'ai jamais eu à me préoccuper des questions intérieures ni à les étudier, je me garderai plus facilement d'accommoder mes opinions aux sentiments des divers partis. Je ne dissimulerai pas les erreurs de détail qu'aura pu commettre, selon moi, le gou-

vernement, et j'hésiterai moins encore à le défendre lorsque je croirai qu'on l'a injustement attaqué. Je ne prétends pas parler de la politique générale de la France, de ses alliances, de ses actes sur tous les points du globe, et je plains autant que j'admire ceux qui pensent pouvoir embrasser un si vaste sujet. Je ne m'occupe que de ce qui concerne cette portion de l'Asie que j'ai visitée, et je n'admets point, comme on l'affirme, que notre influence s'y soit amoindrie, que notre politique y ait été, dans son ensemble, faible, honteuse, ignorante. Loin de là, le gouvernement français et celui de l'Angleterre sont les seuls qui me paraissent avoir compris la grande question que l'on a agitée, et à la solution de laquelle deux pauvres Turcs, le sultan et le pacha d'Egypte, ont servi de prétexte; cette solution a eu lieu, en définitive, d'après les vues de la France, et a couvert de confusion les cabinets de Londres et de Pétersbourg. Le but que de-

puis longtemps se proposaient la Russie et l'Angleterre, et qu'elles n'ont pas atteint, était de se diviser le pouvoir en Asie. Le triomphe de la France et des autres puissances continentales eût été plus complet et plus prompt si la Chambre des Députés n'eût forcé à se retirer le ministre habile qui, jusqu'en 1840, avait su donner une si grande liberté, une indépendance si parfaite à la politique française.

J'ai un profond respect pour la représentation nationale; non-seulement elle prête une grande force à l'action de la France à l'étranger, mais encore ses discussions, s'élevant avec la pratique qu'elle acquiert chaque jour des affaires, répandent une lumière utile sur plusieurs sujets. Je ne prétends donc pas critiquer sa conduite en 1839, car je n'en connais même pas tous les motifs. Je crois seulement, et j'espère prouver qu'en ce qui concerne les affaires de l'Orient, la retraite de M. le

comte Molé a été funeste à notre politique. Remarquons, en effet, que la Chambre, quand, par ses adresses ou par ses amendements, elle prend l'initiative dans les affaires extérieures, court le risque de décider sans être bien informée. Si une discussion s'élève sur les affaires de ce genre, une personne seule connaît les faits avec exactitude ; cette personne est le ministre, qui le plus souvent ne doit pas les divulguer. De là résultent des luttes oratoires brillantes, il est vrai, mais qui n'ont que rarement une issue pratique ; elles séduisent les esprits les plus élevés et font oublier qu'il est plus aisé de prononcer des discours éloquents lorsque l'on arrange le monde à sa guise, que de discuter utilement des questions spéciales. On combat alors sur un terrain imaginaire où, il faut l'avouer, les orateurs les moins aventureux ne sont pas toujours ceux du gouvernement. Ces jeux d'esprit sont quelquefois dangereux dans une assemblée législative, et

on en eût la preuve en 1840. Quand un ministère succéda à celui de M. Molé, il fit aux Chambres un discours d'ouverture dans lequel il appela leur attention sur les affaires de l'Orient. La Chambre des Députés, exagérant, je crois, leur gravité, chargea un de ses membres les plus lettrés de rédiger la réponse. Elle prit par là l'initiative, car cette réponse, commentée d'une manière peu circonspecte, devint, quand elle l'eut adoptée, la règle politique du cabinet. Au lieu d'exposer franchement les manœuvres de l'Angleterre, elle ne parlait que du sultan et de son vassal, et conseillait l'intervention en des termes qui ne pouvaient plaire à d'autres nations qui avaient le même intérêt que nous. Le ministère, installé depuis trop peu de temps pour rectifier l'âpreté de ces avis, ne fit aucune observation, et les orateurs, ignorant l'état réel des choses, donnèrent carrière à leur imagination. Telle est la véritable origine des difficultés que la France a ren-

contrées dans les affaires de l'Orient, et elle ne les doit à aucun des ministres qui se sont succédé. La plupart de ces ministres semblent, il est vrai, s'être fait illusion sur l'état de l'Égypte; mais cette erreur importait peu, puisqu'il ne s'agissait pas, en réalité, de l'indépendance du pacha qui la gouverne. La Chambre elle-même, n'appréciant pas toute la question, a d'abord renversé le ministre qui la suivait avec prudence, puis a pris l'initiative, et enfin la politique du pays s'est trouvée engagée dans une fausse direction.

Je ne me dissimule pas que certaines de mes opinions rencontreront des contradicteurs, et ne s'accorderont pas avec les idées généralement accréditées. Peut-être, comme la plupart des agents à l'étranger, aurai-je été trop partial pour mon pays. Je préférerais sans doute ne pas mériter ce reproche, mais j'aime mieux être accusé de l'avoir loué que de l'avoir dénigré. J'aurais désiré ne point parler

des gouvernements asiatiques, parce que ce sujet a été traité assez souvent pour que l'opinion publique soit formée. Je n'ai dissimulé, en aucune façon, le peu d'intérêt que méritent les mahométans et n'ai pas voulu montrer d'indulgence envers le pacha d'Égypte. Il ne faut, en effet, ni oublier ni excuser la trahison envers son pays. Méhémed-Ali a, en 1826, manqué aux assurances les plus formelles données à un de nos amiraux, M. de Rigny; en 1840, il s'est plaint aux antagonistes de la France de recevoir l'appui qu'il la priait de lui donner. Les sentiments que j'exprime ont déjà été manifestés par un de nos plus illustres orateurs, M. de Lamartine, et j'espère qu'ils rencontreront l'approbation du public.

Je crains de ne pas être aussi heureux quand je traiterai des établissements anglais dans l'Inde. Outre que l'Angleterre, centre d'un immense commerce, agit sur tous les

points du globe, son organisation intérieure permet aux particuliers de la pousser dans toutes sortes d'entreprises. De là une activité prodigieuse, des publications sans nombre, qui attirent l'attention du monde, donnent une importance factice et présentent comme de la grandeur ce qui souvent n'est que de l'agitation. Quel est l'homme dont l'imagination ne serait frappée de voir un empire de cent millions d'habitants élevé à l'extrémité de l'Asie par une poignée d'Européens; de voir des armées régulières conduites de l'Inde aux frontières de la Russie, un royaume immense s'ouvrant à un commerce nouveau? J'admire autant que personne ces conquêtes de la civilisation et les grands hommes qui les ont faites. Je n'admire pas moins l'art admirable avec lequel on maintient un édifice si extraordinaire. Je n'ai reçu, chez les Anglais, que de bons traitements, et je professe pour leur gouvernement, pour celui de l'Inde sur-

tout, un profond respect. Mais est-ce une raison pour que je ne cherche pas à réduire à sa juste valeur l'admiration exagérée qu'il a inspirée à un grand nombre de personnes; pour que je n'expose pas les fautes de sa politique, ses injustices, la faiblesse réelle cachée sous tant de splendeur? On peut, sans envie et sans amertume, entreprendre cette tâche, et elle ne serait pas inutile si elle suscitait d'autres travaux, si elle provoquait d'autres témoignages. Lorsqu'il y a quinze ans je voulus montrer comment l'organisation des mahométans d'après les formes européennes était impossible, je rencontrai peu d'approbateurs. Depuis cette époque, l'expérience ne m'a pas été contraire, et peut-être confirmera-t-elle ce que je dirai de l'Inde comme elle a confirmé ce que j'ai dit de la Turquie.

Un auteur jaloux d'inspirer de la confiance doit, s'il le peut, montrer que ses assertions ne sont pas faites légèrement et qu'il a étudié

son sujet avec soin. Les événements qui pendant ces dernières années ont bouleversé l'Asie, ne sont inconnus de personne. Si je puis fournir la preuve que j'en ai, d'une manière officielle, annoncé un assez grand nombre; si j'ai dit qu'ils étaient la conséquence inévitable de certains actes, on devra admettre que j'avais apprécié avec exactitude ces actes et les circonstances qui les accompagnaient. Or, voici les faits principaux: les Anglais ont dominé dans l'Euphrate de 1838 jusqu'en 1842; j'ai écrit en 1836 qu'ils y établiraient leur domination. La rupture entre l'Angleterre et la Perse a eu lieu en 1838; je l'ai annoncée en 1837, et ai dit par qui et par quels motifs elle deviendrait inévitable. A la même époque, j'ai prévenu de l'intention des Anglais de s'emparer d'Aden; ils l'ont fait en 1839. C'est en 1839 que j'avertis M. le maréchal Soult de l'issue probable de la campagne dans l'Afghanistan. A cette époque aussi je prévis et j'empêchai d'exécuter le

plan d'un gouvernement pour susciter en Perse la guerre civile. Ce n'est certainement pas ma faute si on a cru à la puissance et à la sincérité du pacha d'Égypte. Enfin, en 1841, j'ai eu l'avantage d'envoyer le projet du traité qui n'a été signé qu'en 1842, entre la Chine et l'Angleterre. Je n'aurais pas vu mes prévisions s'accomplir si souvent, si je n'avais étudié le pays avec autant d'application et d'impartialité qu'il m'était possible.

Les questions politiques sont d'une nature éphémère, dépendent de circonstances si variées et si mobiles, qu'elles ne se présentent jamais de la même manière, et les faits qui leur ont donné naissance rentrent aussitôt dans le domaine de l'histoire. J'ai donc pu ne rien cacher de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait sous le rapport politique. Je n'avais aucun ordre qui dût rester secret, je n'ai rien observé que d'autres ne pussent observer comme moi.

Pour ce qui se rapporte au commerce, on reconnaîtra, j'espère, que je n'ai pas négligé cette partie importante de ma mission. Mais les observations commerciales reposent sur des intérêts constants et demandent d'autant plus de discrétion, qu'elles s'adressent à l'avenir. Je ne saurais oublier que l'Angleterre a exploité la première la route commerciale que j'avais indiquée autrefois par Trébizonde. Je serai donc moins explicite; mais si je me tais, c'est avec regret, car il eût peut-être été utile d'appeler l'attention publique sur certains faits commerciaux qui ne manquent pas d'importance et n'obtiennent pas de solution. Ce qui frappe surtout les voyageurs à leur retour en France, est une ardeur de petites intrigues et de commérages décorés du nom de politique et d'affaires parlementaires. Elle entraîne jusqu'aux ministres et leur fait entraver le travail régulier de leurs bureaux; on n'a aucun souci des choses sérieuses et qui demandent de l'ap-

plication; aussi l'on est souvent forcé de soumettre au public ce qu'il serait plus avantageux de ne pas divulguer.

J'aurais désiré renfermer cet ouvrage en deux volumes, mais l'abondance des matières ne l'a pas permis et j'ai été conduit à le diviser en deux parties. Elles se lient trop intimement pour qu'elles fassent deux ouvrages distincts, mais elles n'adhèrent cependant pas assez pour que je ne puisse les publier séparément. Celle que je publie aujourd'hui traite des pays qui sont en rapport avec l'Inde; la seconde sera exclusivement consacrée à l'Inde et formera deux volumes.

Paris, le 1er mars 1844.

PARIS. — TYP. LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

VOYAGE EN ÉGYPTE

DANS LA MER ROUGE

LE GOLFE PERSIQUE, L'INDE ET BOURBON

CHAPITRE PREMIER

ÉGYPTE

Départ de France. — Arrivée au Caire. — Causes qui empêchent d'obtenir une idée correcte de l'Égypte. — M. Mimault. — Méhémed-Ali. — Ibrahim-Pacha.

Je reçus, vers la fin de 1834, l'ordre de me rendre dans le golfe Persique, afin de transmettre au gouvernement les renseignements qui lui étaient nécessaires sur les provinces méridionales de la Perse et de la Turquie. L'ambassade devait être avertie de cette nomination afin de me donner un caractère officiel qui me servît de protection. Le titre de vice-consul, si je l'eusse reçu directement,

ne me convenait pas, parce qu'il mettait au néant des droits antérieurs à l'ordonnance qui en fixait les attributions; il fut bien entendu que l'on me donnerait, s'il était possible, celui d'agent commercial, et qu'on ne s'en abstiendrait qu'autant que cette dénomination nouvelle contrarierait les habitudes de la Porte.

A l'époque de ma nomination, on se preoccupait vivement des tentatives des Anglais pour s'ouvrir, par la mer Rouge ou par la Syrie, des communications plus promptes avec l'Inde. Déjà ils avaient envoyé de Bombay à Suez un bateau à vapeur, mais l'expérience n'avait pas eu un succès très-satisfaisant; on espérait mieux par la Syrie, et le colonel Chesney avait reçu ordre de tenter la navigation de l'Euphrate. Pendant plusieurs années consécutives la peste et le choléra avaient désolé la Babylonie et le littoral du golfe Persique; on avait voulu faire pénétrer dans ces provinces éloignées les innovations introduites par le sultan à Constantinople. Le vieux roi de Perse était mort et son petit-fils venait de lui succéder; l'influence russe le disputait dans ce royaume à l'influence anglaise; on parlait vaguement d'expéditions contre les possessions britanniques de l'Inde. Enfin on ne connaissait que bien imparfaitement le commerce du golfe Persique et la position qu'y avaient prise les Anglais. Recueillir et transmettre au gouvernement toutes les données qui pouvaient contribuer à l'éclairer sur ces questions, tel fut le programme que je présentai moi-même de ma

mission et qu'adopta le ministre des affaires étrangères. Pour l'exécuter avec plus d'avantages, je me rendis d'abord à Londres, où j'étudiai les projets de communication avec l'Inde; puis je devais aller à Bombay par Suez, de Bombay passer à Bassora, et, après un séjour plus ou moins prolongé, rentrer en France par Constantinople. Ce plan ne fut suivi qu'en partie, et je dirai par quels motifs; au lieu de traverser la Turquie, je revins dans l'Inde, où je fis une longue résidence, et je rentrai en France par la route du Cap.

J'ai été passager à bord de navires appartenant à presque toutes les nations de l'ancien monde, mais il n'en est aucun dont j'aie gardé un souvenir aussi désagréable que de celui sur lequel je pris passage pour me rendre de Marseille à Alexandrie. C'était un petit brick gréco-ragusais, plus sale, plus infect, plus pauvre qu'on ne saurait imaginer. Dans sa petite chambre, le capitaine avait trouvé moyen de loger onze passagers, et, comme j'étais le dernier venu, on m'avait fait, avec quatre planches de sapin, une couchette provisoire qui ressemblait parfaitement à un cercueil. Mes compagnons de voyage étaient pour la plupart des saint-simoniens qui allaient joindre leur chef en Égypte. Pleins de ferveur et d'illusions, ils croyaient, hélas! trouver la terre promise, et comprenaient peu le sentiment d'amertume avec lequel je les voyais se lancer au-devant de vaines déceptions. Nos discussions cependant aidaient à rompre la monotonie de la traversée, qui dura dix

sept jours et n'offrit de remarquable que la diète à laquelle nous étions soumis. Chaque jour deux misérables poules étaient mises à mort, et je n'oublierai jamais les préparations uniformes par lesquelles elles passaient : un matelot qui faisait les fonctions de cuisinier les hachait par morceaux après les avoir plumées, et elles servaient à faire une mauvaise soupe; retirées du bouillon et mêlées à des pommes de terre, on aurait pu former un plat, si, pour en augmenter le volume, on n'avait pas pris la précaution d'y laisser les os brisés qui s'introduisaient dans les gencives et obligeaient de manger avec la plus grande précaution. Des haricots et des pommes de terre en salade furent donc notre seule nourriture. Aussi, arrivé à Alexandrie, où M. de Lesseps voulut bien me recevoir, mon premier soin fut-il de demander à manger. Un officier anglais qui était de nos compagnons de voyage survint pendant que j'étais à table; et mon hôte, le supposant tout aussi affamé, l'engagea à me faire compagnie, ce qu'il se garda de refuser.

Le capitaine Wroughton était au service de la compagnie des Indes et mourut peu après notre arrivée à Bombay; il avait comme moi reçu avis que le lendemain on devait mettre Alexandrie en quarantaine et qu'il fallait partir immédiatement pour le Caire si nous voulions éviter tout retard. Grâce à l'obligeance de M. de Lesseps, nous pûmes nous procurer un bateau, et nous nous préparâmes au départ. Tout fut prêt le lendemain matin, et quelques-uns de nos anciens passagers que nous connaissions davantage s'étant

joints à nous, nous nous embarquâmes sur le canal le Mahomedié et étions arrivés au Caire après trois jours. La seule chose qui apportât quelque différence entre ce court voyage et tant d'autres qui sont connus, fut probablement notre insatiable appétit, car nous dînâmes cinq fois le premier jour. Peut-être aussi les brillantes chimères dont s'étaient bercés mes compagnons se dissipèrent-elles un peu; cette population en haillons, ces mendiants qui entouraient notre bateau, ces cabanes en ruines, cette terreur répandue sur tous les visages montraient assez que nous n'avions pas trouvé un nouvel Eldorado.

Mon intention n'est point d'écrire un voyage en Égypte ni d'entrer au sujet de ce pays dans de longs raisonnements. Toutefois l'Égypte a été appréciée d'une façon si singulière par des hommes dont on ne peut contester ni la bonne foi, ni les lumières; les erreurs dans lesquelles sont tombés et les particuliers et le gouvernement lui-même ont été si fâcheuses pour la France qu'il n'est pas sans intérêt d'en rechercher les causes. On sait assez quel prestige entoure le chef d'un État despotique chez les nations civilisées; combien peu de qualités lui sont nécessaires pour être regardé comme un profond génie. En Russie, par exemple, l'empereur qui passait avant son avénement au trône pour un homme assez médiocre, qui depuis ne s'est fait remarquer que par sa tyrannie, par d'étranges caprices et d'incroyables prétentions, est considéré aujourd'hui comme le type de la sagesse, comme un demi-dieu.

Ce sentiment n'est pas aussi marqué chez les Asiatiques, habitués qu'ils sont aux revers de fortune; s'ils ont une frayeur très-légitime des grands de la terre, elle n'est certes accompagnée ni d'estime pour leur personne, ni de respect pour leurs talents. Mais ils se gardent d'exprimer leurs pensées, et quiconque, se trouvant sous la juridiction d'un prince, d'un gouverneur, du plus misérable chef de village, ne le bénirait pas, passerait pour un insensé. La plainte n'est permise que quand on est le plus fort. D'après ce principe, il est évident que demander à des Égyptiens s'ils sont satisfaits de leur pacha, s'ils sont heureux, bien traités, c'est adresser des questions parfaitement inutiles. A moins de vivre dans le pays, d'en parler la langue, d'obtenir la confiance des habitants, on n'entendra qu'un concert d'éloges. La masse de la population ne peut, comme on voit, être consultée par ceux qui cherchent à apprécier son état. On n'a pas meilleure chance de s'instruire si l'on interroge les étrangers qui résident dans le pays. Les uns sont au service du gouvernement et les autres sont établis dans un intérêt de commerce. Je suis loin sans doute de suspecter l'impartialité de tous; mais, outre que plusieurs partagent l'illusion involontaire que se font les Européens sur les hommes armés d'un grand pouvoir, il est évident que la plupart se compromettraient en exprimant avec franchise des opinions peu favorables au chef de l'État ou à son administration. Qu'un employé soit dénoncé comme un froid admirateur du pacha, et il

perdra sa place; qu'une accusation semblable pèse sur un marchand, et on ne lui vendra plus de coton, comme aussi il ne sera plus chargé de commissions lucratives; on le ruinera. Ce sont là des difficultés très-réelles qu'ont rencontrées ceux qui nous ont parlé de l'Égypte, et ce ne sont pas les seules.

Depuis bien des années Méhémed-Ali-Pacha gouverne ce pays, et ses relations avec les Européens ont été fréquentes. Mieux que la plupart de ses compatriotes, dont l'habileté dans ce genre n'est pas douteuse, il sait dire ce qui peut plaire, faire parade de philosophie et de nobles sentiments devant ceux dont il désire l'approbation. Il aura d'ailleurs l'art de mêler à la réception la plus magnifique certaines formes qui devant ses coreligieux témoigneront de son mépris pour les infidèles; ses hôtes ne s'en apercevront pas et ignoreront qu'aussitôt après leur départ ils sont devenus l'objet des railleries du maître et de ses confidents. Ce système, joint à une générosité rare chez les Turcs, permet à Méhémed-Ali de passer parmi les Européens pour un novateur, tandis qu'en Turquie il est considéré comme le dernier des janissaires. Comment découvrir toutes ces nuances? A l'art de flatter, de répéter le soir ce qu'il a entendu le matin, Méhémed-Ali joint une grande intelligence du charlatanisme. Rien ne lui est plus doux que d'occuper l'attention publique; prévenances, présents, encouragements de toute espèce, seront reservés à qui fera son éloge, à qui mettra son nom dans des journaux: Il n'y a donc rien d'étrange à ce

que sa renommée soit fort au-dessus de son mérite, à ce qu'il passe pour un grand homme auprès du vulgaire.

Quant au gouvernement, je connais peu de choses aussi honteuses que la confession qu'un de nos ministres est venu faire, au sujet de l'Égypte, devant une des chambres législatives : « Messieurs, a dit M. Guizot, nous nous sommes trompés dans l'appréciation que nous avons faite des forces du pacha d'Égypte. » Certes, avec le personnel que nous avons en Égypte, avec le nombre de Français qui y voyagent ou y sont employés, avec nos protégés indigènes surtout, rien ne devrait se faire dans ce pays sans que nous ne puissions l'apprécier mieux que le pacha lui-même. Pourquoi donc s'est-on trompé, trompé si grossièrement dans une affaire si grave? Je vais le dire sans détour. C'est parce que l'administration supérieure n'a nul souci de choisir convenablement les consuls qu'elle envoie à l'étranger; parce qu'elle semble ne considérer une nomination que comme un expédient, et ne fait pas une classe à part de ses agents en Asie. Sans doute, on devrait comprendre que nos consuls et nos agents rencontreront en Égypte les mêmes difficultés que j'ai dit s'opposer aux investigations d'autres voyageurs. Pour qu'ils pussent les surmonter, il faudrait qu'ils connussent les habitudes et le caractère des Asiatiques. Ces connaissances ne s'acquièrent pas tout à coup, et, quelque habiles qu'elles soient, on ne peut les attendre de personnes dont

l'éducation s'est faite en Europe, en Amérique et quelquefois à Paris seulement.

S'il fallait des exemples pour prouver ce que j'avance, nul ne m'en fournirait un meilleur que M. Mimault, qui était notre consul général quand je traversai l'Égypte. Je fus son commensal pendant deux mois environ que je séjournai au Caire, et j'ai été à même d'apprécier sa position. Certes, peu d'hommes pouvaient lui être comparés pour les qualités du cœur et de l'esprit; historien, littérateur, antiquaire, il brillait surtout par l'élégance de ses manières et le charme de sa société. Toute sa vie s'était écoulée dans les capitales de l'Europe et au milieu des personnages les plus éminents. Attaché d'abord à M. de Talleyrand, puis au ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie, il se trouvait consul général à Venise au moment où on l'envoya en Égypte comme successeur de M. Drovetti. Or, cet homme si distingué partout ailleurs était parfaitement déplacé parmi les Turcs, et ses qualités même s'opposaient à ce qu'il acquît parmi eux une grande influence. Excepté quelques voyageurs que la fortune amenait près de lui, qui pouvait apprécier son mérite? Après avoir été mêlé aux grandes affaires de l'Europe, comment se serait-il accoutumé à ces disputes puériles, à ces viles intrigues, à ces saletés de toute espèce qui doivent occuper à chaque instant tous les agents qui veulent obtenir quelque crédit parmi les mahométans? M. Mimault les repoussait avec dégoût; aussi sa chancellerie était-elle encom-

brée par les plaintes de nos nationaux qui ne recevaient aucune solution. Retranché dans ses études, dans sa société intime, il désirait ne suivre que les grandes affaires et voyait souvent le pacha, qui l'accueillait avec faveur. Celui-ci, qui profitait en dernier ressort des malversations de ses subordonnés, était trop habile pour ne pas flatter un agent étranger qui ne l'entretenait que de hautes questions politiques ou de projets d'amélioration pour l'Égypte. Il avait d'ailleurs trouvé un moyen ingénieux de se débarrasser des réclamations. Parmi ses employés, était un Arménien fort rusé nommé Boghos qui s'était attaché à sa fortune et connaissait passablement l'Europe; quelquefois il avait voulu le faire pendre, puis l'avait repris à son service. Enfin, il avait imaginé de le transformer en une espèce de ministre, et cet homme, qui n'aurait pas osé acheter une douzaine d'assiettes sans le consentement du pacha, envoyait gravement des notes diplomatiques. M. Mimault fit comme ses collègues la faute de les recevoir, et on ne s'arrêta pas là : sous prétexte que nos interprètes parlaient mal ou ne plaisaient pas, Boghos se chargea d'être le truchement ordinaire de tous ceux dont il craignait l'influence, et il s'en suivit après quelque temps, que non-seulement aucune affaire ne se fit que par lui, mais encore que les plaintes ne parvenaient que par son intermédiaire et qu'il traduisait à sa convenance toutes les conversations. D'ailleurs il avait eu soin de se choisir des collègues dans sa famille, et ses intérêts n'étaient

point compromis par son absence. Ce plan de conduite fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Arméniens de l'empire ottoman ; tous se réjouissent du succès d'une fourberie par laquelle un de leurs compatriotes est devenu le conseiller et le favori du plus puissant des vizirs. Boghos, en effet, après s'être imposé aux agents européens, n'a pas trouvé de grandes difficultés à appliquer un procédé analogue à des Turcs ignorants ou à de pauvres Arabes. Ainsi circonvenu, il n'est point étrange que M. Mimault se soit montré l'un des plus grands admirateurs du pacha d'Égypte; il n'est pas étrange qu'il n'ait pu découvrir que, sous un vernis de civilisation, l'Égypte cachait tous les vices d'une administration turque; que, sauf une plus grande sécurité pour les Européens et les chrétiens, elle était peut-être la province la plus mal gouvernée et incontestablement la plus malheureuse de l'empire. Ses illusions, il les communiquait à ses auditeurs par le prestige de son esprit, à son gouvernement par l'autorité du talent, et, plus que personne, il a poussé la France dans cette voie d'erreurs qui a manqué lui être si funeste en 1840. Que l'on ne suppose pas d'ailleurs que je donne ici une opinion isolée; si j'ai entendu ceux qui, par leur rang, approchaient familièrement notre consul général et qui, par devoir ou par reconnaissance, faisaient l'éloge du pacha et répandaient au loin sa renommée, je n'ai pas négligé d'écouter aussi les plaintes des opprimés. J'ai surtout interrogé ceux qu'un long

séjour dans le pays et une position indépendante, rendaient aussi impartiaux qu'éclairés. Tous déploraient l'aveuglement de M. Mimault, tous se plaignaient de ce qu'un homme aussi considérable, que l'autorité paraissait environner de tant d'égards, eût en réalité si peu de crédit. Tous enfin désiraient que M. de Lesseps quittât Alexandrie pour reprendre ses fonctions au Caire. Ce consul n'avait ni l'âge ni l'expérience européenne de M. Mimault, mais il connaissait le pays, et les pratiques employées près de son chef n'auraient eu avec lui aucun succès. M. de Lesseps a montré plus tard combien ces vœux étaient fondés : chargé provisoirement du consulat général après le départ de M. Mimault, la prompte expédition des affaires, le succès de ses réclamations, montrèrent assez que l'influence française ne se manifestait pas sous son administration par d'absurdes projets ou de vaines protestations.

Le séjour que je fis au Caire ne pouvait m'être fort agréable : mes opinions sur l'Égypte et sur son chef étaient connues, car je les avais publiées peu avant mon arrivée dans ce pays. Ce que je voyais ne tendait qu'à les confirmer, et j'aurais rougi de ne pas dire à M. Mimault ce que je croyais la vérité. Par là je ne pouvais plaire à ceux qui entouraient le consul et ne partageaient pas mes sentiments, tandis que la prudence la plus vulgaire défendait à celui-ci de m'approuver hautement. J'avais peu d'estime pour les titres et les décorations accordés par un Turc ignorant; je remarquai que les écoles et les

institutions fondées en Égypte, aux applaudissements de l'Europe, n'avaient produit aucun résultat; c'était dans les quartiers les plus isolés qu'il fallait découvrir les élèves les plus distingués parmi ceux qui avaient reçu avec tant de pompe et tant de soins leur éducation en France. Il me semblait étrange d'entendre sérieusement donner le titre d'Altesse aux plus misérables pachas par des hommes qui n'auraient pas dit Votre Majesté au roi des Français, ou Votre Excellence à ses ministres. Enfin, je croyais qu'on avait manqué à un maréchal de France qui alors voyageait en Égypte, lorsqu'on avait chargé de le recevoir un ancien militaire qui n'était alors distingué que par son abjuration et ses cruautés envers les Grecs sans défense, et qui a joint depuis, à ces titres de gloire, la honteuse défaite de Beyrout.

Cela ne m'empêcha pas de voir ce que je désirais, ni M. Mimault de me présenter au pacha. Il fit demander une audience, et un soir nous nous rendîmes près de lui; M. Boghos et son neveu Nubar devaient servir d'interprètes. Le consul me fit connaître pendant que nous nous rendions au palais quel était le cérémonial, et il eût été par trop impoli de présenter quelque observation. Il me semblait qu'un agent aussi humble que moi n'était pas fondé à désapprouver ce qu'acceptait M. Mimault. Je ne fus pas moins étonné d'apprendre que Son Altesse s'abstenait d'offrir la pipe à des consuls généraux, et qu'il n'accordait cette faveur qu'à des contre-amiraux parce qu'ils ne résident pas. M. Mimault ajoutait que cet

usage avait été adopté sous M. Drovetti, son prédécesseur. Je demande pardon d'insister sur un fait qui paraît sans importance, mais il ne faut pas oublier que la considération que l'on accorde à une personne se manifeste chez les Turcs par le mode de présentation de la pipe et du café. N'en point offrir est une preuve de mépris que ne permettrait pas le dernier de nos drogmans, et si M. Mimault s'y soumettait, c'est parce qu'elle avait été autorisée par une intrigue de M. Drovetti. Celui-ci, après avoir rempli en Égypte des fonctions consulaires, avait été victime des changements politiques en France. Destitué sans motif, il s'était mis au service du pacha, et par là avait abjuré le droit de fumer en sa présence. Lorsqu'il fut réintégré, il se souciait peu de voir ses collègues jouir d'un privilége qu'il n'avait plus. Il était alors à peu près le seul agent sérieux des puissances européennes en Égypte, et les autres cachaient sous un vain titre la dépendance réelle où ils étaient du pacha, auquel appartient encore aujourd'hui une bonne moitié du corps consulaire. Il ne fut donc pas difficile de leur refuser la pipe sans qu'ils osassent se plaindre, et Ibrahim-Pacha ne tarda pas à imiter l'impertinence de son père; d'autres peut-être ont suivi cet exemple. Il suit de là qu'officiellement, par une manifestation publique chaque jour répétée, les agents étrangers passent aux yeux des populations pour de simples protégés du pacha qui, pour le rang et la considération, diffèrent peu de ceux de ses employés européens auxquels il lui plaît de donner le titre de

bey, et qu'on les peut traiter avec moins d'égards qu'on n'oserait en montrer au moindre capidgi-bachi du sultan. Cette opinion n'est pas démentie par une cérémonie à laquelle les consuls nouvellement arrivés se soumettent, parce qu'on la leur représente comme une marque d'honneur : le pacha leur fait, à la première audience, présent d'une pelissé, si bien qu'ils paraissent recevoir de lui l'investiture.

Méhémed-Ali était, lorsque nous nous présentâmes, dans une vaste salle où il jouait aux échecs, et, dès qu'on lui annonça M. Mimault, il donna des ordres pour qu'on l'introduisît. Le jeune Nubar servit d'interprète pour échanger les premiers compliments, mais il se retira dès que son oncle parut. Celui-ci se tint debout devant son maître, dans une attitude de familiarité respectueuse. Le pacha vivait depuis trop longtemps dans les grandeurs pour ne pas avoir acquis cette confiante simplicité, ce naturel, cet abandon qui ne manquent pas de séduire. Il a d'ailleurs un coup d'œil pénétrant, et sa conversation montre assez qu'il possède au plus haut degré le tact et le bon sens qui distinguent les Asiatiques. Je remarquai toutefois qu'il n'oubliait pas toujours qu'il parlait à des Européens, que les phrases pompeuses frappent surtout quand elles sortent de la bouche d'un Turc. Aussi annonça-t-il qu'il voulait fonder au Caire une école d'arts et métiers : j'ignore de qui lui était venue cette idée, mais l'utilité de pareilles institutions en France avait été peu

de temps avant un sujet de polémique, et je lui fis remarquer quels obstacles elles trouveraient en Égypte. Il me parut très-peu satisfait de mes observations, et aurait préféré, je crois, que j'eusse montré plus d'admiration pour son génie. Il ne manqua pas de vanter l'excellence de son gouvernement, et surtout la résolution qu'il avait prise de ne pas recevoir de ces dénonciations appelées *requêtes*, par lesquelles on indique ceux qui ont de l'argent et qu'il serait avantageux de dépouiller. J'aurais pu dire à Son Altesse que, comme aucun de ses sujets ne pouvait s'échapper d'Égypte et emporter ses richesses, ce moyen était superflu quand il en avait tant d'autres pour arriver au même résultat. Puis il parlait de Bagdad et des rives de l'Euphrate comme d'un pays dont, par des raisons d'économie, il ne lui convenait pas de s'emparer, ce qui ne l'empêcha pas de le tenter l'année suivante. Enfin, la conversation étant venue sur l'expédition prochaine du colonel Chesney, il manifesta ce sentiment d'opposition et de défiance que l'ignorance rend si naturel aux mahométans. J'étais en sortant fort satisfait quant au fond de cette audience, et si j'avais trouvé chez le pacha plus d'esprit et de connaissances que n'en ont la plupart de ses compatriotes, il ne me parut pas qu'il les dépassât en dissimulation. Quant à la forme de sa réception, elle fut calculée de manière à ce que les curieux qui étaient à l'autre extrémité de l'appartement n'eussent pas de nous une trop haute opinion. Ainsi, outre l'absence de la pipe, le café.

ne fut présenté à M. Mimault que longtemps après qu'on eut servi Méhémed-Ali; accroupi sur son divan, il relevait son turban pour se gratter la tête, puis il étendait les jambes pour jouer avec ses pantoufles, placées sur le parquet devant lui; enfin, il ôta et remit plusieurs fois sa pelisse, et, dès que nous fûmes levés, il commença à se promener comme pour se distraire de l'ennui que nous lui avions causé.

Ces actions, puériles en elles-mêmes, sont très-significatives pour les mahométans, et le pacha ne se les permettrait pas devant ceux pour lesquels il aurait de la considération. Il faut avouer que tout semblait encourager ses impertinences. Lorsque nous descendîmes de la salle d'audience, j'aperçus dans le vestibule les consuls généraux de deux grandes puissances qui s'y trouvaient confondus dans la foule et sans intention de faire visite au pacha. L'un d'eux, nouvellement arrivé, et d'ailleurs homme de mérite, portait même un de ces énormes bonnets rouges qui distinguent les employés du gouvernement. Ces messieurs ne savaient pas sans doute que par là ils compromettaient leur dignité, et ceux de leurs confrères qui connaissaient parfaitement les mœurs du pays se gardaient de leur donner d'utiles avis. Il aurait fallu, en effet, qu'ils missent eux-mêmes plus de réserve dans leur conduite et que, comme j'en ai été témoin, l'un d'eux, pour capter la bienveillance du pacha et faire avec lui des opérations commerciales, ne s'habillât pas comme

ses serviteurs et ne restât pas confondu avec eux pendant un long voyage.

Peu après cette visite, nous reçûmes l'importante nouvelle que Ibrahim-Pacha allait rentrer au Caire après avoir conquis la Syrie. On fit de grands préparatifs pour le recevoir; on décorait les boutiques, et chacun s'appliquait à imaginer des devises et des inscriptions adaptées à la circonstance. On avait permis d'ouvrir les cabarets, et tandis que, pour cause de moralité, on avait expulsé les almées de la ville, d'infâmes petits garçons étaient autorisés à danser dans les rues. Un Arménien catholique avait profité de cette circonstance pour donner un bal, et il voulut bien m'inviter. La société européenne du Caire s'y trouvait réunie, et joignait à l'élégance de nos grandes villes cette mollesse gracieuse qui n'appartient qu'à l'Orient. Une salle particulière était consacrée aux dames du pays, et tout aurait été parfait si Soliman-Pacha, sous prétexte de civilisation, n'eût introduit à l'improviste une troupe de ce qu'il présentait comme ses officiers. Dieu sait ce que pensaient ces pauvres Turcs, auxquels on avait mis des gants et qui pour la première fois voyaient des femmes qu'on leur disait honnêtes et qui dansaient avec des hommes! Le maître de la maison savait sans doute à quoi s'en tenir là-dessus, car il n'avait prié ni eux ni leur chef. Mais un pacha, quoique Français, n'y regarde pas de si près avec un raya. Comme l'Arménien s'excusait la veille chez M. Mimault de n'avoir pas invité Son Excellence, il fut interrompu, et j'entendis

Soliman-Pacha lui dire : « Parbleu, je sais que je n'ai pas besoin d'invitation et j'avais bien résolu de me présenter avec mon monde. » Hors la gêne, fort naturelle, que la présence de ces importuns imposait aux dames qui connaissaient leurs préjugés, la soirée se passa d'une manière très-satisfaisante.

Le jour qui précéda son entrée au Caire, Ibrahim-Pacha vint s'établir à une lieue de la ville, au jardin de Choubra, où nombre de personnes allèrent le féliciter, et on termina tous les apprêts de sa réception. Les détonations de l'artillerie annoncèrent le lendemain l'heure de la solennité, et commencèrent lorsque le vainqueur sortit de Choubra pour aller visiter son père, qui l'attendait à la citadelle. J'accompagnai M. Mimault pour voir passer le cortége, et comme nous nous trouvâmes entre deux lignes de soldats, nous suivîmes jusqu'à la salle d'audience, où nous arrivâmes avant la foule.

Quoiqu'il y eut beaucoup de monde, je pus approcher assez pour voir Méhémed-Ali assis au coin du divan et ayant à sa droite trois enfants d'Ibrahim vêtus de leurs plus beaux habits. Il était lui-même mis avec quelque recherche ; sa figure expressive était animée par le plaisir, mais il ne se permettait aucune de ces familiarités dont il avait été si prodigue envers nous. Ibrahim se tenait à moitié assis sur le divan, à une distance respectueuse ; on lui donna du café, mais je ne vis fumer ni lui, ni son père. Ce dernier, disait-on, s'était levé à demi pour saluer son fils. Du reste, la cérémonie n'eut rien de touchant ni

d'affectueux, quoique Ibrahim fût absent depuis plusieurs années; les enfants se tenaient également immobiles, et il ne me parut pas que leur père fît à eux la moindre attention. Il n'y eut point de conférence privée après l'audience publique, et M. Mimault et moi étions à peine dans la rue que le cortége qui conduisait le triomphateur à son palais commença à défiler. C'étaient d'abord quelques cavaliers réguliers, puis les beys dans leurs riches uniformes rouges. Ibrahim venait ensuite suivi des personnes les plus éminentes; il était vêtu avec simplicité, mais il ne faudrait pas penser que ce fût par modestie; car à sa droite marchait un homme sur la tête duquel il appuyait la main, indiquant par là son pouvoir terrible de vie et de mort. Un détachement de cavalerie fermait la marche.

Après quelques jours, M. Mimault me permit de l'accompagner lorsqu'il fit sa visite au nouvel arrivé. On nous conduisit dans la salle d'audience, où trois ou quatre personnes attendaient sa venue; il avait été indisposé et restait plus longtemps que d'usage dans l'appartement intérieur. Soliman-Pacha paraissait faire les honneurs de la maison, et comme on admirait les vastes proportions de l'appartement, il exprimait le désir d'y voir représentées par un grand maître les batailles de Koniéh et de Kutayah. Ibrahim se félicite sans doute aujourd'hui de n'avoir pas eu une telle vanité. Il parut après quelques instants, puis nous le suivîmes vers le sofa sur lequel il s'assit, ayant soin, en bon mahométan, de

ranger d'un côté les vrais croyants et de l'autre les infidèles. Soliman-Pacha, Mouctad-Bey et un troisième personnage s'assirent à moitié sur le divan et on nous donna des chaises. Je ne m'expliquai pas pourquoi le pacha français se trouvait à la dernière place, c'est-à-dire le plus éloigné d'Ibrahim; peut-être n'avait-il de titre que pour les Européens, car en Turquie les règles de la préséance ne sont jamais violées. Si Ibrahim-Pacha ne nous offrit pas la pipe, du moins il s'abstint de toute démonstration inconvenante, mais nous n'eûmes pas davantage à nous louer de lui pour cela. Il parla de ses campagnes et de ses fatigues, comme aussi du déplaisir que lui avait causé le luxe du consul anglais de Damas, M. Farren. « Excepté les rois de l'Europe (et il exprimait rois par le mot méprisant de *kral* au lieu de dire *padicha*), j'ai vu de tous leurs plus grands personnages et je n'ai jamais observé autant de luxe que chez cet impertinent consul; parlez-moi de Piccioti (c'est, dit-on, un juif et un raya), voilà un brave et digne homme. Vous avez, vous aussi, un consul à Beyrout qui est un drôle de corps. Des canons se trouvaient dans sa maison et il ne voulait pas me les donner! je les ai envoyé prendre par Mouctad-Bey. » Cela était, je crois, très-vrai; notre consul avait, dit-on, des canons déposés par un navire; on avait violé son domicile pour s'en saisir, et voilà comme on en parlait à M. Mimault, qui avait protesté inutilement. Quand la conversation vint sur Alger, Soliman-Pacha, pour se montrer bon maho-

métan, dit que les Français n'en feraient rien, et Ibrahim parla comme d'un misérable du dey qui l'avait laissé prendre. Il avait, disait-il, passé par l'Égypte, mais lui, Ibrahim, ne l'avait pas voulu voir. Le fait est que le pauvre dey avait entrepris le pèlerinage de la Mecque et que, comme il passait pour fort riche, le pacha d'Égypte l'avait fait empoisonner ainsi que tant d'autres, et s'était emparé de ce qu'il possédait. Nous sortîmes, comme on le conçoit, assez mal satisfaits de ce grand vainqueur, et M. Mimault ne cachait guère son déplaisir. Pour moi, habitué que j'étais au caractère des Turcs, je n'étais pas fort étonné de ce que j'avais entendu. J'avoue même que j'éprouvai un plaisir secret à ne pas entendre vanter après notre départ cette élévation de sentiments, cette grandeur de caractère que l'on prête si gratuitement à Méhémed-Ali et à son fils. Dirai-je la vérité tout entière? J'ai conservé pour Ibrahim-Pacha une estime que je n'avais pas avant de l'avoir vu; il y avait chez lui de la simplicité; il se croyait, de la meilleure foi du monde, un des plus puissants potentats et des plus grands guerriers de l'univers, et il le disait. Il pensait que s'il n'était pas l'égal de Napoléon, il s'en fallait de peu, et ne s'en cachait pas. En un mot, il avait quelque franchise, qualité bien rare chez les Asiatiques et qu'il ne doit certes pas aux enseignements paternels. Il en donna un jour une preuve assez singulière. On avait fait venir de Paris un journaliste qui devait soutenir la politique égyptienne. Celui-ci, croyant

sans doute qu'on gouvernait au Caire comme à Paris, voulut savoir la *pensée du cabinet* et s'adressa à Ibrahim-Pacha, qui fut profondément surpris et ne répondit pas. « Voyez, disait plus tard le prince, comme on nous trompe quand nous donnons des commissions; j'ai fait venir un journaliste pour faire mon éloge, et il me demande ce qu'il doit dire! si je le savais, je le dirais moi-même et n'aurais pas besoin de lui. »

Je ne terminerai pas ce chapitre sans donner la version, que je tiens d'un Français fort instruit et alors en Égypte, sur un bruit très-accrédité relatif à la naissance d'Ibrahim-Pacha. On sait que Méhémed-Ali était au Caire entouré de soldats révoltés lorsqu'il résolut d'attaquer les troupes anglaises débarquées en Égypte. Il se tenait à la fenêtre de son palais, montrant aux mutins une pièce d'or. « Ah! disait-il, vous voulez de l'argent! Voilà tout ce qui me reste; allez en chercher tandis que les infidèles sont débarqués en Égypte et viennent s'emparer de vos femmes. Je ne veux plus vous défendre, chiens, kafirs, etc. » Cette éloquence poduisit son effet; les troupes le supplièrent de reprendre le commandement, il défit les Anglais et rentra au Caire avec un certain nombre de prisonniers. Ibrahim était alors un jeune homme de dix-huit ans qui s'empara des captifs pour se distraire. Il les faisait ranger sur la place de l'Uzbekié, montait à cheval et ils lui servaient de but pour s'exercer au djirit. Il lançait donc son cheval à toute bride et il se réjouissait quand il avait atteint de son lourd et rapide bâton

un de ces malheureux. M. Drovetti, alors consul de France au Caire, ne put voir un tel spectacle sans émotion, et reprocha à Ibrahim son inhumanité. Le premier mouvement chez celui-ci était honnête et il convint de sa faute. Mais ses courtisans lui firent de leur côté des remontrances, lui disant qu'il était prince et pouvait se donner du plaisir; que ces prisonniers étaient à lui et qu'il n'appartenait pas à un infidèle de lui donner des avis. Il recommença donc de plus belle, et M. Drovetti intervint de nouveau. Cette fois Ibrahim le reçut fort mal et se servit de l'injure grossière de *sikimé*, dont notre langue possède l'équivalent. Il fut parfaitement inutile de se plaindre au pacha de ce qu'il considérait comme une aimable étourderie; d'autre part le consul français ne pouvait se compromettre trop ouvertement au sujet d'Anglais avec lesquels nous étions en guerre. Mais M. Drovetti n'était pas homme à se laisser insulter impunément et connaissait trop bien le pays pour ne pas trouver le moyen de se venger. Il dit, il répéta si souvent, avec une patience si obstinée, qu'Ibrahim-Pacha n'était qu'un fils adoptif de Méhémed-Ali, que cette opinion est assez répandue en Europe et, ce qui importe bien autrement à ce prince, qu'elle prévaut parmi beaucoup de mahométans. Elle a été et elle sera longtemps un obstacle à son autorité.

CHAPITRE II

Départ du Caire. — Voyage sur le Nil. — Thèbes. — Désert. — Cosséir. — Institution des Aita ou Albanais.

Les réponses que j'attendais de Constantinople me parvinrent au milieu du mois de février 1835, et je dus songer à mon départ pour l'Inde. M. l'amiral Roussin avait jugé convenable de ne point demander à la Porte un titre nouveau et de me donner celui de vice-consul en même temps qu'il m'adressait un *berat* ou *exequatur* comme consul à Bassora. C'eût été sans doute au ministère des affaires étrangères de prévenir l'ambassade du but et du motif de ma mission, comme aussi de lui dire quelles mesures avaient été prises pour qu'elle eût le succès qu'on en attendait. On ne l'avait pas fait, et quand je crus devoir moi-même écrire à l'ambassadeur une lettre particulière, il était trop tard, car déjà ma prochaine arrivée avait été annoncée officiellement à Bagdad et à Bassora. Une mission temporaire se trouvait ainsi transformée en un établissement con-

sulaire aussi onéreux qu'inutile. Quoique vivement contrarié de cet incident, je ne pouvais que me soumettre, et je fis mes préparatifs en conséquence. Je ne pouvais guère quitter la mer Rouge qu'à la mousson favorable, c'est-à-dire après trois ou quatre mois, et, au lieu de m'embarquer à Suez, je résolus de remonter le Nil, de voir Thèbes et de prendre passage sur le premier navire que je trouverais à Cosséir. Pendant qu'on cherchait un de ces bâteaux nommés *ganja* qui servent à de pareilles expéditions, j'eus le temps de visiter les curiosités qui sont autour du Caire et qui ont été décrites par tous les voyageurs; puis je dis adieu à cette cité célèbre, que j'avais été très-satisfait de voir, mais dont je ne regrettais pas le séjour. L'administration y était aussi mauvaise que dans toute autre ville musulmane et ne se distinguait que par un odieux charlatanisme.

Si les monuments de l'antiquité que l'on voit sur les bords du Nil excitent notre admiration, on peut dire aussi que rien n'égale la monotonie du voyage lorsque l'on est seul dans un petit bateau et que le vent contraire oblige les mariniers à le remorquer péniblement. Je mis quinze longues journées à remonter ainsi jusqu'à Thèbes, m'arrêtant pour laisser se reposer les matelots ou pour visiter les objets remarquables indiqués par ceux qui m'avaient précédé. Je rendis, je crois, un assez bon service aux savants pendant ce voyage. Parmi les belles conceptions de Méhémed-Ali, il faut ranger ses manufac-

tures. Il faisait la chasse aux habitants, et quand il en avait saisi un assez grand nombre, il les plaçait dans un bâtiment adapté au tissage de toiles de coton; il avait le coton gratis, ne payait pas les ouvriers, les nourrissait peu, et, comme il fixait lui-même le prix de sa toile et qu'il forçait ses sujets à l'acheter, il avait, comme on voit, de bonnes chances de bénéfice. Un de ces établissements philanthropiques se trouvait près du temple de Dendera, que j'allai visiter. Je remarquai un grand amas de pierres qu'on en avait détachées et une large brèche dans le mur du sud; je m'informai du motif de cette démolition, que j'attribuais au fanatisme de quelque gouverneur obscur; mais j'appris bientôt qu'on exécutait les ordres de Son Altesse; comme il fallait de la chaux pour construire ses manufactures et ses écoles, on n'avait trouvé rien de mieux que de prendre et de brûler les pierres du temple. Je m'empressai de prévenir M. Mimault, et cette fois j'étais certain qu'il n'approuverait pas le moderne Pharaon. Protecteur si éclairé des arts, il dut ressentir une bien vive indignation, car longtemps après il rappela cette circonstance, lorsque je ne sais quel visionnaire proposa de renverser les pyramides. Sans son intervention, Dendera aurait servi longtemps de carrière à chaux, et des pygmées rongeraient le pied des pyramides. Le pacha eût donné permission de tout faire, car il se soucie peu de monuments antiques, adopte les projets les plus extravagants et les plus contradictoires, quitte à les abandonner le lendemain, et ne feint de

prendre aux antiquités quelque intérêt que pour plaire aux Européens, du goût desquels il se moque dès qu'ils sont absents.

Cette remarque, que je pus transmettre en temps opportun, est certainement la plus importante et la plus utile que je fis pendant mon voyage. Je noterai pourtant quelques autres observations. A trois ou quatre lieues du Caire, des soldats réguliers déchargèrent leurs fusils sur mon bateau. On les envoyait je ne sais où, et, comme ils préféraient probablement s'y faire transporter à y aller à pied, ils avaient adopté cet expédient fort usité de se faire recevoir à bord. Ils ne réussirent pas cependant, car nous eûmes le temps de nous éloigner avant que leurs armes fussent rechargées. Telle est la discipline de l'armée. Après deux jours, nous nous trouvâmes au milieu de la flottille du pacha, qui allait apaiser une révolte parmi ses fidèles sujets. Depuis quelques mois, on pouvait faire deux lieues hors du Caire, c'est-à-dire aller aux pyramides, sans trop grand risque d'être dévalisé; les voleurs s'étaient probablement retirés plus loin. Du reste, chacun sait qu'il faut sur le Nil faire très-bonne garde pour ne pas être assailli par les Arabes, et le pacha lui-même prend un vif plaisir à conter des histoires sur leurs prouesses et leur habileté. A la petite ville de Manfalout, je rencontrai deux Anglais venant de l'Inde : c'étaient le major Johnstone, mort depuis, et son frère. Nous allâmes avec ce dernier visiter un missionnaire italien qui était renfermé

dans son couvent, et ne laissa ouvrir la porte qu'avec de grandes précautions. Nous fûmes assez surpris de voir Sa Révérence dans un costume militaire et armé d'une paire d'énormes pistolets. Le motif était fort légitime. Depuis plusieurs jours, ce missionnaire était forcé de monter la garde parce que des bandes d'Arabes entraient dans la ville et pillaient les maisons. Le gouverneur n'osait pas leur résister, et, la nuit précédente, on avait assiégé le couvent. Nous sortîmes, assez peu édifiés, comme on pense, sur l'ordre admirable que Méhémed-Ali a établi dans ses domaines. A Khéné, je remarquai que le fils de mon hôte, dont je parlerai plus tard, avait, ainsi que la plupart des enfants de son âge, trois dents de la mâchoire supérieure arrachées. On me dit que c'était pour éviter le service militaire, que tel était l'usage à Khéné, mais qu'ailleurs la mode était différente, et qu'on préférait se crever un œil, se couper les doigts ou se casser un membre. Quand je voulus visiter le temple de Carnac, je fus obligé de remettre cette excursion à un autre jour parce qu'il y avait dans le moment des cavaliers cachés dans les ruines. Ces cavaliers étaient chargés du recrutement, et voici comment ils procédaient : ils arrivaient en cachant leur marche, et pendant la nuit, se blottissaient près de quelque village, attendant qu'au jour les habitants se rendissent à leurs travaux ; ils fondaient alors sur eux et saisissaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Quand les prisonniers étaient bien garrottés et déposés en lieu sûr,

ceux qui pouvaient séduire leurs gardiens étaient relâchés et les autres envoyés au Caire. J'ai vu passer bien des bateaux chargés de ces malheureux; j'en ai vu entrer dans les murs de la capitale, chargés de chaînes comme des esclaves, pour aller ensuite combattre en Grèce ou en Syrie. J'ai vu ces enfants qui se mutilaient, ces villages abandonnés, ces champs incultes faute de bras, et me rappelai les paroles du doyen de nos compatriotes en Égypte, du vénérable docteur Dussap : « Monsieur, me disait-il, la pièce qu'on joue en Égypte est, au premier étage, une bien ridicule parade, et, au rez-de-chaussée, une bien déplorable tragédie. »

L'ennui me chassait souvent de mon bateau, et, armé d'un fusil, je fis à pied une bonne partie du chemin. Comme je suis assez mauvais chasseur, je ne détruisais pas beaucoup de gibier, mais j'étais frappé de ces quantités innombrables d'oies, de canards sauvages et d'oiseaux aquatiques de tout genre qui couvraient le Nil. Je tirai aussi, mais fort inutilement sur quelques crocodiles, et, au sujet de ce reptile, je rapporterai une opinion populaire qui n'existe pas seulement sur les bords du Nil, mais qui, dans l'Inde, s'applique aussi au caïman. Que ces animaux aient la vue très-perçante, c'est une observation qu'ont pu faire tous ceux qui en ont rencontré : ils aperçoivent un bateau à une grande distance, et il est rare qu'on les puisse approcher à la portée d'un fusil. On prétend qu'ils n'attaquent pas les animaux ou les hommes qui se

trouvent du côté du fleuve où ils sont eux-mêmes; que, couchés sur le rivage, ils observent le bord opposé, se glissent lentement dans l'eau, se dirigent sur la proie qu'ils veulent saisir, la renversent d'un coup de queue et l'entraînent au fond de la rivière. Je suis très-peu porté à mépriser sans examen ce qu'on nomme les préjugés populaires, et celui-ci est assez fondé. Il m'est arrivé plusieurs fois dans l'Inde de me trouver sur le bord d'une rivière assez près des caïmans, qui fuyaient aussitôt. Ils ne s'avançaient pas la gueule béante, ainsi qu'on se plaît à les représenter dans nos gravures. Un jour des pêcheurs de la côte de Malabar en trouvèrent dans leurs filets un que j'achetai. On le traîna chez moi et il fut solidement attaché à une colonne; je remarquai qu'il paraissait voir bien mieux de loin que de près. Quand il se croyait menacé, il levait spontanément la tête et la queue en découvrant son horrible rangée de dents; son corps prenait alors une forme circulaire bien différente de celle qu'affecte un animal qui se lance sur un ennemi. Ce mode d'attaque en frappant de la queue est d'ailleurs général chez les sauriens. J'avais à Bassora un jeko énorme dont les épaules et la queue étaient armées de pointes dures et aiguës. Si je l'irritais avec un bâton, il répondait par des coups de queue assez forts pour laisser l'empreinte de ses pointes et même pour enlever des morceaux de bois. Ce jeko avait à peu près un pied et demi de long du museau à l'extrémité de la queue; sa couleur était brune et il était remarquable par une dent unique au milieu de

la mâchoire supérieure; j'en fis présent à la société asiatique de Calcutta; quant à mon caïman, je le tuai; il avait environ six pieds de long et était de l'espèce la plus connue.

J'allai demeurer à Thèbes ou plutôt à Louqsor, dans ce temple antique dont le pacha, dans sa munificence, a fait don à notre pays. C'est là qu'avaient logé ceux de nos marins que l'on avait envoyés chercher cet obélisque qui figure aujourd'hui sur une de nos places principales. Ce diamant de granit, qui ressemble assez à un haut fourneau, y sera trop longtemps un monument de notre mauvais goût. La première chose qui me frappa fut un autre obélisque semblable au premier, dont il faisait le pendant et que le pacha, toujours magnifique, avait bien voulu donner à la ville de Marseille. Le conseil municipal de cette ville, composé sans doute de gens qui préfèrent du coton à une pierre, refusa de jeter quelques millions dans les coffres de Son Altesse en échange de cette merveille, si bien qu'elle est encore à sa place. Le village de Louqsor était, pour ainsi dire, perdu dans les débris de colonnes, de murs antiques, de statues et de bas-reliefs. J'avoue en toute humilité que si ces immenses débris excitaient au plus haut degré mon étonnement, j'avais peu d'admiration pour le monde égyptien. Ces hiéroglyphes, que quelques savants se piquaient seuls de comprendre, me paraissaient peu gracieux; les chouettes, le bœuf Apis, les lézards, les scarabées me semblaient d'assez tristes

animaux fort mal représentés. Si l'on avait dessiné des figures humaines, on n'avait pas été plus heureux : on remarquait toujours que des têtes en profil avaient un œil de face, et ces processions de captifs avec les mains coupées, d'esclaves enchaînés, n'étaient pas, à mon sens, choses intéressantes et agréables. Ces temples eux-mêmes, quelque magnifiques qu'ils fussent, quelques travaux qu'ils eussent coûtés, ne me plaisaient pas parce que j'ignorais le but, le motif, les détails de si prodigieuses constructions. Oh! combien l'admirable Maison-Carrée de Nîmes, les ruines de Pompéi, ces monuments de l'antiquité que j'avais vus disséminés sur tant de points de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie-Mineure, m'inspiraient plus de respect! Avec quel plaisir, après avoir considéré cet amas confus de sphinx, d'Isis, de cynocéphales, de monstres de toute espèce, je me rappelais les belles statues antiques de Florence, de Rome et de Paris! C'est qu'en effet on n'admire que ce que l'on conçoit aisément, ce qui frappe à la fois l'esprit et les sens. Une belle équation, une machine à vapeur, une théorie lumineuse de certains phénomènes, ne nous font aucun plaisir, quoique nous les devions à des génies aussi puissants que ceux des Phidias ou des Praxitèle; il en est ainsi des monuments égyptiens : on demande pourquoi on a entassé ces énormes blocs qui forment les pyramides, par quels efforts, par quels procédés ils ont pu être transportés, et on n'obtient pas de réponse. Ces temples immenses, si chargés d'inscriptions et de

figures, ces divisions en chambres, en galeries, en avenues, quel était leur usage? où se rassemblait le peuple? où se tenaient les prêtres, les sacrificateurs? tout le monde l'ignore. Allez dans ces cavernes où sont rangées des momies; rampez jusqu'à ce que vous puissiez regarder autour de vous; peu importe l'odeur de vos torches, le danger d'allumer ce bitume répandu de toutes parts; quel enseignement tirerez-vous de cette excursion? qu'on peut conserver longtemps des cadavres, que tout dans ce monde est vanité. Le pauvre cimetière de votre village vous l'aurait appris. Mais il est des tombes plus distinguées, des sépultures royales d'une magnificence incroyable; celles-là aussi je les ai visitées; j'ai été, comme tant d'autres, à Medinet-Abou; et là, comme ailleurs, je n'ai ressenti qu'un profond étonnement. Peut-être les peintures à fresque qui ornent toutes les chambres étaient-elles plus fraîches que celles d'Herculanum, mais aussi elles étaient moins correctes. Je ne comprenais d'ailleurs rien à ce que je voyais, et n'y pouvais prendre aucun intérêt. Il m'est arrivé de trouver des monuments qui n'étaient pas encore décrits, des inscriptions mal conservées. Je cherchais avec ardeur et l'origine des uns et la signification des autres; mais si je n'avais eu aucun moyen de m'éclairer, j'aurais, comme le pâtre turc ou le fellah égyptien, dédaigné les inscriptions et les monuments. Je le répète, ces restes si célèbres de l'antiquité ne m'ont fait éprouver qu'un étonne-

ment profond; je n'étais pas assez instruit pour les apprécier, je n'avais pas assez mauvais goût pour les admirer.

Je ne pousserai pas l'humilité assez loin pour laisser conclure de ce qui précède que je n'avais pris aucune information sur les lieux que je visitais. Tout au contraire, j'avais puisé avant mon départ dans la bibliothèque de M. Mimault, et j'avais trouvé à Thèbes un maître dont les leçons et les secours ne m'ont pas manqué, M. Fresnel. Je l'avais rencontré au Caire et le retrouvai dans son ermitage de Medinet-Abou. Frère du physicien célèbre de ce nom, M. Fresnel était comme lui tout entier à la science. Après avoir consacré sa fortune à des études semblables à celles de son frère, il s'était appliqué aux langues orientales, et bientôt après il était compté parmi les Européens les plus versés dans la connaissance de l'arabe littéraire. Il avait passé plusieurs années dans les ruines de Thèbes, logé dans un ancien tombeau dont il avait fait une résidence assez agréable, et vivant au milieu de ses livres qu'il ne quittait que pour suivre les travaux incomplets de Champollion. Les indications qu'il voulut bien nous donner étaient précieuses et nous inspirèrent quelque intérêt pour ce que nous visitions; mais, je le répète, nous étions trop peu instruits pour que nos excursions ne nous causassent pas plus d'ennui que de plaisir. Je n'étais pas le seul qui éprouvât ce sentiment. Thèbes est visité par un si grand nombre de voyageurs, que souvent on y trouve une société aussi nombreuse

qu'agréable; j'y avais rencontré deux officiers anglais qui, peu avant, étaient au Caire, et nous avions fait en compagnie le pèlerinage usité aux lieux les plus remarquables. Nous fûmes tous très-satisfaits quand cette tâche fut accomplie.

Les habitants des villages qui entourent Thèbes trouvent un grand bénéfice à ce séjour des étrangers; non-seulement ils profitent des dépenses qu'on y fait, mais encore ils ont une occasion de mettre leurs enfants au service d'Européens, et par là les exemptent du recrutement. Ils ont encore un avantage plus précieux; si la récolte a été mauvaise, ou si leurs impôts sont trop forts pour qu'ils puissent les payer, ils trouvent dans leurs hôtes des intermédiaires souvent puissants et toujours assez bienveillants pour transmettre leurs représentations. Le pacha est, sous ce rapport, d'une indulgence d'autant plus grande que, s'il dispense un village d'une partie ou même de la totalité de sa contribution, il fait payer le déficit par les villages voisins. Il est rare par conséquent qu'il n'accorde pas, quand il en est sollicité, un dégrèvement auquel il ne perd rien. Ce lui est même un prétexte toujours agréable de rire de la simplicité et des beaux sentiments des Européens.

La caravane des pèlerins qui vont à la Mecque part de Khéné pour traverser le désert; on m'avait conseillé de redescendre jusqu'à cette ville pour me joindre à elle; toutefois, ayant trouvé à louer des chameaux à Louqsor, je me décidai à passer directe-

ment à Cosséir. Je partis un matin, poursuivi par toute la population, qui me demandait des présents et m'accablait d'injures parce que je n'en faisais pas. Elle avait, à ce qu'il paraît, appris en persécutant de nos compatriotes, que l'obstination est un élément de succès; car, pendant une lieue, j'entendais crier : *Bakchis! Bakchis!* ce qui fut très-inutile. J'étais trop habitué à ces clameurs pour y faire la moindre attention. Un voyage à travers le désert est renommé par sa monotonie; mais on ne reste pas toujours assis, et s'il est plus fatigant que celui du Nil, il est, à mon sens, moins ennuyeux. Comme je ne puis supporter le mouvement du chameau et qu'il est difficile de conduire un cheval à cause de l'eau qu'il consomme, j'avais loué un de ces ânes si renommés par leur vitesse et leur sobriété. J'arrivai ainsi assez commodément en cinq jours, que j'employai presque constamment à reconnaître si le creusement d'un canal entre le Nil et la mer, projet dont on s'occupait beaucoup alors, était praticable. Je ne remarquai pas de grandes difficultés naturelles, car la route est toujours de niveau, et dès qu'on a quitté les alluvions du Nil, on trouve un terrain de grès; puis, quand on arrive près de Cosséir, on suit des vallées qui longent les montagnes calcaires qui bordent la mer Rouge. Je remarquai dans une couche de ces montagnes, jusqu'à laquelle je ne pus m'élever, de larges pectenites fossiles. Il paraîtrait donc au premier coup d'œil qu'un canal serait facile à creuser ; mais, si on considère l'état du pays, l'absence de population, le manque d'instruments,

d'eau, des produits les plus indispensables à la vie de l'homme, qui, sur une étendue de près de cinquante lieues, distinguent cette terre stérile, on comprend l'impossibilité d'une telle opération. En prenant pour base de calculs ce qu'il en a coûté de temps et d'hommes pour nettoyer le canal du Nil, je trouvais que la population entière de l'Égypte ne suffirait pas à une telle œuvre. Un autre obstacle qui, je crois, n'a pas été soumis à des calculs, est l'ensablement du canal. Je n'ai jamais vu de ces tourmentes décrites par les romanciers, et qui soulèvent de tels nuages de poussière qu'ils ensevelissent les hommes et les animaux ; mais, dans un passage fort sablonneux, nous fûmes surpris, à moitié chemin de Cosséir, par un vent du sud très-violent. Le sable nous frappait à la figure et nous incommodait plus qu'on ne saurait imaginer; il s'introduisait dans nos habits, et le frottement déchirant le fil des coutures, faisait des trous que le vent élargissait bientôt ; je fus même obligé de m'arrêter pour prendre d'autres vêtements, car les miens, après quatre ou cinq heures de marche, étaient en lambeaux. Je cherchai à comprendre quelle masse de sable pouvait être ainsi transportée, et fis tendre perpendiculairement une serviette ; il s'en amoncela du côté opposé au vent une couche qui s'élevait de quatre lignes par minute. C'est de cette façon que se forment, derrière tous les obstacles naturels, ces monticules que l'on observe dans les déserts. Ils changent de place suivant la direction du vent; mais si le dépôt s'était formé dans une cavité

comme serait un canal, il est évident qu'il y resterait et qu'on serait exposé à de continuels ensablements. Le chemin de fer que l'on projette entre le Caire et Suez n'aurait pas cet inconvénient, bien que son exécution soit sans doute fort difficile, et surtout que les dépenses dépassent de beaucoup les bénéfices qu'on peut en espérer. Ce qui rend ces travaux un véritable fléau dans de tels pays, c'est l'administration, pour laquelle ils sont un prétexte de violence et de rapine que ne comprennent pas ceux qui les conseillent. Nous ne trouvâmes de bonne eau qu'à moitié chemin, dans une gorge de montagnes; quelques autres sources étaient saumâtres. Il n'y avait de tentes de Bédouins qu'aux environs de Cosséir, et nous ne vîmes d'autres êtres vivants que des vautours et des corbeaux qui dévoraient les carcasses des animaux morts sur la route. Les stations étaient marquées par des squelettes, et elles servaient de rendez-vous aux voleurs. Il n'était pas rare, en effet, que les chameaux fussent enlevés pendant la nuit, et que celui qui les avait pris vînt après s'offrir pour les retrouver; aussi quelqu'un de la caravane était-il toujours chargé de faire la garde. Je m'étonnai de rencontrer de temps à autre des compagnies de perdrix d'une fort jolie espèce sur des montagnes si arides, où je ne comprenais pas qu'elles pussent se nourrir. Un jour je remarquai sur le sable et derrière un arbrisseau où j'allais m'abriter, l'empreinte d'énormes pattes de lion. Je ne fus pas sans inquiétude jusqu'à ce que mes compagnons de voyage, que j'a-

vais précédés, m'eussent rejoint, et je résolus de mettre plus de précautions dans mes promenades.

Cosséir est une méchante ville arabe dont les maisons sont de boue, qui possède une espèce de caravanserail qu'on nomme le château, et, dehors, quelques jardins où croissent péniblement des dattiers rabougris et des bananiers. La ville était pleine de pèlerins qui se rendaient à la Mecque, et, dans le port, on voyait les vaisseaux arabes qui font la navigation de la mer Rouge. Il y avait un gouverneur qui, pour le moment, était en tournée, et le pays était provisoirement administré par un Candiote, de ses esclaves, auquel il avait donné ses pleins pouvoirs. Je visitai le château, qui était armé de quelques mauvais canons, et, au milieu de la cour, je remarquai un mortier au chiffre de la République française. Nous avions, en effet, occupé cette place pendant l'expédition d'Égypte; puis les Anglais de l'Inde étaient venus y opérer un débarquement. Les deux nations qui avaient exécuté ces grandes entreprises pensaient que le souvenir en était gravé dans la mémoire des peuples; l'une croyait qu'on la chérissait pour ses tentatives de civilisation, l'autre qu'on la bénissait pour avoir délivré le pays du joug des étrangers. Hélas! il n'en était rien; on avait considéré les soldats ennemis comme des infidèles de deux tribus différentes qui pouvaient momentanément être en guerre, qui, l'une et l'autre, avaient souillé le sol sacré de l'Égypte, mais toutes deux également odieuses aux vrais croyants. Les Turcs qui gardaient la forteresse igno-

raient l'origine du mortier, seul vestige de notre domination. Ils prétendaient l'avoir enlevé aux kafirs, et s'inquiétaient peu si ces kafirs étaient Français ou Anglais. Ceux que j'interrogeai n'étaient pourtant pas aussi ignorants que les Arabes, qu'il eût été dangereux de mettre en garnison dans une ville si isolée; ils appartenaient au corps des Aïtas, des Arnaoutes, en un mot, à cette aristocratie sur laquelle se fonde le pouvoir de Méhémed-Ali, aussi bien que celui des autres pachas.

L'administration égyptienne n'est pas un mystère impénétrable; je remarque cependant que la plupart des auteurs ont négligé d'expliquer comment ces hommes que je viens de citer, ces soldats irréguliers dont la présence est partout un signe de désordre, sont la base de la puissance du pacha. C'est qu'en effet le pouvoir de ce dernier est d'une nature tout à fait semblable à celle des deys de Barbarie ou d'autres provinces dont les habitants ne sont pas d'origine turque. Quand Méhémed-Ali se fit connaître en Égypte, il était lui-même comme ces chefs de troupes irrégulières qu'il a aujourd'hui à son service; mais alors l'on n'avait point formé de soldats à l'européenne, si bien, qu'avec de l'audace et de l'habileté, chacun de ces prétoriens pouvait aspirer au rang suprême et forcer la Porte à le reconnaître. L'établissement des réguliers donnant un appui contre les irréguliers, l'autorité a acquis plus de consistance, mais n'a pas changé d'origine. Voici comme les choses se passent : quand un homme a

fait de mauvaises affaires, quand il a commis quelque vol ou quelque meurtre, quand il est, à tort ou à raison, tourmenté par l'autorité, quand surtout il a participé à l'exercice du pouvoir et ne trouve pas dans son pays une assez puissante protection, il s'enfuit et va ailleurs chercher de l'emploi. Son premier soin est d'acheter des armes, puis de se rendre là où il sait qu'il trouvera de ses compatriotes. Si donc l'un d'eux est gouverneur d'une province, c'est vers celle-là qu'il se dirige. Est-il parent, allié, ami du gouverneur, sa métamorphose est subite : il est nommé à quelque emploi lucratif, et quelquefois aux postes les plus élevés; n'a-t-il, au contraire, rien qui puisse le faire remarquer, il se range parmi les nombreux domestiques du maître, ou entre dans les troupes irrégulières. Tel est l'élément sur lequel repose la force de tous les pachas.

Dans les provinces les plus voisines de Constantinople, ce système a été un peu altéré à cause des troupes régulières qui servent à faire la police et la guerre, et dispensent le chef du pays d'avoir un aussi grand nombre de domestiques ; mais il n'en est pas un qui pût gouverner sans avoir autour de lui un nombre de serviteurs prêts à le défendre. Il ne faut pas supposer que là il suffise d'avoir en poche un firman de nomination, pour administrer une province ou se maintenir dans celle qu'on administre; les serviteurs dont on s'entoure ne sont pas entretenus par ostentation, mais par nécessité ; il faut toujours se défendre d'une surprise. Si le pacha d'Égypte, comme

tout autre de ses confrères, n'était pas ordinairement entouré d'hommes fidèles, intéressés à sa fortune, un chef de troupes, un scheik puissant, un capidji-bachi, l'aurait bientôt assassiné, et, pour peu qu'il eût de l'argent, recevrait les remerciements de la Porte. Par cette raison, dès qu'un Turc se présente en Égypte, il est d'autant mieux accueilli qu'il est plus compromis dans son pays. Vient-il de la Cavalle, a-t-il quelques relations avec Méhémed-Ali, il arrive souvent qu'on le considère comme un de ses parents, qu'on lui donne le titre de bey, et qu'il s'élève à la plus haute fortune. C'est parmi ces hommes que le pacha choisit les chefs et les officiers de ses troupes régulières tout aussi bien que ses principaux employés. Ce sont eux qui exploitent et gouvernent l'Égypte et les Égyptiens. Ce mode administratif rend passablement ridicule, comme on voit, l'idée qu'on prêtait jadis au pacha de vouloir reconstruire la nationalité égyptienne. C'est par les irréguliers qu'il a acquis une si grande popularité parmi les Turcs, parce qu'en effet ce sont eux qui, sur une terre si riche, jouissent de tous les produits qui échappent à sa rapacité. On s'explique aussi par là pourquoi des rayas, des infidèles, peuvent avoir un pouvoir et une considération qu'ils n'obtiennent pas dans d'autres parties de l'empire. Sans doute les chrétiens entrent partout dans les troupes irrégulières, font la guerre et pillent comme leurs camarades, mais on ne saurait ailleurs leur donner une aussi grande autorité sur une population musulmane qu'on n'au-

rait pas réduite à un état parfait de soumission comme les fellahs d'Égypte. A l'appui de ce que j'avance, je ferai une remarque dont chacun peut vérifier l'exactitude. Si un vol est commis, si l'on se plaint d'une insulte, et que le coupable soit un Arabe, observez combien la réparation est prompte et sévère; si, au contraire, c'est un de ces Aïtas, de ces soldats irréguliers que les Européens désignent sous le nom d'Albanais, on n'obtiendra jamais justice. On sait cependant quel effroi, quel désordre, ces troupes jettent dans toutes les villes où elles sont. Peu avant mon arrivée, un de leurs chefs, Turki-Bilmez, s'était révolté et avait enlevé l'Arabie au pacha. Tous les agents européens, tous ceux qui connaissent superficiellement l'organisation turque, ont souvent insisté pour que ces troupes fussent licenciées, et n'ont jamais pu l'obtenir. Il leur paraissait évident que de telles troupes n'étaient nullement nécessaires à un prince qui a à ses ordres une armée régulière nombreuse et passablement disciplinée. Mais Méhémed-Ali connaît trop bien le lien qui joint une institution à l'autre pour vouloir le rompre. Il sait que, sans ses Aïtas, sa puissance serait impossible, et il est trop habile pour les mécontenter. Peu importe, en effet, que des Européens soient insultés, blessés, tués, car cela n'oblige qu'à cacher le coupable ou à donner de ces réparations illusoires dont l'expérience lui a appris que l'on se contente. Ces Aïtas lui ont d'ailleurs donné bien d'autres soucis, sans qu'il ait pu s'en défaire. N'avait-il pas accordé à l'un d'eux sa

fille en mariage, et cet excellent gendre ne traitait-il pas sa capitale du Caire comme aurait pu faire Cartouche ou Mandrin? Torturant les uns, mettant les autres à mort, ouvrant la poitrine d'un jeune garçon, pour voir s'il avait bu pour deux sous de lait. Tout cela se passait lorsque Méhémed-Ali jouissait d'une réputation européenne, lorsqu'il prétendait au titre de prince magnifique qu'on lui a donné plus tard. A-t-il pu, a-t-il même voulu empêcher de telles horreurs? A-t-il cherché à renvoyer ses Aïtas? Nullement, et son unique souci a été de saisir à sa mort l'héritage de son beau-fils.

J'ai présenté de l'Égypte un assez triste tableau pour rendre à son chef la justice de dire qu'il diffère de ses compatriotes par sa générosité. Il n'enfouit pas ses trésors, mais dépense ses revenus. On élevait à cent mille hommes le nombre de ses troupes, calcul certainement exagéré; il avait cent millions de revenu; sa flotte présentait un simulacre de puissance; il avait fondé un arsenal, des manufactures, des écoles; tout cela donnait à son gouvernement un prestige de grandeur qu'on ne saurait nier; mais il ne faut pas omettre que toutes ces institutions étaient personnelles, et se résolvaient en une incroyable oppression du peuple. C'est en Europe une question très-digne d'examen, que de savoir si le poids des impôts, ou, comme on dit, un lourd budget, n'est pas un élément de prospérité. Ce budget, en effet, se répand dans le pays après en être sorti; il n'en est pas de même en Égypte. Si l'armée

est habillée, nulle fabrique n'en profite, car le fabricant est le pacha ; si l'on achète des armes, le prix va au marchand étranger. La marine ne sert pas davantage au pays, et n'est, comme en Russie, qu'un objet de vanité. En un mot, le budget est absorbé par le pacha lui-même, par quelques favoris, et surtout par des spéculateurs étrangers dont il fait la fortune. Ce système, comme on voit, ne mérite aucun éloge. Il est cependant avantageux à nombre de personnes qui seraient utilement employées en Égypte, si leurs talents et leurs services pouvaient être compris et sérieusement appliqués.

CHAPITRE III

Cosséir. — Agents de la Compagnie de l'Inde. — Mauvaise organisation de la marine anglaise. — Divertissements arabes.

C'est à Cosséir que commence à se faire sentir l'influence de la Compagnie anglaise des Indes. J'avais reçu de M. le colonel Campbell, consul général britannique du Caire, des lettres de recommandation pour les agents de cette Compagnie à Khéné et

à Cosséir : c'étaient deux frères qui faisaient le commerce, et dont les affaires florissaient grâce à la sécurité que leur assurait leur titre. Le général sir John Malcolm, gouverneur de Bombay, avait nommé ces Arabes, et ils étaient considérés comme des agents consulaires, grâce à la disposition ordinaire de trouver parfaitement convenables les licences que prennent partout les Anglais. Le pacha était reconnu par le gouvernement britannique, qui avait accrédité près de lui un consul général et ses subordonnés, et on ne comprend pas comment un gouverneur de colonie assumait un droit semblable, et nommait, lui aussi, des représentants. Mais sir John Malcolm était alors en Égypte et connaissait parfaitement les Asiatiques ; sa haute stature, d'énormes appointements, l'autorité dont il était revêtu, les bâtiments de guerre surtout qu'il pouvait envoyer dans la mer Rouge, lui donnaient une confiance fort légitime. Il ne prenait au sérieux ni les grandes qualités ni les droits du pacha et savait le traiter sans trop de cérémonie. Je ne crois pas que l'on ait fait à ce sujet la moindre représentation, et peut-être celles qu'on aurait présentées n'auraient eu aucun succès. Abdullah de Cosséir et son frère, Méhémed de Khéné, formaient donc le corps diplomatique de la Haute-Égypte ; le premier recevait les bâtiments et les passagers venant de l'Inde ou qui s'y rendaient, et il s'entendait avec son frère pour préparer les moyens de transport nécessaires aux voyageurs. Ils rendaient des services très-réels, sinon très-désintéressés ou très-réguliers, et on n'avait qu'à

se louer de leur hospitalité. C'était l'agent de Khéné qui m'avait annoncé que je trouverais à Cosséir un bâtiment anglais, et prévenu du temps qu'il pourrait y rester, ce qui m'avait permis d'aller jusqu'à Thèbes. En effet, à peine avais-je découvert la rade, que j'avais vu un beau trois-mâts à l'ancre dans le port; il était entouré de quatre ou cinq lourds *baglos* du pays. Je me rendis chez Abdullah, qui prenait le titre de scheik et paraissait le personnage le plus important du pays. On déchargea chez lui mon bagage, puis je me hâtai d'aller à bord pour convenir des conditions du passage. Le navire, portant pavillon anglais, avait pour chef ce que l'on nomme un *nacoda*, ou capitaine asiatique. Plusieurs matelots paraissaient Européens, et enfin je vis un jeune officier de la marine de l'Inde; tout était remarquable par l'élégance et la bonne tenue, comme aussi pour la disposition. Je comparais involontairement ce que je voyais avec le hideux bateau qui m'avait conduit de Marseille à Alexandrie; je me doutais peu alors des dangers qui m'attendaient plus tard. Le nacoda était la seule personne avec laquelle je pusse m'entendre; il était Persan et se disait bon marin. Je ne parlais pas anglais pour m'entretenir avec l'officier qui se trouvait à bord, et ne pouvais davantage interroger ceux qui étaient vêtus à l'européenne, parce qu'ils étaient Portugais. Ils servaient au gouvernail, et on les nommait *cigony*. Quant aux matelots appelés *classi*, c'était un mélange d'Arabes et de musulmans de l'Inde. Chacun parlait sa langue,

mais tous savaient l'indoustani. Il est inutile de rapporter tous les mensonges dont il plut à mon seul interlocuteur de me régaler, et qu'en sa qualité de Persan il ne m'épargnait pas ; ce qu'il importe de dire pour l'instruction des voyageurs qui pourraient me suivre, c'est comment était organisé ce bâtiment anglais.

Un prince puissant de l'Inde, le Nizam d'Hyderabad, avait, par des motifs religieux, fait construire deux navires semblables, dont l'un était destiné à porter gratuitement les pèlerins de l'Inde à la Mecque, et l'autre devait faire le commerce pour couvrir les frais du premier. Tous deux étaient sous la direction d'une maison anglaise chargée de ses affaires à Bombay, à laquelle il avait imposé la condition de choisir des mahométans pour capitaines de ses navires. Cette maison, qui, comme il est d'usage, ne frayait pas avec les indigènes, écrivit en conséquence à un négociant persan, pour demander deux habiles nacodas, et c'est ainsi qu'avait été désigné mon capitaine Méhémed-Ismaël. Ses études pour diriger un navire étaient fort imparfaites. Né à Bouchir, il avait, dans sa jeunesse, accompagné à Bombay son oncle, domestique d'un maquignon, et là avait appris à parler fort bien anglais; puis il avait lui-même servi comme palefrenier et courtier de chevaux. Il avait suivi son patron dans un pèlerinage à la Mecque, et était revenu de ce voyage, si bien qu'il avait fait en tout trois traversées assez courtes, et ne pouvait supporter le roulis sans être

malade. On le présenta à la maison anglaise comme un navigateur fort distingué, et il fut accepté comme tel, grâce à l'effronterie avec laquelle il parlait de marine. Chez les Anglais, peuple dont la marine excite à un si haut degré l'envie des autres nations, il est bon de remarquer que les règlements maritimes sont très-imparfaits. Ils ont pillé quelques articles de nos belles ordonnances, emprunté quelques usages aux Hollandais, et ce mélangé indigeste se nomme le code maritime de la Grande-Bretagne. Quand, passager sur leurs navires, je lisais leurs règlements, j'observais assez souvent que les cas les plus vulgaires n'étaient pas prévus; qu'on n'expliquait pas les règles de la discipline; qu'ordinairement il fallait joindre au texte des commentaires énonçant quelle était, en certaines circonstances, la pratique française ou la pratique hollandaise, laissant probablement au capitaine le choix de suivre l'une ou l'autre. Un des priviléges qui résultent de cette belle organisation, c'est la faculté donnée au propriétaire de mettre qui bon lui semble comme capitaine sur son navire; que la vie des passagers soit en péril, tant pis pour eux; que le bâtiment se perde, c'est l'affaire des compagnies d'assurance. Il n'y avait donc pas de raison qui empêchât Méhémed-Ismaël de passer de l'écurie à la dunette. A la vérité, il était sujet persan, et l'acte de navigation exige que les navires anglais soient commandés par des Anglais et appartiennent à des Anglais; sans cela ils ne peuvent montrer le pavillon britannique. Mais tous ces règlements sont

bons pour l'Europe, et nul n'y songe dans l'Inde. On est bien certain qu'un croiseur anglais n'arrêtera pas des navires munis de papiers anglais, et quant à ceux des autres nations, on ne craint pas qu'ils aient l'extravagance de se mêler, dans ces parages, de la police des mers. Au delà du cap de Bonne-Espérance, une prudence cauteleuse leur est recommandée. Les Anglais seuls ont droit d'agir comme s'ils étaient les grands douaniers et les grands inquisiteurs de l'univers. Méhémed-Ismaël était nommé Haggi-Ismaël par les dévots, parce qu'il avait été à la Mecque; Malum-Ismaël par les marchands, parce que Malum signifie navigateur, Méhémed-Small par les Anglais qui estropiaient son nom; ses amis lui donnaient la première de ces appellations. Il était habillé à l'arabe, avait de grands yeux noirs, et sa figure était assez agréable quand il avait son turban; s'il l'ôtait, on voyait s'élever des deux côtés de sa tête rasée et couverte d'un bonnet rouge, deux longues oreilles, et si, le temps étant beau, il mettait au lieu de sa robe un habit militaire, laissé à son bord par des passagers, son apparence était fort grotesque. Il buvait aussi beaucoup de vin quand la mer était calme, mais si le vent grondait, il reprenait ses habits et ses pratiques musulmanes, s'enfermait dans sa chambre, lisait le Koran, mangeait du riz et buvait de l'eau. L'officier que j'avais aperçu à bord n'y était malheureusement que comme passager; la Compagnie des Indes avait envoyé du charbon de terre à Cosséir et l'avait chargé sur le

navire de Méhémed-Ismaël, le *Mahomedié*. Elle savait, à ce qu'il paraît, ce que valent les capitaines de sa façon, et si elle s'inquiétait peu de la sécurité des passagers, elle avait plus de souci de sa propriété. Aussi avait-elle envoyé le lieutenant Bukle, muni d'un chronomètre, pour accompagner le charbon et le voir exactement déposé à terre.

M. Bukle et moi soutînmes un combat le premier jour de mon arrivée; il ne parlait pas français, et je ne savais pas l'anglais. Nous désirions l'un et l'autre profiter de la circonstance pour apprendre ce que nous ignorions, si bien que nous mîmes une grande obstination à parler chacun la langue que nous ne savions pas. Méhémed-Ismaël me fut un bon auxiliaire pour remporter la victoire. Comme il parlait anglais, nous fûmes obligés d'employer cette langue, et je dois à cette circonstance fortuite un des avantages que j'apprécie le plus. Je savais quelques langues étrangères, mais aucune, l'italien excepté, ne m'avait été d'une grande ressource sous le rapport intellectuel. Il n'y a pas de livre écrit dans les langues orientales qui mérite d'être lu par d'autres que par des érudits. Le français et l'anglais sont au contraire des sources inépuisables d'instruction aussi bien que les deux grands moyens d'intelligence entre les hommes. C'est à ces deux langues surtout que l'on peut appliquer le proverbe turc : « *Bir dil, bir Adam*, — une langue est un homme. » Espérant acquérir un si grand avantage, je fis avec plaisir marché pour la traversée; puis nous vînmes tous à terre pré-

venir l'autorité britannico-arabe de nos conventions.

Scheïk-Abdullah était sans conteste le personnage le plus important de Cosséir, du moins pendant l'absence du gouverneur. Il n'affectait pas une mise plus élégante que ses compatriotes, mais on reconnaissait son influence à l'exactitude avec laquelle chacun venait lui faire visite. Il osait même avoir une salle assez propre, entourée de divans, et c'était en sa présence que l'on traitait les affaires de la cité. Elles ne manquaient pas d'un certain intérêt pour nous, au moment de mon arrivée. Alors, en effet, le pacha avait ordonné que les navires en rade chargeraient chacun à son tour, et Méhémed-Ismaël avait prétendu qu'on n'avait pas le droit de l'empêcher de prendre à bord les marchandises et les passagers qui se présenteraient à lui. Il disait, non sans quelque apparence de raison, que son bâtiment, étant d'un port plus considérable que les vaisseaux du pays, était obligé de se tenir au large et était mal abrité contre un coup de vent. L'observation était juste, car le port de Cosséir, tout à fait ouvert à l'orient, est assez mal fermé au nord par des récifs qui s'avancent dans la mer; il est mieux abrité au sud par une chaîne assez élevée de montagnes; son fond est de roche, et on n'ose y rester sur ses ancres et avec une amarre à terre, que parce que l'expérience a montré que les vents ne soufflent dans la mer Rouge que du nord ou du sud. Une brise venant de l'est jetterait tous les bâtiments à la côte. Voilà quel était l'argument principal de notre capitaine. Il invoquait

aussi la liberté du commerce et développait sa thèse avec autant d'habileté qu'un économiste de profession. Malheureusement pour lui, il y avait dans le port un baglo, appartenant à Ibrahim-Pacha, qui ne dédaignait pas plus que son père les bénéfices commerciaux. Celui-ci complétait son chargement, et on obligeait les marchands à envoyer par lui leurs denrées, comme aussi on faisait passer à son bord les pèlerins qui se rendaient à la Mecque. En vain Méhémed-Ismaël écrivit-il une requête au consul anglais, il ne put rien obtenir. Sa démarche servit pourtant à une expérience qui me fit grand plaisir. L'agent de Cosséir fut obligé d'envoyer, à propos de ces réclamations, un courrier à son frère de Khéné, et choisit un Arabe du désert pour porter sa lettre. C'était un homme si maigre et si chétif, qu'on ne lui supposait pas la force de se tenir sur son dromadaire; il alla à Khéné et apporta la réponse en vingt-huit heures; c'était un voyage de quatre-vingt-dix lieues, et encore avait-il été forcé de s'arrêter. On comprend que le dromadaire puisse parcourir ce chemin en si peu de temps; mais on conçoit difficilement qu'un Arabe perché sur une méchante selle de bois, et le plus souvent exposant sa tête nue au soleil, puisse résister à une fatigue aussi longue, et stimuler pendant vingt-huit heures sa monture. La belle gravure de M. Vernet donne l'idée la plus exacte de ce mode de voyager des Arabes et de leur posture sur leur selle. Malheureusement ce grand peintre n'a pas pu rendre les cris effroyables que

pousse quelquefois le dromadaire lorsqu'il parcourt le désert avec rapidité.

Il était plus agréable de vivre à bord, où tout était à l'européenne, que dans le palais arabe de Scheïk-Abdulla; nous descendions à terre le matin, et, quand les discussions commerciales étaient épuisées, nous nous promenions dans la ville. Elle n'avait qu'un bazar assez mal fourni, d'une horrible puanteur à cause du poisson séché; les maisons étaient pauvres et petites, mais le concours des pèlerins lui donnait un peu de mouvement. J'en avais pour ma part amené deux; c'étaient des *Mogrebis*, ou des gens du Couchant, c'est-à-dire des Barbaresques. Passagers dans mon bateau, ils m'avaient raconté leur histoire. L'un était cordonnier, et l'autre serviteur du desservant d'une petite mosquée de Tanger; ils avaient fait à pied la route de leur ville jusqu'à Tunis, et je les avais interrogés de mon mieux pour obtenir des renseignements sur les pays qu'ils avaient parcourus. Malheureusement leurs idées n'étaient pas très-nettes, et la géographie n'y gagnait pas d'informations bien précieuses, si ce n'est qu'ils avaient trouvé partout bon nombre d'habitants et des provisions en abondance. Depuis lors, nos expéditions en Afrique nous ont confirmé ce fait. Je leur demandai s'ils avaient vu nos établissements, et ils avouèrent qu'ils en avaient passé à peu de distance; que pour sanctifier leur pèlerinage, ils avaient même sacrifié quelques jours à faire la guerre, pensant qu'il serait méritoire de tuer, s'ils le pouvaient, quelques infi-

dèles. Ces deux *Mogrebis*, et un jeune Arabe que j'avais à mon service, me donnèrent une peine infinie, soit à cause de leurs pratiques superstitieuses, soit par leur ignorance des usages de l'Égypte. Si on respectait les pèlerins qui allaient par bandes nombreuses à la Mecque, on avait peu de considération pour ceux qui étaient isolés; aussi, dès qu'ils abandonnaient le bateau, mes compagnons étaient-ils saisis par les gens du pacha chargés du recrutement, et je devais les réclamer. Puis il n'y avait pas de localité un peu remarquable où ils ne voulussent s'arrêter, parce qu'elle était consacrée par quelque tradition. Ils portaient sur eux des talismans, et l'un d'eux en fabriquait même au besoin. Ainsi quelques mots cabalistiques, écrits de sa main sur un morceau de papier, suffisaient pour préserver ceux qui le portaient d'être atteints par une balle. Il fut très-mortifié un jour de ce que je tuai un poulet qu'il avait voulu sauver de la mort par ce procédé. Quand, dans le désert, nous trouvions quelqu'un de ces monticules de pierre qui indiquent le tombeau d'un vrai-croyant mort pendant le pèlerinage, c'étaient des cérémonies fort bruyantes. Ils faisaient, à demi-voix, une oraison jaculatoire, s'écriaient, suivant l'usage : *Illah-il-allah*, demandaient le nom du martyr; puis tous ajoutaient une pierre au monceau déjà formé; les chameliers s'en mêlant, comme on remplissait ce devoir pieux sans beaucoup d'ordre, il s'ensuivait quelquefois un combat joyeux à coups de pierre. On perdait ainsi du temps et on trompait la longueur du

chemin. D'autres fois, tous se prenaient à hurler comme des derviches jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement épuisés. Ces deux estimables Mogrebis cherchèrent vainement à prendre passage sur le navire de Méhémed-Ismaël; on ne leur en donna pas la permission, et on les mit de force sur celui d'Ibrahim-Pacha.

Le concours de pèlerins avait amené, comme d'usage, une foule d'industriels à Cosséir. Outre que le pèlerinage n'est pas un obstacle au commerce et que ceux qui l'entreprennent portent, s'ils en ont le moyen, des marchandises qu'ils vendent où ils s'arrêtent, les marchands de fruits et de provisions abondent de toutes parts. On remarque aussi des bateleurs de toute espèce, parmi lesquels les conteurs ne tiennent pas le rang le moins distingué. Plusieurs fois, lorsque nous allions nous promener sur le rivage, nous voyions un nombreux auditoire assis en cercle sur le sable et écoutant un homme qui, debout au centre, faisait des histoires semblables à celles des *Mille et une Nuits*. Comme Scheherazade, il s'interrompait souvent à l'endroit le plus intéressant, mais ce n'était pas pour éviter la mort; il s'agissait simplement de dire à l'assemblée qu'il ne continuerait pas s'il n'était récompensé. Alors il faisait une quête et reprenait quand la générosité de ses auditeurs l'avait satisfait. D'autres fois nous rencontrions des jongleurs, et l'un d'eux vint un jour, sans être prié, faire quelques tours devant Scheïk-Abdullah, chez lequel nous étions

dans ce moment. M. Bukle et moi désirâmes savoir exactement jusqu'où il poussait l'habileté, et nous convînmes du prix auxquel il ferait, devant nous et en particulier, toutes ses expériences. Au jour convenu, nous nous trouvâmes au rendez-vous, où notre homme se présenta portant dans un sac peu volumineux tous ses instruments; il n'était aidé que par un petit garçon de six à sept ans. Il disposa devant lui un tapis vieux et sale, s'assit devant, puis, tirant de son sac des gobelets et des muscades, fit les mêmes tours qu'en Europe. Ses procédés d'escamotage n'avaient rien de bien nouveau non plus, et nous ne remarquâmes que l'habileté de son élocution, l'art avec lequel il savait détourner l'attention des spectateurs. Il n'avait pas non plus la tournure grossière et les formes repoussantes des escamoteurs que l'on trouve en Europe sur les places publiques. Je fus frappé non-seulement de la ressemblance des tours, mais aussi de l'identité de la forme; et c'est là surtout ce qui m'engage à parler d'une chose si triviale. Quand il comptait ses muscades, il disait les nombres successivement en six ou sept langues différentes; quand le petit garçon, qui se tenait près de lui à moitié endormi, devait figurer, il l'affublait d'abord d'un bonnet de Paillasse précisément semblable aux nôtres, puis l'interrogeait : « Es-tu chrétien? — Non. — Juif? — Non. — Grec? — Non, etc. Es-tu mahométan? — Mahométan, mahométan, mahométan. » Pendant ce dialogue, le petit bonhomme allait et venait en courant devant le tapis de son maître. Ces scènes

étaient jouées sur les bords de la mer Rouge, dans une ville qui a bien peu de communications avec l'Europe. Les acteurs étaient des Arabes, qui jamais n'avaient vu que leur pays, dont les représentations étaient destinées à leurs compatriotes. J'ai vu la même chose répétée de la même manière sur les bords de l'Euphrate, et, avec quelques variations, dans l'Inde. Je me suis peu préoccupé de rechercher dans quel pays on montrait plus d'habileté; expliquer comment cet amusement est à peu près le même dans tout l'ancien monde, me paraît une question autrement importante, bien digne de l'attention des antiquaires. La danse n'était pas non plus négligée parmi les passe-temps des Arabes. On sait qu'en Asie elle n'est pas d'une modestie parfaite, mais en Égypte elle est tellement obscène, les chants dont on l'accompagne sont si orduriers, qu'il est impossible de la décrire. J'ai bien des fois cherché à comprendre comment des personnes de mœurs rigides, des femmes, de jeunes filles surtout, pouvaient voyager en Égypte. Les Anglaises, qui se piquent d'habitudes si pudibondes, s'y rendent cependant en nombre considérable. Sans doute que, remontant le Nil dans une gange, elles ne peuvent s'empêcher de voir les matelots qui les conduisent. Si le bruit horrible du tam-tam ou l'ignorance de la langue ne permettent pas d'entendre les chants et les paroles, les gestes du moins ne peuvent échapper. Tantôt, se dépouillant de leur chemise bleue, ces bateliers se jettent à l'eau dans un état complet de nudité; tantôt,

quand le travail du jour est fini, ils dansent et prennent des poses telles qu'on n'oserait, chez nous, devant des filles publiques. De belles dames regardent tout cela et affectent une impassibilité et une physionomie ingénue qui ne sont pas la partie la moins étrange du spectacle; les femmes arabes et même des Levantines, n'y font pas tant de cérémonie: elles regardent effrontément, rient aux éclats et encouragent les plus osés.

Le temps que nous ne passions pas à terre, nous l'employions à pêcher à bord. Ce n'est pas dans cette partie de la mer Rouge que le poisson est très-abondant; nous prîmes cependant une assez grande quantité de ces silures nommés *Bamia*, qui jouent un rôle si important dans la cuisine des navires de l'Inde. On les fait sécher et on en donne aux matelots du pays pour assaisonner leur riz. Quelques marins, quoique Européens, s'y sont tellement habitués, qu'ils ne s'en privent pas sans peine; aussi figure-t-il toujours, aussi bien que le riz bouilli, dans les déjeuners de l'Inde. Nous prîmes également quelques dorades, et un jour nous amenâmes tout près du navire un requin qui mesurait environ quinze pieds; mais la corde se rompit avant que nous pussions le saisir. Quant à la chasse, nous avions fait quelques excursions autour de la ville, mais rien de vivant ne paraissait sur cette terre désolée; les vautours et les corbeaux eux-mêmes, ces deux hôtes du désert, l'avaient abandonnée.

Cette existence oisive et monotone n'était sou-

tenue que par l'espoir que Méhémed-Ismaël nous donnait chaque jour de partir bientôt ; mais il n'était pas homme à tenir bien exactement ses promesses. Quand il avait espoir de vaincre par ses prières, par ses menaces, par ses injures, la résistance du gouverneur provisoire, il se décidait à attendre du fret. Ses espérances étaient-elles trompées, il feignait de mettre à la voile. Enfin, un jour que ses démarches avaient été plus infructueuses que jamais, il vint à bord dans un grand état d'irritation, accompagné de Scheïk-Abdullah, et fit lever l'ancre. Nous avions trois ou quatre passagers qu'on n'avait pas osé arrêter parce qu'ils étaient parents du scheïk. Ainsi nous mîmes à la voile, et Méhémed-Ismaël prit, les larmes aux yeux, congé de notre hôte. Quand celui-ci monta dans son bateau pour retourner à terre, un vent violent s'éleva, et il ne put gagner le port, si bien qu'il fut, non sans danger, poussé à une grande distance à travers des rochers. Nous l'observions de notre navire et Méhémed-Ismaël s'écriait en persan : « Va, fils de chien, maudit agent des kafirs, qui n'as pas même le crédit de me faire charger un sac de fèves. Puisses-tu te noyer et être damné comme ton père, méchant sunni ! » Cette imprécation n'empêcha pas Scheïk-Abdullah de débarquer sain et sauf. Nous le vîmes, après que son bateau se fut brisé, recevoir les félicitations de ses amis, et rentrer en ville accompagné de toute la population venue à son secours.

CHAPITRE IV

MER ROUGE.

Djedda. — Agent anglais. — Sir Alexander Burnes. — Pèlerinage de la Mecque. — Poissons et coquilles de la mer Rouge.

Outre le lieutenant Bukle, que Méhémed-Ismaël avait fait rester à bord en lui promettant chaque jour de partir, nous avions encore un pilote de Moka, wahabite de religion et fort habile dans sa profession. Nous ne suivîmes pas moins la routine ordinaire de la navigation qui consiste, non à se rendre en droite ligne à Djedda, mais à passer à l'est et à longer ensuite la côte d'Arabie. Je ne crois pas que la route directe offre quelques dangers, mais celle que nous prîmes est la plus avantageuse aux navires du pays. Il leur est, en effet, difficile de déterminer leur situation en pleine mer, et, d'ailleurs, les manœuvres nécessaires pour s'y maintenir ne s'exécutent pas facilement à leur bord. J'expliquerai ailleurs le système de navigation des Arabes que j'ai eu occasion d'étudier. Dans la mer Rouge, dès qu'ils ont atteint les côtes de l'Arabie, la plupart passent entre les îles

qui s'y trouvent, et chaque soir vont jeter l'ancre dans les lieux usités. Souvent les passagers et l'équipage se rendent à terre, et un voyage que les vents, presque toujours réguliers dans ces parages, permettent de faire dans trois ou quatre jours, en prend ordinairement douze ou quinze.

Les moussons ne se font pas sentir dans la mer Rouge comme dans celles de l'Inde, quoiqu'il y ait deux saisons bien distinctes, celle où on entre dans le détroit de Bab-el-Mandel, et celle où l'on peut en sortir. Voici comment les saisons y sont réglées, et c'est d'après cela que se comporte la navigation. Du mois de mai jusqu'à celui de novembre, les vents dominants soufflent du nord dans toute la longueur de la mer; à partir de cette époque, ils soufflent du sud au détroit de Bab-el-Mandel, quoiqu'ils se maintiennent au nord du côté de Suez. C'est près de Djedda que s'arrêtent les vents de l'une et de l'autre région; aussi y éprouve-t-on plus qu'ailleurs des calmes et des brises variables. Les vents du sud sont plus impétueux que ceux du nord et font courir de plus grands dangers aux navigateurs; ils soufflent brusquement par rafales, et soulèvent une plus grande quantité de poussière. C'est un phénomène digne d'observation et qui n'est pas encore expliqué, que cette propriété du vent d'agiter davantage la mer ou de soulever le sable, non pas en raison de sa force, mais de sa direction. On ne laisse pas cependant d'avoir des calmes dans la mer Rouge et d'y sentir alors les brises de terre, qui s'élèvent comme par-

tout pendant la nuit et durent jusqu'au matin. Alors le calme recommence, et vers dix heures le vent dominant souffle de nouveau. C'est grâce à ces brises de terre que les navires du pays peuvent remonter vers Suez. Toutefois, s'ils vont assez facilement vers le sud, ils mettent un temps bien long à passer au nord. Ils sont souvent plus d'un mois à venir de Djedda à Cosséir, et un bâtiment européen n'a pas fait une mauvaise traversée s'il a employé trente jours à aller de Bab-El-Mandel à Suez tandis que sept ou huit lui suffisent pour faire le chemin inverse. J'ai pensé devoir donner ces détails, parce que toutes les affaires commerciales de la mer Rouge sont combinées sur les phénomènes physiques que j'indique, et qu'ils ne sont pas non plus sans influence sur la situation politique de l'Arabie.

Nous eûmes un fort beau temps pour notre traversée, et nous pouvions découvrir le mont Arafat à la pointe du troisième jour; aussi vîmes nous les pèlerins que nous conduisions sortir de leur chambre en costume de dévotion. Ils s'étaient fait raser la tête, avaient ôté leur turban, et, au lieu de leurs habits ordinaires, ils s'étaient vêtus de deux pièces de toile, l'une roulée autour du corps et l'autre jetée sur les épaules. C'est dans cet équipage que doivent rester tous les *haggi*, depuis qu'ils peuvent apercevoir la montagne sainte, jusqu'à ce que toutes les cérémonies soient terminées. Pendant tout ce temps ils doivent mépriser le soin de leur personne, s'abstenir du bain, laisser croître leur barbe et leurs cheveux,

avoir la tête nue et jeûner. Ce ne fut pas sans intérêt que je vis le commencement de ces cérémonies, et qu'après avoir si longtemps résidé parmi les mahométans, je me trouvai dans ces parages précisément à l'époque où ils y accomplissaient ce qu'ils considèrent comme l'acte le plus important de leur vie. Dans la journée nous vîmes les blanches murailles de Djedda, et le soir nous étions à l'ancre dans le port, au milieu de beaux navires européens et d'une grande quantité de navires arabes. Ce n'avait pas été sans quelque émotion que nous avions franchi les récifs qui forment le port, et passé par l'une des ouvertures fort étroites qui servent d'entrée. A droite et à gauche, nous avions vu les brisants et les roches se montrer à peu de profondeur au-dessous du navire. Il fallait un pilote fort habile pour ne pas toucher; et, sans le secours de M. Bukle, qui commandait la manœuvre, je doute que nous fussions entrés sans accident. En vain le pilote indiquait au nacoda ce qu'il fallait faire : celui-ci, ne comprenant rien aux ordres donnés, ne pouvait les exécuter. Il y a ainsi trois entrées naturelles à travers les bancs de madréporites qui forment le port de Djedda, et le défendent contre les vagues de la mer. L'ancrage y est excellent, et les bâtiments s'y trouvent dans une sécurité parfaite.

Nous descendîmes à terre le lendemain matin, et je fus agréablement surpris de voir une ville arabe assez bien bâtie, assez propre, et ne manquant pas d'une certaine élégance. Elle était entourée de murs, et une porte s'ouvrait sur le débarcadère. Quand on

l'avait franchie, on se trouvait sur une grande place carrée où on remarquait quelques pièces d'artillerie. Là étaient la douane et le chef du port; tout autour, les pèlerins se réunissaient dans un grand nombre de cafés. La foule était très-considérable, mais peu bruyante, car elle n'avait que peu d'occupation. Nous nous rendîmes chez l'agent anglais, chrétien catholique de Bagdad, auquel j'étais recommandé et qui me donna l'hospitalité. Il se nommait *Malem-Youssouf*, et habitait une assez belle maison où il faisait un commerce important. Il ne parlait que le turc et l'arabe, et je ne sais trop comment il s'entendait avec ceux qui l'avaient nommé. Il était d'ailleurs dans une situation pareille à celle de ses collègues de Cosséir et de Khéné : son titre reposait sur la simple lettre du gouverneur de Bombay, qui le nommait sans autre forme. Je ne crois même pas qu'on eût pris la peine de prévenir le gouvernement égyptien. Malem-Youssouf avait été, à Bagdad, écrivain d'un riche marchand arabe nommé Haggi-Naaman, et un jour avait disparu, sans qu'on sût pour quel motif. Il s'était dirigé vers Bassora, et de là avait passé au Bengale, puis avait fait le commerce de la mer Rouge et était venu se fixer à Djedda. Connaissant très-bien l'arabe et l'écrivant mieux que ne peuvent la plupart des chrétiens, il avait bientôt acquis une assez grande influence dans la ville, et avait étendu ses relations jusque dans l'Abyssinie. Quand sa nomination lui donna quelque assurance de ne pas être tourmenté par l'administration, il étendit ses

affaires et construisit deux navires, l'un à l'européenne et l'autre à la mode arabe, destinés, le premier au commerce de l'Inde et le second à celui du pays. Je dirai toutefois sans détour qu'il était enclin à faire la traite; non-seulement il avait des esclaves grecs qu'on lui avait vendus après la prise de Chio, et qu'il considérait comme ses enfants, mais je l'ai vu moi-même recevoir d'autres Abyssiniens que ceux qui servaient dans sa maison, les examiner pour connaître leur valeur, et les expédier à la Mecque pour y être vendus. Cela, je l'avoue, me paraissait un étrange trafic pour le représentant de la nation qui déclamait si bien contre la traite. Quoi qu'il en soit, Malem-Youssouf était poli, obligeant, et si, comme tous les Asiatiques, il ne négligeait pas ses intérêts, du moins on trouvait près de lui cette intelligence des sentiments européens que les chrétiens seuls possèdent. Ainsi il avait meublé un salon où l'on pouvait se reposer sans crainte d'y être suivi par les Arabes; il offrait aux voyageurs des chambres où ils trouvaient des meubles à l'européenne. Ceux qui ont été privés pendant quelque temps d'un tel luxe peuvent seuls apprécier le plaisir avec lequel on le retrouve. Quant à ses affaires, Malem-Youssouf les traitait à sa porte; là, sous une voûte, il avait fait placer deux estrades de bois et recevait les visiteurs. Ses esclaves l'entouraient, donnaient les pipes et le café, tandis qu'il causait ou faisait ses marchés. Il ne remontait que pour ses repas, et le soir il lisait et écrivait ses lettres.

La ville était gouvernée pour le pacha par Soliman-Aga, dont j'ai oublié l'origine, mais dont on se disait assez satisfait. Des troupes régulières, en petit nombre, étaient dans une citadelle sous le commandement d'un esclave géorgien parvenu au rang de lieutenant-colonel; la douane était administrée par un Arabe que rendait remarquable son prodigieux embonpoint. Le capitaine du port était Turc, et avait été prisonnier des Anglais, dont il parlait la langue. Toutes ces autorités s'entendaient, disait-on, à merveille pour voler le pacha. La chose, dont d'ailleurs je ne doute pas, me fut dénoncée par des Européens employés au service d'Égypte, et alors à Djedda. Ils affectaient une grande indignation, ignorant probablement que le vol est la base de toute administration turque. Cela ne m'empêcha pas d'aller en compagnie du lieutenant Bukle, qui, comme moi, demeurait chez Malem-Youssouf, et, conduits par ce dernier, faire visite au gouverneur, qui fut pour nous très-gracieux. Il suffit d'ajouter que, pendant mon séjour à Djedda, ce fut la seule fois que j'eus affaire aux autorités du lieu; les Européens étaient fort respectés et on les laissait parfaitement libres. C'est à la porte de leur cité sainte, à l'époque du Ramazan et de la fête qui le suit, que les mahométans de tous les pays montraient moins de fanatisme, étaient plus avares d'injures contre les infidèles.

Les Européens que je vis à Djedda étaient des officiers employés à divers titres dans l'armée égyptienne; l'un d'eux était un docteur français chargé

de l'hôpital, et qui ne paraissait pas trop mal satisfait de l'administration. Il recevait en quantité convenable les médicaments nécessaires, et le service se faisait assez bien. J'ignore si deux chefs d'orchestre qui dirigeaient chacun la musique d'un régiment avaient raison de faire un pareil éloge, mais j'ai rarement entendu rien d'aussi discordant que ce qu'ils firent exécuter devant moi. C'étaient des airs italiens ou français que les pauvres Arabes, saisis de la façon que j'ai indiquée, étaient forcés d'apprendre et que certes ils ne comprenaient pas. Les chefs d'ailleurs ne se doutaient guère de ce qu'est un artiste. Comme la profession de musicien n'est pas des plus nobles parmi les mahométans, si un individu se distinguait, avait quelques services, il se hâtait de demander à entrer parmi les soldats, et on le lui refusait rarement. Ainsi les chefs d'orchestre perdaient leurs élèves à mesure qu'ils les formaient. On ne peut se faire une idée de la répugnance qu'ont les mahométans pour la musique européenne et pour les tambours. On battait la retraite à Djedda et on faisait de la musique le soir au coucher du soleil. J'allais quelquefois me promener du côté où était la troupe, mais quoique ce dût être un spectacle nouveau pour beaucoup d'étrangers, je ne vis jamais personne qui y assistât. Outre ses agents officiels, le pacha d'Égypte avait encore des hommes chargés dans ce pays de ses intérêts privés, de son commerce. Le plus considérable d'entre eux, ami de Méhémed-Ali depuis l'enfance, auquel je parlais de ces troupes et de cette musique, ne se cacha nullement

pour exprimer l'horreur que ces institutions lui inspiraient. « C'est bon, disait-il, pour des infidèles et de misérables Arabes, mais quel homme respectable peut voir cela sans dégoût? » Il m'assura que son maître avait à ce sujet des idées pareilles aux siennes; que son armée régulière était à ses yeux un excellent moyen de gouvernement; mais qu'il n'y faisait pas entrer, ou n'y laissait pas longtemps, ceux pour qui il avait de l'estime ou de l'amitié. Je suis porté à croire que cette information était vraie, et ne serais pas étonné qu'il en fût en Égypte comme en Turquie, où j'ai observé le même mépris.

Je rencontrai aussi à Djedda un militaire français, M. Mary, qui, dans notre service, était monté de tambour au grade d'officier. Il avait été prisonnier en Angleterre, puis avait pris service chez les Grecs, et enfin en Égypte, où il était commandant et aide decamp d'Ahmed-Pacha, neveu de Méhémed-Ali et gouverneur de la Mecque. Une puissante tribu arabe, celle des Assirs, s'était révoltée contre le gouvernement égyptien, et Ahmed-Pacha avait été chargé de la réduire. Comme ce pacha était un ignorant, venu en Égypte quelque temps avant comme un simple aïta, aux gages de douze francs par mois, on l'avait placé sous la tutelle de M. Mary. La guerre ne fut pas et ne pouvait pas être heureuse, car là comme ailleurs, il était impossible de joindre les Arabes; et comme ce pays ne produit rien, qu'il fallait faire venir à grands frais les provisions de l'Égypte, on manquait de tout au bout de quelques jours de mar-

chie. M. Mary eut cependant la précaution de noter les observations qu'il fit pendant la campagne et d'y joindre celles qu'on lui donna. A l'aide de ces renseignements, il dressa une carte dont il voulut bien me donner copie (1). Je l'envoyai à M. Fresnel,

(1) Le pacha avait cependant fini par signer, l'année 1834, un traité avec Aït, le plus puissant scheik, de la tribu d'Assir. Il cédait au pacha Ouadi, Beni-Cheber, Belet-Amor, Abouarich, Sabia et quelques villages; il devait rester en paix avec les amis du pacha, ou ce traité devenait nul. Il va sans dire qu'en 1835 on avait dû recommencer la guerre.

Voici d'ailleurs le nom des principales tribus en allant de Taïfa, près de la Mecque, à Médine : celles de l'Assir, celles de Taïfa à l'Assir. On ne compte que les hommes valides capables de faire la guerre, et on les divise en montagnards (Hedjas), habitants de la plaine (Tchama), et nomades (Bédouins).

PRINCIPALES TRIBUS DE KABYLES DANS L'HEDJAS ET L'YÉMEN.

DE TAIFA A MÉDINE.

Bdil-Ejadla, Tahem-Edel	6,000
El-Harb	15,000
Jehaina	10,000
El-Soleclu	3,000
Heteba	15,000
El-Bagourn	3,000
El-Soubia	3,000
Moter	8,000
Gahten	12,000
Devouasser	4,000
	79,000

KABYLES D'ASSIR.

	Hedjaz.	Tchama.	Bédouins.	Total.
Ben-el-Asmar	3,000	1,000	500	4,500
Ben-Akmar	3,000	1,500	500	5,000
Charaan	7,000	1,000	3,000	11,000
Assir	7,000	7,000	»	14,000
Roufeïda	3,000	1,000		4,000
Abida	6,000	»		6.000
				44,500

qui, lui-même, voulut bien la transmettre à M. Jomard, c'est-à-dire à la personne la plus capable de lui donner de l'utilité. M. Mary était petit, d'une extrême vivacité; d'un courage à toute épreuve. Il était entré bien plus avant que Soliman-Pacha dans la confiance d'Ibrahim, auprès duquel il se trouvait quand nous envoyâmes notre expédition en Grèce. Nos officiers, le général Sébastiani entre autres, lui témoignèrent beaucoup de bienveillance, et il la méritait par sa franchise. Je crois être certain aussi que lorsque M. de Bois-le-Comte remplit sa mission en Turquie et en Égypte, les renseignements que lui fournit le commandant Mary ne furent ni les

KABYLES DE TAIF A L'ASSIR.

	Hedjaz.	Tchama.	Bédouins.	Total.
Tsequif et Arbama	4,000	»	»	4,000
Beni-Saad	2,000	»	»	2,000
Hasra	2,000	»	»	2,000
Tseguif-Zerga	500	»	»	500
Beni-Malec	4,000	»	»	4,000
Zaaran	3,000	5,000	»	13,000
Rhamid	9,000	2,000	2,000	13,000
Somrauk, Katsan	4,000	6,000	2,000	12,000
Bucha	5,000	»	»	5,000
Beni-Amer	2,000	500	»	2,500
Beni-Cher	9,000	3,000	1,000	13,000
				83,000

RÉCAPITULATION.

Kabyles de Taïf à Médine	79,000
Kabyles de l'Assir	44,500
Kabyles de Taïf à l'Assir	83,000
Total	206,500

moins importants ni les moins exacts. Enfin, nous avions encore pour compagnon le docteur Pruner, médecin prussien, qui, comme nous, logeait chez Malem-Youssouf. C'était un homme fort lettré, d'une vaste instruction, et qui s'était surtout adonné à l'étude des maladies des yeux. Ahmed-Pacha souffrait d'une ophthalmie; et le docteur Pruner l'avait accompagné d'Égypte en Arabie. Toutefois, comme l'entrée de la Mecque n'est point permise aux chrétiens, et que le pacha avait dû y aller pour les préparatifs de la cérémonie, son médecin était revenu à Djedda, où il ne tarda pas à être lui-même atteint du mal qu'il s'occupait spécialement de guérir. Comme on le voit, nous n'étions pas tout à fait isolés, et le nombre de nos compagnons ne tarda pas à augmenter.

Les navires que nous avions trouvés à l'ancre étaient venus surtout pour amener des pèlerins. Ceux dont le but était le commerce ne tardèrent pas à se présenter. Mais avant tout parut le *Hugh-Lindsay*, qui alors était l'unique bateau à vapeur appartenant à la Compagnie des Indes, et qui faisait les premières expériences nécessaires pour établir par Suez des communications régulières entre Bombay et l'Angleterre. Il était chargé des dépêches de l'Europe, venait faire à Djedda sa provision de charbon, et avait à bord, comme passager, un homme fort remarquable et dont la fin a été si déplorable, le voyageur Alexandre Burnes. On l'envoyait dans l'Inde avec des dépêches, et il venait de publier la relation de son voyage par terre de l'Inde en Europe. Je n'ai

point ici à apprécier cette publication, mais je dois dire que l'intérêt qui s'attachait alors aux pays traversés par M. Burnes, à cause des projets que l'on supposait à la Russie et à l'Angleterre, fit exagérer le mérite et les difficultés de son entreprise. Déjà, depuis bien des années, un Italien nommé Ventura, et un capitaine français, M. Allard, avaient, sous l'inspiration du ministre russe en Perse, M. Mazarowitch, suivi la même route. Plus tard M. Court, lieutenant dans l'ancienne garde impériale, et bien supérieur par l'éducation et l'instruction à ses devanciers, s'y était également rendu; d'autres les avaient suivis, et il n'était pas jusqu'au missionnaire allemand M. Wolf qui n'eût passé, à travers de bien plus grands dangers, de la Perse dans l'Inde. J'ignore si M. Court a pris des notes sur son voyage, mais, s'il n'a pas négligé de le faire, il est probable que ses informations doivent être meilleures que celles de sir Alexandre Burnes. Outre qu'il est fort bon géographe, excellent dessinateur, il ne parle pas le persan, comme la plupart des Européens, d'une façon difficile et incorrecte, mais le sait parfaitement, et en connaît la littérature; il a souvent enrichi de ses travaux le journal de la *Société asiatique de Calcutta*. Il faut d'ailleurs considérer que l'ouvrage de Burnes avait été acquis par la Compagnie des Indes, vu et corrigé par l'homme qui passe à juste titre pour connaître le mieux l'Asie, par M. Elphinstone; que non-seulement celui-ci a ajouté ses observations; mais a fait supprimer à l'auteur certains passages

qu'il croyait nuisibles aux intérêts du gouvernement anglais. Je crois qu'il est juste de faire ici ces observations, parce que le mérite de l'entreprise de sir Alexandre Burnes a été singulièrement exagéré, et que ses compatriotes ont, pour le célébrer, oublié qu'il avait eu de nombreux devanciers. Sa gloire s'est répandue aussi sur le continent, où l'on a l'habitude de s'en rapporter aux Anglais pour tout ce qui concerne l'Asie.

A peine arrivé à Djedda, le soin du célèbre voyageur fut de vérifier une assertion du missionnaire Wolf, avec lequel il avait eu une querelle à Caboul, où il l'avait rencontré. M. Wolf affirmait qu'il avait prêché l'Évangile à Djedda, près de la porte de la Mecque, et le fait avait paru assez étrange à ceux qui connaissent les mahométans. On s'informa donc près de Malem-Youssouf, chez qui le missionnaire avait logé, et je servis d'interprète à cette singulière enquête. J'interrogeais Youssouf en turc, je répétais à M. Burnes, en persan, que nous parlons tous deux assez mal, les réponses de notre hôte, et il les communiquait en anglais à ses compatriotes présents, c'est-à-dire au capitaine Wilson, commandant du *Hugh-Lindsay*, au lieutenant Bukle, et à M. Frazer, un des passagers. Voici ce qui résulta de la narration de Malem-Youssouf, qui ne comprenait nullement les motifs de l'interrogatoire : M. Wolf était d'une distraction et d'une simplicité extrêmes; il parlait seul, se levait, pérorait tout le jour et une bonne partie de la nuit, et passait pour peu sensé. Malem-Youssouf ne comprenait nullement ce qu'il lui disait. Un jour, vers l'heure du di-

ner, son hôte sortit avec une Bible sous le bras, et alla vers la porte de la Mecque ; Youssouf l'envoya chercher par sa sœur pour se mettre à table, et il revint aussitôt. Il ne s'était, à ce qu'il paraît, passé rien d'étrange, car personne n'avait fait d'observation, et s'il avait parlé ou gesticulé, nul n'y avait pris garde. Quand nous dîmes qu'il avait prêché, Malem-Youssouf répondit : « C'est bien possible, et il pouvait le faire à son aise et sans danger, car personne n'était en état de comprendre ce qu'il aurait pu dire. » Cette manière d'expliquer un fait affirmé par un homme sincère comme M. Wolf, et qu'on sait pourtant être impossible, me paraît la plus naturelle. J'ai moi-même rencontré ce missionnaire et connais l'étrange illusion qu'il se faisait sur ses facultés oratoires. A Trébizonde, son français me fatiguait tellement que je lui parlais italien ; le consul anglais l'entretenait en français ; je ne comprenais pas un mot de ce qu'il disait en persan, et d'autres n'étaient pas plus heureux ; il ne savait pas le turc, et se piquait de parler facilement toutes ces langues et bien d'autres encore. Ses compatriotes assuraient, de leur côté, qu'il prononçait l'allemand d'une manière très-désagréable ; en un mot, aucun prédicateur n'avait si peu que lui de dispositions à l'éloquence polyglotte qu'il croyait posséder. Aventureux, aimant les voyages, exalté jusqu'à s'ériger en prophète, il avait ainsi parcouru le monde, croyant prêcher partout l'Évangile sans que personne s'en doutât. Il était d'ailleurs fort ignorant et très-mauvais théologien ; l'abbé de Couperie

l'avait plusieurs fois confondu à Bagdad, où il n'avait pu soutenir les arguments les plus vulgaires de l'Église protestante. Quand sir Alexandre Burnes l'avait rencontré à Caboul, il était allé, par suite de je ne sais quelle inspiration, y chercher les tribus perdues des Juifs, et il en revint plus tard par l'Inde et la mer Rouge. Il recommence aujourd'hui le même voyage pour racheter deux Anglais qu'il suppose prisonniers à Bokhara. Je crains bien que son voyage soit inutile; si le colonel Stoddart et le capitaine Conolly, que l'on dit avoir été assassinés, sont heureusement vivants, l'intervention de M. Wolf leur sera d'un faible secours. Leurs parents, leurs amis, le gouvernement anglais lui-même, auraient dû, pour les délivrer, chercher un meilleur moyen que d'envoyer un homme dont le zèle et le courage sont sans doute incontestables, mais dont l'extravagance ne peut que les compromettre davantage. Après que nous eûmes terminé nos investigations, M. Burnes visita la ville et ne manqua pas de remarquer que notre hôte faisait la traite des nègres. Il avait l'esprit vif, pénétrant, et sa société était fort agréable. Quoique très-satisfait de l'accueil qu'il venait de recevoir dans son pays et des récompenses qu'il avait obtenues, il était simple et naturel dans ses manières, comme aussi il montrait beaucoup de franchise dans sa conversation. Ces messieurs m'engagèrent à dîner à leur bord, où nous causâmes beaucoup de la Perse et de la politique orientale. Il me fut facile de reconnaître que celui qui devait plus

tard y jouer un rôle si brillant et y trouver une fin si tragique avait adopté les idées de sir John Mac Neil. Le *Hugh-Lindsay* ne resta qu'un jour à Djedda, et mon ancien compagnon, M. Bukle, y prit passage pour retourner à Bombay.

Ces voyageurs furent bientôt remplacés par d'autres, car nous vîmes peu après vingt navires de forme européenne dans le port, les uns avec pavillon arabe, d'autres avec les couleurs anglaises. L'un de ces derniers appartenait à une autorité persane, au scheik de Bouchir, et se nommait *Nazaret-Schah*; le capitaine était Anglais, mais il avait à bord un subrécargué persan. Quant aux autres, quel que fût le pavillon, ils étaient tous sous la direction d'un nacoda, qui, s'il doutait de son talent, prenait quelquefois à son service des officiers de marine marchande européenne pour diriger le navire; on donnait à ces marins le nom de navigateurs. Il est rare que les navigateurs et les commandants réels de bâtiments ainsi organisés vivent en bonne intelligence. Les uns sont mahométans et les autres chrétiens, de sorte qu'ils s'offensent réciproquement par des usages et des croyances incompatibles. La victoire reste d'ailleurs toujours aux nacodas, quand s'élève quelque discussion, parce que bon nombre de matelots sont leurs coreligionnaires; le pauvre navigateur demeure isolé. Il est parfois, il est vrai, la terreur de l'équipage, mais aucun de ses subordonnés ne consentirait à partager son repas avec lui, ou à lui parler familièrement, parce qu'ils le considèrent comme infidèle.

Ainsi, quoique vivant au milieu de leurs semblables, les navigateurs sont aussi privés de société que s'ils se trouvaient dans un désert. Plusieurs s'adonnent à la boisson pour se distraire, et ne deviennent que plus odieux à leurs compagnons de voyage; aussi est-il rare qu'ils fassent plusieurs traversées sur le même navire. Quand j'étais à Djedda, j'entendais les plaintes que les nacodas portaient contre leurs navigateurs devant Malem-Youssouf, qui, fort heureusement, n'avait aucune autorité judiciaire; quoique chrétien et agent anglais, il était négociant avant tout, et recevant une commission des nacodas qui le prenaient pour courtier, il n'aurait jamais manqué de condamner leurs adversaires. Il tâchait de terminer les différends à l'amiable, et avait trouvé un moyen assez simple d'y parvenir, en faisant les nacodas échanger leurs navigateurs. Un jour, cependant, il fut assez embarrassé, quand le capitaine du *Nazaret-Schah* vint se plaindre de son subrécargue. Le commandement était au capitaine, mais le subrécargue disposait des marchandises; on ne pouvait déplacer le premier, et il y avait gros à perdre en offensant le second; il s'agissait d'ailleurs d'une affaire de discipline à laquelle le malheureux Youssouf ne comprenait rien. L'astuce asiatique se montra dans cette circonstance dans tout son éclat. Le capitaine n'obtint rien, mais se retira très-satisfait, parce que l'agent britannique l'avait approuvé et lui avait conseillé la modération, vu qu'on ne pouvait faire entendre raison à son antagoniste, qui était un stupide Arabe. Quant à celui-ci, il ne fut

pas moins content : on lui avait conseillé d'abandonner ses prétentions, et de ne pas compromettre la dignité de son caractère en se querellant avec un ivrogne. Puisque j'ai cité ce digne subrécargue, il n'est pas inutile de dire qu'il se nommait Scheïk-Abdoul-Rassoul, et mérite bien qu'on le connaisse, car il a été plus tard notre agent à Moka. Il était Persan, faisait le commerce, et passait pour avoir une assez belle fortune. Venu à Bombay, il y avait acheté des marchandises, et avait nolisé le *Nazaret-Schah*, sur lequel il était venu à Djedda, où je l'avais rencontré. De là il devait envoyer du café en paiement de ses marchandises de l'Inde; mais après avoir débarqué sa cargaison et s'être installé pour la vendre, le bâtiment était revenu vide, et ceux qui lui avaient fait crédit étaient fort irrités. Cependant il était, après son opération, venu s'établir à Moka, où il possédait des propriétés, et eut là l'honneur de recevoir le capitaine Laplace. Celui-ci jugea à propos de le recommander pour que notre consul général en Égypte le nommât agent français, et, certes, on ne pouvait faire un plus mauvais choix. Outre qu'il ne passait pas pour fort intègre, il était de la secte chiite, et par conséquent fort méprisé par les Arabes. Peu après son installation, les Anglais firent leur expédition contre Aden, et trouvant l'occasion favorable de demander de l'argent, il sollicita deux cent mille francs du pacha d'Égypte, se faisant fort de chasser ces étrangers si on accueillait sa demande. N'ayant pas réussi, il changea aussitôt de système,

et se fit l'agent de ceux qu'il voulait d'abord attaquer. Comme on lui envoya d'Égypte un firman qui lui permettait d'arborer le pavillon français, il en profita pour élever celui de l'Angleterre. Cette innovation déplut aux Arabes, qui le haïssaient pour cause de religion; ils abattirent ce pavillon, puis une réparation fut exigée, et les Anglais furent sur le point de s'emparer de Moka. Ils n'y eussent pas manqué s'ils n'avaient eu, au même moment, assez d'autres embarras. Cette affaire qui ne montre pas chez notre gouvernement une grande prudence, puisqu'il autorise un commandant, parfaitement ignorant des localités, à prendre l'initiative de présentation pour des emplois auxquels peut être attachée une grave responsabilité, n'est malheureusement pas la seule de ce genre que j'aurai à rapporter.

Cependant le Ramazan touchait à sa fin; la fête de Courban-Baïram allait commencer, et nous vîmes partir successivement tous les pèlerins encombrant les rues de Djedda, qui bientôt devinrent désertes. Je voulais aller voir cette cérémonie, mais, quoique je parle assez facilement une ou deux des langues nécessaires, je ne saurais passer pour un Asiatique, et comme on met à mort tout chrétien qu'on découvrirait, je n'ambitionnais nullement le titre de martyr de la science. J'étais cependant entré en pourparler avec un chamelier, et nous étions à peu près convenus que je prendrais un voile comme une femme et me mettrais dans un de ces paniers qu'on place de chaque côté d'un chameau, et qui sont fermés par des rideaux.

Il y avait de cette manière peu de dangers; j'aurais pu traverser la Mecque et monter à l'Arafat sans être reconnu; malheureusement quand j'essayai ce moyen de transport, le panier me parut fort court, et je fus épouvanté par l'idée de rester cinq ou six jours dans la même position, par une chaleur de trente-cinq degrés. Le cœur faillit également au chamelier, qui n'aurait pas eu un meilleur sort que moi si on nous eût découverts, et le projet fut abandonné. Je n'en eus aucun regret après la cérémonie, parce qu'un Polonais, devenu mahométan, arriva à Djedda après qu'elle fut terminée et nous en donna les détails. J'en reçus de beaucoup d'autres personnes, et je n'appris, au delà de ce que d'autres voyageurs ont rapporté, qu'un fait intéressant. Ce qui confère le titre de pèlerin chez les mahométans est la présence sur le mont Arafat, lorsqu'on y fait la prière à midi le jour fixé, et qu'on a vu le principal mollah agiter un mouchoir pendant que l'on crie l'*Allah ek ber*, qu'une foule aussi considérable ne pourrait entendre. La visite à la pierre noire, l'eau sacrée, le puits de Zem-Zem et les cailloux qu'on jette pour chasser les démons comme aussi le pèlerinage à Médine, sont des actes pieux mais nullement obligatoires. Voici du reste comment se passent les choses. Un pèlerin vient d'ordinaire fort longtemps avant la cérémonie et, comme je l'ai dit, prend un costume spécial dès qu'il peut apercevoir l'Arafat. Arrivé à la Mecque, s'il est riche, il fait des largesses aux établissements religieux et va prier aux lieux consacrés. Souvent il

jeûne avant le premier jour du Ramazan et toujours pendant ce mois; mais, la nuit venue, il se livre, comme il est ailleurs d'usage à cette époque, à toute sorte d'excès, le vin excepté. La débauche est très-grande à la Mecque, et une grande quantité de filles publiques s'y rend de l'Égypte et d'ailleurs au moment du pèlerinage. Il y en a beaucoup dont Djedda est la résidence ordinaire et qui se sont fixées là pour aller à la Mecque en temps opportun. D'ailleurs un si grand concours d'étrangers fait de cette ville le centre d'un commerce considérable. Toutes les marchandises à l'usage des Asiatiques y sont rassemblées, mais quelquefois les choses les plus nécessaires à la vie manquent entièrement; les dépenses sont considérables et beaucoup de pèlerins sont forcés de vendre leurs effets pour vivre. Il en est bon nombre que le gouvernement est obligé de nourrir, et Méhémet-Ali-Pacha s'est fait une haute réputation de bon musulman en envoyant chaque année une grande quantité de provisions pour les indigents. Une taxe fort lourde leur est imposée par leurs mollahs, soit pour leur permettre d'entrer dans les mosquées, soit pour se procurer des reliques. Le produit de ces taxes est divisé entre le schériff de la Mecque et les chefs des mosquées. On citait comme un des personnages les plus riches de l'Asie, le portier qui, par droit héréditaire, ouvre la grande mosquée et que Méhémet-Ali fit, dit-on, empoisonner. Celui qui vend l'eau de Zem-Zem est aussi un homme d'une haute importance. J'ignore le procédé qu'emploie le gouvernement

pour s'emparer, comme il fait très-certainement, des profits des mollahs; pour rançonner le schériff, on suit la méthode ordinaire. Qu'il dépende de la Porte ou du pacha d'Égypte, le moyen est le même; on a toujours à sa disposition un de ses parents qui demande l'investiture et que l'on nomme en lui prêtant quelque secours. Dans les premiers temps de son installation, lorsqu'il ne peut se soutenir seul, on le protége. Le schériff évincé cherche à rentrer en place et offre ses trésors, de façon qu'en appuyant successivement les concurrents, on s'empare de tout ce qu'ils possèdent. Les sectateurs des quatre divisions orthodoxes ont, dans la grande mosquée de la Mecque, une colonne séparée près de laquelle ils se rangent; quant aux sectateurs d'Ali, on les tolère à peine, et on leur fait subir toutes sortes d'avanies. Souvent on les empêche d'entrer dans les mosquées, de visiter les lieux consacrés, ou on ne le leur permet qu'après les avoir rançonnés. Quand la grande caravane sort de la Mecque pour aller en trois jours sur l'Arafat, ils n'ont pas le droit de rester confondus avec les sunnis. Ces humiliations ne sont pas un des moindres griefs de la Perse contre la Turquie.

Un usage singulier permet aux Arabes bédouins de piller sur toutes les routes quatre jours avant la fête. On dit qu'alors tous les vrais croyants doivent être réunis à la Mecque pour accompagner la procession; que les retardataires sont des mécréants qui ne méritent pas de merci. Alors aussi toutes les autorités de Djedda et tous ceux qui ne sont pas

forcés d'y rester, vont à la cérémonie; les boutiques sont fermées, les matelots mahométans quittent leurs navires et on barricade les portes de la ville. Tout ce qui n'a pas pour motif le pèlerinage devient impossible, et il y a un grand danger à entreprendre quoi que ce soit à ce moment. Un officier anglais, le capitaine Corner, faillit l'éprouver. Il était venu de l'Inde pour se rendre en Europe par l'Égypte et quoiqu'on l'eût averti, il insista pour continuer son voyage avant la fin de l'*hagilik*. Il trouva un bateau qui consentit à le prendre, mais nous le vîmes bientôt reparaître après avoir fait naufrage. Les matelots, désespérés de ne pas assister au Baïram, avaient brisé la barque sur des rochers, puis étaient revenus à la nage. M. Corner put heureusement suivre leur exemple, mais il perdit tout son bagage, et il ne lui restait que sa veste d'uniforme, de façon qu'il fut obligé d'accepter les habits que nous lui offrîmes. Rien n'égale, dit-on, la confusion qui règne pendant cette cérémonie, surtout pendant les derniers jours. La Mecque est une ville d'une tristesse extrême, d'une incroyable aridité; elle est entourée de montagnes nues, et la chaleur y est insupportable. Quand on va à l'Arafat, chacun est obligé d'immoler une victime, et on égorge ainsi une multitude de moutons dont les entrailles et les ossements répandus çà et là inspirent le dégoût et répandent une odeur infecte. Comme on marche sans ordre, les chameaux se heurtent et tombent, puis succèdent le plus grand tumulte et des batailles où nombre de personnes

sont blessées, où il n'est pas rare que des individus soient étouffés par la foule. Notre nacoda, par exemple, revint assez maltraité; il s'était pris de querelle avec son muletier qui, le reconnaissant pour chiite, lui jeta une énorme roche, et, comme il voulait l'éviter, il roula sur le revers de l'Arafat et se fit nombre de blessures. Aussitôt que la prière sur l'Arafat est terminée, des courriers sont expédiés dans toutes les directions pour en porter la nouvelle, et ceux à qui ils l'annoncent leur font des présents. On en dépêche plusieurs à Constantinople, et le premier qui arrive reçoit du sultan une forte récompense. Chacun s'arrange alors pour regagner son pays, mais si la plupart viennent par l'Égypte, la constance des vents du nord, qui rend si difficile de remonter vers Suez par la mer Rouge, les engage à retourner avec la grande caravane de Damas. Quelques-uns, mais en bien petit nombre, traversent l'Arabie et vont gagner l'Euphrate. Le jeune Polonais que j'avais vu était venu ainsi; je cherchai inutilement à obtenir de lui quelques notes sur un voyage si intéressant, mais il voulait les publier lui-même, et je crains que la mort, qui le frappa bientôt après, ne l'ait empêché de le faire.

C'est souvent, à Djedda, un triste spectacle que celui de ces pèlerins lorsqu'ils doivent partir. Nous étions au mois de mai quand finit le Ramazan de 1835; la chaleur était parfois suffocante, et on peut penser quel effet produisaient les rayons du soleil tombant d'aplomb sur ces têtes nues, frappant ces corps

d'hommes nés, pour la plupart, dans des climats tempérés. Bon nombre mourait de la fièvre cérébrale; d'autres se montraient avec les yeux hagards, la figure bouffie, la bouche écumante. La quantité des mendiants paraissait prodigieuse même à ceux qui avaient visité l'Égypte. La plupart sollicitaient qu'on les transportât par charité, et Méhémed-Ali avait ordonné qu'on le fît. Mais on comprend comment des Turcs exécutent de pareils ordres, comment on les entassait dans les barques, comment on les traitait, comment on les nourrissait, comment surtout on leur donnait de l'eau. Ce n'est pas, en effet, une chose sans importance que l'eau dans ces pays. A peu de distance de Djedda, il y a des citernes où on la recueille quand il pleut; ces citernes sont fermées et barricadées comme des forteresses et, à l'époque du pèlerinage, on la vend à un prix souvent très-élevé. Malheur au navire qui devrait faire à Djedda une provision d'eau. Quelle que soit la sobriété des mahométans, quelque peu qu'ils tiennent aux douceurs de la vie, le pèlerinage de la Mecque est pour eux entouré de tant de privations, de fatigues et de dangers, que le commandant Mari, qui avait résidé plusieurs années dans le pays, prétendait qu'un cinquième environ des pèlerins devait succomber. Cette considération ne peut arrêter leurs successeurs, car la mort qu'ils rencontrent en accomplissant ce devoir est pour eux une absolution de tous leurs péchés.

Je ne fus pas tellement absorbé par mes observa-

tions sur les pèlerins de la Mecque que je ne m'occupasse pas d'autre chose. A peine étions-nous débarqués que nous songeâmes, M. Bukle et moi, à faire une collection des coquilles si abondantes dans ces parages. Quelquefois nous allions les pêcher nous-mêmes, d'autres fois nous envoyions un bateau chargé de nous en apporter. Nous eûmes bientôt rassemblé celles qui se trouvent dans les environs de Djedda, et, par des échanges, nous obtînmes presque toutes celles de la mer Rouge. J'envoyai les miennes au Muséum d'histoire naturelle, et je joignis aussi une collection de plantes sous-marines et de coraux que je pris soin de recueillir. Nous faisions souvent des excursions dans la rade, et je profitais avec plaisir de l'hospitalité du capitaine Stuart, commandant du Nazareth-Schah. Le soir, quand la grande chaleur était passée, nous montions dans son canot et allions admirer ces merveilles de l'Océan que je n'ai vues dans toute leur beauté que dans ces parages. Que l'on se figure, à peu de distance du lieu où sont ancrés les navires, une forêt de coraux de toutes formes et de toutes couleurs qui paraissent au fond d'une mer azurée comme la Méditerranée et unie comme un miroir. A travers les branches de ces coraux, dans les grottes qu'ils forment, des milliers de poissons plus beaux, plus éclatants que ceux qu'on nous apporte de la Chine, se poursuivent et se cachent au moindre bruit; plus loin, ils vont se perdre dans des touffes de plantes sous-marines. A une plus grande distance, on voit, à deux pieds de

profondeur, un banc de sable aussi fin et aussi blanc qu'on peut l'imaginer, et quand la mer est calme, on aperçoit des troupeaux de marsouins qui, immobiles, appuyés sur leur queue, le corps à moitié élevé au-dessus de l'eau et le museau entr'ouvert, aspirent la brise du soir. Il faut les approcher de près pour qu'ils s'enfuient, et encore ils s'éloignent si lentement qu'ils paraissent le faire à regret. Un jour je pus frapper avec la rame une raie énorme qui ne s'était pas dérangée à la vue de notre canot. Je sais que les couleurs des poissons sont bien plus vives quand on les voit ainsi dans leur élément et qu'elles perdent bientôt leur éclat quand ils sont hors de l'eau. J'ai remarqué cependant, lorsque des pêcheurs en apportaient, qu'ils étaient de formes plus variées, de couleurs plus belles que ce que j'ai observé partout ailleurs. Je regrette fort de n'avoir pu en conserver, mais je n'avais pour cela ni bocaux ni esprit de vin. Du reste, ces poissons qui vivent parmi les coraux sont, à ce qu'on assure, fort dangereux à manger, car plusieurs passent pour vénéneux. Je fis, pendant ces excursions, une remarque que je crois devoir consigner ici. En enlevant des madréporites que je trouvais ordinairement superposées, je sentais à la face concave une matière gélatineuse tout à fait pareille à celle des méduses, c'est-à-dire qu'elle causait une certaine irritation à la peau. Je ne sentais rien de semblable en touchant la face convexe.

Comme je traiterai du commerce de la mer Rouge dans une autre partie, il est inutile de parler ici de

celui de Djedda. J'étais demeuré près de deux mois dans cette ville, grâce aux tromperies de Méhémed-Ismaël, qui prétendait n'y point avoir d'affaires et être prêt à partir sous peu. Comme son navire en valait un autre, puisqu'il y avait pour le conduire un Européen, je m'étais engagé à aller avec lui jusqu'à Bombay. Je ne pus par conséquent profiter du bâtiment à vapeur dont j'avais ignoré la présence dans cette mer. La grande affaire de Méhémed-Ismaël avait été d'aller à la Mecque avec son équipage, et quand tout fut terminé, rien ne s'opposa à son départ. Nous fîmes en conséquence nos préparatifs pour le voyage, et, pour tout chargement, reçûmes trente jeunes autruches que Malem-Youssouf envoyait vendre dans l'Inde.

CHAPITRE V

Départ pour Bombay. — Odeida. — Café d'Yémen. — Mustapha-Bey. — Moka. — Révolte de Turki-Bilmèz. — Arrivée à Bombay.

Je ne pense pas que nous eussions jamais pu arriver à Bombay si nous n'eussions trouvé un navigateur à Djedda après que M. Bukle nous eut

quittés. Celui qu'engagea Méhémed-Ismaël était un Irlandais catholique, nommé Reynod, qui avait conduit un navire du Bengale. Il s'était, selon l'usage, querellé avec son nacoda, et nous l'avions, pris à ma grande satisfaction ; j'avais, en effet, eu le temps de m'édifier sur les connaissances nautiques de Méhémed-Ismaël, et n'étais guère rassuré. Quant au nouveau venu, il paraissait savoir son métier, mais comme j'avais quelque défiance de ses habitudes, je fis placer mes provisions sous les panneaux, et nous fûmes, en conséquence, obligés de boire de l'eau. Cette précaution n'était pas inutile, comme on le verra plus tard. Nous sortîmes sans encombre du port, car le vent nous était favorable et la mer fort belle ; nous ne fîmes, le premier jour, que très-peu de chemin. La nuit étant venue, M. Reynod alla se reposer laissant la garde du navire à Méhémed-Ismaël aidé du canonnier. On sait que les bancs de coraux sont dangereux dans la mer Rouge, et, en sortant de Djedda, il faut tirer droit à l'ouest pour les éviter. Nous avions une excellente carte de cette mer, dressée par les soins de la Compagnie des Indes, et on avait tant recommandé à notre nacoda la direction à suivre, qu'il pensa n'en pouvoir faire trop et nous mena à l'ouest bien plus avant que nous n'aurions dû. Lorsque M. Reynod reprit le commandement, il s'informa du point où nous étions et Méhémed-Ismaël, suivant son usage, répondit par un mensonge. Il dit que la direction du navire avait été changée au moment convenu, tandis qu'en effet,

nous n'avions commencé à incliner vers le sud que trois heures plus tard. Cette première erreur augmentée par celle qu'occasionnent les courants dont la force et la direction sont inconnues au delà de la route ordinaire, nous fit perdre notre longitude. Après deux jours, nous remarquions que la mer avait perdu de sa transparence et qu'elle entraînait à sa surface des débris de plantes sous-marines, lorsque tout à coup un matelot, assis sur la muraille du navire, s'écria qu'il voyait des rochers au-dessous de lui. Notre frayeur fut, comme on pense, aussi vive que naturelle, mais on ne savait s'il fallait fuir vers le Levant ou vers le Couchant; enfin, après une longue discussion, l'erreur du nacoda fut découverte; comme il n'avait jamais vu de carte, il n'avait pas compris que des dangers étaient indiqués du côté de l'Afrique, et il avait songé seulement à ceux de la côte arabe. Nous allâmes donc vers l'est, mais pas assez cependant pour que, le lendemain, nous ne fussions obligés de longer la partie occidentale de l'île de Tor, tandis que la route était du côté opposé. Nous obtînmes pourtant le moyen d'établir exactement notre position qui nous causait une grande inquiétude.

A peine avions-nous repris notre sécurité, qu'il arriva un de ces événements tragiques qui ne peuvent rester inconnus et impunis, que lorsqu'ils se passent sur des bâtiments couverts d'un pavillon barbare ou sous celui de la principale puissance mari-

time. Nous avions à bord un cigoni, ou timonier, âgé de plus de soixante ans et Portugais; il n'est pas dans l'Inde du devoir de ces matelots de monter dans les haubans, et ils n'aident à la manœuvre que sur le pont. Soit que Méhémed-Ismaël ignorât cette coutume, soit qu'il crût faire œuvre pie en maltraitant un chrétien, il ordonna au cigoni d'aller sur une vergue. Celui-ci s'y refusa s'excusant sur son âge et sur l'usage, ce qui n'empêcha pas le nacoda de le faire indignement fouetter. Cela se passa dans le port de Djedda, quand M. Bukle et moi étions à terre. Ce vieillard vint inutilement se plaindre à Malem-Youssouf et fut renvoyé à bord, car on ne l'autorisa ni à changer de navire, ni à débarquer. Forcé de partir avec nous, on le trouva, après deux jours, mort d'une vingtaine de coups de rasoir qu'il s'était donnés par désespoir; on l'eût jeté à la mer sans autre cérémonie, si je n'eusse insisté pour que le fait fût consigné sur le livre de bord. Or, je déclare avoir vu à Moka, venir pour nous visiter, le canot du brick alors en croisière devant ce port; il conduisit deux officiers qui se firent présenter les papiers du navire et ne prirent pas même note de cet événement. Les camarades de ce malheureux me dirent qu'il laissait à Bombay une femme et quatre enfants. Sa famille fut instruite de sa mort mais la conduite du nacoda ne fut l'objet d'aucune recherche. Il aurait fallu, en effet, que cette veuve et ces orphelins eussent bien de l'audace et bien de l'argent pour oser recourir à la justice. Du reste, la scène dont on parle ne

nous causa pas seule du désagrément. Méhémed-Ismaël affectait parfois des allures européennes, et, à notre arrivé à Djedda, il avait prétendu introduire une discipline que ne lui permettait pas sa religion. Il avait dit à ses matelots mahométans qu'il ne consentirait pas à ce qu'ils fissent le voyage de l'Arafat. Ils partirent sans permission, et, sur la demande de Malem-Youssouf, le gouverneur les fit arrêter et punir. Puis il fallut transiger, et ils obtinrent ce qu'ils désiraient; comme ils étaient irrités contre le nacoda, ils l'accablèrent d'injures la veille du départ et l'auraient sans doute jeté à la mer si on n'était intervenu. Le plus mutin fut mis aux fers. Cependant Méhémed-Ismaël n'était pas tranquille; quoique le peu d'armes que nous avions à bord fût confié aux Portugais, son prisonnier ne le respectait guère, et le menaçait de la vengeance des vrais croyants. Enfin, il prit le parti de s'en débarrasser, et, au premier port où nous arrivâmes, il le mit à terre. Comme M. Reynod lui représentait qu'il n'en avait pas le droit, l'impatience s'empara du nacoda, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il dit la vérité. « Que puis-je faire, s'écriait-il; si cet homme est libre à bord, il me tuera; si je le laisse aux fers, le premier croiseur s'en emparera, et je serai honni par tous les mahométans pour avoir livré un des nôtres à des infidèles; je perdrai mon emploi et serai ruiné. S'il s'agissait d'un chrétien ce serait différent; je le laisserais aux fers tant qu'on voudrait. Que cet homme

soit débarqué, je dirai qu'il a déserté, et ce sera fini. » Sa prévision s'accomplit entièrement, et on ne demanda pas plus compte, à Moka, du vrai croyant que de l'infidèle. Je prie les personnes qui considèrent l'administration anglaise comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, de remarquer qu'il y a un nombre très-considérable de navires commandés par des nacodas plus fanatiques et plus ignorants que Méhémed-Ismaël; que ces navires ont également des cigonis chrétiens; que des scènes du même genre doivent se passer à bord de chacun; que tous portent le pavillon d'une nation qui prétend être supérieure aux autres par sa moralité et par ses sentiments religieux !

Notre prisonnier avait été libéré à Odeida, où nous arrivâmes enfin, non sans avoir manqué nous jeter sur l'île Cameran, que nous aperçûmes fort heureusement à temps, car nous nous dirigions vers elle. C'est à Odeida que nous devions prendre la première partie de notre chargement de café; Méhémed-Ismaël se transporta à terre pour recevoir les marchandises et laissa à bord M. Reynod. Comme nous devions nous arrêter une quinzaine de jours, je débarquai de mon côté, et un docteur polonais, pour lequel on m'avait donné une lettre, voulut bien m'offrir l'hospitalité. Nous avions mis six jours à venir de Djedda, et je n'observai que la montagne volcanique qui forme l'île de Tor; nous en passâmes assez près pour que je n'eusse aucun doute sur son origine. Je ne remarquai cependant pas d'échancrure

à son sommet, ce que j'attribue à la position où nous étions. Du reste, j'ignore s'il est vrai, comme on l'assure, qu'on voit quelquefois s'en échapper de la fumée et que même on l'a observée en ignition. Ce qui est incontestable, c'est que les maisons de la terre la plus proche où j'ai abordé, celles d'Odeida, sont construites en pierres volcaniques.

Odeida était une assez grande ville entourée d'une haute muraille, dont les bazars étaient larges et spacieux, les maisons solidement construites, et qui paraissait faire un commerce fort important. Depuis quelque temps elle était sous la domination du pacha d'Égypte, mais il paraissait qu'il n'avait pas encore eu le loisir de s'emparer de ses richesses, ou plutôt qu'elle était trop éloignée pour qu'il le pût faire à son aise. Avant sa domination elle était administrée par ses propres scheiks, et se trouvait indirectement sous l'influence de l'iman de Senna. Si, comme l'annonce la construction des maisons, les habitants étaient obligés de se mettre à l'abri d'un coup de main, il est évident que nombre d'entre eux avaient eu le moyen d'acquérir de grandes richesses. La ville, lorsque je vins, était gouvernée par Mustapha-Bey, parent éloigné du pacha d'Égypte, auquel il devait son éducation. C'était un jeune homme d'un extérieur agréable, qui avait eu avec les Européens de nombreux rapports, et n'était pas étranger à nos habitudes. Il paraissait s'occuper spécialement de recueillir les produits de la douane, où il se rendait chaque jour, et d'acheter la quantité de café que se réservait le pacha. Le café

connu sous le nom de moka vient, comme le dit Niebuhr, des jardins qui entourent la ville de Senna, qui elle-même est située dans les montagnes au sud-ouest de l'Arabie. La ville la plus rapprochée est Odeida, et c'est là qu'on en porte la plus grande quantité. On peut aller en trois jours d'Odeida à Senna; les caravanes en mettent quinze pour se rendre de cette dernière ville à Moka. Lohéia, autre ville plus au nord, sur la côte d'Arabie, communique aussi directement avec Senna et en est à huit jours de distance; enfin, Bet-el-Faquir, qui est à moitié chemin entre Odeida et Moka, fait aussi un assez grand commerce, mais est plutôt considérée comme un point de passage. C'est à Moka que les Européens vont chercher le café; les navires arabes, qui doivent le répandre dans l'Inde et le golfe Persique, l'achètent à Odeida et à Moka; celui qui est destiné à l'Égypte et à la Turquie est pris à Odeida et à Lohéia. La meilleure qualité, celle qui se compose de grains si petits et si verts, que l'on choisit quand ils sont bien séchés et qu'ils présentent une surface unie et luisante, se trouve plus facilement à Odeida. Ce fut à Odeida que je vis pour la première fois les banians, ou marchands de l'Inde, qui se sont emparés du commerce de toutes les places de quelque importance. Ils paraissaient nombreux et puissants, et faisaient une rivalité redoutable même au pacha d'Égypte. Ils n'ont cependant le privilége de résider qu'en payant une assez grosse somme au gouvernement. Cette formalité remplie, on les laisse assez

libres et ils peuvent se livrer à leurs exercices religieux; ils ont même le privilége de brûler leurs morts dans un lieu situé près de la ville. Ils obtiennent la même faculté à Moka, sous des conditions à peu près semblables. Il arrive toutefois que lorsque le fanatisme des musulmans est exalté, on les insulte et qu'ils courent des dangers; mais il est juste de dire que les Arabes de ce littoral sont plus tolérants que ceux de l'intérieur. Ce qui me paraît plus remarquable, c'est que le gouvernement anglais n'a pas encore prétendu assimiler les banians de la mer Rouge aux Européens, et réclamer pour eux, comme il l'a fait dans le golfe Persique, les mêmes priviléges. Je parcourus souvent les bazars, mais il ne me parut pas qu'on spéculât en grand sur autre chose que le café. Les environs de la ville ne sont pas nus et stériles comme ceux de Djedda; on voit aux environs quelques jardins de palmiers et aussi quelques arbustes. Nous allâmes une fois ou deux nous promener jusqu'aux puits qui fournissent de l'eau à la ville et qui sont situés hors des murs. La campagne n'est pas tout à fait dépouillée, mais le sol est si sablonneux, qu'on ne peut en espérer une riche végétation. Sa couleur est d'un gris de cendre, et on n'y trouve pas une pierre. Aux environs de la ville sont deux châteaux, et le plus important est certainement celui qui se trouve près des sources. Les troupes du pacha d'Égypte ne purent s'emparer de la ville qu'après s'y être établies. Tout ce pays était contenu par quelques soldats égyptiens qui sont logés en partie dans la maison même

du gouverneur Moustapha-Bey. Ils avaient pour chef un officier du grade de lieutenant-colonel. Il ne me parut pas qu'on s'inquiétât fort de leur bien-être, car je les voyais, quand j'allais chez le gouverneur que je visitais souvent, couchés à l'air dans la cour. Ce n'était pas là du reste un grand inconvénient, puisque la plupart des habitants dorment sur leur terrasse. On avait établi un hôpital pour les malades, mais il était peu garni, quoique la chaleur fût excessive. Le docteur me dit qu'il n'y avait pas beaucoup de maladies et que d'ailleurs il avait une assez bonne provision de médicaments. C'est une justice que je me plais à rendre au docteur Clot, dont je ne partage pas les illusions que lui inspire sans doute son attachement pour Méhémed-Ali, de dire que le service médical dont il est le chef a seul une organisation aussi bonne qu'on peut l'attendre d'un gouvernement mahométan. Sans doute bien des choses sont encore à faire; mais il a fallu beaucoup de zèle, de patience, d'habileté même, pour obtenir ce qui existe. Le docteur Clot, par ses services en Égypte, est certainement un des hommes de notre temps qui ont été le plus utiles à l'humanité. Parmi les maladies qui règnent en Arabie, il en est une qui, je crois, n'a pas été mentionnée et à laquelle on n'a pas trouvé de remède. On prétend que les hommes qui marchent nupieds, les Égyptiens surtout, moins habiles à discerner la différence des terrains qu'ils traversent, sont quelquefois piqués par un insecte qui laisse son dard dans la plaie. Il se forme après quelques jours un ul-

cère qui va toujours s'agrandissant, et surtout pénétrant davantage dans les chairs, qu'il corrode. Rien n'arrête ses progrès, et l'inflammation, bientôt suivie de la gangrène, ne peut être arrêtée que par l'amputation. Plusieurs soldats étaient, pour cette cause, à l'hôpital de Djedda, et d'autres à celui d'Odeidà.

Nous partîmes d'Odeida à peu près à l'époque désignée pour nous rendre à Moka, où nous arrivâmes le surlendemain. La traversée de l'une à l'autre ville est facile, et on ne perd pas de vue les montagnes de l'Arabie. On distingue successivement, depuis Djedda, la chaîne d'Arafat, puis celle d'Abou-Arich, puis celle de Senna. A partir de ce point, l'élévation des montagnes diminue jusqu'à Bab-el-Mandel. Nous trouvâmes à l'ancre un brick de la Compagnie des Indes, commandé par le capitaine Lowe, qui, sans doute parce qu'il était le seul bâtiment de guerre, s'était donné le plaisir de hisser le pavillon de saint Georges, ce qu'il n'eût pas osé devant des vaisseaux de la marine royale. Le commandant vivait à terre, ainsi que son état-major, et occupait la maison de l'ancien agent français. La ville était gouvernée par Emin-Bey, Circassien, esclave de Méhémed-Ali, et me parut être dans des conditions semblables à celles d'Odeida (1). Les maisons étaient

(1) Je regrette de ne pouvoir donner une idée un peu exacte de la population de ces villes arabes; mais, comme je n'ai trouvé aucune base d'évaluation, je n'ai pu en juger que par le mouvement des bazars. Je donnerai, sans attacher la moindre importance à mon évaluation, cinq mille âmes à Cosseir, dix à Djedda, sans compter les pèlerins, vingt-cinq à Odeida et vingt à Moka.

construites avec les mêmes précautions, mais il me parut que l'activité commerciale n'y était pas aussi grande. Peut-être la situation politique où s'était trouvé et se trouvait encore ce pays ne donnait-elle pas encore aux marchands une parfaite sécurité. Je logeai, pendant les trois jours de ma résidence à Moka, tantôt chez le gouverneur, tantôt chez l'agent anglais Scheik-Taïb, pour lequel j'avais apporté une recommandation. Je ne vis hors de la ville rien de différent de ce que j'avais observé à Odeida; la campagne était nue, mais on y remarquait des salines assez étendues. La place avait aussi une apparence plus militaire, et les soldats me semblaient plus nombreux. Emin-Bey n'était pas investi, comme Moustapha-Bey, de fonctions commerciales, et ne se mêlait ni de la douane ni des achats de café. Il figurait comme un véritable gouverneur, ce qui probablement ne lui plaisait guère, car il y trouvait moins de profit. Du reste, c'était un homme fort convenable, mais qui n'avait ni les manières gracieuses ni les formes polies de Moustapha-Bey. Il est peu utile de parler des troupes que je vis; elles étaient, comme toujours, fort maltraitées et fort mécontentes. Partout où j'avais passé, des soldats et des officiers subalternes m'avaient prié de favoriser leur fuite en les prenant à mon service. Là, un officier supérieur m'adressa la même demande. J'ai vu plus tard arriver bon nombre de ces militaires par les bateaux arabes venant de la mer Rouge, quoique la police fît des efforts pour les empêcher de s'enfuir.

84796

Méhémed-Ali possédait, comme on voit, toutes les villes de quelque importance sur la côte occidentale de l'Arabie, et, du côté de l'Afrique, il avait établi un ou deux postes aux points les plus fréquentés et y percevait quelques droits de douane. On ne l'avait pas d'ailleurs laissé paisible possesseur de ses conquêtes. Outre que lorsque, en 1822, il envoya à grands frais son fils Ibrahim soumettre les Arabes de l'intérieur, ceux-ci avaient repris leur liberté aussitôt après son départ, des révoltes avaient éclaté, il n'y avait pas encore fort longtemps, parmi ses troupes. En 1833, un chef d'Aïta, que l'on connaît sous le nom de Turki-Bilmez parce qu'il prononce si mal qu'on ne peut le comprendre, avait soulevé un régiment et s'était emparé de Djedda, qu'il avait conservé assez longtemps, et qu'on avait eu grand'peine à lui reprendre; il avait pris aussi Odeida et Moka, que les Arabes pillèrent lorsque, conjointement avec quelques vaisseaux de Méhémed-Ali, ils en chassèrent les insurgés; ceux-ci trouvèrent un refuge à bord des navires de guerre anglais et furent par eux conduits dans l'Inde et de là à Bassora. On connaît si peu en Europe la politique asiatique de l'Angleterre, que l'on s'étonnera si je dis que la révolte fut suscitée par cette puissance. J'affirme cependant ce fait, en ajoutant qu'il ne s'écarte pas des pratiques ordinaires de la Compagnie. Je ne puis sans indiscrétion citer toutes mes preuves, mais je connais Turki-Bilmez parce qu'il a été notre capitan-pacha à Bassora; je connais Méhémed-Effendi, son lieutenant, qui commandait Odeida, car

je l'ai eu pour compagnon de voyage de Bassora à Mascate; je connais le Candiote Ahmed-Aga, qui livra les vaisseaux qu'il commandait pour Méhémed-Ali, car j'ai fait solliciter son pardon par M. Mimault; tous disent avoir été protégés par l'Angleterre. Ils n'attribuaient pas cette protection à l'humanité, mais à ce qu'ils avaient servi et promis de servir les intérêts britanniques. C'est aussi parce qu'il s'agissait d'intérêts européens, que les Arabes, qui, certes, n'aiment pas le pacha d'Égypte, avaient pris parti pour lui contre les infidèles. Ils montrèrent bientôt après le départ de Turki-Bilmez qu'ils n'avaient pas agi par affection, car ils ne tardèrent pas à se révolter. Pendant que j'étais sur la côte de l'Arabie, le voyage d'une ville à l'autre était impossible à qui aurait été vêtu d'un habit militaire. Si, dans l'Hedjas et vers la Mecque, Ahmed-Pacha cherchait à réduire les diverses tribus, son frère Ibrahim-Pacha, qu'on appelait le petit Ibrahim, faisait dans l'Iémen, autour de Moka et d'Odeida, des efforts pareils et tout aussi inutiles. Pendant ma résidence à Odeida, j'avais désiré aller visiter Senna, et je ne l'avais pas pu, quoiqu'il n'y eût que trois jours de marche, quoique l'on vît tous les jours arriver des caravanes de chameaux chargés de café; on m'aurait pris pour un instructeur et massacré comme tel. Les Arabes savaient fort bien de quoi les menaçait la domination de Méhémed-Ali; il avait remarqué que la culture diminuait en Égypte faute de bras; que les noirs qu'on amenait à grands frais de l'Afrique mou-

raient quand on les incorporait dans l'armée; que les bœufs qu'on prenait ne valaient pas ce que coûtait la guerre; il connaissait la constitution et la sobriété des Arabes; dont l'existence dans des montagnes arides est un problème incompréhensible, et espérait en faire des soldats qui coûteraient peu et seraient robustes. Ils ne pouvaient d'ailleurs se tromper sur ses intentions paternelles, car il les avait écrites à son lieutenant Ahmed-Pacha, qui les communiquait à tout le monde. Si donc les Arabes avaient épousé la cause de Méhémed-Ali, ce n'était pas par attachement, mais par religion. Quant aux raisons que les Anglais auraient eues de chercher à détruire le gouvernement du pacha en Arabie, elles sont fort simples, et n'ont pas été sans influence dans les arrangements de 1840, quoique personne, à ce qu'il semble, ne l'ait compris. Voici le commerce de l'Arabie occidentale: dans l'Inde, à Ceylan et même à Java, tous les ans, lorsque la mousson du sud-ouest finit, on charge des navires qui portent dans la mer Rouge du riz du Bengale, du sucre, de l'indigo, des tissus de coton et une variété d'autres marchandises indiennes ou anglaises. Du golfe Persique, on porte des dattes, du blé et du tabac de Chiraz; de la côte d'Afrique, des esclaves, des plumes d'autruche, du café d'Abyssinie, du musc, de la poudre d'or, et une grande variété de drogues et de gommes, parce que l'Arabie, que l'on représente comme la mère des parfums, n'est fertile qu'à Senna, ne produit que du café et reçoit tout de l'Afrique. L'Égypte

envoie des vivres et des munitions. Dans l'Inde, on rapporte du café et des groupes d'argent; dans le golfe Persique, on rapporte du café et des esclaves; de la côte orientale à la côte occidentale et dans le golfe Arabique, il va des verroteries, des tissus et de la quincaillerie. On expédie en Égypte du café et les produits de l'Inde. Or, quand le pacha dominait sur la côte, comme il prenait pour rien les produits de l'Égypte, il pouvait envoyer des céréales à meilleur marché que le riz même de l'Inde, dont la consommation diminuait; ses mauvaises fabriques fournissaient certains tissus qu'il forçait de substituer aux cotonnades anglaises; il établissait de plus forts droits de douane et enfin il s'était réservé la moitié du marché du café, dont il réglait d'ailleurs le prix. Il faisait évidemment tort au commerce anglais, et c'est un grief que ne pardonne jamais le gouvernement britannique. Dans un cas pareil, ce gouvernement n'a pas à intervenir lui-même, et l'administration de l'Inde, qui est indépendante, obtient aisément satisfaction sans son secours. Quand l'agent d'un gouvernement européen s'aperçoit d'une mesure qui lèse l'intérêt national, il ne peut agir et se contente d'écrire. Par hasard peut-être le ministre lira sa lettre; par un hasard plus grand encore, peut-être ce ministre, toujours étranger à son département, toujours d'autant plus préoccupé d'autres affaires qu'il a une plus grande réputation d'habileté, comprendra ce qu'on lui dit et demandera un autre rapport. Puis, la chose lui paraissant grave, il

enverra ses amis faire de ces enquêtes auxquelles on ne se livre ni sans bruit ni sans éclat; des discussions s'engageront, et l'affaire la plus simple et la plus facile deviendra insoluble. Les Anglais de l'Inde ont des allures plus modestes et surtout plus sensées; chacun fait de son mieux dans sa sphère, et les supérieurs n'ont pas la prétention de mieux connaître les choses que ceux qui se trouvent sur les lieux. Dans l'application, la surveillance de la mer Rouge appartenait au commandant de la station de la Compagnie de l'Inde; il suffisait qu'il dît, soit à Malem-Youssouf à Djedda, soit à Scheik-Taïb à Moka, que l'on voulait détruire Méhémed-Ali, pour que ceux-ci trouvassent les moyens de réussir; ni les uns ni les autres ne craignaient d'être désavoués par leur gouvernement. A l'époque dont je parle, c'était le capitaine Dent qui commandait; je sais qu'il écrivit à lord Palmerston au sujet de Turki-Birmez, non pour demander des ordres, mais pour dire ce qu'il avait fait, et qu'on approuva sa conduite. C'est par les raisons politiques et commerciales que j'ai données que l'Angleterre a insisté pour que la Mecque et Médine, qu'on nommait gravement les *villes saintes*, fussent ôtées au pacha d'Égypte et remises au sultan, qui ne peut les gouverner. On a, par un traité, consacré l'anarchie dans la mer Rouge dans l'intérêt de l'Angleterre.

Sur toute la côte de l'Arabie que j'ai vue, on remarquait des montagnes qui cependant ne descendaient pas jusqu'au rivage. Il paraissait au contraire

que des bancs de madréporites et de coraux s'étaient élevés du sein de la mer pour la border. Ce phénomène ne doit pas paraître fort étrange à ceux qui ont observé le port de Cosséir, et surtout celui de Djedda. Si, dans ce dernier, l'eau baissait un peu, il est évident que le banc qui est en face de la ville, et qui empêche d'aller en ligne directe vers les navires dans le port, appartiendrait à la terre ferme, à laquelle il se joint d'ailleurs dans les basses marées. A Odeida, la plaine sablonneuse qui forme le sol repose sur un banc de même nature, comme on peut l'observer près des sources. Comme il n'y a pas de rivières ni de torrents, à moins d'aller dans les montagnes, on ne peut connaître à quelle formation elles appartiennent, mais leur apparence les fait considérer comme primitives. J'ai vu à Djedda des roches granitiques et basaltiques employées à la construction des maisons. A Odeida et à Moka, je n'ai observé que des pierres basaltiques, et parfois de beaux morceaux d'obsidienne. J'ai envoyé au Muséum des roches de ces diverses localités; quant à la végétation, elle est nulle partout où j'ai été.

J'avais été assez heureux pour trouver à Moka un compagnon de voyage, le capitaine Melvill, qui, venu de Londres avec des dépêches de la cour des directeurs, arrivait de Suez dans un bateau arabe. Il avait pris passage à bord du *Mahomedié*, à condition que celui-ci partirait immédiatement. Méhémed-Ismaël n'avait pas perdu l'occasion de lui mentir en affirmant que j'avais payé 2,000 francs pour aller à

Bombay, bien qu'il ne m'eût pris que la moitié, et, grâce à sa fourberie, il avait obtenu cette somme énorme de son nouveau passager. Il n'osa cependant pas manquer à sa promesse de départ, et nous mîmes à la voile dans l'après-midi du jour convenu. Notre première journée ne fut pas heureuse et ne présageait rien de bon pour l'avenir. J'avais, comme je l'ai dit, fait fermer ma provision de vin, et le navigateur en avait été privé depuis notre départ de Djedda. Il avait été trop occupé les deux premiers jours de notre arrivée à Moka pour songer à s'en procurer; mais le troisième, comme nous devions partir, il avisa un américain, seul navire dans le port, et demanda à acheter du vin ou de l'eau-de-vie; comme on en manquait, il prit une douzaine de bouteilles d'eau-de-vie de quinquina, et, pour réparer le temps perdu, il en avait bu trois quand nous mîmes à la voile. J'ignore si l'alcool ou le quinquina agirent plus fortement sur lui, mais, après avoir fait les plus grandes extravagances, après avoir surtout menacé Méhémed-Ismaël de jeter par la fenêtre les groups d'argent renfermés dans sa chambre, il finit par s'endormir. Il resta ainsi trois jours sans paraître sur le pont. Quand il y vint, nous avions pris la précaution d'enlever son quinquina, et, quoiqu'il fût assez honteux, il demanda à Méhémed-Ismaël où nous nous trouvions. Celui-ci fit au hasard un point sur la carte, et ce fut sur cette indication que notre navigateur nous conduisit. Nous ne pouvions plus prendre de latitude, parce que nous entrions davantage dans les parages où la mousson se

fait sentir et où les nuages voilent le soleil. Cependant M. Reynod put encore faire descendre tous les hauts-mâts, toutes les vergues et les voiles inutiles; nous restâmes avec les huniers, les focs et les basses voiles, pour affronter au mois de juin la mer de l'Inde, si terrible par le vent du sud-ouest. Les précautions ainsi prises, quoique la navigation fût laborieuse, elle n'avait aucun danger, parce que le navire était solide et bien construit. Cependant les vagues étaient énormes et d'une longueur à laquelle je n'étais pas accoutumé; nous roulions aussi d'une manière très-fatigante et n'avions d'autre distraction que de voir s'élever les poissons volants. Il était impossible de se tenir debout et fort difficile même de lire. Je trouvais une grande compensation dans la conversation du capitaine Melvill, qui, outre qu'il parlait fort bien français, avait une grande instruction, des manières distinguées, et avait toujours occupé des postes importants dans l'Inde, où il est aujourd'hui un des secrétaires du gouvernement. S'il n'avait pas autant que moi la pratique des Asiatiques, et ne découvrait pas aussi promptement les mensonges de notre nacoda, il connaissait en revanche beaucoup mieux la mer, et s'aperçut que nous étions près de l'Inde, quand on pensait en être encore fort éloigné. Il fit jeter une sonde et il se trouva que, grâce au point que Méhémed-Ismaël avait donné à M. Reynod, nous étions à quatre-vingts milles plus près de terre que nous ne supposions. Nous remontâmes vers le nord, et après deux jours nous rangeâmes la côte sans sa-

voir exactement notre latitude. Une nuit que le vent était faible et la mer plus douce, M. Reynod alla dormir, et le capitaine Melvill, qui surveillait notre navigation, suivit son exemple; je me retirai plus tard, et Méhémed-Ismaël se trouva seul. Effrayé du voisinage de la côte, il se prépara à jeter l'ancre, et, comme je n'étais pas endormi, le bruit m'ayant fait sortir, je me hâtai de prévenir M. Melvill, qui eut grand'peine à faire comprendre son imprudence à notre capitaine. Cette intervention fut heureuse, car vers le matin le vent souffla avec violence, et s'il nous eût trouvés à l'ancre, il nous eût inévitablement jetés à la côte. Enfin, après bien des peines, nous arrivâmes en vue de Bombay, et là nous fûmes obligés de nous fâcher sérieusement, parce que le nacoda, n'osant ni entrer sans pilote, ni virer de bord pour l'attendre, nous conduisait sur les roches du fanal. Nous en approchâmes tant, que le canon d'alarme tira deux fois pour nous avertir. Nous envoyâmes le nacoda dans sa chambre, et M. Reynod entra dans le port. Ceux qui connaissent la navigation peuvent seuls apprécier les dangers que nous a fait courir ce maquignon persan que l'on reconnaissait pour capitaine anglais. Grâce au beau système qui opérait de telles transformations, le même individu a perdu à cette même pointe du fanal de Bombay un autre navire, *les deux Frères*, dont une partie de l'équipage s'est noyée, et la bonne discipline qu'il savait maintenir à bord en a fait brûler un autre, *le Mecca*:

CHAPITRE VI

BOMBAY.

Bombay. — Jacquemont. — Travaux scientifiques. — Situation de la Perse en 1835. — Ali-Usta.

Quand on a passé plusieurs mois dans des pays aussi désolés que l'Égypte ou que l'Arabie, il est difficile d'exprimer le sentiment de plaisir que l'on éprouve à voir devant soi une ville européenne dans son apparence, entourée de jolies campagnes et parée d'une belle végétation, tandis que de nombreux vaisseaux sont dans le port et que partout se manifeste l'activité. Nous n'entrions pas cependant à Bombay dans le temps où cette île se présente sous son plus bel aspect; les lourds nuages qui à cette époque couvrent le ciel, les grosses et longues vagues qui agitent sa rade et ont une si sombre couleur, lui donnaient un air de tristesse qui ne nous frappa guère, tant nous étions satisfaits de toucher enfin une terre où régnait la civilisation. Après nous être assez avancés dans la rade pour nous trouver à l'abri de la haute

mer, nous avions jeté l'ancre; le pilote vint nous joindre, et nous fîmes dans l'intervalle nos dispositions pour nous rendre à terre. Puis, afin d'éviter le bruit et d'être plutôt débarqués, nous allâmes nous établir dans le bateau pilote, qui attendait le rapport destiné aux autorités. Ces détails d'administration sont dans l'Inde si bien organisés, gênent si peu les voyageurs, qu'ils font le plus grand honneur au gouvernement. Dès que du sommet du fanal, d'où on découvre jusqu'à dix-huit milles en mer, on aperçoit une voile, on fait un signal que répètent dans toute l'île des mâts de pavillon installés à cet effet. Si le navire ne s'arrête pas, on fait connaître sa direction; s'il s'approche, on annonce successivement sa forme, sa nationalité, le lieu d'où il vient, et jusqu'à son nom, quand il a coutume de fréquenter le port. Ces signaux sont faits avant même que le pilote soit à bord, lorsque le navire a une série de pavillons; s'il n'en a pas, le pilote, qui en porte toujours une avec lui, les hisse aussitôt qu'il est arrivé. De cette façon, dans quelque partie de l'île que soit un négociant, il sait si un bâtiment lui vient, et peut toujours se trouver à temps chez lui pour le recevoir. Le pilote consigne sur un bulletin les renseignements qu'il transmet par signaux, ajoute le nom des passagers et le temps de traversée, reçoit le sac aux lettres et transmet le tout à l'autorité maritime; puis il conduit le navire à l'ancrage. La marine envoie les lettres à la poste, qui les fait remettre immédiatement, et on affiche dans les lieux les plus fréquentés les bulletins qu'on lui a don-

nés. Il arrive ordinairement que la correspondance a été reçue longtemps avant que le pilote ou le capitaine ait pu venir à terre. Tout récemment, j'étais en vue de Belle-Isle, à l'entrée de la Loire, près d'une des villes les plus riches de la France; un pilote monta à bord d'un air piteux, et nous conduisit péniblement jusqu'à Saint-Nazaire. On ne fit aucun signal pour annoncer notre arrivée, que l'armateur du navire ne connut à Nantes que par le courrier ordinaire. Je pensais que quelques bâtons plantés sur la côte et quelques aunes de toile n'étaient pas, non plus que l'entretien de sept ou huit gardes, une chose si chère qu'une telle cité n'en pût supporter les frais, pour savoir promptement quels navires sont en vue. La même indifférence règne à Marseille; quand on reconnaît un bâtiment de Notre-Dame-de-la-Garde, on court avertir l'armateur et recevoir vingt francs; là se bornent les informations. Mais où est le livre des signaux? où se montrent les signaux eux-mêmes qui devraient instruire le public? Quand des précautions à la fois si simples et si utiles au commerce sont négligées dans un pays; quand elles ne pourraient s'y établir naturellement, sans fracas, sans que la chose fût soumise aux ministres, sans qu'elle devînt entre eux l'objet d'interminables correspondances; on est tenté de croire que le commerce n'y est pas une chose de nécessité, mais de luxe.

Les Européens prennent, à Bombay, peu de souci des navires qui portent un nom arabe, et *le Mohamedié* avait pou de chances d'obtenir leur attention.

Aussi le capitaine Melvill pensait-il surprendre ses amis par sa prompte arrivée; quoiqu'il n'eût pas profité du secours d'un bateau à vapeur, il apportait des nouvelles d'Europe de deux mois de date, et on n'avait, à cette époque, jamais fait une si prompte traversée. Sa première démarche montra assez quelle différence d'habitudes existe entre les Anglais et nous. Si un de nos officiers était chargé d'une mission importante comme celle de M. Melvill, qui apportait l'ordre de retirer de la Chine tous les fonds de la Compagnie, s'élevant à cent millions environ, nul doute qu'il ne réservât pour des oreilles officielles toutes les nouvelles qu'il saurait; nul doute que les hauts fonctionnaires qui les recevraient croiraient la gravité de leur charge compromise, s'ils les divulgaient aussitôt. Là il n'en fut pas ainsi : le capitaine Melvill ne confia sa mission à personne, et laissa au gouvernement le soin de la faire connaître; mais il fit un résumé de toutes les nouvelles qu'il portait avec lui, et, aussitôt débarqué, l'envoya à un journal qui, deux heures après, distribuait un supplément à ses abonnés. Personne ne songea à le blâmer, à l'accuser d'indiscrétion; on trouva louable, au contraire, qu'il instruisit le public de ce qui pouvait l'intéresser.

Depuis que je m'étais séparé de M. Bukle, mes études d'anglais avaient été suspendues, et M. Melvill parlait trop bien français pour que je pusse songer à les reprendre avec lui. J'arrivais donc dans un pays où je ne pouvais me faire entendre et où tout m'était étranger. L'extrême obligeance de mon

compagnon de voyage suppléa à cet inconvénient; il m'assura que je ne serais pas indiscret en me présentant d'abord, suivant l'usage, chez les négociants où on m'avait recommandé, et, quand nous fûmes débarqués, il me fit entrer dans un palanquin et donna ordre de me conduire chez MM. Ritchie, Steuart et compagnie. Le chef de la maison me reçut avec une grande bienveillance et me rendit tous les services imaginables. Je n'en dirai pas davantage sur lui et éviterai de citer des noms, car je sais que la délicatesse de beaucoup de personnes est quelquefois aussi offensée par des éloges ou des témoignages publics de reconnaissance que par des attaques. Je serais cependant ingrat si je ne ressentais pas vivement les nombreuses marques d'indulgence et de bonté dont j'ai été l'objet dans l'Inde et surtout à Bombay. Dans les relations particulières que j'ai été assez heureux pour entretenir avec les Anglais de l'Inde, pendant un séjour de plusieurs années, j'ai trouvé la plus noble et la plus franche hospitalité, des sentiments élevés et généreux, comme aussi j'ai admiré leur loyauté et l'ordre et la bonne harmonie qui paraissent régner dans leur intérieur. Non-seulement la société dans l'Inde ne m'a pas semblé inférieure à celle de l'Europe, mais on peut, je crois, lui accorder une incontestable supériorité sur elle. Là, il n'est pas un homme qui ne se fît remarquer dans les cercles de Paris et de Londres, soit par ses connaissances acquises dans de longs voyages, soit par sa facilité à parler des langues étrangères. Nulle femme n'y peut venir qui

n'ait reçu une éducation au moins aussi bonne que les dames de l'Europe, et qui n'ait acquis des idées plus étendues que celles qui ne sont pas sorties de leur pays. Les loisirs sont plus grands, aussi bien que les fortunes; la régularité de l'existence laisse plus de temps à l'étude; les bibliothèques sont nombreuses, et nul ouvrage important ne paraît sur le continent qu'on ne le trouve dans l'Inde un mois après. Que l'on prenne une publication de Calcutta, de Madras et surtout de Bombay, un journal, par exemple, et l'on est saisi de tristesse. Il est impossible de ne pas remarquer le talent, la science et surtout les vues d'utilité qui ont présidé à la rédaction; alors on les compare involontairement avec le fatras, l'inutile verbiage, la profonde ignorance qui caractérisent les feuilles européennes. Quant à l'administration, je n'étais point accrédité à Bombay, mais quelquefois j'ai été dans la nécessité d'avoir avec elle des rapports semi-officiels, et elle s'est montrée fort obligeante. J'ai remarqué l'extrême simplicité de ses formes, l'accès facile qu'elle permettait à tout le monde et la promptitude avec laquelle elle expédiait les affaires. C'est avec d'autant plus de plaisir que j'exprime ces sentiments, qu'élevé autrement que ne sont les Anglais, plusieurs de leurs habitudes ne m'étaient point agréables, comme aussi j'étais souvent offensé par certains de leurs préjugés. Quant à leur gouvernement, je n'admire pas tout ce qu'il fait; j'ai dû quelquefois m'opposer à ses projets, déjouer ses intrigues. Sans doute un voyageur n'est pas chargé de donner

un jugement définitif sur ce qu'il observe; il doit respecter (à moins que, comme chez les mahométans, ils n'aient rien de respectable) et la société qui l'a accueilli et le gouvernement qui l'a protégé. Mais son devoir est de dire ce qu'il croit la vérité; et si je le remplis, si je critique quelquefois, je ne veux pas plus qu'on m'accuse d'être animé d'un esprit de dénigrement, que je ne pense mériter qu'on me taxe d'une aveugle admiration à cause de ce que je viens de dire.

Il n'y avait qu'un seul hôtel à Bombay, et j'y pris une chambre; mais on ne pouvait y vivre autrement qu'en public; la chaleur était extrême lorsqu'on restait dans un appartement fermé. Les dépenses d'ailleurs étaient énormes, et il me parut à la fois plus commode et plus économique de me loger à la campagne; on m'aida dans mes recherches, et enfin je trouvai une petite maison dans un de ces villages qui sont à l'entour de Bombay. C'eût été une retraite assez agréable, si j'avais su parler et avais eu le moyen de visiter les environs; mais nous étions au plus fort de la mousson; la pluie tombait sans cesse; on ne pouvait aller qu'en palanquin, et j'étais forcé de rester chez moi ou de ne sortir que rarement. Je m'occupai à mettre en ordre les collections que j'avais apportées de la mer Rouge, et j'étudiais l'anglais. Plusieurs personnes avaient la bonté de m'inviter chez elles; car, si j'avais trouvé la protection de mes correspondants, je n'avais pas perdu celle du capitaine Melvill, qui vivait chez M. Sutherland, alors représentant du gouverneur absent, et mort depuis

résident à Baroda. Ces invitations, quelque honorables qu'elles fussent, ne pouvaient, dans le principe, m'être fort agréables; outre que je connaissais peu de monde, j'avais vécu trop longtemps à l'étranger pour ignorer combien il est fatigant de parler à une personne qui sait trop imparfaitement une langue pour comprendre aussitôt ce qu'on lui dit, à laquelle on est obligé de présenter la même idée de plusieurs manières pour qu'elle la saisisse. C'est ce qu'étaient forcés de faire ceux qui voulaient bien me parler en anglais, et si j'avais de la reconnaissance quand on prenait cette peine, j'éprouvais de la gêne en causant tant d'ennui. Quoique beaucoup d'Anglo-Indiens aient appris le français, il est rare d'en trouver qui le parlent bien, et ceux qui l'ont su le mieux l'oublient faute d'exercice. Il y avait donc probabilité, si l'on m'adressait la parole dans notre langue, que les rôles, pour être intervertis, ne seraient pas plus agréables. Une autre raison me causait de la gêne dans la société anglaise : c'était l'extrême défiance qu'elle ne faisait pas difficulté d'afficher contre les Français depuis la publication des lettres de Jacquemont. Je ne blâme pas les amis de ce voyageur de les avoir fait paraître; peut-être même ont-ils montré trop de condescendance en laissant dire qu'elles n'étaient pas destinées à voir le jour, tandis que chacun sait le contraire et qu'on en a inséré dans les journaux lorsque l'auteur vivait encore. Il me semble que quand on compte en France plus d'Anglais qu'il n'y en a dans

l'Inde, quand ils y trouvent une protection et une liberté qui paraissent leur suffire, ils ne se font pas scrupule d'attaquer son gouvernement et ses institutions, de tourner en ridicule ses habitants et leurs usages. Leurs compatriotes ne les blâment pas; pourquoi donc s'indigner contre Jacquemont, qui n'est certes pas allé aussi loin qu'eux? S'il s'est montré exagéré, confiant, peu véridique, il a épousé les sentiments et les préjugés de ses hôtes, et, par le prestige de son esprit, les a rendus populaires en France. Loin d'avoir nui aux intérêts de ceux qui l'ont accueilli, il les a servis mieux que n'ont fait plusieurs de leurs hommes d'État les plus distingués. Ses lettres ont donné de la puissance britannique dans l'Inde une idée que beaucoup de personnes trouvent exagérée. C'étaient là certainement des titres qui auraient dû faire excuser quelques inconvenances. Mais, outre que la société anglaise est, en pareille matière, peu portée à l'indulgence, le livre de Jacquemont était devenu un instrument de parti. Lord William Bentink était un whig très-prononcé et l'organe principal des torys; la *Quartely Review* se servit pour l'attaquer de certains passages où le voyageur avait, il faut l'avouer, parlé de lady Bentink avec une grande légèreté. Lord William n'était pas populaire dans l'Inde; quoiqu'on s'y occupe trop de choses utiles pour s'inquiéter beaucoup des questions qui alimentent les partis en Europe, cependant la majorité des habitants tient davantage aux torys, et certaines innovations du gouverneur général lui

ayaient paru trop hâtives. On s'occupait de lui et de la conduite de Jacquemont, que tous blâmaient, ce me semble, avec plus de sévérité qu'il ne méritait. Ces sentiments ne se sont pas affaiblis, et bien des Français m'ont dit longtemps après ne pas avoir reçu dans l'Inde l'accueil qu'ils espéraient, par la crainte que l'on avait, en les admettant dans l'intimité, d'éprouver des désagréments semblables à ceux de lord Bentink. On assurait que sa femme, fatiguée des plaisanteries dont à Londres elle était l'objet, avait préféré s'expatrier et était venue mourir à Paris, tandis que le déplaisir le plus vif qu'on pût faire à l'ancien gouverneur général était de prononcer devant lui le nom de Jacquemont. Si j'avais été un simple voyageur, peut-être aurais-je été moins sensible à ces accidents; mais j'allais résider, pour ainsi dire, sur la frontière de l'Inde; j'avais besoin d'inspirer de la confiance aux habitants du seul pays civilisé avec lequel je me trouverais en raport. Je ne voyais pas sans regret le préjugé fâcheux qui régnait contre les Français et ne pouvais facilement le combattre; la faculté de m'exprimer, cette confiance qui laisse l'esprit libre, me manquaient, et, sans elles, la société la mieux choisie ne saurait être agréable.

Ma maison était sans doute un palais pour une personne habituée comme moi aux masures de l'Orient; pour le pays cependant c'était une misérable bicoque, petite, mal aérée, entourée de murs en ruine habités par des serpents et des lézards, remplie de moustiques, et où les rats faisaient la nuit un

étrange vacarme; elle avait par-dessus tout l'inconvénient d'être malsaine, si bien que j'y tombai malade. Un ami me proposa d'aller demeurer dans la maison qu'il habitait à Mazegan, à trois milles du fort, et qui non-seulement était vaste, meublée avec un grand luxe, mais encore placée sur une colline; nous pouvions découvrir de là l'île entière, et ne perdions pas un souffle de l'air qui circulait librement. Dans l'Inde, les maisons ne sauraient être construites comme en Europe. Ici nous cherchons à nous garantir du froid, nous désirons des appartements bien clos et bien garnis; là, nous voulons éviter la chaleur, et il faut nous garder de tout ce qui peut faire obstacle à la circulation de l'air. Ainsi on construit une maison aussi grande et aussi peu élevée que possible; on préfère la couvrir avec des feuilles de palmier; on évite les divisions, les meubles inutiles et les compartiments; au lieu de faire des murs épais pour les séparations, on les remplace par des constructions en bois, et souvent par de simples écrans. La maison où je vins avait environ quatre-vingts pas de long, et c'était la dimension d'une galerie ou plutôt d'une espèce de corridor qui en occupait le milieu; à une extrémité se trouvait un billard, et l'autre formait une salle à manger au moyen de beaux écrans que l'on ôtait après le repas. Aux quatre coins se trouvaient la bibliothèque, un salon et trois chambres à coucher, fermés par des persiennes qui laissaient passer l'air. Les cuisines, les bains et les écuries étaient dans des maisonnettes séparées. Devant la maison se trouvait un parterre, et,

derrière, un jardin. La plupart des habitations de l'Inde sont faites sur un plan à peu près semblable, mais ne sont pas toujours aussi élégantes.

Comme j'aurai à parler plus longuement de Bombay, je ne veux point ici décrire cette ville, que je n'eus d'ailleurs ni le loisir ni les facilités nécessaires pour bien connaître à mon premier voyage. Je n'attendais en effet qu'une occasion pour m'embarquer et me rendre à mon poste, et n'avais pas prévu que la mousson me retiendrait si longtemps prisonnier. Je sortais assez rarement; mais comme il y avait chez mon hôte une bonne bibliothèque, je ne perdais pas mon temps. Quand la pluie fut moins constante, je vis paraître dans le jardin de superbes papillons, dont je fis la collection. Certains navires français commencèrent plus tard à venir dans le port, et je rencontrais enfin quelques compatriotes. J'avais d'ailleurs réussi à me faire mieux comprendre, et je voyais des personnes auprès desquelles je trouvais de précieux renseignements. L'une des plus distinguées était le docteur Heddle, que la mort a enlevé fort jeune, et qui était le représentant de la science dans ce pays. Comme beaucoup de médecins de la Compagnie, il avait fait ses études en France et par conséquent possédait parfaitement notre langue. La manière libérale avec laquelle notre gouvernement répand l'instruction supérieure, les facilités que l'on trouve à Paris pour s'initier à peu de frais dans les sciences qui se rattachent à la médecine, sont très-bien appréciées par les étrangers. Ils savent que ceux de leurs docteurs qui

ont étudié dans nos écoles connaissent mieux que leurs confrères l'anatomie, les diverses branches de l'histoire naturelle, la chimie et la physique, enfin tout ce qui ne peut s'enseigner seulement avec des livres, mais qui demande des expériences et des collections. Le docteur Heddle était distingué surtout pour la botanique et pour la chimie. Le gouvernement avait en lui une grande confiance, et ne manquait pas de le consulter sur toutes les mesures qui entraînaient des considérations scientifiques. M. Heddle était en outre, comme secrétaire de la société de géographie, chargé de recevoir les communications de ceux qui s'en occupaient. Quand le gouvernement n'y voyait pas d'inconvénient, il adressait lui-même pour la société les documents qu'il recevait de ses agents. Quoique les règlements de la Compagnie soient rédigés avec l'intention de tenir ses affaires aussi secrètes que possible, elle a dans la pratique une conduite fort libérale. Peut-être un examen approfondi montrerait-il que le gouvernement de l'Inde, après celui de la France, et ne possédant qu'une douzaine de navires de guerre, est celui qui, sans en excepter l'Angleterre, a le plus fait de choses utiles à la géographie et à la navigation. On peut ajouter que ses vastes travaux ont été communiqués au public avec modestie et sans cette emphase qui ne paraît pas moins chère aux gouvernements qu'aux particuliers. On consultait souvent le docteur Heddle pour les études nécessaires à ces travaux, et son appartement dans l'hôpital où il remplissait ses fonctions de médecin était garni de car-

tes et de collections de toute espèce. L'amiral Malcolm s'occupait aussi beaucoup de rassembler des documents scientifiques, et sa haute position lui permettait d'en diriger la recherche. Il était surintendant de la marine de l'Inde, frère du célèbre orientaliste qui avait gouverné Bombay et d'un autre amiral qui s'était distingué dans la Méditerranée. J'eus grand plaisir à lui communiquer le peu de renseignements que j'avais pu recueillir, et j'en éprouvai un plus grand encore à voir les travaux qui se suivaient dans ses bureaux. A Bombay on ne paraît pas avoir besoin de somptueux édifices pour faire de grandes choses. Quand on entre dans l'arsenal, on est effrayé par le bruit des chaudronniers, des charpentiers, des porteurs de charbon, des forgerons, et c'est au milieu de tous ces bruyants ouvriers que s'élève l'hôtel de la marine. Il ressemble à la plupart des maisons du pays; au rez-de-chaussée sont les bureaux qui expédient les affaires de commerce; au premier, où l'on monte par un méchant escalier de bois, on a en face une chambre où doivent se réunir les commandants des navires de guerre dans le port; à droite est la comptabilité, et au fond à gauche, le bureau des cartes. Du côté opposé sont encore des bureaux et un magasin à voiles. Ce qu'en Europe nous nommerions des mansardes est occupé par le surintendant et ses assistants. C'est dans ce taudis qu'ont été préparées les cartes de la mer Rouge et du golfe Persique, la reconnaissance des côtes de l'Inde, celles du golfe et côtes de l'Arabie, d'une partie de l'Afrique, de Ceylan,

des Maldives et des Laquedives, et de plusieurs parties des détroits. Quand une portion est terminée, on l'envoie à Londres, où la cour des directeurs veille à l'impression et à la publication. Le gouvernement de l'Inde n'a pas moins encouragé ceux qui entreprenaient des voyages par terre, et protégé leurs publications. Il s'est montré d'une grande générosité envers ceux de ses officiers qui, par leurs travaux, ont étendu le domaine de la science. C'est à lui qu'on doit le voyage de Burnes, ceux du capitaine Harris et d'une foule d'autres qu'il a envoyés, ou auxquels il a permis de se rendre dans toutes les directions. L'honneur de toutes ces entreprises revient en grande partie à l'amiral Malcolm, soit parce que ceux qui les faisaient étaient sous ses ordres, soit parce qu'il les provoquait comme président de la société de géographie.

Si je prenais intérêt à ces travaux, je ne négligeais pas, comme c'était mon devoir, de m'instruire de la situation des pays que j'étais surtout chargé d'observer. La Perse avait perdu son vieux roi, dont la Russie avait reconnu le petit-fils comme légitime héritier du trône. L'Angleterre s'était hâtée de suivre l'exemple de la Russie, et, pour conserver en Perse son influence, avait donné de l'argent au jeune roi et envoyé des officiers à son service. Ce fut dans cette circonstance qu'elle commença à devenir indirectement tributaire du tzar. L'ostentation que met l'empereur de Russie à soutenir le principe de la légitimité, la crainte qu'il affecte des idées libérales, seraient fort ridicules si elles n'étaient des moyens politiques. Un

souverain dont le père a été assassiné et qui a autour de lui ses meurtriers ou leurs proches, dont l'élévation au trône a été le résultat d'une intrigue, dont la famille est d'hier, ne peut savoir ou admettre la valeur du mot légitimité. Dans un pays dont les habitants sont plus malheureux que les esclaves de nos Antilles, on ne peut, sans manquer de l'intelligence la plus commune, craindre les idées libérales. La défense de la légitimité, la destruction des révolutions et les notes qui en résultent, ne sont qu'un moyen de se mêler des affaires de l'Europe, auxquelles, sans cela, la Russie serait parfaitement étrangère. Comme, par des raisons qu'il est inutile de donner ici, la paix l'étouffe et que la guerre seule lui convient; que d'ailleurs la vanité de l'empereur lui fait désirer de venir, à l'exemple de son frère, triompher dans quelque capitale de l'Europe, la légitimité et la révolution lui sont un prétexte pour semer la mésintelligence entre les puissances. En Perse, les mêmes démonstrations ont un résultat satisfaisant. Le cabinet de Pétersbourg sait fort bien que des conquêtes dans ce pays, comme en Turquie, ne valent pas ce qu'elles coûtent; qu'il est plus avantageux d'y dominer par la terreur et de le laisser exploiter par son gouvernement, que de l'exploiter soi-même. Il agit donc sagement quand il reconnut Méhémed-Schah, et rendit un grand service à la Perse en empêchant chez elle les guerres de succession. L'Angleterre agit par peur : elle était jalouse de l'influence de la Russie à Téhéran; les ambassadeurs du tzar ne montraient pas aux siens des

égards convenables, et les traitaient comme des envoyés d'une compagnie de marchands; il était arrivé que, dédaignant de leur écrire eux-mêmes, ils chargeaient de ce soin leurs secrétaires. Enfin, comme je l'ai vu pendant que M. Mazarovitch était chargé d'affaires, comme on le connut plus tard quand les notes du comte Simonich furent publiées, ils ne mettaient pas grand mystère dans leurs menaces et même dans leurs démarches contre l'Inde. L'Angleterre supportait tout avec humilité, et quand l'empereur, sans la consulter, eut reconnu le jeune roi, elle se hâta d'imiter son exemple et de fournir l'argent nécessaire à son protégé. Les adversaires du nouveau souverain ayant été défaits, la situation normale se rétablit; les Russes reprirent le rôle de conseillers, et les Anglais celui de caissiers. L'envoyé britannique ne manquait pas cependant de faire ses remontrances; mais la réponse des Persans était facile : « Comment pouvons-nous, disaient-ils, nous soustraire à l'influence russe, quand nous n'avons ni argent ni troupes? donnez-nous la première de ces choses, et nous obtiendrons la seconde. » Alors on payait, mais personne ne s'inquiétait de lever des troupes. Quand on voulait renverser un personnage important et qu'on croyait hostile, il fallait de nouveau financer. Le caïmacan passait pour ennemi de l'Angleterre, et il était si puissant, que le roi devait le détruire et s'emparer de ses biens. La nécessité de tuer les fonctionnaires d'une manière barbare et avec éclat, ne peut être appréciée que par ceux qui connais-

sent l'organisation de la société mahométane. Ce malheureux fut saisi, jeté dans un cachot dont on mura la porte et où il mourut de faim. On fit croire à l'ambassadeur anglais, le capitaine Campbell, que cet acte de politique intérieure avait été commis pour servir les intérêts britanniques. Celui-ci n'applaudit certes pas au mode d'exécution, mais écrivit en se félicitant d'être délivré d'un ennemi si redoutable. On crut à Bombay que la politique anglaise était triomphante, et M. Sutherland fut très-peu satisfait lorsqu'il reconnut, comme je l'en avais averti, que cette victoire diplomatique n'était que la lettre d'avis d'une traite énorme qui arriva quelques jours après. Tel était en Perse l'état des choses.

Quant aux provinces méridionales de la Turquie, elles avaient été désolées par la peste et le choléra; elles étaient aussi tranquilles qu'il est possible de l'espérer dans des contrées arabes gouvernées par des Turcs; les soi-disant réformes du sultan y étaient parfaitement inconnues, et nul n'en était plus certain que la personne même qui me donnait des informations, car c'était le dernier gouverneur de Bassora. Les raisons qui me le firent rencontrer à Bombay sont trop singulières, tiennent trop intimement à la politique orientale et à celle de la Compagnie des Indes, pour que je les passe sous silence. Ali-Agha ou Ali-Usta était de Constantinople, et, dans sa jeunesse, avait servi à Saint-Jean-d'Acre, puis dans la guerre contre la Russie, où on l'avait fait prisonnier. Comme il était dans l'artillerie et savait mettre le feu à un

canon, on lui avait donné le nom d'*usta*, ou de maître. Échangé à la paix, il était revenu sachant quelques mots de russe, et, comme il était peu scrupuleux, il avait appris également à boire de l'eau-de-vie et connaissait assez bien les mœurs des Européens. A Constantinople, il vécut dans cette alternative de bonne et de mauvaise fortune qui forme l'existence des Turcs de sa profession, et il trouva enfin l'occasion de se marier avantageusement. Le vent de l'adversité souffla encore sur lui, et, un beau jour, il s'empara de ce que possédait sa femme, la chassa et alla chercher fortune à Bagdad, où Davoud-Pacha avait demandé des canonniers. Je le vis à mon passage en 1824, et l'artillerie excitait, à ce qu'il paraît, peu d'intérêt, car, à cette époque, il changea de fonctions. Des ouvriers européens étaient venus offrir au pacha leurs services, et celui-ci les avait acceptés pour imiter Méhémed-Ali. Cependant il se défiait d'eux et voulait les faire surveiller ; Ali-Usta passait pour avoir non-seulement la force du lion, mais encore la ruse du serpent; il avait déjà, disait-il, dérobé aux Francs la plupart de leurs secrets pendant sa captivité, et nul ne convenait mieux pour achever cette tâche. En conséquence, on logea chez lui les nouveaux arrivés, et il devint l'intermédiaire obligé entre eux et le pacha. J'ignore s'il garda longtemps ce poste, mais il y gagna assez pour acheter plus tard celui de capitan-pacha à Bassora. Il avait là à surveiller le fleuve, à maintenir les Arabes, commandait quatre ou cinq péniches, et se trouvait

le premier après le *mutselim*, ou gouverneur. Il devait payer à ce dernier certaines redevances ; mais comme il préférait se dispenser de ce soin, il s'embarqua un beau matin pour Bouchir, cacha son argent dans sa ceinture, et se mit à mendier dans la Perse jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Téhéran. De là il traita avec son maître Davoud-Pacha, lui dénonça les vols du mutselim de Bassora, le menaça d'aller à Constantinople acheter sa grâce et le dénoncer lui-même, si on n'acceptait pas ses propositions. Le mutselim fut chassé et Ali-Usta réintégré dans ses fonctions, après avoir partagé son argent avec Davoud-Pacha. Il retourna donc à son poste, et la peste ainsi que le choléra étant survenus, le gouverneur lui-même succomba. Le fléau faisait d'affreux ravages, ce qui n'empêcha pas Ali-Usta de s'emparer du gouvernement. Il ne craignait ni la contagion ni rien au monde, et dès que quelqu'un était mort, dès qu'une maison était vide, il allait, sans autre forme, prendre ce qu'on avait laissé. Ce soin qu'il ne négligeait jamais l'avait fort enrichi, et, comme on le connaissait, peu de gens étaient tentés d'aller lui arracher son gouvernement. Le pacha, sachant qu'il faisait de si bonnes affaires et désireux d'en avoir sa part, lui demandait en vain les revenus du pays ; après bien des négociations inutiles pour les obtenir, il fallut enfin employer la force. Ali-Usta n'attendit point : il chargea ses richesses sur les navires de l'État, se rendit à Mascate, où il vendit la flotte à l'iman, puis alla fort tranquillement faire le pèlerinage de la

Mecque et arriva enfin à Alexandrie. Là, il n'était pas sans inquiétude, car il savait que Méhémed-Ali avait des méthodes aussi sûres que variées de débarrasser de leur fardeau les voyageurs trop chargés. Comme, lors de son passage, Méhémed-Ali était presque en hostilité avec le sultan, Ali-Usta, qui avait la tête un peu échauffée par le vin, tint quelques propos imprudents, et on le dénonça au pacha, qui le fit appeler. Voici, comme on me la rapporta, la conversation de ces deux honnêtes personnages. « J'entrai, me dit Ali-Usta, et je fis mon *téméné* (salut). « Ah! me dit Méhémed-Ali, tu es le bienvenu; assieds-toi. Qu'on apporte une pipe et du café pour l'haggi. » Quand j'entendis demander la pipe et le café, j'eus peur : cela montrait quelque trahison; je ne pouvais m'échapper, et je résolus de faire bonne contenance. Alors le pacha ajouta : « Haggi, il faut avouer que ton maître, Davoud-Pacha, doit être un grand sot, car il ne peut empêcher les Arabes de voler aux portes de Bagdad. — Votre Excellence doit comprendre qu'il n'est pas plus facile d'empêcher de voler aux portes de Bagdad qu'à celles du Caire. » A cette brusque repartie, Méhémed-Ali répliqua : « Haggi, tu parais un homme instruit; tu sais le nombre de mes soldats et celui de notre maître le sultan; » puis il regarda par la fenêtre. Je soupçonnai qu'il donnait des ordres et pris ce moment pour m'évader; j'ôtai mon turban, et ne gardai que mon bonnet; si bien que je sortis sans être reconnu dans la cour du palais. » Ali-Usta n'était pas,

comme on voit, aussi facile à mystifier qu'un Européen, et comprit parfaitement qu'il était perdu s'il rentrait chez lui. Comme, suivant l'usage des Turcs, la meilleure partie de sa fortune était sur lui, il abandonna le reste, chercha un bâtiment prêt à partir, et, trouvant un autrichien dans ce cas, courut chez le consul de sa nation. Là, il dit qu'il était un ignorant, incapable de faire un marché; qu'il connaissait la confiance due aux représentants de nations européennes; qu'il priait M. le consul d'arranger son passage comme il l'entendrait. Le consul, fier de l'opinion qu'un Barbare lui-même avait de sa moralité, se chargea de tout, et assura Ali-Usta qu'il pouvait aller à bord. Celui-ci n'était pas homme cependant à laisser entre les mains de Méhémed-Ali rien de ce qu'il pourrait sauver. Ainsi, après s'être fait conduire au navire par un janissaire du consulat, et se trouvant sous la protection du pavillon, il donna commission à celui qui l'avait accompagné d'aller chercher ses effets. Le janissaire les lui apporta et lui dit que des gens du pacha étaient autour de son logement pour le saisir quand il paraîtrait. Arrivé à Constantinople, son premier soin, comme il ne savait pas écrire, fut de dicter pour Méhémed-Ali une lettre d'injures où il disait comment il lui avait échappé. Ce devoir rempli, il s'occupa du pacha de Bagdad, le dénonça comme voleur, excita contre lui la cupidité du sader-azam, ou grand-vizir, dépensa parmi les membres du divan ce qu'il avait apporté, et qui était, disait-il, le bien de la Porte; enfin, il

s'arrangea de telle façon que, malgré l'argent qu'il répandait de son côté, Davoud fut destitué, et le pacha d'Alep, Ali-Riza, envoyé à sa place, quoiqu'il s'en souciât peu. Ali-Usta accompagna le nouveau vizir comme capidgi-bachi. Après que Davoud eut été renversé, il se chargea d'indiquer ceux qui avaient rempli des fonctions à Bagdad, ou qui avaient de l'argent. Ils furent arrêtés, torturés, quelquefois mis à mort. L'œuvre de spoliation terminée, Ali-Usta dut recevoir le prix de ses services et demanda le gouvernement de Bassora. Sa conduite antérieure n'inspirait pas au pacha une grande confiance, et on craignait qu'il ne s'enfuît de nouveau, lorsque le résident anglais intervint d'une manière au moins étrange pour faciliter sa nomination. Il fut convenu que le juif qui était banquier du résident le serait aussi d'Ali-Usta; que ce banquier, aidé de l'agent du résident à Bassora, recevrait les revenus de cette ville et les ferait passer à la résidence de Bagdad, qui les remettrait au pacha. J'ignore exactement de quelle manière cet arrangement fut exécuté, quoique en définitive le pacha ne reçut jamais un sou; s'il réclamait l'arriéré du mutselim, celui-ci répondait l'avoir remis à la résidence, qui niait avoir rien touché. Il est fort probable qu'Ali-Usta était peu disposé à s'acquitter, mais les agents du résident n'étaient pas non plus d'une parfaite intégrité, et il est certain qu'un collier de perles qu'ils avaient reçu fut détourné. Enfin, fatigué de ne rien percevoir, et après une lettre du mutselim trop grossière pour qu'on en

donne la traduction (*guiel bizum sic al*), le pacha lui nomma un remplaçant et il avait même ordonné de le mettre à mort. Mais celui-ci était un homme de précaution : il avait fait louer un baglo par un marchand persan; il en avait expédié d'autres chargés de dattes qu'on devait vendre pour son compte; il avait encloué les canons du fort, mouillé les poudres, et quand son successeur arriva, il monta tranquillement à bord avec ses domestiques. Le vent étant contraire, il resta ainsi trois jours dans la rivière; puis, quand il partit, il envoya deux boulets à la ville. Parvenu devant Bouchir, il fit descendre dans un canot le marchand persan, sous prétexte d'aller à terre pour avoir des nouvelles, et continua sa route en s'emparant de ce que son messager laissait à bord. Enfin il arriva à Bombay, et, ignorant si on pourrait le rechercher, il se logea d'abord dans une pauvre maison où il ne parvenait à sa chambre que par une corde. Le gouvernement de Bombay refusa cependant, malgré les instances du résident, d'intervenir dans de telles vilenies. Ali-Usta se rassura donc, prit un bel hôtel et mena grand train. Il était surtout inquiet de la manière dont il pourrait regagner Constantinople, pour rendre à Ali-Pacha le même service qu'à son prédécesseur. Il n'espérait échapper une seconde fois ni aux Persans de Bouchir ni au pacha d'Égypte; et, comme j'étais le seul Européen qui parlât sa langue, il me consultait souvent à ce sujet. Je l'engageai, et il suivit mon conseil, à aller par mer à Londres et à gagner de là

Constantinople. Je lui donnai même une lettre pour notre ambassadeur, qui peut-être a vu cet étrange personnage.

CHAPITRE VII

GOLFE PERSIQUE.

Départ de Bombay. — De la traite des noirs à Bombay et dans les mers voisines. — Bender-Abbaz. — Ormutz. — Bender-Bouchir.

Ce fut encore sur le *Mahomedié* que je m'embarquai pour quitter l'Inde et passer dans le golfe Persique; c'était le premier navire qui s'y rendit après la mousson. Cette fois cependant il n'était pas sous le commandement de Méhémed-Ismaël. Quoiqu'il eût été frété par le négociant persan, qui avait lui-même recommandé notre nacoda comme un habile navigateur, cet industriel savait parfaitement à quoi s'en tenir sur son protégé et ne se souciait nullement de lui confier des marchandises. Il avait donc stipulé pour que l'on mît à bord un Européen pour commander, et la maison anglaise y avait placé le capitaine Mac Intyre.

Je fis avec ce dernier les conventions nécessaires, et le départ fut fixé au 1er novembre 1835. Mon ami Ali-Usta m'avait donné des lettres de recommandation, et m'avait mis passablement au courant des affaires du golfe; il ne manqua pas de nous inviter à déjeuner pour le jour de l'embarquement, qui faillit être retardé par un singulier événement. Un vaisseau de guerre américain, qui était venu croiser dans les mers de l'Inde, avait touché sur une petite île près de Mascate, et avait fait d'assez fortes avaries pour qu'il devint nécessaire de le mettre en réparation dans les chantiers de Bombay. La chose ne pouvait se faire aisément, car il y avait cinq cents hommes d'équipage à bord et on ne savait trop où les loger. Si le gouvernement de l'Inde est disposé à obliger, il faut avouer que les Américains, qui venaient dans ce moment même d'obtenir les vingt-cinq millions qu'ils réclamaient de la France, avaient des prétentions encore plus exagérées que d'habitude, et n'étaient pas faciles à satisfaire. On avait offert de placer les matelots américains à bord du vaisseau de la compagnie *le Hastings*, qui n'est pas armé, mais le commandant américain ayant demandé qu'on hissât à bord le pavillon de l'union, cette proposition n'avait pu être admise. Enfin j'ignore si l'on s'était entendu, quand, le jour de mon départ, je trouvai, en entrant en ville, les rues remplies de matelots; cette foule se précipita dans les cabarets, et, vers midi, des querelles s'étaient élevées dans les divers quartiers. Bientôt la police fut obligée d'intervenir; mais comme elle se

compose d'Indiens, qui n'osent guère attaquer les blancs, les Américains leur donnèrent la chasse, et furent pendant un temps maîtres de la ville. Tous les habitants fuyaient devant eux, et nous eûmes assez de peine à sortir de la maison d'Ali-Usta et de nous rendre à l'embarcadère.

Comme des Persans avaient loué le navire, il était tout simple que quelque friponnerie eût lieu. J'avais stipulé que j'aurais une cabane du fond, et quand j'arrivai, je n'en trouvai aucune. Le négociant expéditeur avait laissé s'engager le capitaine Mac Intyre, et, au moment du départ, il avait envoyé son oncle s'installer à la place qui m'était destinée. Cela cependant fut un très-faible inconvénient, car le capitaine me donna la moitié de sa chambre; comme il était fort obligeant, fort actif et très-habile dans sa profession, que d'ailleurs nous avions un temps très-favorable, notre traversée se fit d'une façon fort agréable. Il avait sous lui deux officiers, et, pour passagers, l'oncle de l'expéditeur, quelques Persans et deux jeunes Abyssiniens. En nous enquérant de l'origine de ces derniers, il se trouva que c'étaient des nègres achetés à Bombay aux bateaux qui viennent des côtes de l'Afrique et ne manquent pas d'en apporter. On les débarque dans des palanquins en disant que ce sont des femmes, et la douane les laisse passer comme tels, moyennant un léger cadeau; s'ils sont d'un certain âge, on dit que ce sont des matelots ou des domestiques, et on les vend ou on les achète sans grande difficulté. On en expédie

même une grande quantité dans l'intérieur. Ceux que nous conduisions étaient destinés à un cadeau que le propriétaire voulait offrir à un prince persan; il les avait achetés dans ce but, et ils étaient, comme on voit, transportés sur un navire protégé par le pavillon britannique et commandé par un sujet anglais. Comme une partie de ces faits a été publiée d'une manière incorrecte, je crois devoir dire ici tout ce qui se rapporte à la traite dans l'Inde et à bord des navires anglais.

Le traité sur le droit de visite avait été signé avant mon départ de la France, et quoiqu'on ne pût se dissimuler qu'il était contraire aux traditions de notre politique, à un principe pour lequel nous avions combattu cinquante ans, qui avait causé la fameuse neutralité armée, j'avoue qu'il ne me paraissait pas très-fâcheux. En effet, ce principe que le pavillon couvre la marchandise n'était abandonné que dans certains cas, pour un but déterminé, et la réciprocité était stipulée. Mais j'aurais cru nécessaire que le gouvernement qui avait insisté davantage pour l'obtenir prît quelque mesure pour que la traite ne se fît pas sous son propre pavillon. Je dénonçai en conséquence le navire anglais *le Mahomedié*, commandé par un capitaine anglais, comme ayant porté des esclaves de l'Inde à Bouchir; je présentai également mes observations sur la traite qui se faisait à Bombay et dans le golfe Persique, soit sur les navires arabes, soit sur ceux que protégeait le pavillon britannique. Mes lettres n'étaient destinées, comme on pense, qu'à

informer le gouvernement, et je ne pouvais que lui indiquer les moyens de mettre obstacle à des violations si manifestes du traité. Le comte Molé était ministre, et ces observations produisirent, à ce qu'il semblerait, quelque effet, comme je le reconnus à mon retour à Bombay au commencement de 1838. Je reçus du capitaine Laplace, commandant de *l'Artémise*, une lettre par laquelle il m'annonçait que mes notes lui avaient été commnniquées, et qu'on l'avait chargé de s'enquérir à ce sujet. Cet officier me disait ne pas être arrivé au même résultat que moi; il croyait que le gouvernement anglais mettait un grand zèle à la répression de la traite, et me citait un capitaine de la marine du gouvernement de l'Inde qui aurait été condamné à la déportation pour avoir acheté des nègres. Je sais que nos officiers, obligés de faire des rapports sur des pays qu'ils ne voient qu'en passant, courent souvent la chance de se tromper, et n'ont pas la faculté de contrôler ce qu'on leur dit. Je ne pus cependant qu'être fort étonné de ce qu'un homme de l'expérience du capitaine Laplace, qui, des langues qu'on parle dans le pays, ne savait que quelques mots d'anglais, crût connaître ce qui s'y passait mieux que moi, qui y résidais depuis des années. J'étais peu flatté d'ailleurs que le gouvernement pût soupçonner de l'inexactitude dans les faits que je lui communiquais, et j'attendis une occasion favorable de prouver ce que j'avais affirmé. Avant de dire comment elle se présenta, je vais rapporter l'histoire de l'officier que le capitaine Laplace croyait avoir été déporté.

Le capitaine Hawkins est un des plus honorables officiers de la marine de l'Inde, et le jugement que l'on rendit contre lui ne lui a fait perdre ni ses amis ni l'estime publique. Il avait exécuté les ordres qu'on lui avait donnés, et se laissa noblement condamner pour ne pas accuser ses supérieurs. Envoyé en mission sur la côte d'Afrique, il devait, d'après ses instructions, y prendre les hommes nécessaires pour compléter son équipage, et, en conséquence, il les acheta. A son retour à Bombay, une de ces accusations qui, sous des formes judiciaires, cachent des vengeances de parti, fut lancée contre lui. Il fut traduit devant la Cour suprême, jugé et condamné. Sans doute chacun savait qu'il n'avait acheté des noirs ni pour lui-même ni pour les vendre; la peine ne fut pas moins la déportation. Voici comment on se conforma au jugement de la Cour. Le capitaine Hawkins monta comme passager à bord d'un navire de guerre; il vivait avec le commandant; on avait même embarqué un cheval auquel il tenait. Quand on arriva près de Singapour, on supposa des lettres fort importantes, et le capitaine Pepper, commandant d'une corvette de la Compagnie, au lieu de se rendre à la Nouvelle-Hollande, conduisit son prisonnier à Londres. Celui-ci, fort bien accueilli par la cour des directeurs, fut immédiatement gracié par le roi; on le chargea de dépêches pour l'Inde, et il revint à Bombay par Constantinople. Il commandait dans le golfe Persique, où le capitaine Laplace aurait pu le rencontrer, et comme il me raconta lui-même cette

étrange comédie, je puis assurer qu'il ne soupçonnait pas avoir été victime de la sévérité de son gouvernement en matière de traite.

Plus tard, vers la fin de 1838, une corvette française, *la Prévoyante*, commandée par le capitaine Guillain, vint à Bombay. Elle faisait partie de la station de Bourbon, et le commandant avait été pourvu des papiers nécessaires pour visiter les navires étrangers soupçonnés de faire le commerce des noirs. Comme le capitaine Guillain avait qualité pour veiller à l'exécution des traités, je ne fis aucune difficulté de lui écrire, sur sa demande, combien peu on y tenait dans l'Inde. Je lui expliquai comment les esclaves d'Afrique étaient débarqués et vendus dans la ville même; je lui en montrai à ma porte; je lui dis comment il en trouverait dans le port, aussi bien sous le pavillon arabe que sous le pavillon britannique; enfin, comment ce commerce se faisait dans le golfe Persique et dans la mer Rouge. Non-seulement je désirais que mes informations fussent assez authentiques pour édifier complétement le gouvernement, mais il ne me paraissait pas nécessaire que des agents français eussent l'apparence de les prendre à la dérobée. Il me semblait que les autorités anglaises ne pouvaient trouver étrange que l'on montrât de l'intérêt pour une cause qui était devenue entre les deux nations l'objet d'un traité. Ce fut donc avec mon assentiment que le capitaine Guillain communiqua ma lettre au gouverneur, M. Farish. Celui-ci était un homme trop honnête pour nier des faits connus

de tout le monde, et n'en contesta aucun. Dès que *la Prévoyante* fut revenue à Bourbon, le commandant fit son rapport à M. l'amiral de Hell, qui le transmit au ministre de la Marine. De mon côté, j'avais prévenu le ministre des Affaires étrangères, qui blâma mon intervention. Je crus me justifier suffisamment en lui faisant observer que, si l'on n'avait pas voulu de telles investigations, le moyen le plus simple de les éviter eût été de ne point communiquer au capitaine Laplace ce que j'avais écrit, ou du moins de me le laisser ignorer. J'étais évidemment obligé de prouver ce que j'avais dit, puisqu'on en doutait.

Si, depuis que j'ai vu des colonies à esclaves, je suis devenu partisan de l'affranchissement des noirs, je ne crois pas que l'on ait rendu un grand service à l'humanité et à la civilisation en supprimant la traite. Beaucoup d'hommes dont les lumières et la bonne foi ne peuvent être mises en doute, sont d'avis qu'il eût été plus sage de la régulariser. Ils pensent, ce me semble, avec raison que des nègres ne pourraient que gagner à être transportés de leur pays dans les colonies si la loi leur assurait un traitement meilleur qu'aujourd'hui. Je suis certain aussi que les esclaves nègres sont, en Orient, plus heureux que chez eux. Je suis donc fort éloigné du désir de voir le gouvernement se mettre en frais pour supprimer la traite. Toutefois, je dois dire que, s'il le voulait, des démonstrations faites dans ce but et conformément aux traités auraient bientôt forcé les Anglais à demander qu'ils fussent rompus. Si l'on

envoyait deux bâtiments de guerre, l'un à Bab-El-Mandel, l'autre à Mascate avec ordre de visiter les navires qui entrent ou qui sortent, j'affirme qu'ils feraient bon nombre de prises que les tribunaux anglais condamneraient eux-mêmes comme portant le pavillon britannique contrairement à l'acte de navigation. Si ma mémoire n'était pas assez fidèle pour donner le nom des navires qui sont dans ce cas, on le trouverait dans les journaux de l'Inde, qui dénoncent assez souvent ce fait. Il n'est pas plus inconnu au gouvernement de l'Inde que la traite elle-même, et je possède une lettre d'une des principales autorités maritimes de ce pays, dans laquelle il est reconnu. Que, d'autre part, dans les parages où la visite est permise, au lieu de donner des ordres timides, d'envoyer en croisière des navires qu'on sait ne pouvoir atteindre personne, on exécute le traité à la rigueur, et bientôt on verra qui, des Anglais ou de nous, doit en être plus vite fatigué. J'eus l'honneur d'écrire, en 1842, à M. le ministre des Affaires étrangères, pour lui indiquer le premier de ces moyens; quant au second, il résultait du traité même de 1833. L'amiral de Rigny, alors ministre (je le sais de lui-même), n'entendait pas qu'il fût exécuté de telle façon que, pour les navigateurs français, il devint un motif de vexations, tandis que, dans la pratique, on ne l'appliquerait pas aux Anglais.

Après huit jours d'une belle traversée, nous arrivâmes près des hautes montagnes qui, du côté de la Perse,

indiquent l'entrée du golfe; mais dans le détroit, nous fûmes surpris par les calmes, et n'aurions avancé en aucune manière, si nous n'eussions été aidés par la marée, qui est très-haute dans cette mer. On peut manœuvrer facilement dans ce détroit, car les montagnes descendent des deux côtés d'une manière assez abrupte dans la mer, et on ne craint pas de bas-fonds. Nous fûmes étonnés de la quantité de requins que nous y vîmes, et ne pouvions comprendre pourquoi ils se rassemblaient en si grand nombre. Je crus en trouver l'explication lorsque je passai une seconde fois. Je remarquai alors que la mer était d'une teinte rougeâtre que lui donnait du frai de poisson qui flottait à sa surface et semblait retenu comme par des fils gélatineux. Ces fils étaient parallèles dans une direction perpendiculaire au rivage, et les œufs rouges qu'ils retenaient se voyaient depuis la surface de l'eau jusqu'à un pied environ de profondeur. Comme ce détroit n'est point exposé au *shemal*, ou vent régulier de nord-ouest qu'on trouve dans le golfe, ni aux moussons du sud-ouest et du nord-est, le calme qui y règne porte le poisson à y déposer son frai; il y est donc d'une extrême abondance, et ce fait était sans doute connu des anciens, qui nommaient les habitants de la côte ictyophages. La présence des requins peut donc s'expliquer aisément par l'appât que leur offre une proie abondante, resserrée dans d'étroites limites. La nuit nous voyions un long sillon lumineux qui indiquait les mouvements de ces monstres autour du navire; nous en comptâmes un moment jus-

qu'à douze, et nous pouvions juger de leur force et de leur grosseur par l'éclat qu'ils répandaient autour d'eux. Jamais, même dans la région des vents alisés, si célèbre sous ce rapport, je n'ai vu la mer si phosphorescente; il semblait que notre navire fût en feu, et la flamme qui paraissait s'échapper du gouvernail s'étendait à une grande distance.

Nous arrivâmes enfin à Bender-Abbaz, où notre négociant devait nous quitter pour se rendre directement à Chiraz, laissant à bord ses marchandises et ses esclaves. Nous restâmes quatre jours dans cette rade peu sûre à cause de la force de la marée, qui, quand le vent souffle avec un peu de violence dans la même direction, détache les ancres et quelquefois jette les navires sur l'île d'Ormutz, ou sur la côte même. Je descendis à Bender-Abbaz, pour envoyer une lettre à l'iman de Mascate; on m'avait fait espérer que nous entrerions dans cette ville, mais, à mon grand déplaisir, le négociant persan, peu soucieux de ses promesses, ne jugea pas à propos de le faire. On sait que Bender-Abbaz a été un entrepôt important lorsque les Hollandais occupaient Ormutz, qui est en face. Il ne reste aucune trace de cette splendeur; c'est aujourd'hui une misérable ville qui dépend de l'iman de Mascate, quoiqu'elle soit à la Perse. Il l'a affermée, ainsi que tout le littoral et une bonne partie des îles et y a établi des gouverneurs. Je remis à celui de Bender-Abbaz la lettre dont j'étais porteur pour son maître; c'était un jeune homme de belle figure, fort poli et de la tribu arabe de l'Iman. La ville est de con-

struction arabe, et, pendant l'été, la chaleur devient si étouffante, comme aussi les fièvres qui succèdent sont si dangereuses, qu'on ne l'habite que pendant l'hiver. Alors c'est le port naturel de débarquement pour les marchandises destinées à Yezd, Kerman, Chiraz et Ispahan. Mais souvent les troubles qui surviennent, les rébellions, les maraudeurs, empêchent qu'on ne pénètre par là dans l'intérieur, et dans ce cas on va par mer jusqu'à Bouchir. On voit encore dans la ville des ruines qui indiquent où étaient les résidences des diverses nations lorsque la prospérité d'Ormutz donnait de l'importance à Bender-Abbaz. Cette ville fait un grand commerce de poisson que l'on prend dans son golfe. Ses bateaux portent à Mascate du sel, des fruits et du soufre qui vient de montagnes situées à peu de distance dans l'intérieur. A l'époque où je m'y trouvais, le froid commençait à se faire sentir, et les habitants étaient rentrés. D'après ce que je vis dans les bazars, il me parut que la nourriture ordinaire était le riz, les dattes et le poisson séché.

Ormutz est une île qui n'intéresse que par son nom historique. Les Portugais s'en emparèrent en 1514, et la gardèrent jusqu'en 1622, époque à laquelle ils en furent chassés par les Anglais unis aux Persans. Elle avait atteint un haut degré de prospérité; mais je soupçonne que les rapports qu'on en a faits n'étaient pas sans exagération. J'allai la visiter pendant notre séjour à Bender-Abbaz, et je remarquai que les ruines des anciennes habitations, qui en indiquent encore très-bien le plan, étaient semblables

aux petites maisons des Portugais à Bombay, et bien inférieures à celles de Goa. J'admets donc avec réserve l'assertion de Tavernier, qui prétendait que les propriétaires auraient dit qu'ils les construiraient en or. J'allais surtout à Ormutz dans le dessein de vérifier ce que m'en avaient dit des personnes instruites qui m'en avaient parlé. Le docteur Mac Neil en avait fait un dessin, et pensait, quand il me le montra, que cette île était d'origine volcanique; le docteur Hedde pensait de même, et l'aspect général me paraissait confirmer leur opinion. Je débarquai dans une petite anse à un mille de la ville, et voici les roches que j'observai : de gros blocs de grès à gros grains sur un banc de sable, puis du grès-coquiller en couches, du grès rouge, du calcaire secondaire entre les couches duquel se trouvaient des bancs de ce mica noir si célèbre dans le commerce. Lorsque les Portugais faisaient tout le commerce de cette partie du monde, les marchandises qu'ils vendaient s'achetaient sur facture, et l'on avait soin, pour donner à ces factures un caractère authentique, de jeter sur l'écriture du mica que l'on ne connaissait alors qu'à Ormutz. Après le calcaire, je trouvai du grès schisteux chargé d'une très-grande quantité d'oxyde de fer qui donne à la masse des montagnes une teinte d'un rouge noirâtre semblable à celle des roches volcaniques. Enfin je cherchai dans un torrent qui descend des parties les plus élevées de l'île, et je n'y vis aucun débris volcanique, mais des fragments roulés de gnéiss et de granit. La soude muriatée ne

se trouve pas, je crois, dans des terrains d'origine ignée, mais elle existe à Ormutz. En m'avançant vers la ville, je suivais les bords d'un ruisseau, et dans la vallée qu'il arrosait, on avait pratiqué des divisions semblables à celles des rizières; là on recueillait les eaux venues de la montagne, et l'évaporation laissait une assez grande quantité de sel pour qu'il fût l'objet d'un commerce considérable. Je recueillis les échantillons des roches que j'avais trouvées et les envoyai à Calcutta, afin que de plus habiles décidassent la question sur l'origine de l'île; malheureusement le célèbre M. Prinsep, qui les reçut, tomba malade bientôt après et vint mourir en Angleterre.

Je remarquai un mollusque que l'on range parmi les coraux, vivant et enfoncé en partie dans le sable et attaché par un pédoncule à une roche; si on le touche, il lance de l'eau par sa surface supérieure comme ferait une éponge que l'on presserait. Il est blanc et se trouve à l'état fossile dans la même localité. Un autre mollusque du même genre, et aussi attaché au sol, s'épanouit sur le sable et prend une forme circulaire; sa couleur, d'un vert bleuâtre, est coupée par une ligne rouge. Dès qu'on le veut saisir, il lance une très-grande quantité d'eau et s'enfonce dans le sable, d'où il est assez difficile de le retirer. Je ne vis pas, en allant du port à la ville, la moindre trace de végétation. La ville elle-même est à peu près déserte et n'est guère habitée que par les pêcheurs qui se sont rassemblés dans l'ancien fort des Portugais. Ce fort est très-élevé, garni de quelques mauvais canons et

entouré d'un fossé. Des Européens s'y pourraient défendre contre toutes les forces de l'Arabie et de la Perse. Le chef du pays, frère du scheik de Bender-Abbaz, était un jeune homme de belle mine, qui, en outre, s'associait aux pirates du golfe. J'eus l'honneur d'être reçu par lui sous un hangar et de lui remettre une lettre de son frère, ce qui me valut une tasse de café. Je lui fis un assez bon nombre de questions, mais il ne paraissait pas très-disposé à répondre; il me dit cependant qu'il existait un village au centre de cette île si nue et si aride, et que ses habitants étaient employés à extraire du sel des mines qu'on y trouve. Si je n'avais eu la preuve que des Arabes trouvent moyen de vivre sur les rochers de leur pays, j'aurais peut-être douté de l'assertion du scheik; mais j'avais reconnu que l'industrie et la sobriété de ce peuple sont au delà des limites de l'imagination. Le commerce d'Ormutz se réduit aujourd'hui à du sel et du poisson sec. Au fond de la baie on remarque un rocher énorme, d'une blancheur éclatante et d'une forme régulière, qui est pour les Indous un objet de vénération et où ils vont en pèlerinage. J'ignore l'origine de cet usage, et ne le cite que parce qu'il est le premier lien de voisinage entre des peuples aussi différents que les Persans et les Indiens.

Notre navigation fut lente de Bender-Abbaz jusqu'à Bouchir, et nous mîmes dix jours à arriver dans cette dernière ville. J'avais eu l'honneur de voir à Bombay le major Morisson, alors résident de la Compagnie des Indes à Bouchir. C'était un homme à

idées philosophiques, peu disposé à adopter les préjugés si chers à la plupart des Anglais. Il voulut bien m'offrir un logement chez lui, comme avait fait, plusieurs années avant, son prédécesseur le colonel Stannus. Le major était installé depuis peu et ne déployait pas encore le luxe qui m'avait frappé autrefois; mais je ne pus m'empêcher de voir, au premier coup d'œil, comment les Anglais avaient graduellement augmenté leurs moyens d'influence dans ce pays. Lorsque le général Malcolm vint pour la première fois établir avec la Perse des relations qui jusqu'alors n'avaient jamais été interrompues, il nomma à Bouchir un agent du pays dont le soin principal était d'approvisionner les navires de la Compagnie des Indes, qui faisait le commerce. Cet agent fut plus tard remplacé par un mulâtre qui prit assez de consistance pour qu'on en profitât pour nommer un résident. Enfin ce résident de Bouchir devint le résident du golfe Persique, et je dirai jusqu'où il étendait son autorité. On lui donna une garde de cipayes qui, à mon premier passage, logeaient dans la résidence, maison assez humble et assez mal construite. Quand j'arrivai la seconde fois, les places qui l'entouraient avaient été déblayées; on avait fait des murs plus épais et flanqués de tourelles; les cipayes étaient plus nombreux et campés sur un terrain ouvert autour du pavillon. On voyait, sous un hangar, de l'artillerie que l'on avait introduite sous prétexte de la vendre au gouvernement persan. On avait érigé, sur un appartement plus élevé qu'aucun

autre dans la ville, un mât à signaux qui correspondait avec les bâtiments en rade. En un mot, non-seulement la résidence était à l'abri d'un coup de main, mais des soldats malhabiles comme les Persans n'auraient pas pu s'en emparer par force; il aurait fallu faire un siége, et, comme on était près de la mer, des secours seraient venus de l'Inde avant qu'il ne fût fini. Toutes ces innovations, un établissement militaire complet, un résident plus fort que le gouverneur, une résidence plus forte que la ville, avaient surgi au milieu d'une paix de trente ans non interrompue, sans traités, sans conventions, sans que le résident fût accrédité auprès du gouvernement persan, sans qu'il fût même toujours officiellement reconnu par son propre gouvernement. Il ne l'était pas quand, dans les oscillations de la politique britannique avec la Perse, il arrivait que le ministre envoyé dans ce pays avait été nommé par le roi. Le résident, en effet, ne dépendait alors que de la Compagnie et n'était pas sous les ordres de la légation de Téhéran. Le premier agent anglais avait pour traitement une commission sur ce qu'il fournissait; le second, six mille francs par an. Le dernier recevait cent mille francs de traitement, et des indemnités considérables lui étaient accordées. Son assistant était payé quarante mille francs et son médecin en avait vingt-cinq mille. Notre ministère avait imaginé d'envoyer à côté de ces messieurs un agent qu'on aurait généreusement payé six mille francs! J'eus grand'peine à empêcher cette extravagance.

La station anglaise était commandée par le commodore Pepper, qui se trouvait à Bouchir lorsque j'y arrivai, mais dont le quartier-général était à Bassadour, sur l'île de Kéchem. Personne n'est plus que moi convaincu des services importants que la marine de l'Inde a rendus dans ces mers, qui, sans elle, seraient inaccessibles à cause de la piraterie. Malgré sa vigilance, elle a encore beaucoup de peine à la supprimer entièrement. Tout récemment, pendant mon séjour à Bombay, une belle corvette, l'*Elphinstone*, avait été attaquée en plein jour par deux baglos arabes dont elle s'empara et qu'elle conduisit à la présidence. Il n'est pas moins vrai que, pour maintenir l'ordre, les Anglais violaient chaque jour les droits des nations et s'arrogeaient un pouvoir qui ne leur appartenait pas. Lorsque les guerres de la Révolution et de l'Empire absorbèrent l'attention de l'Europe, les Anglais, tranquilles dans leur île, excitant sans danger les diverses nations contre la France, et leur donnant pour cela une portion de leurs énormes richesses, s'établissaient dans toutes les autres parties du monde. La Compagnie de l'Inde eut tout le loisir nécessaire pour étendre ses domaines dans ce pays, pour renverser ses ennemis et y devenir la puissance principale. Cela, toutefois, ne pouvait être obtenu en un jour, et, sur la côte occidentale, elle ne se trouva vraiment affermie qu'en 1818, après avoir réduit les Marates. Il est fort probable qu'avant cette époque elle ne se fût point occupée de la Perse si la campagne d'Égypte, d'une

part, et, plus tard, notre ambassade à Téhéran, n'avaient excité son inquiétude. Les menaces de la France n'avaient pas ce caractère ridicule qu'on leur a prêté depuis, et leur exécution n'était pas aussi difficile qu'on l'a prétendu. La Compagnie pensa donc à garder toutes les avenues par lesquelles on pouvait venir pour l'attaquer, et, entre autres choses, fit un traité avec la Perse. Elle s'obligeait à protéger le commerce persan et à entretenir à cet effet une croisière dans le golfe. Cela ne signifiait certainement pas qu'elle s'établirait sur les terres de la domination persane et qu'elle donnerait des ordres à toutes les nations riveraines. Voici comment elle était progressivement parvenue à ce résultat : les Anglais avaient trouvé à Bassadour un ancrage qui leur convenait ; comme l'île était pauvre, mal peuplée, ils y avaient été reçus avec plaisir par les habitants, puis ils y avaient résidé, puis y avaient élevé des maisons, établi des magasins et enfin planté leur pavillon. La Russie, cependant, veillait avec sa jalousie ordinaire, et M. Mazarovitch, chargé d'affaires de cette puissance, dénonça ces empiétements. Feth-Ali-Schah envoya en conséquence un officier sommer les Anglais de se retirer ; mais ceux-ci avaient fait porter l'ordre du roi par un de leurs amis, qui peut-être ne le transmit pas, et qui, dans tous les cas, vint dire qu'on avait obéi, ce qui n'était pas vrai. On s'arrangea, pour éviter de tels désagréments à l'avenir, de manière à tenir de l'iman de Mascate le droit de résidence. L'iman afferma au

roi le littoral et les îles persanes, laissa aux Anglais la faculté de s'établir, et, comme il s'inquiétait peu des Russes et du roi de Perse lui-même, ses amis furent débarrassés de tout souci. L'iman leur avait concédé une partie du territoire, dont les habitants étaient soumis à la loi anglaise; le pavillon britannique y flottait, et on y voyait les choses qui sont le plus en horreur aux mahométans, des filles publiques musulmanes marchant la face découverte et des pourceaux.

Les peuples de la côte d'Arabie et des îles dépendent de chefs qui sont fort souvent en hostilité, et la politique anglaise n'a jamais tendu à les réunir sous un gouvernement unique. Loin de là, pendant que j'étais à Bassora, j'ai souvent été obligé de réclamer parce que les agents britanniques traitaient comme indépendants des scheiks fonctionnaires de la Porte et vivant dans ses domaines. Par cette méthode, si des chefs du golfe se faisaient la guerre par mer, il devenait aisé de considérer comme forbans les hommes de l'un ou de l'autre parti et de faire pencher la balance du côté que l'on désirait. L'*Elphinstone*, dont j'ai parlé plus haut, n'avait pas agi autrement, et la cour suprême de Bombay en jugea ainsi en se déclarant incompétente pour condamner les assaillants. Or, de cet exercice de la force était résultée une coutume que l'on paraissait considérer comme un droit, ce que personne cependant ne saurait admettre. Des tribus ennemies demandaient, avant d'en venir aux mains, la permission du ré-

sident; celui-ci s'enquérait des motifs et accordait ou refusait. Ainsi, une querelle survint entre deux peuplades intéressées à la pêche des perles de Bahrein, et on ne leur permit de se battre qu'après la pêche. Quand j'étais à Bouchir, l'iman de Mascate écrivit au major Morisson afin d'obtenir son consentement pour attaquer Bahrein. Cette omnipotence n'est évidemment que le résultat d'intrigues suivies avec une rare persistance, et elle cesserait si l'on se conformait aux traités. Toutes les îles du golfe sont reconnues comme appartenant au roi de Perse; si elles se combattent ou ont besoin de permission pour le faire, c'est au roi qu'on doit s'adresser. S'il n'est pas assez fort pour se faire respecter, les Anglais, ses alliés, peuvent lui en donner les moyens. Il en est de même pour l'Arabie. Hors l'iman de Mascate et celui de Senna, tous les chefs sont sous la domination de la Porte ou sous celle de ses délégués; c'est donc à la Porte que l'on devrait référer en ce qui les concerne. Lorsque la France eut à se plaindre de la régence d'Alger, elle s'adressa d'abord à Constantinople, et ne se fit justice elle-même que parce qu'elle ne l'avait pas obtenue. La Russie, dont on dénonce l'ambition, n'agit pas directement sur les provinces de l'empire turc; elle n'y tire pas le canon sans prévenir le divan. Chaque jour cependant on se récrie contre la France et contre la Russie, tandis qu'on se tait sur les actes de l'Angleterre, qui, comme on voit, sont bien autrement contraires au droit des nations. Ces actes ne sont pas plus excusables parce qu'ils se

passent dans des contrées éloignées; qu'un gouvernement européen s'en permette de semblables dans quelque partie du monde que ce soit, et on verra si l'Angleterre ne trouve pas moyen d'intervenir et de protester.

Je ne puis parler de Bouchir sans nommer une personne qui, si elle ne s'est pas rendue fort célèbre, a du moins causé assez de trouble dans les pays où j'ai habité. Il y avait à Bouchir un agent d'affaires arménien, nommé Codja Malallah, que les Anglais appelaient Mister Satour, dont la maison était fort agréable, et que je fréquentais volontiers. Outre qu'il était très-poli, aussi bien que sa famille, il avait un salon d'où, par deux fenêtres, chose rare en Perse, on découvrait le port. C'était là que se rencontraient les Européens, et mon capitaine y venait souvent. Un jour je vis à la porte d'un caravansérail un homme vêtu d'une manière bizarre, la main appuyée sur un panier d'où il tirait de petits livres; une troupe de polissons l'entourait et se moquait de lui. Sa figure était, je crois, moins gracieuse encore que celle du docteur Wolf; comme lui, il avait abjuré le judaïsme pour devenir missionnaire protestant; mais il passait pour plus instruit, et, sans se piquer de savoir toutes les langues, s'exprimait facilement en persan. Il ne parcourait pas non plus toute la terre suivant les caprices de son imagination : sa mission se bornait à la conversion des Juifs de la Perse et de l'Arabie. Un auteur dont tout le monde admire le génie, mais dont peu de personnes ont été en position

d'apprécier la rectitude de jugement dans son appréciation des étrangers, M. de Chateaubriand, a si bien expliqué pourquoi les missionnaires protestants ne réussissent pas comme les missionnaires catholiques, qu'il est aussi inutile qu'il serait ridicule de traiter après lui ce sujet. M. Samuel, car c'était lui que j'avais aperçu, s'était vainement établi à Chiraz, à Ispahan, partout où il y avait des Israélites sur son chemin, et n'avait pas eu de succès. Enfin il vint à Bagdad, et le colonel Taylor, agent politique de la Compagnie, n'osa pas lui refuser son concours; il parcourut donc la ville, accompagné par un janissaire, et distribua courageusement ses livres dans le bazar. Une révolte en résulta; les mahométans, qui, dès les premières phrases, lurent des injures contre leur Prophète, demandèrent qu'on leur livrât le coupable, et l'on fut obligé de le faire évader sur un bateau. Cependant les chrétiens de Bagdad, que l'on croyait partager les sentiments de ce fanatique, furent en grand danger et s'estimèrent fort heureux de n'être qu'insultés. C'était après cette belle expédition qu'il recommençait à Bouchir, au risque d'y produire le même effet. Le major Morisson était très-désireux de le voir partir, et les chrétiens de la ville ne l'étaient pas moins. Codja Malallah surtout se distinguait parmi ces derniers, car il n'avait pas eu à se louer de M. Wolf, et n'avait pas une grande amitié pour son successeur. En effet, quand le docteur Wolf avait passé à Bouchir, il avait de vastes projets; on parlait beaucoup alors d'écoles publiques,

et il voulait en fonder partout. Appuyé par le colonel Stannus, il en avait établi une, et Malallah avait négligé un petit commerce d'eau-de-vie qu'il faisait pour devenir instituteur. Je le vis à cette époque, et il avait l'air si pieux, la voix si douce, s'adressait à ses élèves d'une façon si bénigne, qu'il me rappelait un peu Ambroise Lamela. Mais les projets de M. Wolf avortèrent. Ses protecteurs ne pouvaient élever des écoles sur toute la surface du globe; les fonds manquèrent, et Codja Malallah, trompé dans ses espérances, chassa ses disciples et rétablit ses bouteilles de brandy et ses échantillons d'eau de rose aux lieux où ils brillaient autrefois. Quant à M. Samuel, on le fit si bien tourmenter par le propriétaire qui lui avait loué une chambre, qu'il demanda à s'embarquer, et on lui en fournit immédiatement le moyen. Le lendemain, quand le pauvre Malallah se réjouissait devant nous de son départ, nous vîmes soudain entrer le missionnaire suivi de l'équipage du baglo qui faisait un bruit effroyable. Le nacoda déclara que son passager avait voulu prêcher et avait injurié le Prophète; que pour lui, il le considérait comme fou, mais que son équipage pouvait avoir un autre sentiment et jeter le prédicateur à la mer s'il recommençait. Il voulait le débarquer, mais Malallah obtint qu'il le reprendrait, sous la condition que M. Samuel s'obligerait par écrit à se taire, et qu'il ne considérerait pas le nacoda responsable de ce qui pourrait arriver s'il ne tenait pas sa promesse. M. Samuel accepta, écrivit l'engagement, qu'on voulut

inutilement faire lire au capitaine Lowe et à moi. Il partit donc encore, et le soir nous vîmes arriver, par un temps effroyable, le domestique qu'on lui avait procuré; fatigué des discours de son maître et craignant d'être repris s'il l'abandonnait trop tôt, il avait attendu qu'on mît à la voile, et s'était enfui quand le baglo ne pouvait plus revenir.

Revêtu, bien contre mon gré et sans aucune nécessité pour le service, d'un caractère officiel, je ne voulais pas qu'on me supposât sous la protection britannique; cependant j'aurais cru manquer aux devoirs de l'hospitalité si je n'avais prévenu le major Morisson que je me proposais de faire une visite au gouverneur, Scheik-Nassir. Dans cette circonstance encore je remarquai les empiétements des Anglais : ils obligeaient le gouverneur de la ville où ils venaient résider à leur faire la première visite. Certes, pareille prétention n'aurait jamais été tolérée par Scheik-Abdoul-Rassoul, père de Scheik-Nassir. Je l'avais vu tenant sa cour avec une pompe orientale, possesseur de plusieurs navires, riche et puissant, sachant faire respecter ses droits et défendre ses priviléges; puis, attaqué par de puissants voisins, mis au ban de l'empire, sa ville avait été prise et saccagée; lui-même avait été massacré après s'être bravement défendu, et ses ennemis avaient bu son sang et mangé son foie. Son jeune fils, Scheik-Nassir, s'était réfugié à Bombay, et le roi de Perse lui avait plus tard rendu la succession et le gouvernement de son père. C'était un jeune homme de mœurs

douces et d'un caractère timide, qui s'efforçait de se concilier la bienveillance des Anglais, bien plus que de les contrarier. Leur bienveillance, en effet, lui était précieuse, et si Scheik-Abdoul-Rassoul avait agi avec la même prudence, nul doute que lorsqu'on l'attaqua, il aurait trouvé protection dans la résidence et un refuge assuré sur les navires de la compagnie. La conduite du nouveau scheik lui procurait des avantages réels : on plaçait ses navires sous la protection du pavillon britannique, puisque, comme je l'ai dit, le *Nazareth-Schah*, qui lui appartenait, le portait dans la mer Rouge; on les employait en outre au service de la Compagnie; ainsi, pendant que les relations avec la Perse étaient suspendues, en 1839, lorsque le ministre anglais avait quitté Téhéran et le résident, Bouchir, ce même *Nazareth-Schah* était frêté par la Compagnie pour lui servir en Chine. Enfin Scheik-Nassir recevait de temps à autre de ces présents que le gouvernement de l'Inde distribue avec tant de magnificence et de discernement. J'allai voir ce gouverneur en compagnie d'un Arménien qui avait eu le courage de vouloir bien être mon correspondant à Bouchir, quoiqu'il sût parfaitement que ce ne serait pas le moyen d'obtenir les bonnes grâces de la résidence. Ce qui donnait tant d'audace à M. Malcolm, c'est qu'il était issu de Français et portait le costume européen. Il se repentit plusieurs fois, j'en suis persuadé, de cette démarche, car tous n'avaient pas les sentiments libéraux du major Morisson. Nous trouvâmes Scheik-Nassir dans sa mai-

son et affectant une humilité qui m'affligea, car elle montrait qu'il n'avait aucun sentiment de sa dignité. Il n'y a pas de petit khan en Perse qui n'eût déployé plus d'aisance dans ses manières, plus d'indépendance dans ses discours. Je m'appliquai à lui témoigner d'autant plus d'égards et de respect qu'il paraissait moins s'y attendre; je lui parlai de son père, de sa fermeté et de l'éclat qu'avait eu sous lui l'administration. Tout, je crois, fut inutile pour relever ce courage abattu par l'infortune, pour émouvoir ce cœur que la crainte seule faisait battre. Je recommandai mes compatriotes, leurs navires, s'il s'en présentait, à sa bienveillance, et il me répondit qu'ils seraient mieux protégés par le résident. Je ne l'ignorais pas; mais il fallait qu'un Persan, qu'un Arabe, dont la vanité est si grande, comprît bien son abaissement pour me faire cette réponse.

Malgré les guerres, malgré la peste et le choléra, qui avaient ravagé la ville, Bouchir est la première cité orientale que j'aie vue deux fois, et qui, à la seconde visite, ne m'ait pas paru plus misérable qu'à la première; c'était là un bienfait que l'on pouvait très-justement attribuer à la résidence. Si les habitants avaient péri, ils avaient promptement été remplacés par de nouveaux venus. Je remarquai la même activité dans le port, et, dans les bazars, la même abondance. Il est impossible de dire quelle était la population, mais on l'évaluait à vingt mille âmes; des murs entourent la ville, qui est bâtie à l'extrémité d'un désert de sable et éloignée d'une dizaine de

lieues des montagnes, ou plutôt de Barasgoun, le premier des villages situés à leur base. Toute cette plaine jouit du climat et de la végétation de l'Arabie, c'est-à-dire que l'on n'y voit guère que des palmiers, et, dans les jardins qui sont à une lieue au sud de Bouchir, où la terre commence à être cultivable, se trouvent des aloès, des grenadiers et quelques orangers. A mesure qu'on s'élève dans les montagnes sur la route de Chiraz, on reconnaît les arbres et les fruits des pays tempérés de l'Europe. Les vaisseaux ne peuvent entrer dans le port, mais restent en rade, où l'ancrage est excellent; ils sont abrités au sud par des bancs de roches, et, au nord, par l'île de Carak et par la côte. Le roulis y est toutefois très-fort, surtout lorsque le *schemal* souffle avec impétuosité et que la marée concourt à agiter les vaisseaux. Les bancs de roches se resserrent près de la ville et forment un canal qui est un bon abri pour les navires de petites dimensions ; on remarque sur le côté méridional un quai, des caravansérails, la douane, et là commencent les maisons.

Bouchir est le port le plus important de la Perse, et il s'y fait un commerce considérable. Il reçoit toutes les marchandises de l'Europe destinées au sud de l'empire, tandis que celles que consomme le nord viennent par la mer Noire. C'est de là que se font les grandes exportations de soie et de chevaux, et surtout d'argent monnayé, pour l'Inde, où l'on envoie aussi quelques gommes. Les tableaux d'exportation de Bombay portent à la valeur d'environ neuf.

millions les marchandises brutes et ouvrées que les Anglais vendent annuellement dans le golfe Persique; mais il est impossible d'assigner en quelle proportion elles entrent à Bouchir ou dans tout autre port, et encore moins de savoir en quelle proportion elles sont consommées. En effet, les registres de douane n'ont dans ces pays aucune valeur. Comme je ne veux pas laisser supposer qu'ayant pris peu d'informations à ce sujet, je voudrais m'excuser de ma négligence en taxant d'inexactitude les documents que j'ai pu voir, il m'est nécessaire d'expliquer mes raisons. Scheik-Nassir paie une redevance au prince de Chiraz, et, comme tous les gouverneurs asiatiques, prétend que ses charges sont supérieures à ses revenus. Quand il est chargé de la douane, il est bien évident qu'il ne lui est pas nécessaire d'inscrire les marchandises qui lui appartiennent et les droits que paient ses vaisseaux. C'est là, comme on voit, une source d'inexactitudes importantes; pour les autres navires, il est bien évident aussi qu'il n'est pas porté à faire connaître tout ce qu'ils peuvent lui payer. Il en a très-probablement un compte fort exact, mais il ne le montre pas, parce qu'il est peu désireux qu'il soit connu de ses supérieurs. Une autre cause d'erreurs est dans la contrebande. Si un marchand de quelque considération veut faire entrer des marchandises, il s'accommode avec le douanier, fait son prix, et menace de les faire débarquer ailleurs, si on ne s'arrange pas avec lui. Un douanier du gouvernement envoyé *ad hoc* serait dans le même

cas que le scheik lui-même. Outre que souvent été témoin de conventions de ce genre, j'ai vu notre capitaine, Mac Intyre, qui venait pour la première fois à Bouchir et ne connaissait pas les usages de la place, vivement se quereller avec les négociants, parce qu'il voulait leur délivrer régulièrement les marchandises à leur adresse. Ils demandaient que le navire fût déchargé et qu'ils ne fussent obligés de présenter leurs connaissements qu'à terre. Mac Intyre, au contraire, s'obstinait à ne rien délivrer jusqu'à ce qu'on lui présentât à bord ses connaissements. Le but des marchands était de passer devant la douane sans qu'elle pût s'assurer de ce qu'ils allaient chercher à bord, puis d'esquiver les droits quand ils auraient eu leurs marchandises qu'ils auraient fait enlever. La discussion dura trois jours, et les marchands ne se décidèrent à envoyer que quand ils furent certains que le capitaine était résolu à remettre son chargement à la douane. La résidence de Bouchir tient registre de ce qu'apportent les navires sous pavillon anglais, mais elle ignore ce qui est débarqué à Bouchir et ce que l'on envoie plus loin; elle ignore également ce qu'apportent les navires qui n'ont pas le pavillon britannique. En un mot, il n'y a de base certaine que les rapports de la douane de Bombay, et encore ne faut-il pas les admettre comme exacts pour l'argent monnayé ou en lingots, car les négociants en diminuent toujours la valeur dans leur déclaration, que l'on ne peut vérifier. Ce que je dis de Bouchir s'applique à tous les ports du golfe Persique et

de la mer Rouge aussi bien qu'à Mascate, et je déclare qu'il est impossible de faire, sur le commerce de ces pays, un relevé qui ait la moindre chance d'exactitude. Les registres publics et les déclarations particulières sont également faux.

CHAPITRE VIII

Départ de Bouchir. — Carrak. — Bords de l'Euphrate. — Bassora. — Situation des agents français et anglais à Bagdad et à Bassora.

A mon premier passage à Bouchir, j'avais trouvé une société plus nombreuse que la seconde fois que j'y vins. Des dames y résidaient, et les besoins du service y avaient amené plus de bâtiments de guerre; la plupart des officiers restaient à terre, car alors la marine de l'Inde n'était pas assimilée à la marine royale, et ses vaisseaux étaient considérés comme des navires de commerce mieux tenus que d'usage. En un mot, ils n'étaient pas soumis au régime militaire anglais. Les officiers de mer n'étaient pas non plus, il faut l'avouer, considérés par tous leurs compatriotes comme des *gentlemen*, quoique sans doute ils en fussent dignes. Je n'appréciais pas alors la valeur de ce mot,

que je supposais signifier ce que nous entendons par gentilhomme, et ne comprenais pas comment des officiers de terre qui n'étaient point titrés se croyaient de beaucoup supérieurs à des officiers de marine. J'ignorais que ce titre si arbitraire appartient à la naissance, à la profession, et que la plus grande injure qu'on pût faire à un Anglais qui a droit de le prendre est de le lui refuser. Je m'inquiétais peu par conséquent de savoir si ceux que je rencontrais étaient ou non gentlemen; nous allions nous promener ensemble à la campagne et dans la ville, nous chassions et montions à cheval. Une de nos promenades ordinaires était chez un riche marchand arménien qui possédait un jardin à deux lieues de la ville, et c'était là le centre de nos excursions. Depuis, les officiers de la marine de l'Inde étaient devenus des gentlemen par ordre du Parlement, qui les avait assimilés à la marine royale; ils avaient droit à la qualification d'*esquire*; ils étaient sous l'empire de la loi martiale, si bien qu'on les retenait à bord la plupart du temps, et que, comme la première fois, ils n'animaient pas la résidence par leur gaieté et leurs jeux. L'Arménien qui nous recevait, qui était si bon littérateur persan, Codja 'Aretun, était mort et sa famille dispersée. C'était l'époque des nuages, de la pluie et du froid, et je fus médiocrement fâché de quitter Bouchir, malgré le bon accueil qu'on m'y avait fait. Le major Morisson avait à ses ordres une jolie goëlette que lui fournissait le gouvernement pour qu'il pût se transporter sur les points du

golfe où il jugeait sa présence utile. Comme il l'envoyait à Bassora pour obtenir des nouvelles de l'expédition du colonel Chesney, il voulut bien m'offrir un passage à bord.

Nous allâmes aussitôt en sortant de Bouchir prendre un pilote à l'île de Carrak, devenue célèbre depuis par l'occupation des Anglais. Elle peut avoir deux milles de diamètre; on ne trouve que du sable du côté qui regarde le continent; mais la partie occidentale est un peu cultivée. Les habitants se retirent dans une espèce de fort que l'on dit avoir été construit par les Hollandais quand ils possédaient cette île, et on y voit encore un mât où flottait leur pavillon. Les pilotes sont sous les ordres du scheik de Bouchir, qui, après avoir reçu une partie de leurs gages, donne permission de les embarquer. Celui que nous prîmes était presque aveugle et se faisait aider par un de ses camarades, ce qui ne l'empêcha pas de nous conduire fort bien, chose assez difficile à cause des bancs de sable qui obstruent les bouches de l'Euphrate. Il arrive souvent que les navires d'un tonnage un peu fort restent à terre quand la marée est basse. Il y a, jusqu'à ce qu'on trouve le lit régulier de la rivière, trois barres principales, l'une quand on est au large, la seconde quand on voit les deux rives, et la troisième, qui est la plus forte, près de Mohamera. Cette dernière est causée par la configuration du terrain, qui, étant très-bas, permet aux eaux de s'étendre sur une grande étendue et d'y former comme un lac. Ces barres sont nommées

daba, et quand on les a franchies, on suit sans obstacle un fleuve plus majestueux que le Nil, d'un aspect bien plus riant, car ses bords sont garnis de forêts de dattiers, et que des nâvires de six cents tonneaux peuvent remonter jusqu'à Corna, à plus de trente lieues de son embouchure. Cette navigation n'est pas dangereuse comme celle du Gange, parce qu'au lieu de tourbillons de sable, on trouve un fond vaseux qui s'incline vers la mer. Si les navires touchent, ils s'enfoncent dans la vase, et la première marée favorable les remet à flot. Nous ne descendîmes nulle part, et, après six jours, nous jetions l'ancre devant le fort de Bassora.

La ville de Bassora n'est point bâtie sur les bords du fleuve, mais sur un canal, et il faut une demi-heure pour y arriver. Cette disposition paraît générale; la plupart des villages se trouvent à l'intérieur, et on les a éloignés du rivage dans la crainte évidente de pirates ou d'ennemis. Les bords de l'Euphrate, qui, dans cette partie de son cours et depuis Corna, prend le nom de *Chat-el-Arab*, ou rivière des Arabes, sont ainsi coupés de canaux qui servent à l'irrigation. On n'a pas, comme en Égypte, la peine d'arroser à force de bras; la marée, comme je l'ai dit, s'élève beaucoup dans le golfe Persique, et elle arrête les eaux du fleuve jusqu'à une distance de près de deux cent milles dans l'intérieur. Alors, quand les écluses ne sont pas fermées, elles se répandent dans les grands canaux, et par eux dans de plus petits, qui forment un vaste réseau sur toute la

surface du pays. Sur le fleuve même, les Turcs ont élevé un fort qui en commanderait le cours si leurs canons étaient montés, et, derrière ce fort, ils ont établi ce qu'ils nomment leur arsenal maritime. L'entrée du canal de Bassora est aussi abritée par un fort entouré de quelques maisons arabes; sur le bord opposé se trouve un poste de douane. Quoique, dans les hautes marées, des barques fort grandes puissent entrer dans le canal et remonter jusqu'au milieu de la ville, on y navigue plus ordinairement dans de petits canots étroits, faits le plus souvent d'un tronc d'arbre que l'on dirige avec de longs bambous. Quant aux navires destinés aux expéditions maritimes, ils restent à l'ancre dans la rivière. Je ne pus, en entrant à Bassora, me dissimuler combien cette ville était déchue depuis l'époque où j'y étais venu pour la première fois. J'avais alors remarqué une certaine élégance dans les costumes et une assez grande activité dans le commerce : on entendait ces cris et ce tumulte particuliers aux ports de mer. Un silence de mort avait succédé, et nous arrivâmes à la résidence anglaise sans avoir presque rencontré personne. Là encore, il y avait eu du changement, car le résident était parti pour habiter Bagdad, par crainte du climat de Bassora, et aussi par le désir de se rapprocher du pacha, qui a sur ce pays la suprême autorité. Ainsi, ce palais ou plutôt cette espèce de forteresse où j'avais vu, pour la première fois, des soldats de l'Inde, où régnait tant de luxe et de mouvement, tombait en ruines et était dé-

sert. La factorerie française, jolie maison située un peu au delà, était dans un état plus pitoyable encore; partout on voyait des murs écroulés, et quelques rares boutiques étaient seules ouvertes dans un bazar où la foule se pressait dix années avant. Il est vrai que la peste et le choléra avaient récemment ravagé la ville, mais la cause principale de cette décadence était, comme partout en Turquie, le mode de gouvernement et d'administration.

En voyant Bassora, on ne peut se défendre de penser aux descriptions de Babylone qui sont parvenues jusqu'à nous. Comme cette ville de l'antiquité, et par des raisons probablement pareilles, Bassora est entourée et défendue par des murs dont la vaste circonférence embrasse non-seulement les maisons, mais encore les jardins, et s'étend jusqu'au fleuve. Ces murs, abruptes du côté de la campagne, sont, à l'intérieur, élevés en talus, et on peut parvenir jusqu'à leur sommet. Avec le secours de canaux extérieurs, semblables à celui qui en arrose l'intérieur, ils sont une défense suffisante contre les Arabes du désert. Un mutselim est, sous les ordres et à la nomination du pacha de Bagdad, gouverneur de la ville et des environs; son autorité s'étend ou plutôt devrait être reconnue au nord jusqu'à Corna et au sud jusqu'à la mer; il a à peine quelque pouvoir auprès de son palais. Celui-ci est situé sur une place publique et entouré de murailles crénelées; c'est la propriété de l'État, et la garnison est formée de quelques soldats turcs, semblables à ceux que j'ai décrits

au sujet de l'Égypte, sous le nom d'Aïta ; les domestiques du gouverneur sont assez nombreux pour le défendre de toute surprise, et c'est parmi eux qu'il choisit ses divers fonctionnaires ; on les considère comme faisant partie de la garnison.

Le résident de la Compagnie, qui demeurait à Bagdad, était d'abord à Bassora, et m'avait accueilli à mon premier voyage. Quoique de capitaine il fût parvenu au grade de colonel, il conservait toujours le même poste, suivant l'usage très-judicieux de la Compagnie des Indes, qui, par là, obtient, pour conduire ses affaires, une tradition et un esprit de suite que l'on ne peut espérer quand des fonctionnaires dont les idées diffèrent se succèdent rapidement. Le colonel Taylor avait bien voulu mettre sa maison de Bassora à ma disposition, et comme il y avait quelques meubles à l'européenne et des chambres en assez bon état, sa politesse ne fut pas inutile ; il m'eût été impossible de trouver ailleurs rien de ce qui m'était nécessaire. Il était représenté, à Bassora, par un Arménien nommé Agha-Barseigh, qui avait plus d'autorité réelle que le gouverneur lui-même. C'était un de ces agents indigènes qu'emploie la Compagnie et que, seule peut-être entre tous les gouvernements, elle peut employer avec succès, parce que, seule, elle a des officiers en état de les surveiller. Comme il avait reçu de son supérieur des ordres pour m'aider dans mon premier établissement, il me fit jouir du privilége que s'étaient arrogé, dans cette partie du monde, les agents anglais, c'est-à-dire qu'il engagea,

à mon grand étonnement, le gouverneur à me faire la première visite. Je le vis donc un jour arriver accompagné de plusieurs de ses officiers, et, comme nous avions disposé des chaises sur deux rangs, les mahométans s'assirent sur une ligne et les chrétiens sur l'autre. Les distances avaient d'ailleurs été gardées suivant les formes de l'étiquette la plus scrupuleuse. Je suis devenu par l'usage profès dans cette science si importante chez les Orientaux, et je pense que le gouverneur me considéra comme un homme mieux élevé que la plupart des Européens. Je lui fis offrir la pipe et le café en temps convenable, sans lui permettre de les demander lui-même, et par là me mis avec lui sur le pied de l'égalité. Je me fis servir au même moment, et j'eus soin, pendant tout le temps, de ne détourner la tête d'aucun côté et de rester aussi immobile que je pouvais. Le gouverneur, nommé Méhémed-Tchelebi, était un Arabe d'Alep, grand et d'une figure belle et distinguée; il pouvait avoir trente ans, et comme il se trouvait pour la première fois revêtu de fonctions publiques, il n'avait pas encore cette assurance qui semble pourtant inhérente à la robe d'investiture. Tous les habitants faisaient son éloge, ce qui ne prouvait pas grand'chose, car, dans les États despotiques, il est tout à fait impossible de ne pas dire du bien d'un gouverneur, fût-il le plus grand scélérat du monde. Du reste, la manière dont il s'était élevé mérite d'être mentionnée. Ali-Pacha, quand mon ami de Bombay s'était enfui avec les revenus de la province, avait songé sérieuse-

ment à ne pas les perdre de nouveau de la même manière, et n'osait plus se fier au résident pour en garantir la rentrée. D'ailleurs, quoiqu'il fût assez généreux, il ne laissait pas d'avoir un peu de la rapacité nationale; voici ce qu'il imagina : il avait conduit avec lui d'Alep un négociant nommé Abdul-Khader-Agha, qui lui avait très-probablement fait des avances, et il l'avait promu au poste de douanier. Cet homme avait toute sa confiance, et était à Bagdad le personnage le plus puissant; on le disait aussi immensément riche. Le pacha lui vendit le gouvernement de Bassora, que le douanier fit administrer par son ami Méhémed-Tchelebi, auquel il payait environ quatre cents francs par mois, et dont il défrayait les dépenses. Méhémed-Tchelebi était, comme son associé, un négociant, et on attendait avec raison plus de ponctualité de lui que de son prédécesseur. Quant au pacha, il était, à ce qu'on assurait, le principal de la société qui exploitait le pays, et son nom ne figurait pas, parce qu'il craignait la Porte et qu'il affichait le mépris des richesses et la pauvreté. Le résident anglais, cependant, ne voulait pas laisser supposer que la nomination au poste de mutselim de Bassora eût été faite sans son concours, quand, avant, il s'en était rendu responsable. Aussi avait-il cherché à se montrer comme le protecteur de Méhémed-Tchelebi. Lorsque, après son investiture, celui-ci avait dû aller prendre possession de son gouvernement, le colonel Taylor l'avait accompagné à bord, en témoignage d'approbation. La résidence de Bag-

dad était payée par la Compagnie comme celle de Bouchir, et on peut comprendre quelle influence avait dû acquérir un agent qui, depuis vingt ans, était dans le pays, disposant de sommes considérables, entouré d'Arméniens dévoués auxquels il était allié par sa femme, et qui était resté debout au milieu des bouleversements de toute espèce qui avaient entraîné successivement toutes les puissances indigènes.

La France seule avait été en position de contre-balancer l'influence anglaise dans cette partie de l'empire ottoman, et quelques firmans venus en temps opportun avaient montré, sous l'Empire, que nous pouvions nous y défendre ; il faut avouer cependant que le plus souvent, même à cette époque, notre crédit se faisait peu sentir à Bassora. Les relations régulières, utiles à Bagdad, ne pouvaient avoir d'autre but que l'Inde, et furent actives dans les premières années de ce siècle ; nous y avions eu pour consul M. Rousseau, qui, né dans le pays, y rendait de véritables services. Après lui, M. Raymond, dont le séjour dans l'Inde, les voyages en Perse et dans la Mésopotamie, la connaissance du langage, étaient fort précieux, y résidait lorsque la Restauration eut lieu. Or, tout le monde sait que si la Restauration eut plus tard des sentiments nationaux, dans le principe elle persécuta, sous prétexte de bonapartisme, beaucoup des personnes qui s'étaient le plus distinguées par leur opposition aux ennemis de la France. M. Raymond fut de ce nombre ; on le chassa, et pour soute-

nir sa famille, il fut forcé de se présenter comme officier de fortune à je ne sais quel prince persan; puis le pacha de Bagdad le prit à son service, et il alla mourir misérablement du choléra au siége de Mesched-Ali, laissant trois filles à marier et trois garçons en bas âge. Telle fut la fin d'un homme instruit, connu par une brochure pleine d'érudition sur les ruines de Babylone, qui avait tiré sur les Anglais le seul coup de canon qui les atteignit quand ils passèrent les Dardanelles après avoir quitté Constantinople, et qui enfin avait représenté la France dans ce pays éloigné. Cet exemple n'était pas de nature à engager son successeur, M. Vigouroux, à faire de grands efforts pour soutenir la dignité nationale; non sans doute qu'un homme qui avait été membre de nos assemblées législatives n'en eût pas le sentiment, mais on l'avait choisi, à ce qu'il paraît, à cause de son âge, de ses infirmités et aussi peut-être de son ignorance du pays. On envoyait aussi loin que possible un vieux révolutionnaire incapable de donner de l'embarras. Si c'était là ce qu'on désirait, on réussit parfaitement : jamais les Turcs ne furent plus insolents qu'alors avec le représentant français, qui n'osait se plaindre, et dont on mettait les janissaires en prison quand ils venaient réclamer en son nom. L'agent anglais, cependant, triomphait et faisait trembler le pacha après avoir fait chasser M. Raymond. Suivi de nombreux serviteurs, de gardes à pied et à cheval, de pièces d'artillerie, M. Rich étalait son faste à Bagdad et dans les environs, tandis

que son beau-père, sir James Makintosh, déclarait audacieusement au parlement qu'il fallait que la Grande-Bretagne fût toute-puissante en Perse et dans le pachalik de Bagdad. Elle y parvint, et un jour M. Rich déclara pour ainsi dire la guerre au pacha, ferma sa résidence, arma ses soldats, se fit, par l'or, un parti dans la ville, et amena son antagoniste à composition. Il alla plus loin, car il fit entrer les navires de la Compagnie dans le fleuve et arrêter la navigation. Ainsi, sans que personne osât réclamer, ni les ambassadeurs à Constantinople, ni les gouvernements d'Europe, si prompts à parler de l'intégrité de l'empire ottoman, un simple résident, sans autorisation de son cabinet, en pleine paix, établit un blocus devant une portion de cet empire. Contraint cependant de s'éloigner pour quelque temps après une telle commotion, il alla voyager en Perse et mourut à Chiraz. Il avait déjà quitté son poste sans permission et malgré les règlements, pour visiter l'Europe, et avait trouvé partout un accueil que méritaient ses talents et son audace. Il fut d'autant mieux reçu à Paris, qu'il était Français, né à Dijon.

Si M. Vigouroux put se dérober aux désagréments que devait lui causer une politique aussi audacieuse, il ne fut pas aussi heureux avec le clergé. Un missionnaire qui s'était distingué lorsque après la Restauration on envoya par toute la France de ces prédicateurs dont le zèle eut un effet si fâcheux, avait été nommé évêque de Babylone. Cet évêché existe par suite d'un legs fait par une Française qui a constitué

une rente applicable au maintien du titulaire, qui doit lui-même être Français. Le capital aurait dû produire six mille francs, mais il fut, je crois, saisi pendant la Révolution, comme propriété du clergé; la cour de Rome en réclamait la restitution, et n'avait pas moins pourvu à la nomination. L'abbé de Couperie était un homme de mœurs sévères, d'un commerce facile, connaissant le monde, qu'il avait parcouru comme soldat de l'émigration, mais qui s'en était retiré et portait une certaine exaltation dans ses devoirs religieux. Il ne pouvait guère s'accorder avec M. Vigouroux; et, comme de raison, ce dernier fut sacrifié. L'évêque fut nommé à sa place, et ce fut une occasion de lui payer la rente réclamée par Rome; puis on trouva pour lui une qualification assez digne en le nommant chargé des affaires de la France à Bagdad; par là il devenait à peu près indépendant de l'ambassade, et, sous le titre de frais de service, il tirait du gouvernement tous les fonds qu'il jugeait utiles. Il ne les employait certes pas pour lui-même, car il vivait en véritable anachorète; sa générosité était grande, et il était la providence de tous les pauvres, c'est-à-dire d'une bonne partie de la population. Mais, comme il était entièrement absorbé par son zèle pour la religion, il ne cherchait ni à contre-balancer l'influence des Anglais, ni à dénoncer, ni même à connaître leurs manœuvres. Il mourut de la peste, peu après la révolution de Juillet, et bientôt M. Beuscher, premier drogman, qui l'avait remplacé provisoirement, fut rappelé.

Nous restâmes donc pendant trois ans sans agent dans ces pays.

A Bassora, l'incurie était plus grande encore; on avait eu, sous l'Empire, à lutter contre un homme d'un grand talent, d'un caractère bien honorable, M. Manesty, qui a laissé de grands souvenirs dans ce pays. Il s'y trouvait comme agent lorsque l'attention de la Compagnie se porta vers la politique, et quoique la Sublime Porte eût ordonné, lors du passage des Dardanelles, que les Anglais quittassent son territoire, il ne resta pas moins à son poste, et remplit ses fonctions. La France n'eut jamais d'ennemi plus vigilant et plus actif, comme aussi les Français qui n'étaient point mêlés aux affaires publiques ne trouvèrent jamais un protecteur plus généreux et plus bienveillant. Nous avions un couvent à Bassora, et M. Manesty, qui avait épousé une catholique du pays, veilla d'une façon toute paternelle sur les religieux qui le desservaient. Il recevait aussi avec une grande hospitalité tous les voyageurs qui se présentaient, sans avoir égard à leur nationalité. Il fit surtout reconnaître la noblesse de ses sentiments dans sa conduite envers ses collègues et ses rivaux. Sir Harford Jones, d'abord sous ses ordres, avait cherché à lui nuire, et, par ses rapports, avait indisposé contre lui le gouverneur général de l'Inde; puis, d'un poste inférieur, il s'était élevé jusqu'à devenir son égal. D'un caractère jaloux et remuant, sir Harford, nommé consul à Bagdad, chef-lieu du pachalik, fit ses efforts pour entraver les opérations commerciales de M. Manesty.

Puis, cette mauvaise conduite, qui le poussa à abandonner sans secours la femme qu'il avait épousée à Bassora et dont il avait des enfants, le jeta dans des intrigues avec des mahométanes. La fille d'un émir qu'il avait séduite fut renfermée dans un sac, jetée dans le fleuve, et son amant contraint de fuir. M. Manesty oublia les injures reçues, et, à force de démarches et de talent, le fit rentrer en grâce près des autorités et le rétablit à Bagdad. Je ne dois pas négliger de dire à ce sujet que, comme les pachaliks s'achètent en Turquie, et que la Compagnie avait autorisé ses agents à faire les avances de fonds nécessaires pour la nomination de ses créatures, M. Jones s'en attribuait l'honneur, et que ce ne fut que par nécessité que M. Manesty prouva qu'il en avait le mérite. Pendant tout ce temps et lorsque plus tard, en 1825, j'étais à Bassora, nous n'y avions personne, et un domestique du colonel Taylor était chargé de nos affaires. Deux ou trois agents anglais avaient succédé à M. Manesty, mais étaient restés trop peu de temps à leur poste pour qu'il soit nécessaire de les nommer. Après eux vint le colonel Taylor, qui a été autorisé à résider à Bagdad, et ce que j'ai dit explique assez son influence.

La politique anglaise ne s'est pas montrée, depuis M. Rich, aussi audacieuse dans le pachalik de Bagdad qu'à Bouchir. On peut même dire qu'à mesure que ce pachalik entrera dans des conditions normales, le résident sera obligé de se conformer davantage au droit des nations, de recevoir ses inspirations de

l'ambassade britannique à Constantinople et non du gouvernement de l'Inde. Le principe de domination est uniforme chez les Turcs ; quand un pacha est installé, bien qu'il considère le sultan comme son supérieur, il ne cherche pas moins tous les moyens de rendre illusoire son autorité réelle. Rien de plus difficile que de conduire une armée turque à travers des déserts qui entourent Bagdad, de nommer un pacha d'une autre province et de l'envoyer, suivant l'usage, conquérir son gouvernement. Nul prétendant ne se présenterait pour obtenir un tel poste ; nul ne voudrait pour cela faire les immenses préparatifs nécessaires et les dépenses qu'ils entraînent. D'un autre côté, la Sublime Porte, très-disposée à recevoir l'argent de ses sujets, n'a pas coutume de leur faire des avances. Quand on voulait autrefois se débarrasser d'un pacha, on n'avait guère de ressources que la trahison, ou, laissant les divers rivaux se détruire, le sultan reconnaissait celui qui lui convenait davantage, ou plutôt qui payait le mieux. De ce système était résulté un pouvoir semblable à celui des Mameluks d'Egypte. Dès qu'un chef avait quelque argent, il l'employait à acheter des esclaves qui, pour la plupart, venaient des montagnes du Caucase, et souvent aussi étaient issus de parents chrétiens des environs d'Erzeroum ou du Curdistan. On leur donnait le nom de *Gurgi* ou Georgiens, ou celui de *Kuleyman* (esclaves), et ces deux titres étaient fort honorés. Non-seulement ils formaient un corps redoutable parce qu'ils étaient tous hommes d'armes,

mais ils occupaient tous les emplois supérieurs, et c'était parmi eux qu'on choisissait le plus souvent les pachas de la province. Le but de la Compagnie était d'influer sur cette espèce de république, et elle prit ses mesures en conséquence. La résidence de Bassora n'était, avant notre siècle, qu'une factorerie destinée aux affaires commerciales, comme l'était aussi la factorerie française qui liait Marseille à notre Compagnie des Indes. Quand eut lieu l'expédition d'Egypte, les Anglais, qui avaient grand intérêt à communiquer promptement avec l'Europe, donnèrent plus d'importance à Bassora, et leur agent commercial reçut un modique salaire. Plus tard, le danger augmentant, ils ne se contentèrent pas d'un seul agent; ils en placèrent deux, l'un à Bagdad, comme consul du roi; le second à Bassora, comme résident de la Compagnie. Leurs appointements s'élevèrent graduellement. Mais il ne suffisait pas de donner de vains titres, il fallait encore que ces agents eussent un pouvoir réel : on leur donna donc la permission de s'immiscer dans les affaires du pays, dans les rivalités des Georgiens, et, avec des avances d'argent, ils parvinrent à faire nommer des pachas à leur convenance. Alors, sans prendre grand souci de la Porte, ils leur donnèrent des instructeurs pour leurs soldats, et jusqu'à ce jour ils ont suivi sans interruption le projet de réduire ces pachas à la condition des princes de l'Inde. Sous l'Empire, ce plan échoua, grâce à la vigilance de notre ambassade de Constantinople. Le maréchal Sébastiani, alors en grand

crédit à la Porte, la força à reconnaître un pacha moins dévoué à l'Angleterre. Comme le firman d'investiture mentionnait l'intervention de l'ambassadeur, sa lecture dans le divan donna aux Français une influence qui n'était pas tout à fait perdue à mon premier voyage. Lorsque le consul britannique de Bagdad, sir H. Jones, alla en mission en Perse, on rétablit l'unité en plaçant Bagdad et Bassora sous la direction de la Compagnie. Après M. Rich, la résidence de Bagdad fut supprimée, puis l'agent de Bassora fut autorisé à s'y fixer. Un ordre était préparé d'abandonner le pays lorsque l'expédition du colonel Chesney le fit contremander. Aujourd'hui le résident a reçu le brevet de consul britannique; mais tant qu'il dépendra du gouvernement de l'Inde et qu'il recevra des appointements plus considérables que ses collègues en Turquie, sa présence, quel que soit son titre, prouvera que l'on n'a pas renoncé aux intrigues que je viens de rapporter. Telles sont les mesures adoptées par le gouvernement britannique et les transformations que la politique a fait subir à ses deux établissements de Bagdad et de Bassora.

CHAPITRE IX

Préjugés qui règnent relativement à la France. — Situation de l'ambassade française à Constantinople. — Intrigues des agents anglais.

Il est des personnes d'un esprit supérieur, qui, au premier coup d'œil, comprennent la situation d'un pays et peuvent découvrir sans expérience personnelle l'état de ses affaires; j'avoue humblement que je ne suis pas si habile. Quoique j'eusse visité le golfe, quoique j'y eusse même séjourné quelques mois, quoique j'eusse lu et la correspondance de ceux qui m'avaient précédé et la plupart des relations qui s'y rapportent, je débutai à Bassora par une lourde faute, en arrivant sur un navire anglais et en me logeant chez le résident. Désireux de vivre dans de bons rapports avec les Anglais, je n'avais pas apprécié suffisamment combien c'était chose difficile dans les contrées de l'Asie où la Compagnie des Indes domine, et dans celles où elle exerce son influence; combien c'était contraire à ses précédents. Je le dis sans détour, car j'en ai eu souvent la preuve dans l'Inde et dans les pays avec lesquels elle est en relation : les Anglais

y passent pour une race d'hommes supérieurs, l'Angleterre pour le premier pays du monde, et les autres nations ne passent que pour des satellites de ce grand astre, des États auxquels on a imposé des traités ou une obéissance pareille à celle des rajahs de l'Inde. Voilà ce que toute la population croit, depuis l'Hymalaïa jusqu'au cap Comorin; voilà l'opinion dominante dans le golfe Persique, et qui est presque générale à Bassora. Il ne faut pas s'en étonner; sans doute que le bruit de nos guerres y était parvenu; les marchands du golfe avaient vu nos corsaires venir jusque dans leurs ports enlever leurs navires. Surcouf, qu'ils nomment *capitan Siricou*, avait, par ses prises dans l'Inde, ruiné des négociants de Bouchir et de Bassora. Mais la paix fut considérée comme une conquête dont on donnait la preuve en montrant le prisonnier de Sainte-Hélène. Si la Porte elle-même eut, en 1822, l'insolence de dire à M. de Latour-Maubourg que la France n'était plus rien, il ne faut pas s'étonner qu'à Bassora, qui n'est en communication qu'avec les Anglais, on la considérât comme subjuguée; il ne faut pas s'étonner que la victoire fût attribuée à l'Angleterre seule, quand, dans ce pays même, les services que lui rendirent ses alliés sont à peine avoués. Ce que j'ai dit de nos actes dans ce pachalik depuis la Restauration, montre qu'ils n'étaient pas de nature à augmenter notre dignité. Ainsi le service que j'avais reçu du colonel Taylor ne fut pas considéré comme un de ceux que les Européens se rendent si volontiers dans l'Orient. J'étais toléré par le résident, qui

m'accordait sa protection comme à d'autres infidèles, et il m'avait donné passage et logé comme eux ; telle fut la traduction de ma démarche. Peut-être, si le colonel Taylor eût été présent, sa conduite aurait-elle empêché une telle interprétation. Cela est douteux, car il avait montré peu de déférence pour l'abbé de Couperie ; il se considérait peut-être comme un personnage bien plus important qu'un évêque catholique revêtu de fonctions civiles, ou il n'aimait pas son zèle religieux. Quoi qu'il en soit, je reconnus à la conduite des Arméniens de Bassora, et à leurs discours, que mon titre leur inspirait peu de respect, et que le plus humble des officiers anglais était pour eux un personnage autrement important que moi. Ainsi, quoique la résidence eut été mise à ma disposition, Agha-Barseigh ne m'avait pas placé dans le meilleur logement, et me dit plus tard qu'il le réservait pour un employé de la présidence de Madras, attendu de Bagdad. A mon arrivée, non-seulement il n'était pas venu au-devant de moi, mais il n'avait envoyé personne pour me recevoir, suivant l'usage. Quoique le maître de la goëlette et moi fussions descendus à terre dès le matin, il ne se dérangea pas de ses habitudes et ne vint nous installer qu'à midi. Enfin, tel était le sentiment public, que nul n'osa me faire visite sans en avoir demandé préalablement permission à Agha-Barseigh. J'eusse fait de tout cela fort peu de cas si on ne m'eût pas annoncé comme consul, si je n'avais, lorsque je rendis au gouverneur sa visite, présenté mon *exequa-*

tur, si je ne l'avais déposé au Palais-de-Justice. Ces préliminaires avaient été remplis, et je devais montrer que le consul du roi des Français n'était sous la protection de personne et ne reconnaissait pas de supérieur. Je me dispenserais de dire quels moyens j'employai, si de tels détails ne tendaient à faire connaître les habitudes, et surtout si ce n'était une occasion de montrer que la plupart des difficultés qu'éprouvent ses agents tient à un vice d'organisation dans notre établissement en Turquie.

On comprend facilement que quand un agent a été envoyé au loin, quand il faut une année pour que l'on puisse répondre à ses lettres, quand il est d'ailleurs placé hiérarchiquement sous les ordres d'une ambassade, le gouvernement ne puisse guère venir à son secours. Il serait donc nécessaire que l'ambassade fût en état d'apprécier sa position et de l'aider quand il invoque son appui; c'est là malheureusement ce qu'elle est le plus souvent hors d'état de faire, tant elle est mal composée. Lorsque je me rendis à Bassora, l'amiral Roussin était notre ambassadeur à Constantinople et je me trouvais sous ses ordres; personne ne supposera que, navigateur célèbre, militaire distingué, membre de l'Institut, je mette en doute ses talents; mais, comme tout le monde, il ne pouvait savoir que ce qu'il avait appris; et, n'ayant jamais eu affaire avec le gouvernement turc, il ne le connaissait pas. Il est vrai qu'on l'avait envoyé dans un moment critique, à cause de son arme et de son grade, et peut-être dans des prévisions

d'hostilités ; si ces motifs avaient décidé de sa nomination, ils ne la rendaient pas moins fâcheuse en temps de paix. On n'improvise pas plus un diplomate qu'un marin, et, de toutes les professions, celle qui donne le moins d'aptitude à des fonctions civiles est certainement la marine. Quand, dans l'armée de terre, un officier s'élève, ses relations s'étendent, ses affaires se multiplient ; il se trouve à chaque nouveau grade en rapport avec de nouvelles branches de l'administration ; il acquiert la pratique des choses civiles. Un marin n'a pas cet avantage ; il doit voir trop vite pour ne pas se tromper souvent, doit décider trop promptement pour ne pas en prendre l'habitude ; aussi est-il rare de le voir réussir dans l'administration. C'est pour ces raisons sans doute que le grand roi, qui chez nous ne s'est pas borné à protéger les lettres, avait créé à la marine les officiers de plume, aux travaux desquels on doit ces ordonnances maritimes qui font l'admiration du monde. C'est pour cela aussi que les ministres de la marine qui, de nos jours, ont laissé la plus grande réputation, M. Molé, M. Portal, M. de Chabrol, M. de Neuville, n'étaient pas marins. Les gouverneurs les plus célèbres de nos colonies, Poivre, Dupleix, Decaen, ne l'étaient pas davantage ; La Bourdonnais lui-même ne le devint qu'après avoir fait sa fortune dans le commerce. Dans un pays voisin, dont la marine est assez célèbre et qui ne manque pas d'officiers distingués, nous ne voyons pas qu'elle les choisisse pour ses ministres, ses ambassadeurs ou

ses gouverneurs de colonies. Elle se garderait surtout de se faire représenter par eux à Constantinople. J'ai vu trop souvent cette capitale pour ignorer qu'un ambassadeur n'y est pas seul; que, chargé de représenter le roi par l'éminence de son rang, il peut ne pas traiter lui-même les affaires, et se contenter de les diriger. De cette manière, il importerait peu qu'il eût acquis de l'illustration dans la marine ou ailleurs; mais, par suite de notre organisation vicieuse, cette ressource ne nous reste pas. Autrefois, les ordonnances avaient pourvu à ce qu'il y eût à Constantinople un conseiller d'ambassade choisi parmi les drogmans les plus anciens et les plus distingués, et ce conseiller prenait rang après l'ambassadeur. Par là les traditions étaient conservées, et, quand une démarche auprès de la Porte était nécessaire, on pouvait en calculer la portée; on avait ainsi un moyen d'apprécier les intrigues qui s'agitent dans ce pays, d'exercer un contrôle sur les agents. Mais, si l'ambassadeur s'absentait, le conseiller d'ambassade, c'est-à-dire celui qui connaissait le mieux le pays, le remplaçait, et une telle combinaison blessait les droits des secrétaires. On profita de cette période de la Restauration où l'aristocratie et ceux qui croyaient en faire partie, envahissaient tout, pour supprimer les conseillers d'ambassade. On dit qu'ils n'étaient pas membres du corps diplomatique et ne pouvaient convenablement diriger les affaires politiques; par la même occasion, on humilia les drogmans, c'est-à-dire les seules per-

sonnes qui connussent le pays, celles qui, seules, devraient pouvoir y être employées. Il n'est pas étonnant qu'à l'aide de mesures de ce genre, notre diplomatie à Constantinople ait peu de crédit, que le gouvernement ait été, ainsi qu'il l'a déclaré, incapable en 1840 de comparer avec justesse les forces, de connaître l'état moral de la Turquie et de l'Égypte. Il arrivait cependant d'ordinaire que, quand un ambassadeur allait à Constantinople, il y trouvait d'anciens employés qui guidaient son inexpérience. Outre que l'amiral Roussin était désireux de faire lui-même, il n'eut pas cette bonne fortune. M. de Varenne, qui s'était montré si habile pendant la trop courte durée de sa gestion de l'ambassade, quitta Constantinople bientôt après l'arrivée de l'ambassadeur, qui resta seul avec de nouveaux secrétaires. Aussi la première lettre qu'il m'adressa en Égypte me causa autant de surprise que de peine, et produisit le même effet sur M. Mimault, auquel je la montrai. On appelait mon attention sur la formation d'une garde nationale en Turquie; j'ignore si une idée aussi extravagante avait été suggérée par notre ambassade, mais puisqu'elle y arrêtait un instant son attention, on pouvait affirmer qu'elle n'avait pas la moindre intelligence du pays; que, par conséquent, elle serait inhabile à apprécier et à faire valoir nos intérêts. Je n'avais donc en elle que peu de confiance, et dus me résoudre à me défendre moi-même.

Mon premier soin fut de chercher un logement, et

j'en trouvai un dans une maison qui appartenait à l'église, et qu'habitaient ordinairement les capitaines de navires marchands qui fréquentent Bassora; puis je m'occupai de réparer le mât où notre pavillon ne flottait plus depuis longtemps. C'était un signe d'indépendance, de droit d'asile fort important en Orient, et que le gouverneur aurait bien désiré que je n'eusse arboré qu'après qu'il aurait pris les ordres du pacha de Bagdad. Je refusai d'attendre, et lui dis que je n'avais besoin ni de sa permission, ni de celle de son chef pour exercer les priviléges spécifiés dans les capitulations. Agha-Berseigh me seconda dans cette circonstance, et comme le mutselim voulait, pour gagner du temps, que je fisse faire l'installation par les matelots qui dépendaient du capitan-pacha, nous nous passâmes d'eux et fîmes venir l'équipage d'un navire sous pavillon anglais. Puis, ayant trouvé parmi les Aïtas un Arménien d'Erzeroum, je le pris pour janissaire; enfin, un autre Arménien qui parlait anglais aussi mal que moi, me servit d'interprète; je ne pouvais m'en passer parce que notre gouverneur savait à peine le turc, que je ne savais moi-même que très-imparfaitement. Si l'on veut considérer que je me trouvais seul Européen dans ce pays, que les lettres n'en partaient et n'y arrivaient que tous les deux ou trois mois, que je ne pouvais être accrédité près des négociants que personne ne connaissait, peut-être comprendra-t-on que ces choses, qui paraissent si simples, étaient d'une grande difficulté. L'Arménien qui avait consenti à

me servir d'interprète fit un acte de courage aussi bien que le janissaire; d'autre part, cet établissement inutile que m'avaient imposé les circonstances m'obligeait à des frais qui n'avaient pas été prévus, et je devais en faire les avances. Il eût été dans mes désirs de loger dans la factorerie française, mais ce n'était pas praticable, parce qu'elle s'écroulait et qu'elle était trop vaste pour que je pusse la réparer. Je fis abattre ce qui menaçait ruine et déblayer le terrain pour obtenir une habitation plus commode et plus aérée; je vendis les débris pour subvenir aux frais du mât de pavillon, et j'envoyai le plan de ce que je demandais que l'on construisît; le tout aurait coûté peut-être 4 ou 5,000 francs. Lorsque nous n'avions personne à Bassora, il avait pris fantaisie à l'évêque de Bagdad de faire reconstruire cette même factorerie, et on s'était hâté de lui accorder 30,000 francs pour cela. Quand je dus, bien malgré moi, résider avec un titre officiel, on m'en refusa 5,000 ! En attendant, je fus forcé d'habiter une masure que je quittai assez tôt pour ne pas être enterré sous ses ruines; en effet, elle s'écroula deux fois, et un des fils de M. Raymond eut le bras cassé dans cette circonstance. Je dois dire cependant que le ministère reconnut sous d'autres rapports la fausse position dans laquelle il m'avait placé, et augmenta mon traitement pour m'indemniser des frais que je supportais.

Quand je fus chez moi, je reçus de nombreuses visites de ceux que gênait l'autorité des Anglais, et qui ne trouvaient pas leur avantage à ce qu'ils fus-

sent les directeurs du mutselim ; toutefois, on ne venait guère qu'en cachette, et comme je n'avais nul désir de m'ériger en réformateur, mes bonnes relations ne furent pas interrompues. Une circonstance cependant survint où je dus arrêter cette influence, et il s'agissait d'un fait trop grave pour être négligé. Le colonel Taylor, soit qu'il fût poussé par le désir d'augmenter l'influence de son pays, soit qu'il obéît à ses instructions, avait toujours cherché à établir à Bagdad une force militaire qu'il aurait indirectement commandée. Davoud-Pacha avait des troupes régulières bien longtemps avant qu'on songeât à en former à Constantinople, et elles avaient été sous le commandement d'un officier français, M. Devaux, qui n'était pas disposé à s'incliner devant le pouvoir du résident. Celui-ci avait plusieurs fois usé inutilement de son influence pour substituer un Anglais au Français, et avait poussé le zèle jusqu'à prendre lui-même le rôle d'instructeur. Enfin, il avait, sans mieux réussir, proposé au pacha d'amener à son service un bataillon de cipayes de l'Inde comme modèle d'organisation. J'ignore si le pacha avait compris qu'on lui offrait par là d'abdiquer en faveur des Anglais ; dans ce cas, son refus lui ferait grand honneur, car il se trouvait dans une situation fort critique. Son successeur, Ali-Pacha, venait l'attaquer avec une armée considérable et le fit prisonnier. Comme le nouveau visir, Ali-Pacha, devait recevoir de Constantinople des troupes régulières, il était inutile de lui proposer des cipayes de l'Inde ; mais, quand l'expédition du colonel Ches-

ney fut décidée, d'autres intrigues succédèrent. Cette expédition, comme on sait, avait pour but ostensible de reconnaître si l'Euphrate, depuis son point le plus rapproché d'Alep, était navigable jusqu'à la mer; elle avait donc un caractère scientifique, et on n'a eu aucun droit de lui en supposer un autre jusqu'à la publication des papiers parlementaires qui y rapportent. Ces papiers ne sont pas, en Angleterre, un exposé très-véridique, et on ne dit que ce que l'on veut au parlement. On peut remarquer que, dans les instructions données au colonel Chesney par le duc de Wellington, il lui était recommandé de ne s'arrêter pour aucune opération scientifique; c'eût été là, il faut l'avouer, un ordre assez singulier, s'il ne s'était agi que d'une reconnaissance. Aussi, je doute aujourd'hui que le colonel Taylor eût pris l'initiative en demandant au pacha la permission d'élever des magasins sur cinq points de l'Euphrate, et d'y établir des gardes. Des magasins, au milieu du désert, sont des forts que ne prendraient pas tous les Arabes réunis s'ils renfermaient un canon. Demander de les élever ou demander la possession du fleuve est précisément la même chose quand ils communiquent entre eux par des bateaux à vapeur. On refusa cette demande, mais le résident ne se rebuta pas. Un jour nous vîmes arriver à Bassora la garde de cipayes, venant de Bagdad, où une autre compagnie était allée la relever. (Il n'est pas inutile de dire qu'on arrêta en 1826 huit soldats de marine que l'amiral de Rigny envoyait comme garde au général Guilleminot, am-

bassadeur à Constantinople; que l'ambassadeur britannique, à ce qu'on assure, avertit la Porte de cet envoi en lui conseillant de ne pas admettre de troupes étrangères dans sa capitale; cependant un simple résident, nommé par une compagnie de marchands, sans caractère régulier, avait à Bagdad une garde de trente-six hommes. L'*havildar*, ou sergent, nous dit que le colonel Taylor avait voulu les retenir pour qu'avec les nouveaux venus, ils l'accompagnassent à Hillah, sur les bords de l'Euphrate, à l'une de ces places demandées au pacha; qu'ils avaient refusé, mais qu'on allait commander d'autres détachements. Si des troupes fussent arrivées, le pacha, déjà fort effrayé par la présence du bateau à vapeur, aurait probablement consenti à tout ce qu'on aurait voulu; s'il avait fait résistance, on aurait pu, comme à Aden, forger son cachet, et, enfin, on se serait fort aisément passé de son approbation, car le steamer *l'Euphrate* aurait pu prendre Bagdad plutôt que le pacha, à la tête de ses troupes, n'aurait pris ce bateau. Je devais prévenir ces tentatives, auxquelles tant d'intrigues antérieures donnaient quelque probabilité; mais je ne voulais pas, par une espèce de dénonciation, appeler les soupçons des Turcs contre l'expédition elle-même. J'écrivis donc au colonel Taylor ce que j'avais appris, lui en montrai les conséquences, et l'avertis que, si un seul soldat anglais entrait sur le territoire, je protesterais à Constantinople contre cette violation de l'intégrité du territoire ottoman. Le colonel ne répondit pas à mes observations, mais il ne vint pas

d'autres cipayes. Quant à l'ambassade, elle m'écrivit que j'étais bien osé envers notre bonne alliée l'Angleterre. Je prévins aussi le ministre des Affaires étrangères, et, comme il ne me blâma pas, je dus croire qu'il m'approuvait. Si le résident m'eût écrit pour me rassurer; j'aurais pensé que, comme il arrive souvent chez les Asiatiques, on lui avait prêté des projets qu'il n'avait pas; mais ma lettre, dont je n'avais parlé à personne, fut connue à Bagdad et on en fut offensé; je crois donc avoir prévenu une intrigue que, par les raisons que j'ai données, on peut, je pense, attribuer au ministère anglais lui-même. A cette époque aussi, Agha-Barseigh commença à changer avec moi de conduite et chercha en secret à me rendre de mauvais services; mais il était trop tard, et je ne tardai pas à l'en punir.

Parmi les priviléges que s'était arrogés le résident, le plus important était celui de prendre nominalement ou effectivement à son service un nombre indéfini de sujets de la Porte, et, non-seulement de leur donner la protection à laquelle ont droit les serviteurs des Européens, mais encore de les faire assimiler aux Francs. Par là il conférait à de riches marchands l'avantage de se soustraire aux exactions du gouvernement et, par exemple, de ne pas payer les droits de douane, comme leurs compatriotes. Il en résultait pour certaines personnes la certitude de faire de bonnes affaires et de s'enrichir promptement. Entre autres taxes vexatoires, on prélevait, sous le nom de *namàlum*, un impôt d'environ cinq cents francs sur chaque

bateau qui se rendait, chargé de marchandises, de Bassora à Bagdad. L'origine de cet impôt tenait à une convention entre le gouvernement et les marchands, qui payaient cette somme pour obtenir une escorte qui protégeât leurs effets de l'attaque des Arabes. Le gouvernement prélevait les cinq cents francs, mais ne fournissait plus l'escorte. Le résident avait demandé que ses protégés n'eussent plus à payer le namalum, et l'avait obtenu si bien qu'ils pouvaient expédier leurs bateaux quand les autres ne le pouvaient pas. Je prétendis aux mêmes immunités que les Anglais et réclamai pour mon drogman l'exemption de ce droit. Le gouverneur me fit la réponse fort curieuse que voici : « Les agents du résident n'obtiennent du pacha qu'une faveur quand ils ne paient pas l'impôt, parce que son excellence veut reconnaître dans leur personne les services qu'on lui rend. Si son excellence a besoin d'argent, elle a recours au résident, qui lui en prête; faites de même, et vous aurez le même privilége. » Je répondis savoir qu'en effet, on voyait s'ouvrir la bourse du résident, mais que je ne croyais pas qu'il fût placé pour s'immiscer dans les finances du pacha; que cela du moins ne se trouvait pas dans les capitulations; que, d'autre part, j'y voyais que j'avais droit à tout privilége concédé à quelque agent étranger que ce fût, et que j'insistais. Le résultat fut la suppression générale de l'exemption pour tout autre qu'un Européen. Ainsi, comme on voit, la force des choses, la simple exécution des traités, me mettait en hosti-

lité avec les agents anglais, malgré mon vif désir d'être avec eux en bonne intelligence; ma présence seule était une grave atteinte à leur influence. Il en est de même dans tous les pays barbares : quand un homme s'y trouve seul et sans contrôle, indépendant du pouvoir local, sa puissance est presque sans bornes; telle avait été la position de notre consul, M. Dupré, dans la mer Noire; telle avait été, à Bassora, celle de M. Manesty, et de tous les résidents britanniques nommés après la restauration. Tous s'en étaient servis pour étendre leur crédit et celui de leur gouvernement, mais ce crédit déclinait aussitôt que se montrait un agent d'une autre nation, ou même quand un de leurs compatriotes venait s'établir près d'eux. Je nuisais aux Anglais quand j'étais à Bassora, par la même raison que les Anglais nous nuisent à Tunis, par la raison qui a permis à un marchand de sel anglais de faire soulever les peuplades du Caucase et forcé la Russie à répandre tant de sang; par la raison, enfin, qui permettrait au premier venu de soulever les peuples de l'Inde. La lumière répandue sur les grandeurs factices les fait écrouler.

Cette nécessité de renfermer la résidence dans l'exécution des traités ne m'empêcha pas de vivre en bonne intelligence, soit avec ses membres, soit avec les Anglais qui passaient à Bassora. J'eus ainsi le plaisir de recevoir M. Strange, aujourd'hui juge à Tellichery; puis le colonel Morisson me renvoya sa goëlette et, plus tard, je revis mon excellent capitaine Mac Intyre. Il nous venait aussi de temps à

autre des navires de guerre et des officiers isolés auxquels je fus heureux de rendre l'hospitalité qu'ils m'avaient si souvent donnée. Nos combats, comme on voit, n'avaient rien de bien dangereux, et ce fut sans doute la raison qui porta un ecclésiastique, l'abbé Trioche, à entrer en lice.

CHAPITRE X

De la protection accordée par la France aux chrétiens. — Situation des chrétiens de Bagdad et de Bassora.

Un des devoirs de nos agents en Turquie est la protection des catholiques, qui leur est imposée par les capitulations. Cette protection cause souvent un grand embarras, mais elle est si honorable pour la France, que l'on est bien plus disposé à l'étendre qu'à la restreindre. On ne peut être témoin impassible de tant d'actes d'iniquité et de barbarie que les mahométans commettent contre les chrétiens, sans saisir tous les prétextes qui se présentent de venir en aide à ces derniers. Pour ma part, j'apportais le plus grand soin à ne pas laisser tomber nos droits en désuétude, et, non-seulement je m'occupais des catholi-

ques, mais encore des schismatiques; quand je le pouvais, je protégeais jusqu'aux juifs. J'avais soutenu ce système dans ma correspondance, et j'avais même été assez heureux pour le faire réussir à Trébizonde, et pour sauver de la tyrannie musulmane une population de quatre mille villageois. Je crois qu'une des causes les plus puissantes de notre influence, non-seulement en Asie, mais dans le monde entier, est que la France se trouve à la tête du catholicisme; je crois aussi que lorsque nous affichons à l'étranger les idées philosophiques et l'indifférence religieuse, nous y perdons de notre crédit; des personnes éclairées sont allées en assez grand nombre en Algérie pour avoir reconnu ce fait. Soit que l'on considère la tranquillité et le bien-être intérieur de notre pays, soit que l'on examine avec attention nos relations extérieures, on demeure convaincu que de tous nos rapports, les plus importants sont ceux que nous entretenons avec la cour de Rome, et ils me semblent autrement graves que l'alliance si souvent discutée avec l'Angleterre ou avec la Russie. Je crains que l'on ne se soit pas assez préoccupé de cette question, ou qu'on n'ait trop facilement cédé à des difficultés passagères, à des convenances personnelles, quand on a permis à des non-catholiques de diriger nos affaires avec le Saint-Siége; quels que soient leur talent, leur moralité et leur caractère, nous perdons, en les choisissant, de nos avantages à l'étranger. Ceux qui calomnient notre politique disent que la religion n'est pour nous qu'un prétexte d'intrigues;

ce reproche n'est pas fondé. La religion est un lien social comme le sont la nationalité, la langue, l'origine commune. Les hommes les plus dégagés de préjugés aiment mieux parler à quelqu'un qui les comprend qu'à ceux qui ne les entendent pas; je m'intéresse à ma famille, à mon village, à mon pays, plus qu'à la famille, au village et au pays d'un autre. Je préférerai la conversation de celui qui connaît les choses dont je m'occupe; si je me trouve dans une société qui, comme il arrive le plus souvent en Angleterre, ait pour moi une espèce de pitié parce que je suis catholique, me considère pour cela comme un ignare et un superstitieux, cette société ne me plaira pas. Chez les Turcs, j'aurai plus d'affection pour un chrétien qui respectera mes croyances, que pour un mahométan qui y trouvera un prétexte pour m'injurier; j'aiderai le premier parce qu'il y aura un lien qui nous unit. C'est par des motifs de ce genre que le gouvernement français, le premier qui ait eu des relations avec l'Orient, a été porté à y protéger les chrétiens. Il n'est pas allé en créer, il ne remplit pas dans ce pays le rôle de missionnaire pour y étendre son influence. Les populations chrétiennes existaient quand elles furent conquises par les Turcs, et on n'a fait rien que de très-naturel, que de très-honorable, en cherchant à adoucir leur servage. L'Angleterre et la Prusse viennent d'agir d'après d'autres principes, en nommant un évêque à Jérusalem. Il n'y a pas là de population protestante, et l'établissement d'un évêché tend à en former; il change en une véritable in-

trigue ce qui, chez la France, l'Autriche et la Russie, est l'accomplissement d'un devoir. Tant que des sociétés bibliques ont envoyé leurs missionnaires où il leur convenait, elles ont usé d'une faculté dont se servent les catholiques, par l'intermédiaire du pape ou des propagandes. Mais la Prusse et l'Angleterre n'avaient pas plus le droit d'établir, de compte à demi, un évêque à Jérusalem, que le roi des Français n'aurait celui de nommer l'évêque de Constantinople, et l'empereur de Russie le patriarche grec. Cet acte est une violation des plus manifestes du droit des nations, et il y a lieu de s'étonner qu'il n'ait été le sujet d'aucune remontrance. Quand le ministre des Affaires étrangères est de la religion dominante, on peut attribuer son inaction à un sentiment de tolérance; mais, s'il est protestant, chacun a droit de supposer qu'il a sacrifié l'intérêt national à ses sentiments religieux; qu'il a été influencé par son zèle pour le protestantisme plus que par son devoir de citoyen. Je ne nie pas que le catholicisme ne donne à la France un grand crédit; je déclare même que, obligé de m'opposer aux incessantes intrigues des agents anglais dans le golfe Persique, je n'ai pu rester à Bassora que parce qu'il y avait des catholiques. Cette influence de la religion ne me semble pas pour cela plus déshonorante que celle que l'Angleterre cherche à établir par son commerce et par ses richesses, ou que la Russie doit à la terreur de ses armes. J'ajouterai d'ailleurs que l'on se tromperait fort si l'on supposait que le clergé qui conduit le plus souvent les catholiques, soit un

instrument très-docile. Je ne l'ai jamais vu disposé à céder ses priviléges, à s'humilier pour obtenir des bienfaits, à s'écarter de ses intérêts pour servir une politique étrangère. Je doute qu'on ait jamais cherché à lui imposer ce rôle mondain, et je crois que nos rapports avec lui ont eu un caractère honorable pour les deux partis. D'un côté, la protection a été noble et désintéressée; de l'autre, la reconnaissance vive et sincère. L'influence en a été le résultat naturel.

Il y a, à Bagdad, une population catholique que l'on évalue à six mille âmes, quoique ce nombre me paraisse exagéré; elle se compose de Latins, de Chaldéens et de Syriaques. Les Chaldéens sont les plus nombreux, et, comme les Syriaques, sont soumis à un patriarche nommé par le pape; les Latins sont dirigés par des prêtres nommés directement par Rome. Lorsque la situation financière du saint-siége était dans un état plus prospère qu'aujourd'hui, ses missions à l'étranger étaient plus nombreuses et ses établissements en meilleur état. Bagdad possédait un couvent qui détachait un de ses membres pour desservir l'église de Bassora. Je vis le dernier de ses habitants en 1824; il était franciscain, et se nommait fra Vicenzo; c'était un homme fort respectable, assez bon médecin et très-versé dans la langue arabe. Les fidèles des trois Églises, quoique reconnaissant la même autorité supérieure, ne vivaient pas en bonne intelligence; si les Latins avaient pour eux les lumières plus grandes de leurs prêtres européens,

s'ils comptaient dans leur sein des personnes plus riches et plus influentes, réunis aux Syriaques, ils étaient, pour le nombre, de beaucoup inférieurs aux Chaldéens. Telle était, à Bagdad, la situation du catholicisme lorsque l'abbé de Couperie y arriva comme évêque de Babylone. La discorde régnait, et l'évêque, faisant allusion à la tour de Babel, disait souvent que jamais titre n'avait été mieux appliqué que le sien. Les moines du couvent ne voulaient pas se soumettre à ses ordres, sous prétexte qu'ils ne dépendaient que de leur général; les membres du clergé oriental ne reconnaissaient que leur patriarche; sa juridiction était donc illusoire. En vain il invoquait l'appui du consul de France, M. Vigouroux; celui-ci se protégeait à peine lui-même, et ne se souciait guère d'intervenir dans ces conflits ecclésiastiques. L'évêque était animé d'un zèle ardent et n'avait rien perdu de l'activité toute militaire et de la résolution de sa jeunesse. On comprend quelle indignation il éprouvait quand les prêtres du pays venaient, la pipe à la main, lui présenter leurs femmes et leurs enfants, et combien il désirait les ramener aux règles de l'Église occidentale; combien il attachait de prix à réduire les moines, combien enfin il convoitait l'autorité nécessaire pour y parvenir. Il lui fut facile de se débarrasser du consul et de se faire nommer à sa place. Un simple billet, disait-il, lui avait suffi pour cela; quant aux moines, il les fit rappeler successivement à Rome, et alors il devint maître absolu des Latins; son autorité consulaire détachait aussi des Chaldéens

et des Syriaques ceux qui avaient besoin de sa protection; mais, comme ils avaient une église à part, dans laquelle ses ordres n'étaient pas toujours exécutés, il s'appliqua à la faire fermer. Tels sont les traits principaux de son administration, et déjà, comme on voit, l'autorité de la France, confiée à un ecclésiastique, était devenue un moyen d'oppression. Sans citer beaucoup de faits, on comprendra par un seul jusqu'où elle allait. Un catholique était mort, léguant à l'église une somme d'argent que l'on demanda à sa veuve; soit qu'elle ne l'eût pas, soit qu'elle voulût gagner du temps, tout en reconnaissant la dette, elle ne la paya pas. On la conduisit devant l'évêque, et le drogman du consulat l'interrogea; après quoi on ordonna aux janissaires de la frapper, et elle ne put sortir qu'après avoir donné ses joyaux en gage. Le drogman, quoique très-indigné, n'osa pas faire de remontrance. L'évêque, qui, dans le principe, ne recevait par an que six cents écus romains, devint bientôt fort riche par les produits de l'église, par les legs pieux et surtout par les largesses du gouvernement français. Il fonda un couvent de filles, orna l'église, établit une école; il ne réservait rien pour lui-même et faisait d'abondantes aumônes.

Les Chaldéens cependant avaient, pour ainsi dire, deux patriarches, sans que j'aie jamais bien compris comment la cour de Rome s'accommodait de ce régime. L'un d'eux, et le plus ancien, se nommait Motram-Anna. Il résidait, suivant l'usage, dans un couvent près de Mossoul, et y menait grand train; il

va sans dire que, lorsque le mutselim avait besoin d'argent, c'était au patriarche qu'il s'adressait et qu'il le mettait à contribution de toutes les manières. Motram-Anna, pour satisfaire à ces exactions, se livrait à des opérations commerciales et fit banqueroute. Un prêtre qui convoitait son poste paya le gouverneur pour qu'on retînt le patriarche en prison, et se fit reconnaître, je ne sais de quelle façon, pour lui succéder; il se nommait Motram-Youssouf. L'abbé de Couperie obtint l'élargissement de Motram-Anna, qui, à son tour, paya pour faire renfermer son antagoniste. Ici encore l'autorité française était compromise; elle prenait un caractère d'oppression, car c'était en son nom que l'on punissait le nouveau patriarche, qui défendait parfois l'Église orientale contre les empiétements de l'évêque, dont Motram-Anna n'était que le serviteur soumis. Youssouf et Anna changèrent une fois ou deux de rôle, et devinrent tantôt patriarches, tantôt prisonniers du mutselim; mais, pendant ces querelles, l'abbé de Couperie séduisit le pacha par ses présents, et l'église chaldéenne de Bagdad fut fermée. Quoique les vertus de l'évêque latin fussent appréciées par les Chaldéens, ils ne considéraient pas moins comme une tyrannie l'empire qu'il s'était arrogé sur leurs chefs, leurs prêtres et leur église; ils étaient loin de bénir la puissance qui lui donnait le moyen de l'exercer.

Quand l'abbé de Couperie était parti pour se rendre à son siége, il avait conduit avec lui un jeune Français nommé Trioche, qui, fatigué probablement

de sa sévérité, l'avait abandonné à Alep, et était plus tard venu le rejoindre. L'évêque avait recueilli cette brebis égarée, avait placé M. Trioche à la tête de son école, et le traitait dans son couvent comme un frère lai; puis il avait dirigé son éducation ecclésiastique, et l'avait envoyé à Rome pour y recevoir les ordres. Le jeune prêtre était revenu pour aider son protecteur, qui lui confia l'église de Bassora. Il se trouvait dans cette ville quelques familles catholiques qui y avaient une église, un couvent et quelques maisons comme dépendances de l'église. Suivant l'usage, ces propriétés passaient pour appartenir à la France, afin d'être protégées plus efficacement contre le gouvernement turc. Quand M. de Couperic mourut, l'abbé Trioche crut devoir retourner à Bagdad pour lui succéder; il prétendit aussi emporter avec lui les ornements de l'église de Bassora. Les habitants s'y opposèrent; mais l'abbé se rendit chez le colonel Taylor, et lui exposa que l'église et ce qu'elle renfermait appartenaient à la France; que, comme agent français, il avait le droit d'en disposer. Le colonel Taylor, agissant dans sa toute-puissance, envoya sans autre forme son interprète Agha-Barseigh, qui fit enlever et emballer les vases et les ornements; l'abbé les porta avec lui à Bagdad; mais comme quelques pièces furent égarées sur la route, ce fut un grand scandale pour les catholiques d'apprendre que les infidèles possédaient de leurs reliques. J'ai vu, dans nos montagnes de l'Auvergne, un prêtre forcé de quitter sa cure, pour avoir, dans son

église, changé la place d'un tableau, et je comprends parfaitement l'indignation des pauvres catholiques de Bassora quand on enleva de là leur tout ce qu'elle contenait, jusqu'aux cierges qu'ils y avaient placés. La seule consolation des malheureux que le sort a fait naître parmi les mahométans, est leur religion. Ils font, pour soutenir leurs prêtres et leurs églises, des efforts incroyables; parmi les choses qu'on leur ôtait se trouvaient des offrandes pieuses pour demander la santé de leurs parents, pour marquer leur mort, pour fêter leurs rares moments de bonheur. De telles reliques sont partout respectées et doivent l'être davantage quand l'église n'est point abandonnée. Depuis cet acte de vandalisme, en effet, un prêtre avait été envoyé par l'abbé Trioche lui-même, qui, en vertu de je ne sais quel droit, avait assumé l'autorité épiscopale. Les habitants, déjà si pauvres, furent forcés de donner à leur nouveau pasteur des habits sacerdotaux, et on consacra pour servir au culte les plus vulgaires instruments de ménage. Le desservant lui-même, et tous les catholiques, auxquels se joignirent plusieurs Arméniens, vinrent donc un jour me prier de faire rendre ce qui leur appartenait. Ils demandaient la restitution des objets de l'église et de ses propriétés. Ces plaintes m'avaient déjà été annoncées à Djedda par le Polonais qui était venu directement de Bassora à la Mecque, et à Bombay, par l'ancien gouverneur de la ville, Ali-Usta. Sans attacher une grande importance à leurs rapports, je craignais qu'ils n'eussent quelque fonde-

ment, et les informations que je pris ne me laissèrent aucun doute. J'essayai toutefois de m'excuser en disant que ces objets appartenaient à l'église, et que je n'avais pas à m'immiscer dans des affaires ecclésiastiques; mais on me représenta, et Agha-Barseigh lui-même déclara que l'autorité anglaise n'était intervenue qu'à la requête d'un agent français, accrédité par l'abbé de Couperie, et réclamant des objets qui légalement étaient à la France. Je fus donc obligé d'écrire à l'abbé Trioche pour lui adresser des représentations et pour l'engager à faire les déclarations nécessaires, afin qu'on ne soupçonnât pas que le gouvernement français eût autorisé de tels procédés. J'avais d'autant plus le droit de lui faire cette invitation, que l'ambassade l'avait prévenu de mon arrivée, et lui avait annoncé que je devais ne pas négliger la protection des catholiques. M. Trioche, dont l'éducation avait été faite très-imparfaitement à Bagdad, et qui n'avait certes pas le talent de son prédécesseur, s'appliquait surtout à suivre ses errements; il pensa qu'il pouvait me traiter comme l'abbé de Couperie avait fait M. Vigouroux, et me répondit en avouant que c'était comme agent français qu'il avait pris une propriété française; il m'engageait à ne pas me mêler des affaires de l'Église et ne ménageait pas les menaces indirectes. En conséquence, j'avertis officiellement l'agent anglais qui administrait ces biens que, comme consul de France, j'en prenais charge dès le moment, et il n'osa refuser. Il me pria cependant d'attendre qu'il eût écrit

au colonel Taylor, dont il était mandataire. Restait l'envoi des objets appartenant à l'église, et comme ils étaient entre les mains de l'abbé, il refusa de les expédier. Je m'en souciais peu, mais il m'importait de constater devant la population que le gouvernement n'avait que faire dans cette spoliation. J'envoyai en conséquence une lettre au colonel Taylor par laquelle je le sommais de rendre les objets pris par son ordre et par ses agents dans un établissement français, sans qu'on eût fait aucun inventaire, et sur la demande d'une personne qui, si elle dépendait d'une autorité française, ou était envoyée par elle, ne devait pas, aux termes des règlements, recourir à une protection étrangère, mais au gouvernement local. Je le prévenais que s'il ne se conformait pas à ma demande, j'enverrais au gouverneur général de l'Inde copie de l'acte que je lui adressais, et réclamerais que l'on mît opposition à son traitement jusqu'à concurrence des valeurs enlevées. Cet acte n'eut aucune suite parce que je reçus peu après une lettre de l'évêque d'Alep, qui venait à Bagdad comme visiteur apostolique, et me priait d'attendre son arrivée avant de poursuivre, ce que je me hâtai d'accepter. Mon but en effet était rempli : j'avais prouvé aux catholiques que le gouvernement n'avait pas suggéré l'acte dont ils se plaignaient; j'avais prouvé qu'il les protégeait tous également, et que je n'avais pas mission d'assujettir les Orientaux aux Latins. enfin, je m'étais pour ainsi dire émancipé en montrant que je ne craignais pas plus d'attaquer le résí-

dent que toute autre personne qui s'écarterait des formes ordinaires de la justice, et leur substituerait son bon plaisir. Dans tout cela cependant, il ne s'agissait pas d'une grosse somme : les biens de l'église rapportaient environ mille francs par an. Je fis venir les principaux des catholiques, qui formèrent une espèce de fabrique. Ils résolurent de donner un tiers du produit au prêtre que l'abbé Trioche envoyait à l'aventure, de laisser un tiers pour les réparations des bâtiments, et un tiers comme fonds pour les besoins urgents et pour les pauvres. M. Trioche exigeait qu'on lui envoyât le produit de ces biens en entier, et ne permettait même pas qu'on réparât les bâtisses.

Le fait que je viens de rapporter a en lui-même peu d'intérêt, mais j'ai voulu montrer en quoi consiste souvent notre protection; j'ai voulu montrer que, si elle donne de l'influence à la France, elle ne laisse pas de causer de l'embarras à ses agents. Si elle est exercée, comme il arrivait à Bagdad, par des personnes qui, par ambition ou par exaltation religieuse, veulent donner la suprématie à un parti, elle dégénère en tyrannie et rend odieuse la nation protectrice. J'indiquai à l'ambassade le moyen d'empêcher la domination dont on se plaignait : il consistait à obtenir de la Porte un ordre par lequel on ouvrirait de nouveau l'église chaldéenne de Bagdad, que l'abbé de Couperie avait fait fermer. Réduits à une seule église, où dominait un prêtre latin, les pauvres Chaldéens se voyaient privés des cérémonies auxquelles ils étaient accoutumés dès leur en-

fance. Les prières n'étaient plus dans leur langue, les pasteurs n'étaient plus des compatriotes, qui leur plaisaient davantage; ils se plaignaient aussi d'exactions contre lesquelles ils se seraient défendus si elles eussent été imposées par un de leurs prêtres. Mais les Latins voulaient leur soumission et leur conversion obligée; je ne croyais pas que la France fût intéressée à ce qu'on les obtînt, et je voyais de graves dangers dans la compulsion. En effet, l'abbé Trioche, ayant donné quelques ordres qu'on n'exécuta pas, menaça un jour de fermer l'église aux récalcitrants. S'il l'eût fait, qui sait à quelles extrémités se serait portée cette population? L'église chaldéenne est aujourd'hui ouverte de nouveau, et si, par mes remontrances, j'ai contribué à ce résultat, je ne regrette nullement le temps que m'ont fait perdre ces discussions.

Les Chaldéens, qui forment la population catholique de Bassora, paraissent se rapprocher un peu des Grecs pour les formes extérieures du culte. J'affectais d'assister à leurs cérémonies, et me trouvais le dimanche à la messe. Tout se disait en chaldéen et les chants étaient les plus discordants que l'on puisse entendre; cependant, par égard pour moi, le prêtre, qui savait le turc, lisait l'Évangile dans cette langue. J'appréciais cette politesse sans lui en avoir la moindre reconnaissance. Autant l'Évangile a de grandeur dans sa simplicité, quand on le lit en latin ou en français, autant il paraît bas et trivial en turc, tant il a été mal traduit. Il existe, parmi ces Chaldéens, une coutume touchante : c'est, quand ils sont dans une église fran-

çaise, de prier non-seulement pour leur seigneur le roi des Français, mais d'ajouter des vœux pour *leurs frères* les rois chrétiens de l'Europe. Ce n'est qu'au pied de l'autel qu'ils laissent échapper cette protestation, à la fois si simple et si énergique, contre leurs oppresseurs. Les baptêmes se font comme chez les catholiques; les mariages empruntent beaucoup de cérémonies aux Orientaux. Il s'en fit un pendant que je me trouvais à Bassora, et j'y prenais quelque intérêt, car la future était légalement Française. Un matelot avait déserté en Turquie, et, après avoir vagabondé assez longtemps dans ce pays, était devenu cuisinier de M. Manesty, et avait épousé une femme venue de Bagdad. Celle-ci, restée veuve avec une jeune fille, était d'une grande beauté, et ne tarda pas à se remarier; elle perdit son nouvel époux et passait pour un assez mauvais sujet, si bien que le prêtre avait grand'peur qu'elle ne vendît sa fille à quelque Turc. Il chercha en conséquence à la marier au plus tôt, quoiqu'elle n'eût pas tout à fait douze ans, âge obligé dans l'Église chaldéenne. Les fiançailles durent quarante jours, qui se passent en réjouissances, et pendant lesquels le futur considère comme sienne la maison de sa fiancée. Le jeune ménage reçoit pendant ce temps des cadeaux de ses amis, qui lui aident à monter sa maison, où la mariée est conduite après la cérémonie. Alors on va leur faire visite, et pendant trois jours on n'entend que les sons du tambour de basque et de la viole. La nouvelle épouse se pare de tous les joyaux qu'elle

peut se procurer, et se tient près de son mari, qui lui-même quitte, dans cette circonstance, son triste turban noir, et est autorisé à porter celui des Turcs. On lui passe autour du cou un ruban auquel est suspendue quelque relique. Il m'a semblé que ces cérémonies s'éloignaient bien moins des nôtres que celles que j'avais observées chez les catholiques des bords de la mer Noire, et je l'attribue à plusieurs causes. La première est la longue résidence de missionnaires européens dans ce pays, puis la protection puissante dont ils ont joui. On pourrait peut-être ajouter que l'origine des gouverneurs qui, pour la plupart, étaient nés dans les montagnes de la Géorgie ou de l'Arménie, leur faisait traiter les chrétiens avec plus d'indulgence que dans d'autres provinces. Ils étaient certainement moins misérables à Bagdad et à Bassora que partout ailleurs, et il n'est pas étonnant qu'ils ne se conformassent pas avec autant de scrupule aux coutumes de leurs maîtres. Pour la confession, elle avait lieu à chaque instant et partout où le prêtre se trouvait; on eût dit que ces pauvres gens n'osaient la remettre au lendemain, tant ils étaient peu sûrs de l'avenir. La mort est malheureusement ce dont j'ai été le plus souvent témoin. Les catholiques enterraient dans l'église, et leurs funérailles ressemblaient aux nôtres, si ce n'est qu'on se hâtait davantage d'ensevelir le corps, soit que l'on craignît la putréfaction, soit que l'on eût pris cet usage des mahométans. L'enterrement dans une église, quand on n'y peut apporter aucun ordre ni aucune précaution,

inspire un sentiment d'horreur que l'on ne saurait exprimer. La contagion avait fait naguère périr la plus grande partie des catholiques, et les fosses avaient été remplies sans que l'on pût donner à chaque victime un cercueil. Quand on creusait une tombe nouvelle, c'était au milieu de débris et d'ossements qui étaient repoussés à la surface, et montraient ce que deviendrait bientôt le corps qu'on allait ajouter. Les habitants me paraissaient peu accessibles à ces réflexions, et le soin des parents du défunt consistait surtout à donner les marques extérieures du plus grand désespoir.

Peu de Chaldéens sont de Bassora même; la plupart viennent de Bagdad, où les avait poussés la mauvaise fortune et d'où elle les a chassés. Dans leur pays, en effet, dans les montagnes des environs de Mossoul et de Kercout, il n'est pas rare que les mahométans se précipitent dans leurs villages, égorgent indistinctement les hommes et les femmes et vendent les enfants. Ces scènes se sont renouvelées récemment, et on s'en est indigné. Hélas! c'est là l'état normal de la plus grande partie de la Turquie; ce qui étonne, c'est que tant de temps ait été nécessaire pour qu'on s'en aperçût en Europe. On n'agissait pas autrement en Grèce; j'ai appris et raconté des scènes semblables dans l'Anatolie; l'abbé de Couperie a racheté, aux frais de l'Église et du gouvernement, assez de femmes et d'orphelins pour qu'on le sût à Paris. J'avais chez moi un jeune domestique que j'avais pris à Bombay, et qui avait vu, quand il n'avait que dix

ans, égorger son père et sa mère, piller sa maison et incendier son village. Il était venu en mendiant jusqu'à Bagdad, où les Turcs s'étaient emparés de lui; puis il s'était enfui à Bassora, puis à Bombay; puis il revenait vers son pays, parce qu'il espérait quelque protection. Telle est la vie de bien de ces malheureux; aussi la mendicité ne leur paraît pas honteuse. Qu'un négociant fasse banqueroute, il mendie; qu'un particulier ou un fonctionnaire soit dépouillé par le pacha, il mendie; Ali-Usta, pour cacher son argent, avait, comme je l'ai dit, mendié dans toute la Perse, et en parlait comme d'une chose fort simple. J'ai vu partout en Asie, dans les villes de l'Inde où ils espéraient trouver des coreligionnaires riches et généreux, des chrétiens de toute secte et des juifs venir demander la charité; les uns voulaient racheter leur famille esclave, d'autres reconstruire leur village et leur église; ceux-ci étaient envoyés par la communauté afin de recueillir de l'argent pour payer un impôt, ceux-là étaient députés dans le même but par un couvent. Qui a vu tant de misères humaines, rend grâce au ciel d'être né dans un pays où il y a des lois, où, si toutes les infortunes ne peuvent être soulagées, elles inspirent du moins de la compassion. Non-seulement les chrétiens, mais presque tous les habitants de Bassora, ne se trouvaient dans cette ville que par suite de désastres publics ou d'infortunes privées; l'insalubrité du climat les aurait empêchés de s'y fixer volontairement.

Des prêtres catholiques s'y étaient cependant main-

tenus, et l'un d'eux y était resté sans accident une dizaine d'années lorsqu'il succomba; l'abbé Trioche y a demeuré le dernier pendant quelque temps; puis, après avoir laissé la population sans pasteur pendant des années, on avait envoyé, à ses risques et périls, un prêtre nommé Kaz-Hanna, que je trouvai à mon arrivée; c'était un homme fort intelligent et qui me fut d'un grand secours. Sans lui, il est probable que, lorsque j'eus des discussions avec le résident, aucun chrétien n'aurait osé entrer à mon service. Il est probable que nul des négociants n'aurait été assez hardi pour me faire une visite; que j'aurais eu des querelles continuelles avec le gouverneur et ses officiers. A plus forte raison se fût-on gardé de m'instruire des particularités qui pouvaient m'intéresser, de me faire connaître les intérêts divers qui s'agitaient et auxquels j'étais obligé de me mêler. En France, les particuliers et le gouvernement lui-même ignorent qu'en Asie on est forcément compromis dans toutes les affaires, quelque peu de désir qu'on en ait, parce que l'on n'obtient de sécurité que par la crainte. En vain, à Constantinople même, l'ambassadeur est-il entouré de serviteurs, d'interprètes, de secrétaires; ne voit-on pas qu'il est souvent obligé d'abandonner les plus graves affaires pour apaiser la plus sotte des querelles? L'événement le plus trivial lui donne et lui fait perdre du crédit. Je connais un chargé d'affaires qu'on a fait lever à trois heures du matin à cause d'un délit de chasse; un autre qui a été insulté et frappé par un

soldat sans obtenir satisfaction. On doit comprendre, qu'excepté dans les lieux où se trouve un assez grand nombre d'Européens, des désagréments de ce genre se présentent à chaque instant. Ils ne m'ont pas manqué; mais, avec le secours et les avis de Kaz-Hanna, ils se sont terminés sans suites fâcheuses. Pendant plus de deux ans de résidence, je n'ai pas eu à demander le secours de l'ambassade. Outre que j'étais bien éloigné pour qu'elle pût me venir en temps utile, j'avais, comme je l'ai dit, très-peu de confiance dans son habileté, et je craignais que son intervention ne me servît moins qu'elle ne me nuirait. Kaz-Hanna n'était pas d'ailleurs un lettré; il avait été marchand de tabac, avait fait faillite, était entré dans l'Église, enfin, avait perdu sa femme (car le mariage est autorisé, chez ces prêtres, par la cour de Rome, et ce n'était pas une des moindres douleurs de l'abbé de Couperie), et avait marié sa fille unique. Pendant son séjour à Bassora, le pacha de Mossoul avait fait saisir son gendre, et il vint, dans un grand état d'agitation, réclamer mon appui. J'écrivis à Méhémed-Pacha une de ces lettres que l'intention qui les dicte peut seule faire excuser; je le menaçais de toute ma colère, comme si j'eusse été un puissant personnage; je lui faisais craindre les démarches de l'ambassade près de la Porte, comme si j'avais ignoré que, dans le cas où elle en aurait fait, elle avait peu de chances d'obtenir une satisfaction réelle. Mais Dieu a fait de l'ignorance la compagne de la barbarie; le pacha fut effrayé et relâcha sa victime.

Bien des fois quand j'avais réussi dans ce que je désirais, j'ai écrit au ministre ou à mes amis que le succès me faisait rougir; c'est qu'en effet, dans ces pays, les actes même de justice et de charité ne s'obtiennent que par la fourberie et le mensonge.

CHAPITRE XI

Gouvernement de Bassora. — Officiers de l'administration. — Justice. — Mollahs. — Banquiers.

—

Le gouvernement de Bassora était, comme j'ai dit, entre les mains d'un mutselim; mais son autorité était fort limitée, parce que la puissance réelle appartenait aux Arabes et à leur chef *Tajib-Oglou*, autrement nommé *Mehemed-ben-Tajib*, qui avait le titre de scheik de Zobeir. Zobeir est une ville tout à fait arabe, située à environ quatre lieues de Bassora, et que j'avais visitée en 1825. J'avais fait ce voyage en compagnie du médecin de la résidence, le docteur Scott, et nous avions trouvé beaucoup mieux que nous ne supposions. De fortes murailles en briques cuites entouraient la cité, et, dans l'intérieur, nous avions remarqué de très-belles maisons, quoiqu'il y

eût une quantité de huttes pour le peuple. Du reste, Zobeir est la seule ville vraiment arabe que j'aie vue dans le désert. Derayeh, Lassa, El-Khatif et Gren ne sont pas toutes entourées de murs, ou elles renferment une population mêlée. A Zobeir, il n'y a au contraire pas un individu qui ne soit Arabe; on y vend de la chair de chameau, on y mange des sauterelles, et on ne remarque aucun de ces oripeaux qui forment le luxe oriental; les juments sont, comme sous les tentes, placées près du maître, et semblent faire partie de sa famille. Le vêtement de tous est une chemise bleue, quelquefois une robe de soie, un mouchoir de laine bariolé pour couvrir la tête, un burnous et deux ceintures en poil de chameau, l'une pour ceindre les reins, l'autre pour entourer la tête. Les enfants sont dans un état complet de nudité et horribles quand on les voit courir avec leurs longs cheveux hérissés, leur corps de couleur de suie et jetant des cris sauvages. C'est ainsi qu'ils se présentèrent devant nous, curieux qu'ils étaient de voir des Francs, tandis que les femmes, la figure découverte, poussaient un cri guttural que l'on ne peut imiter. Les personnes que nous allâmes voir nous reçurent avec cette gravité fière et digne qui est le caractère distinctif de leur nation, et nous offrirent du café avec une générosité inconnue des Turcs. A chaque nouvel arrivant, ils remplissaient ces petites tasses que l'on connaît, et quand nous traversâmes les rues, nous fumes forcés de nous arrêter plusieurs fois pour en prendre encore. L'espace

qui sépare Bassora de Zobeir est un désert que l'eau ne fertilise pas, et qui, chaque soir, se couvre d'une couche de nitre qu'aux approches de l'hiver, et quand le vent a été vif pendant la journée, on prendrait pour de la gelée blanche. On voit cependant d'immenses canaux qui vont à la mer pour y porter les eaux versées par les débordements de l'Euphrate. Quand, par qui ces vastes travaux ont-ils été faits? Remontent-ils à une haute antiquité et présentent-ils les restes du Pallacopas cité par Arrien? Les doit-on à la munificence des califes, ou sont-ils semblables à ceux que l'on creuse chaque jour, qui servent à la navigation et à l'irrigation, et dont les dimensions ne sont pas moins extraordinaires? Si cette dernière opinion était la plus vraisemblable, si, de ce que les canaux actuels sont entretenus, vont à plusieurs dizaines de lieues dans l'intérieur, on doit conclure que tous ont été formés et entretenus de la même manière, il faut reconnaître parmi ces Arabes qui paraissent si divisés, qui sont en guerre perpétuelle, une organisation, un ordre, des traditions dont nous n'avons pas d'idée. Ces barbares ont donc créé ce qui ferait le plus grand honneur aux peuples civilisés. Au bas du fleuve on profite des marées pour utiliser ses eaux ; plus haut, tantôt on joint l'Euphrate au Tigre par des tranchées assez larges et assez profondes pour que le steamer du colonel Chesney ait pu y passer ; d'autres fois on fait aux fleuves des saignées si grandes que les voyageurs les considèrent comme des rivières distinctes. Je doute que

la Hollande ait rien à comparer à cela. Les environs de Zobeir ont cependant quelques jardins, c'est-à-dire que de riches habitants parviennent, à force de soins, à faire croître quatre ou cinq dattiers; si, près de là se trouve une source d'eau saumâtre, ils font bâtir une terrasse et vont le soir s'y établir pour fumer et se reposer. On remarque aussi quelques melons d'eau dont les tiges se traînent péniblement sur le sable, et dont les feuilles sont décolorées par la poussière. Du reste, les Arabes ne vivent pas toujours dans la ville; souvent ils l'abandonnent, soit à cause de la chaleur, soit quand vient la saison des fièvres; alors ils vont sous leurs tentes dans le désert et se livrent à leurs plaisirs ordinaires, la chasse et l'équitation.

Quand je fis cette visite, Zobeir était gouvernée par le chef d'une famille puissante, dont l'histoire est liée à celle de Bassora, et donne d'ailleurs une idée trop exacte de l'état du pays pour que je la passe sous silence. Le pouvoir des Arabes était, comme pendant mon séjour, prépondérant à Bassora, et la famille des Zeir, qui les représentait, avait plus de crédit que le gouverneur lui-même. Comme ce gouverneur ou mutselim était, suivant l'usage, un Turc obligé d'acheter son emploi, le résident de la Compagnie exerçait, depuis M. Manesty, une grande influence sur sa nomination. En effet, la résidence pouvait non-seulement disposer directement de sommes considérables, mais encore elle avait un grand crédit sur les juifs, qui, à Bagdad, possèdent tout l'argent

et trafiquent avec l'Inde, et elle faisait obtenir ou refuser des avances aux divers candidats. Outre cette faculté, elle s'en réservait une autre en mettant tous les personnages de quelque importance sous le poids d'obligations particulières. Qu'un fonctionnaire eût besoin d'argent, on lui en avançait; mais s'il disait devant le divan un mot défavorable au résident, si même il ne le soutenait pas, on le poursuivait en restitution; de cette manière on n'avait à craindre sérieusement ni le gouverneur ni son entourage. La force n'était pas plus négligée que la ruse. Un jour M. Manesty eut une querelle avec les juifs et n'obtint pas satisfaction; il alla à l'hôtel du gouverneur, accompagné de ses cipayes, l'insulta et le menaça; puis fit murer la porte de sa résidence et partit, accompagné de tout son monde, pour Gren, où il s'établit. Placé là, à l'embouchure du fleuve, il empêcha les navires de commerce de remonter à Bassora; le pauvre mutselim, se voyant privé des produits de la douane, fut forcé de demander grâce. M. Manesty ne revint qu'après avoir reçu la promesse qu'on lui livrerait tous les juifs; il les mit aux fers dans sa résidence, et on assure qu'il ne les laissa pas sortir sans qu'ils eussent financé comme s'ils avaient traité avec les Turcs. Voilà jusqu'où allait le pouvoir du résident, et on comprend que si les capitulations n'étaient pas respectées, ce n'était à l'avantage ni du mutselim ni du pacha. Quant à la douane, les Anglais avaient obtenu que leurs marchandises seraient visitées seulement après avoir été débarquées à la résidence, et on con-

tinuait à agir ainsi après que le résident eut perdu le privilége de faire le commerce, et même quand il n'y avait pas en ville un seul marchand anglais. Le résident était alors le prête-nom des négociants les plus importants. Comme les droits payés par les Européens ne peuvent être arbitrairement élevés et sont moindres que ceux des indigènes, un bénéfice énorme était perdu par le gouvernement et partagé entre les marchands que protégeait la résidence, et ses agents. On comprend par là que le scheik de Zobeir devait avoir contre le résident une grande jalousie, et sous le rapport politique et sous celui du commerce qu'il faisait lui-même, et dont, en bon mahométan, il aurait voulu avoir le monopole.

Il y a une quinzaine d'années, un événement inattendu vint envenimer les haines entre le résident et la famille des Zeir, qui avait à peu près annulé le mutselim et portait une investigation téméraire sur les actes des Anglais. Une famille arabe fort puissante leur était hostile, et avait été forcée de se retirer à Mascate. L'iman avait, pour cette querelle, menacé Bassora d'une guerre qui fut heureusement assoupie. Cependant des parents des fugitifs étaient rentrés dans leur pays, lorsque l'un d'eux fut assailli près des jardins de la ville par des hommes qui voulaient le mettre sur un bateau et le conduire à Gren. Il se défendit, tomba dans la boue et y fut étouffé. Le survivant se réfugia à la résidence, où on lui donna un asile, dont il n'osait sortir par crainte des Zeir. Ce fut un motif pour le colonel Taylor d'exciter Davoud-Pacha

contre Scheik-Zeir et ses frères, et de les faire déclarer rebelles. Une expédition fut envoyée contre eux, et mon ami Ali-Usta en faisait partie; elle était aidée par la famille Tajib, ennemie de celle de Zeir, et protégée d'ailleurs par le prince des scheiks arabes, celui des Montefiks, que poussaient les Anglais. Bassora fut enlevée par les troupes du pacha; deux des frères Zeir furent massacrés dans ses murs, et un troisième parvint à s'enfuir à Alep. Il y en avait un quatrième fort jeune qui voulut remonter la rivière pour se rendre à Bagdad, et on accuse la résidence d'en avoir averti le scheik des Montefiks, qui le fit mettre à mort. Du reste, je suis certain que lorsque ces malheureux virent leur chute approcher, ils envoyèrent une partie de leurs richesses à la résidence anglaise et se plaignirent après de ce qu'on ne les avait pas restituées. Celui des Zeir qui avait atteint Alep adressa même une requête officielle au consul britannique de cette ville pour qu'elles lui fussent rendues, et le colonel Chesney reçut à Bassora un ordre de son ambassade pour qu'il s'enquît de cette affaire, ce qui n'eut aucune suite. Scheik-Salem, celui-là même qui s'était réfugié à la résidence, fit des plaintes du même genre, et prétendit qu'on lui avait extorqué jusqu'à la valeur de deux cent mille francs. L'iman de Mascate confirma ce fait en le recommandant au gouvernement de l'Inde, où Salem s'était rendu et réclamait : on ne lui répondit pas. Ces plaintes étaient sans doute exagérées si elles accusaient les agents de la résidence, et ne sauraient atteindre

qu'indirectement le résident lui-même; mais elles n'auraient jamais été faites si les agents anglais eussent été mieux surveillés et n'eussent pas pris de si incroyables licences, et, dans tous les cas, il eût été certes plus honorable de les examiner.

Méhémed-Ben-Tajib, devenu scheik de Zobéir, après l'expulsion des Zéir, s'occupa d'abord de faire raser leur maison à Bassora et à Zobéir et s'empara de leurs biens. Quoiqu'il fût en grande partie redevable de son élévation au résident, ses intérêts étant les mêmes que ceux de son prédécesseur, l'inimitié ne tarda pas à s'élever entre les vainqueurs, et devint plus vive quand il parut évident que le gouverneur était entièrement sous l'influence anglaise, comme c'était le cas à mon arrivée. Voici les motifs qui entretenaient son irritation : dans les questions de propriété, bon nombre, d'une origine douteuse, étaient réclamées par Ben-Tajib, comme appartenant à lui ou à ses protégés, et il privait le gouverneur non-seulement de leur produit, mais encore de leur redevance; il s'en appropriait d'autres sur lesquelles il n'avait aucun droit. Quand quelqu'un de ses amis était tourmenté par le fisc, il interposait son autorité en sa faveur et le faisait exempter des charges publiques; il empêchait aussi la douane de produire ce qu'on en attendait, parce qu'il permettait que les marchandises entrassent sans impôt à Zobéir, où on les portait directement de Mohamera, en évitant d'entrer à Bassora. De là, la plus grande partie allait dans toutes les directions sans que le gouver-

nement pût rien percevoir. Enfin le gouverneur n'eût pas osé punir un serviteur ou un protégé du scheik. Tous ces priviléges le rendaient de fait maître de la ville, de la tranquillité, de laquelle il était responsable moyennant cinq cents francs qu'on lui payait chaque mois. Les Anglais ou plutôt leurs agents arméniens échappaient à sa domination et prenaient aussi des propriétés sous leur protection; d'autre part, les priviléges commerciaux qu'ils s'étaient arrogés laissaient venir à Bassora des marchandises qui autrement seraient allées à Zobéir. Un motif plus puissant excitait surtout Ben-Tajib : il se considérait comme le légitime propriétaire de tout ce qui avait pu appartenir à son prédécesseur, et il ne voyait pas sans dépit l'agent de Bassora retenir le dépôt qui lui ayait été remis. Toutefois ces haines ne s'étaient pas fait jour pendant l'administration d'Ali-Usta, soit que celui-ci, qui ne payait rien au pacha, s'inquiétât peu que les impôts rentrassent ou non, soit qu'il sût mieux ménager le scheik. Sa conduite avait été prudente, car, lorsque le pacha le déclara hors la loi, Ben-Tajib, chargé de l'exécution, l'avertit et lui donna le temps de fuir. Mais, après son départ, Agha-Barseigh fut forcé d'entretenir une garde devant sa maison, de peur d'être attaqué par des Arabes, et n'osait sortir que bien accompagné. Ali-Usta m'avait donné une lettre pour ce redoutable personnage, et peut-être m'eût-elle été plus fâcheuse qu'utile, sans l'intervention d'un juif auquel j'étais également recommandé, et qui se char-

gea de la remettre en cachette. Elle ne servit pas à grand'chose cependant, tant qu'on crut à Bassora que je n'existais que par la permission du colonel Taylor; mais dès qu'on eut vu le contraire, Ben-Tajib chercha à s'appuyer sur moi, et mon crédit fut assuré. J'avais peine à comprendre en quoi je pouvais être jamais utile à un homme placé comme lui, et je l'appris plus tard : il craignait le pacha et les démarches secrètes du gouverneur; il espérait que je pourrais savoir ce qu'on tramerait contre lui. Ce scheik vivait tantôt à Bassora, tantôt à Zobéir; il avait l'air spirituel, et son avarice était extrême; il n'était pas d'ailleurs aussi ignorant que les Turcs le sont d'ordinaire et notait les événements remarquables qu'il apprenait. Pour qu'on se fasse une idée de la solidarité des Arabes entre eux, je puis citer un fait assez curieux : il connaissait parfaitement la situation d'Alger et les projets d'Abdul-Khader, et quand la première attaque de Constantine eut échoué, il m'en donna la nouvelle vingt-neuf jours après l'événement.

Quoique l'autorité résidât dans le gouverneur et le scheik, il y avait quelques postes d'une certaine importance, et le premier était celui de *masraf*, dont les fonctions consistaient dans l'enregistrement des actes et la tenue des livres de dépense. Méhémed-Tchélébi n'étant en réalité qu'un commis, ce personnage aurait pu l'embarrasser, mais pour cela il lui aurait fallu un grand courage, car l'opposition en Turquie n'est pas sans un extrême danger. Au-dessous du masraf-effendi, venait le *capitan-pacha*, qui dirigeait l'arsenal;

c'était un ancien cordonnier qui avait fait banqueroute. Les fonctions de douanier étaient remplies par le gouverneur lui-même, qui en laissait le titre à un surveillant établi à l'entrée du canal de Bassora. Le *tuffendji-bachi* était chargé de la police. Cet homme avait suivi Turki-Bilmez, et l'avait accompagné quand le pacha de Bagdad l'avait nommé mutselim dans le nord de son gouvernement, puis il s'était enfui pour vol; il s'échappa aussi un jour de Bassora, en oubliant de payer ses redevances. Le *miracor*, écuyer; et le *chiaoux-agha*, chef de la garde, vivaient dans l'intérieur, et on entretenait un certain nombre de domestiques à gages qui recevaient douze francs par mois et faisaient quelques profits. Les fonctionnaires achetaient leurs emplois et vivaient d'extorsions. Ces personnes, parmi lesquelles il ne faut pas omettre le banquier juif, ou *saraf*, formaient, avec une trentaine d'Aïtas, ce que l'on nomme les *osmanlis*. Ce nom, que l'on applique chez nous à une race, ne signifie en effet que serviteur du gouvernement. Que l'on chasse un employé, et il vient se plaindre de ne plus être osmanli; que de fois Méhémed-Tchélébi, quand il était dans un accès de crainte, s'écriait : « Moi, je ne suis pas osmanli, je suis un négociant placé ici pour compte de mon associé! » Les Arabes dédaignent ce titre, dont les chrétiens se parent avec plaisir, parce qu'il leur donne droit d'être armés. Les juifs n'ont pas ce privilége et ne peuvent être au service que comme caissiers. Si un osmanli a droit d'insolence, si avec une bonne tête et une main hardie, il peut vi-

ser à tout, en revanche ses périls sont grands; comme il passe pour un mauvais sujet et qu'il ne sert le gouvernement qu'en cette qualité, nul ne s'enquiert de son sort, et ses chefs peuvent faire de lui ce qu'ils veulent. La population est toujours heureuse s'il lui arrive malheur, car il est son ennemi naturel: Aussi on n'oserait traiter un marchand, un artisan, comme on fait un pacha et ses officiers, parce qu'on craindrait une révolte. La tyrannie ne pèse de tout son poids que sur les agents du gouvernement et sur les infidèles; une bien plus grande considération s'attache au nom de *tudjar*, ou marchand, qu'à celui d'osmanli, qui fait toujours soupçonner de mauvais antécédents. Le *cadi* et les *mollahs* ne comptent pas non plus parmi les osmanlis; le premier est nommé par le pacha de Bagdad, sous l'influence de celui de cette ville, qui est lui-même délégué de Constantinople. Toutefois, l'autorité exécutive absorbe tout, et les cadis sont à peu près impuissants aujourd'hui : ils ne jugent que les procès dont le gouverneur ne veut pas connaître, et n'oseraient prononcer contre ses protégés. Celui que nous avions à Bassora était fort pauvre, et son établissement judiciaire se composait d'une petite caisse à écrire et de deux livres; il n'avait qu'un domestique, ce qui prouve qu'il n'était pas achalandé. Les mollahs n'étaient pas non plus en trop bonne posture; une seule mosquée était fort suivie, et cela donnait assez pour entretenir l'un d'eux d'une manière décente. Mais il ne faudrait pas en conclure que la religion eût perdu de son empire : il y avait bon nom-

bre de Persans qui n'allaient pas à la mosquée turque. Zobéir renferme le tombeau d'un iman vénéré, où l'on porte de préférence ses offrandes; enfin j'avais pour voisins les agents de la mosquée de la Mecque, qui faisaient une concurrence redoutable aux desservants réguliers et qui recevaient les présents, seul traitement des mollahs.

Je n'ai jamais bien compris la hiérarchie religieuse des mahométans, mais je sais que ceux qui ont voulu l'expliquer n'étaient à ce sujet guère plus savants que moi. Le Grand Seigneur nomme le scheik-el-islam, et celui-ci les cadis et cadis-askier : voilà certainement un principe d'organisation judiciaire. Mais qui nomme, et surtout qui nomme régulièrement, au service des mosquées? J'ai vu, dans certains endroits, la population choisir son mollah; ailleurs j'ai vu le chef du pays envoyer, pour y faire le service, qui bon lui semblait; d'autres fois la mosquée appartenait à tous, et les mollahs y venaient suivis de ceux à qui ils inspiraient de la confiance. Dans cela, comme dans tout, il n'y a, ce me semble, aucune organisation, et on fait comme on peut. J'ai vu des individus se disputer à qui serait *muézim* d'une mosquée, c'est-à-dire à qui la garderait, à qui annoncerait la prière, et personne ne paraissait en droit de décider entre eux. Quant aux donations, aux legs en faveur des mosquées, on les enregistre au mékémé, ou palais de justice, et les mollahs les administrent; on assure qu'à Constantinople il y a, dans des mosquées, d'immenses trésors, ce que je ne crois nullement. Je me

défie des savants depuis qu'ils ont fait passer les *ulémas* pour une corporation puissante; tandis que ce titre s'applique à tous ceux qui pourraient avoir un avis en matière religieuse, quelle que soit leur profession; je m'en défie depuis que j'ai reconnu qu'ils avaient transformé les osmanlis en une nation; enfin, je voudrais avoir vu les trésors dont ils parlent, pour croire à leur existence. Je suis entré dans beaucoup de mosquées et n'y ai jamais remarqué de coffres pour les renfermer: je n'ai vu que des murailles nues, une natte et une tribune. Les confie-t-on aux mollahs, aux particuliers considérables? Dans ce cas, les uns ou les autres s'enfuieraient bientôt avec, et agiraient prudemment. Nul, en Orient, le prince excepté, ne peut dire qu'il a chez lui de grandes richesses, car le gouvernement ou ses agents l'en débarrasseraient promptement. Pour moi, il m'a paru qu'un mollah n'avait pas de caractère officiel; que c'était un homme sachant lire et écrire, connaissant plus ou moins bien le Coran, qui s'appliquait aux choses religieuses, établissait sa réputation par son habileté dans la controverse, par sa conduite, par ses discours. Ainsi, il acquérait un caractère de sainteté qui le faisait suivre par les fidèles; ils l'accompagnaient à la prière, et se mettaient derrière lui pour la faire; puis, quand il avait accoutumé une mosquée, il en devenait insensiblement le chef. Quoiqu'il résultât quelquefois de là un grand pouvoir, quoique le saint personnage, enrichi par les dons de ses adhérents, pût avoir du luxe, exercer de l'autorité, mettre à l'amen-

de, faire frapper, je n'ai pas vu que cette position reposât sur un droit, sur un caractère sacré conféré par un supérieur. J'ai trouvé bien moins encore que les mollahs possédassent aucune de ces connaissances que les érudits nous disent qu'ils vont puiser dans les *médresses*, ou colléges, et qu'ils eussent jamais appris, comme on prétend, la métaphysique, la logique et la théologie. Les plus habiles sont versés dans les commentaires du Coran, qu'ils cherchent à rendre aussi inintelligibles qu'ils peuvent, et savent en outre un peu de nécromancie et d'astrologie. Pour le reste ils sont aussi ignorants et non moins vicieux que leurs compatriotes. Il est, je le sais, plus agréable à l'imagination de se représenter les hommes qui se montrent avec une figure grave, une démarche imposante, un costume sévère et une barbe respectable, comme des modèles de sagesse et des puits de science; on se rappelle involontairement les vénérables ecclésiastiques qu'on a vus dans son pays. J'ai eu, moi aussi, ces illusions, et les comprends chez d'autres; l'expérience seule me les a fait abandonner.

J'ignore aussi par quel droit quatre envoyés de la Mecque possédaient de grandes propriétés à Bassora, en vendaient les produits et retournaient dans leur pays quand des successeurs leur venaient. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'ils appartenaient à un collége de mollahs qui dessert la mosquée de leur prophète. Je n'ai pu savoir s'ils recevaient une nomination directe d'un supérieur ou s'ils se nommaient entre eux. La seconde supposition me paraît

la plus vraisemblable. Tous, en effet, avaient sur les joues les trois lignes que s'impriment, au moyen d'un fer chaud, les personnes nées dans leur ville sainte, ce qui indiquait une origine commune. Ils n'étaient donc pas délégués de Constantinople, car cette ville aurait envoyé des Turcs ; ils avaient en outre la physionomie arabe et ne savaient que la langue de ce pays. Quand un remplacement eut lieu, je voulus voir leurs lettres de créance et de rappel pour connaître quelle autorité les nommait; mais on me refusa, parce que j'étais un infidèle. Méhémed-Tchélébi ne paraissait pas d'ailleurs avoir un grand respect pour ces agents sacrés, et les tourmentait souvent au sujet de leurs propriétés. Un jour qu'après des querelles que ce gouverneur et moi avions assez souvent, il était venu me faire visite, je vis arriver tout à coup les représentants de la Mecque ; ils avaient choisi ce moment pour l'implorer au sujet d'une négresse que l'on disait appartenir à un homme mort *intestat* et dont la succession allait au gouverneur, tandis que les réclamants la disaient libre. Ils avaient choisi cette circonstance pour présenter leur requête, parce que le gouverneur, se trouvant chez moi, ne pouvait refuser une grâce sans m'offenser. Elle fut accordée, mais je leur aurais supposé assez de crédit pour ne pas être obligés à une telle précaution. Je dois dire ici qu'un des agents de la Mecque allant porter à sa mosquée le produit des propriétés de Bassora, fit comme Ali-Usta et ne reparut plus. J'appris d'eux-mêmes que, quand ils ne rapportaient pas à la mos-

quée autant qu'on espérait, leurs chefs, supposant qu'ils avaient détourné une partie de leurs recettes, ne se faisaient pas scrupule de leur administrer la bastonnade.

Puisque je parle des autorités du pays, je ne dois pas négliger la plus humble, mais peut-être la plus *importante*, celle du juif nommé *saraf*, qui remplit l'office de banquier. Cet emploi, dans le nord de la Turquie, est ordinairement confié à des Arméniens catholiques ou schismatiques; en Égypte, à des coptes; dans le midi de l'empire, il appartient aux juifs. Toutes les sommes à payer ou à recevoir le sont par eux sur des bons du gouverneur revêtus de son cachet et préparés par un secrétaire. Cette opération n'est pas cependant aussi simple qu'elle le paraît. Les mahométans ont toujours une série de cachets dont la signification varie. L'un signifie qu'il ne faut pas exécuter l'ordre que l'on présente, l'autre qu'il faut traîner en longueur; celui-ci qu'il faut obéir immédiatement, celui-là qu'il faut altérer les sommes inscrites. Il arrive d'ailleurs souvent que le saraf est en avance avec le gouverneur et se dit trop pauvre pour payer suivant son ordre. C'était le cas le plus ordinaire avec Ali-Usta, qui rançonnait son juif d'une horrible façon, et voulait encore lui couper la tête. D'autre part, il faut que ce fonctionnaire soit bien dévoué à son maître, car il est initié à tous ses secrets et à tous ses vols. Méhémed-Tchélébi, outre la paye qu'on lui faisait, était encore chargé des dépenses publiques et les portait en

compte ; elles devaient être inscrites sur le registre du masraf et sur celui du saraf. Mais ces dépenses étaient enflées dans une extravagante proportion. Un jour, entre autres, on avait fait à l'arsenal des réparations qui avaient coûté seize francs ; on les inscrivit pour cent quatre-vingts. Quand de telles fraudes sont découvertes, comme le fut celle-ci, qu'un juif dénonça, le masraf et le saraf disent, pour échapper au reproche de connivence, qu'ils ont eu peur du gouverneur et obéi à ses ordres ; cette excuse est toujours admise, parce qu'elle est excellente. Un officier inférieur qui n'affirmerait pas ce que veut son supérieur serait tout au moins ruiné et fort souvent perdrait la vie. Les dépenses de Bassora étaient du reste contrôlées avec un soin extrême par le douanier et par le pacha, associés dans son exploitation, et les douleurs de Méhémed-Tchélébi étaient cruelles. A chaque instant, on tirait sur lui des traites qui dépassaient les revenus ; puis on l'exhortait à l'économie. Il se piqua d'amour-propre quand le steamer du colonel Chesney arriva et fit mettre un peu de couleur et quelques cordes aux navires de guerre de Bassora. Ils en avaient grand besoin, car ils étaient entièrement pourris et restaient sur l'eau parce qu'ils étaient échoués dans la vase ; comme l'un d'eux avait perdu un côté de son bastingage, et que le bois était cher, on l'avait remplacé par un mur de briques. Le gouverneur avait aussi fait réparer quelques brèches aux murailles de la ville, et ses soins appelèrent sur lui les reproches les plus violents. Son chef, Abdul-

Kader-Agha, le douanier de Bagdad, investi, à cette époque, du titre de capidgi-bachi, honoré par sa hautesse d'un uniforme et d'une décoration, lui écrivit, « qu'il n'avait pas acheté Bassora pour en réparer les murs ou les navires, mais pour gagner de l'argent, et qu'il entendait qu'à l'avenir on ne fît aucune dépense d'utilité publique. » Méhémed-Tchélébi, qui était fort bavard, ne tint nullement cette lettre secrète; il la communiqua en plein divan, ce qui est d'ailleurs assez l'usage oriental, et, chose singulière pour les Européens, on trouvait généralement que le douanier avait raison. Avec de telles mœurs et de tels principes, on comprend que la position d'un banquier n'est pas sans danger, et j'en avais tous les jours un exemple sous les yeux, car le négociant juif qui faisait mes affaires me le fournissait. Son père avait été à Bagdad le banquier de presque tous les pachas qui s'y étaient succédé et l'était près de Davoud-Pacha quand une horrible catastrophe l'atteignit ainsi que sa famille. Soit que cette famille eût amassé d'immenses richesses, soit que la faveur dont elle jouissait eût excité la jalousie, un jour on ordonna de la saisir; le père et ses enfants furent heureusement avertis et s'enfuirent par le fleuve; ils se trouvaient ainsi au nombre de quatre-vingt-dix fugitifs quand ils eurent rassemblé tous leurs parents. Leurs craintes cependant n'avaient pas cessé après avoir quitté Bagdad, car partout l'ordre était donné de les arrêter, mais partout aussi ils achetèrent des protecteurs et parvinrent.

heureusement à Bouchir, où le résident les prit sous sa protection. Leur malheur ne s'était pas borné à la proscription : ils rencontrèrent la peste et le choléra ; le chef de cette famille si miraculeusement sauvée la vit décimer par la contagion, dont il fut lui-même une des victimes. Alors un des frères alla à Bombay et l'autre, quand Daoud-Pacha eut été renversé, revint à Bassora. Leur maison et leurs biens avaient été saisis par le gouvernement ; cela n'empêchait pas qu'ils ne fussent encore des négociants très-recommandables et surtout plus éclairés qu'il n'est ordinaire. Si les dangers de ces sarafs sont grands, leurs bénéfices doivent être énormes ; celui qui fut victime de la catastrophe dont je parle avait été sujet à d'autres avanies, et on évaluait à près d'un million de francs les sommes qu'à diverses époques on lui avait extorquées. Tant qu'ils peuvent rester en faveur, c'est-à-dire tant que le pacha a besoin de leurs services, ils ont de fait toute l'autorité ; ils font nommer aux emplois secondaires, manient les deniers de l'État, règlent la dépense des mutselim, aident ou arrêtent leurs extorsions, décident des expéditions diverses. Tout cela n'empêche pas que les Turcs ne les traitent ostensiblement avec un grand mépris et que les chrétiens n'imitent cet exemple.

CHAPITRE XII

Agriculture et produits de Bassora. — Commerce de Bassora et du golfe Persique. — Dattes. — Chevaux. — Difficultés que les Européens rencontrent dans ce commerce.

M. Lubbert, capitaine fort distingué de notre marine marchande, est, je crois, le premier qui, depuis la paix, soit entré dans le golfe Persique dans un but commercial; on l'avait trompé sur un grand nombre de marchandises qu'on lui avait indiquées comme d'une défaite facile, et on ignorait l'impossibilité presque absolue de traiter directement avec les marchands de Bouchir, ville où on l'avait engagé à se rendre. Beaucoup de nos produits trouvent en Perse un débouché; mais l'économie de ce commerce est telle qu'un étranger, un infidèle, n'y a pas de chances de succès. Les Anglais eux-mêmes ont vainement tenté de s'y établir et ont été forcés d'abandonner la place. Une maison fort puissante de Bombay, voyant des marchands persans acheter chez elle une quantité d'étoffes pour les vendre dans le golfe Persique, pensa que si elle les en-

voyait directement, elle aurait l'avantage du marché; ce calcul, si évident partout ailleurs, se trouva démenti par l'expérience. Le commerce n'est pas en effet en Perse une chose simple, qu'un particulier puisse faire en grand d'une façon isolée et indépendante. La loi sans doute ne s'y oppose pas; mais le despotisme l'empêche. D'ailleurs les princes et les gouverneurs, aussi bien que les mollahs d'un rang élevé, le font sans trop de mystère, et permettent difficilement la concurrence. Les marchands sont obligés de se mettre sous la protection de ces grands personnages; par ce moyen, en abandonnant une partie de leurs bénéfices, en intéressant leurs protecteurs dans leurs spéculations, ils échappent aux avanies et forment un corps puissant. Le roi de Perse, quel que soit son pouvoir, n'oserait pas faire saisir un négociant comme il ferait un gouverneur. A Tebriz, le prince-royal Abbaz-Mirza, ayant voulu tourmenter des négociants liés avec les mollahs, vit fermer devant lui les portes de sa capitale et n'y put rentrer qu'après avoir fait amende honorable. Beaucoup de personnes ont connu à Paris un Persan, nommé Haggi-Youssouf, esclave de marchands de Tebriz, et qui faisait des affaires considérables. Revenu dans son pays, il fut poursuivi par ses commettants; mais il se mit sous la protection d'un mollah nommé Mirza-Mehdi, et sous celle du caïmacan; le prince, qui voulait le dépouiller, car il le supposait puissamment riche, n'osa pas le retirer de son lieu de refuge. Les petits marchands, ceux même

qui tiennent dans les bazars les plus misérables boutiques, sont également retranchés derrière un protecteur puissant. Devant une organisation pareille, il devient très-évident que les affaires directes des Européens sont à peu près impossibles, et qu'il leur faudrait pour réussir l'appui des puissances du lieu ou du prince lui-même. Ce cas s'est présenté quelquefois, mais se renouvellerait difficilement pour un marin étranger qui ne connaît ni la langue ni le pays, et ne saurait faire un long séjour. Pour qu'il ne vende rien, il suffit que le gouverneur ou quelqu'un en crédit fasse défendre secrètement de lui rien acheter. En un mot, ce commerce n'est possible que pour ceux qui se font les facteurs du prince ou des marchands du pays. Certes, les Anglais sont des négociants assez habiles, et si, aujourd'hui même, ils sont forcés de suivre la méthode que j'indique, nous nous flatterions en vain de faire mieux qu'eux. Quand leurs navires vont dans le golfe Persique ou dans la mer Rouge, c'est toujours pour le compte de marchands de la Perse et de l'Arabie ou pour celui des compatriotes qu'ils ont dans l'Inde. Je crois cette explication d'autant plus nécessaire, que, faute d'avoir été transmise où il convenait; nous nous exposons chaque jour à des mécomptes et à des pertes inutiles. Un voyageur ou un agent du gouvernement, trouvant des produits français à un prix qui laisserait de beaux bénéfices, croit qu'il ne peut mieux faire que d'en donner avis et d'en fournir la preuve; des expéditions sont faites en conséquence;

puis elles avortent, et on accuse les renseignements d'inexactitude, les marchands de maladresse et les agents publics de négligence. C'était, je pense, le cas avec le capitaine Lubbert, et j'en ai eu d'autres exemples. Quoique sa spéculation n'eût pas eu un bon résultat, la présence de ce capitaine avait cependant produit une impression très-favorable aux Français. Il ne faut pas en effet supposer que nos navires au long cours et leurs commandants ressemblent aux nombreux caboteurs qu'on voit dans nos ports de mer. Ces navires sont tenus aussi bien qu'aucun de ceux que les Anglais montrent avec tant d'orgueil dans ces parages; nos commandants, plus instruits et moins brusques que les leurs, sont, pour les Asiatiques, d'un commerce plus agréable; et quand nos matelots vont à terre, leur premier soin n'est pas d'offenser la population par leur ivrognerie. Aucune de ces remarques n'avait échappé aux habitants de Bouchir.

Je désirais, comme on peut comprendre, que la bonne opinion qu'on avait de notre marine s'accréditât, et il était de mon devoir d'empêcher qu'on lui attribuât des actes fâcheux qui ne lui appartenaient pas; il m'avait paru, pendant mon séjour à Bombay, que, par inadvertance ou peut-être avec intention, on n'était pas très-scrupuleux à cet égard. Un navire, venu de Maurice sous pavillon anglais, était allé, en 1835, chercher des mules sur la côte de Perse, près de Bender-Abbaz, et s'était perdu dans le canal avec des circonstances qui pouvaient

faire suspecter sa bonne foi. Le commandant d'un bâtiment de guerre anglais qui le reconnut ne manqua pas, dans son rapport, de le désigner comme français, et le capitaine naufragé, qui crut devoir répondre à quelques observations du commandant, ne fit aucune remarque sur cette désignation. Je n'avais point, dans ce moment, à intervenir dans la discussion, mais j'étais peu flatté de ce que le public pût croire qu'il s'agissait d'un navire réellement français. L'occasion de faire connaître aux habitants de Mascate, de Bouchir et de Bassora la différence qui existe entre un bâtiment français et un bâtiment anglais, quelle que soit l'origine de ceux qui le conduisent, s'étant présentée, je ne manquai pas de la saisir. Un habitant de Mascate, fort honorable d'ailleurs et qui est notre agent dans ce pays, avait visité Bourbon et Maurice; là il s'était arrangé avec des négociants français ou d'origine française pour acheter un navire et faire une expédition. Il entra à Bombay avec pavillon anglais et chargea pour Mascate et le golfe Persique. Un jour, des marchands de Bassora se présentèrent chez moi, et des marchands de Bouchir m'écrivirent pour se plaindre; ils disaient qu'un navire français avait chargé pour eux des marchandises et les avait vendues à Mascate. Le fait est que ce navire ayant, par suite d'un coup de vent, fait des avaries, avait été condamné à Mascate; les objets vendus étant malheureusement arrivés avant l'explication, le capitaine passait pour les avoir volés, et on le qualifiait de Français. J'écrivis donc

au scheik de Bouchir, aussi bien qu'à l'iman de Mascate, pour me plaindre à ce sujet. Quoique en fort bons termes avec la résidence de Bouchir, je crus devoir profiter de cette occasion pour rappeler la désignation officielle de français, donnée précédemment à Bombay à un navire qui ne l'était pas, et pour réclamer dans le cas présent comme pour l'avenir. Il me semblait, en effet, que si nos règlements maritimes restreignent la liberté de notre commerce, ils est juste que nous profitions de la confiance qu'ils tendent à donner à nos navires, et qu'on ne doit pas permettre qu'on leur attribue des actes que rend faciles la mauvaise organisation de la marine anglaise. Je ne suppose pas que les lettres qui exprimaient cette opinion aient été très-agréables aux autorités britanniques. Quant aux autorités locales, leur surprise fut grande de voir que je ne tenais pas à grand honneur que notre marine marchande fût confondue avec celle de l'Angleterre.

J'avais aussi grandement à cœur de voir s'élever un incident qui forçât à s'occuper de l'attribution du pavillon anglais à des navires qui appartenaient notoirement à des sujets turcs ou persans. Cette protection et les droits de douane que paient les sujets anglais de l'Inde dans les provinces turques sont deux points très-importants de droit international que l'Angleterre viole sans que la Porte s'en doute et sans qu'elle fasse des remontrances. Quand la Grande-Bretagne fit ses premiers traités avec les Turcs, l'Inde ne lui appartenait pas; il y avait ce-

pendant des relations suivies entre ce dernier pays et les provinces méridionales de l'empire ottoman. Il est donc évident que les conventions entre la Porte et les Anglais concernaient les navires venant d'Angleterre dans les ports turcs, soit qu'ils arrivassent par la Méditerranée, soit qu'ils eussent doublé le cap de Bonne-Espérance. Ces traités n'étaient pas applicables aux Asiatiques de l'Inde. Ces Asiatiques étaient soumis à un régime que des traités subséquents pouvaient seuls modifier. Pour les obtenir, il aurait fallu que l'on négociât à Constantinople, et non que des résidents sans caractère réel traitassent comme ils l'ont fait avec des pachas de Bagdad, qui n'étaient pas des souverains, mais de simples gouverneurs de province. M. Manesty, dans des transactions irrégulières, avait même poussé l'audace jusqu'à se faire concéder le monopole de l'exportation des chevaux, clause qui n'est plus exécutée aujourd'hui. Ainsi, comme on le voit, l'Angleterre avait permis à ses propres sujets de faire, en son nom et dans leur intérêt personnel, des arrangements avec des sujets non autorisés du Grand Seigneur. Quant aux Indous, elle n'a jamais eu le droit, après s'être emparée de leur pays, de les imposer à la Porte comme faisant partie de la nation qui avait traité avec elle du temps d'Édouard; c'est là cependant ce qu'elle fait chaque jour sur tous les points du golfe Persique, sans avoir pris la peine de provoquer un traité, de donner la moindre explication. La prétention est d'autant plus étrange que les Indiens, quoique sous la

sauve garde de la couronne britannique, ne sont pas, aux yeux de la loi, des sujets anglais, mais des sujets de la Compagnie des Indes. Dans l'île même de Bombay, qui, cependant, a appartenu à la couronne, la loi anglaise n'est obligatoire que pour les Européens; les gens du pays ont des juges qui décident d'après les lois du pays. L'avantage qu'ils trouvent à être jugés par des magistrats européens aussi éclairés et aussi honnêtes que ceux de l'Europe, sans être pour cela soumis à la jurisprudence britannique, qui est la plus absurde et la plus confuse du monde, ne les touche pas médiocrement. Malgré tout cela, si un individu vient de l'Inde, fût-il né en Turquie, on le fait jouir des priviléges des Européens. On donne aussi les priviléges des navires européens aux navires des Indous, et quelquefois à ceux dont les propriétaires sont étrangers à l'Inde. Il ne faudrait pas supposer que ces abus soient rares, car tous les Indiens sont présentés comme francs, et la substitution du pavillon s'étend sur le commerce presque entier du golfe Persique et de la mer Rouge. En dénonçant cet état de choses au gouvernement français, je ne pensais pas qu'il se fît le champion de la Porte, et se chargeât de faire valoir ses droits, dont elle ne paraissait pas se soucier elle-même; il était utile toutefois de montrer que la puissance qui semble affecter le rôle de redresseur de torts sur tous les points du globe, ne craint pas de se mettre en faute quand elle y trouve son intérêt. L'irrégularité devint un jour manifeste à Bassora, lorsque deux navires s'y

trouvèrent, l'un avec le pavillon arabe, l'autre avec le pavillon anglais. Tous deux appartenaient au même négociant, qui demeurait à Cangoun, sur la côte de la Perse, et chacun le savait; aussi Méhémed-Tchélébi ne dissimulait pas son dépit de ce qu'on le privait de ses droits de douane sur un de ces navires, qui devait évidemment les supporter aussi bien que l'autre; en effet, il n'avait d'anglais à bord que le pavillon; le nacoda et les matelots étaient tous Arabes sans exception. Une discussion s'engagea naturellement entre le poste de douane, à l'entrée du canal, et le bateau du capitaine, qui se prévalut de la protection britannique; les douaniers arrachèrent le pavillon anglais et le jetèrent dans l'eau. Je fis de vains efforts pour que l'agent arménien des Anglais adressât quelques réclamations; quelque légitimes que fussent les griefs du gouverneur, il n'avait nul droit de faire insulter un pavillon européen, et un pareil acte restant impuni, la sécurité des Francs était compromise. Aucune démarche ne fut faite, si bien que, d'accord avec un officier de l'armée anglaise, je fus obligé de rapporter ce qui s'était passé au commodore Pepper, qui commandait la station du golfe. Celui-ci me répondit que, comme moi, il trouvait illégal que l'on donnât le pavillon britannique à d'autres qu'à des Anglais, et que la marine militaire avait souvent fait d'inutiles représentations à ce sujet.

Ce que j'ai dit dans ce chapitre montre que le commerce du golfe, tant à Bouchir qu'à Bassora, a

surtout un caractère asiatique; que les Européens ne peuvent le faire directement sans que les habitants soient intéressés avec eux; qu'enfin leur navigation est nulle, et qu'ils se bornent à prêter leur pavillon. Du reste, outre les navires qui portent des couleurs étrangères, il y en a un grand nombre d'arabes qui ont le pavillon rouge et ne fréquentent pas l'Inde. C'est qu'en effet le commerce de Bassora est fort considérable et proportionné à l'admirable fertilité de ce pays. J'y étais arrivé au commencement de l'hiver; mais, quoique je n'y aie jamais vu de glace, le froid était assez vif pour que je fisse du feu. L'été y est d'une chaleur effrayante et bien plus grande que dans l'Inde; mais il paraît que ce passage d'une température à l'autre permet d'obtenir les productions de l'Europe et celles des tropiques. Les rives du fleuve, tous les canaux qui les coupent, sont plantés de dattiers, dont les fruits sont les meilleurs du monde. On obtient vers le nord du blé et du riz d'excellente qualité; le blé vient des environs de Soug-el-Schiouq, capitale des Arabes Montefiks, et se récolte entre le Tigre et l'Euphrate; le riz vient d'un peu plus haut, de Lemloun. L'un et l'autre sont à grand marché. Tous les fruits d'Europe, excepté la cerise, sont en abondance; on trouve de plus quelques bananes et des melons d'eau en grande quantité. La végétation est si prompte que les plantes potagères sont mauvaises et d'espèces peu variées; je n'ai vu de remarquable en ce genre que des aubergines d'une grosseur extraordinaire. Je ne

crois pas qu'on cultive les haricots autant qu'en Égypte ; mais le sol est aussi fertile sur les bords de l'Euphrate que sur ceux du Nil. Comme il y a bien plus de terre cultivable, que les dattiers sont une richesse considérable, nul doute que Bassora n'acquît une grande prospérité si les bras ne manquaient à la culture, ou si l'on osait en entreprendre de nouvelles. Le climat est le même qu'en Égypte, c'est-à-dire que pendant l'hiver on compte quelques jours de pluie, puis que le soleil reparaît chaque jour dans tout son éclat et toute son ardeur. Un Arabe fort riche, et nommé Scheik-Abdullah, avait été dans l'Inde et en avait apporté de l'indigo, qui réussissait aussi bien qu'au Bengale ; le coton d'Égypte venait également bien, mais nul n'osait le cultiver. On craignait que le fisc, qui ne prélevait qu'un droit connu sur les dattiers et les canaux d'irrigation, n'imposât arbitairement une culture nouvelle. Je pressai Scheik-Abdullah de semer de l'indigo dans une partie de ses vastes propriétés, et lui démontrai que les frais d'expérience ne dépasseraient pas mille francs. « Mille francs ! s'écria-t-il ; mais si le pacha savait que je puis dépenser mille francs en essais, je serais un homme perdu. » Il parlait par expérience, car il avait reçu cinq cents coups de bâton pour un fait moins aventureux, pour avoir été l'ami des Zéir. Malgré le peu d'inclination que j'avais de recourir à notre ambassade, je proposai au scheik de faire solliciter par elle un *bérat* de protection. Il en repoussa bien loin

l'idée, car ce n'était pas un préservatif contre le poison ou un coup de couteau, et il pensait qu'il acquerrait, par la protection spéciale de son souverain, une notoriété plus dangereuse qu'honorable. Outre les fruits ordinaires, on trouve près de Bassora des truffes blanches qu'on coupe et qu'on fait sécher comme des champignons. A une époque de l'année, vers le mois de novembre, il entre dans le fleuve une incroyable quantité de poissons; ils envahissent tous les canaux, et on pourrait les prendre avec la main. Comme il y a près de la ville des salines abondantes, on conserve ce poisson, et le peuple s'en nourrit pendant six mois de l'année sans qu'il lui en coûte pour ainsi dire rien; il se vend quelquefois deux francs les cent kilogrammes. Pendant six autres mois, les pauvres gens mangent des dattes à discrétion, et c'est au reste la nourriture qu'on préfère généralement; on ne peut par conséquent citer personne qui souffre de besoins réels. Tout le monde dort à l'air sur les terrasses, ce qui ne rend pas indispensable un appartement; ce n'est point pour se garantir du froid que l'on s'habille, car la plupart vont nus; enfin, comme on ne fait pas payer les dattes quand on en prend sur l'arbre pour manger, il est évident qu'on ne peut sentir la misère comme dans nos climats. Cette abondance de toutes choses n'empêche pas la main-d'œuvre d'être fort chère, car on n'affronte la fièvre de Bassora que pour faire fortune. Un portefaix ne gagnera guère moins de trois ou quatre francs par jour, et il en est de même de la

plupart des autres professions. J'ai vu un mendiant catholique, arrivé en même temps que moi, et qui, en six mois, avait économisé douze cents francs. Les petits marchands, ceux qui par position n'exercent pas d'états manuels, et surtout les chrétiens, qui sont généralement paresseux et fiers, ne réussissent pas aussi bien. Je puis dire que de tous les pays que j'ai visités, il n'en est pas un sur lequel le ciel ait répandu plus de biens naturels que sur Bassora, pas un où les dons de la nature soient plus variés et plus abondants, et que nul ne mérite mieux qu'on l'ait nommé le paradis terrestre. L'islamisme en a fait le séjour le plus odieux du monde.

J'ai déjà dit que je ne me chargeais de donner aucune évaluation pour les marchandises qui entrent ou qui sortent des États mahométans, parce que je sais qu'on ne peut en obtenir même d'une manière approximative. On prétend que près de cent cinquante baglos arabes ou sous pavillon anglais viennent se charger annuellement de la principale richesse du pays, de dattes, dans la rivière de Bassora; ces baglos ont un tonnage moyen de soixante tonneaux, et le nombre que l'on indique ne me paraît guère exagéré; le chargement peut s'évaluer pour chacun à environ douze mille francs, ce qui donne une valeur brute d'exportation d'environ deux millions de francs sur ce seul article. On pourrait savoir, par le prix de vente à Bombay, quelle quantité est envoyée et quel bénéfice est fait sur cette place; mais, outre qu'on n'y porte que les plus mau-

vaises qualités, qu'on emploie à la fabrication de l'eau-de-vie, les dattes entrent sans droit, parce qu'on les considère comme comestibles, et leur prix n'est pas coté. Les meilleures dattes sont destinées pour les marchés de la mer Rouge; alors elles ne forment pas seules le chargement, car on ajoute du blé et du tabac de Chiras, que l'on va chercher à Bouchir. Il est, dans ce cas, impossible d'évaluer une telle cargaison; car on ne charge à Bassora que ce qu'on ne peut prendre sur les parties du fleuve où il n'y a pas de douane, et que les transactions commerciales restent inconnues. Vers le mois de septembre, toutes les rives du fleuve sont semées de barques qui attendent leur chargement; si elles doivent le recevoir au-dessus de Bassora, elles choisissent une nuit obscure et passent en longeant la rive opposée à la ville; elles prennent les mêmes précautions pour descendre. Quand elles ne doivent pas remonter au-dessus de Bassora, toute précaution est inutile, car il n'y a plus de douane à craindre. L'on sait quels soins sont nécessaires pour recueillir les dattes. Les dattiers sont unisexuels; quand l'époque de la floraison arrive, au printemps, on va prendre la fleur du mâle et on monte pour la secouer sur les pistils des femelles; plus tard on voit se former des bouquets de feuilles vertes du milieu desquels se dégagent des siliques qui jaunissent et s'ouvrent lentement; il s'en échappe des grappes qui pendent d'une manière très-gracieuse au milieu des belles feuilles du dattier. Ces fruits, quand ils sont mûrs, sont de

la grosseur d'une belle prune, d'un vert jaunâtre taché de rouge, très-sucrés, mais sans arome. Les habitants les préfèrent à tout autre fruit, et la privation de dattes est une des plus grandes qu'ils puissent éprouver. Si on les prépare pour le commerce, on les fait sécher sur des nattes faites avec des feuilles de l'arbre qui les a portées; si elles sont d'une qualité renommée, on les conserve comme celles que nous voyons chez les pharmaciens; c'est comme cela aussi qu'on les garde pour la consommation; mais la plus grande portion est renfermée dans des sacs de nattes faits comme pour le sucre; elles s'écrasent par la pression, puis fermentent et forment une pâte noirâtre semée de noyaux, et dans laquelle on remarque de petits cristaux de sucre. Je n'ai rien vu de moins appétissant que ces dattes ainsi exposées dans les marchés de l'Arabie; ceux qui les vendent ne parviennent pas aisément à chasser les myriades de mouches qui les couvrent, et quand ils enfoncent la main dans cette pâte, ils livrent souvent à l'acheteur un mélange hideux de noyaux, de pulpe et de mouches écrasées.

Après les dattes et le blé, l'exportation la plus considérable est celle des chevaux. Vers le mois de septembre, on voit arriver de Bagdad et de Zobéir les Arabes qui les viennent vendre; à Bassora, quelques spéculateurs, mais en petit nombre, vont les chercher eux-mêmes. De vastes écuries sont bâties à une extrémité de la ville pour les recevoir. Presque tous sont destinés pour l'Inde, et

ils sont divisés en trois catégories : la première comprend ceux qui sont réservés pour le service de la cavalerie la mieux montée du monde, celle de la Compagnie; ils doivent avoir une taille déterminée, et plus élevée que ne l'est en moyenne la race arabe. La seconde catégorie est formée de chevaux de luxe, dont le prix, à Bassora même, est fort élevé; enfin la dernière est destinée aux nombreuses voitures de l'Inde. On porte annuellement à Bombay pour environ un million de chevaux, et il en va à Calcutta un assez bon nombre qui sont expédiés directement. Comme on en exporte également de la Perse, je crois qu'en attribuant à Bassora le million donné par les relevés de la douane de Bombay, on est assez près de la vérité; ce qui va de Bassora à Calcutta compterait pour l'exportation de la Perse. Dans l'Inde, le prix moyen d'un cheval étant évalué à cent cinquante roupies, on obtiendrait un nombre de chevaux d'environ deux mille cinq cents, importés annuellement de l'Arabie: Il ne faut pas supposer, en effet, que tous soient embarqués dans la ville même; tout au contraire, on cherche sur cet article, comme sur les autres, à éviter la douane, qui est fort élevée et de l'invention d'Ali-Usta. On les met donc à bord sur tous les points de la rivière. Voici la manière fort curieuse dont se font les chargements des barques arabes destinées à naviguer sur mer, et qui sont nommées baglo quand elles sont grandes, et *batila* quand elles sont plus petites. On charge à l'intérieur le blé et les dattes; sur le pont et à l'avant, on cloue une natte

d'un pied et demi de large, sur laquelle reposent les pieds de devant des chevaux; ils ont le poitrail appuyé contre une barre de bois, et leur croupe peut toucher la muraille du navire; ainsi ils ne peuvent être précipités ni en avant ni en arrière : on les place aussi près que possible les uns des autres, afin qu'ils puissent s'appuyer réciproquement. Cela n'empêche pas qu'ils ne fassent les mouvements nécessaires pour rester en équilibre quand il y a du roulis; alors ils changent, suivant le besoin, la position de leurs pieds, et, si le mouvement est fort, tous ces sabots qui frappent le pont produisent un bruit peu agréable. La natte que l'on met sous eux a pour but de les empêcher de glisser, et on a soin, pour le même motif, de les déferrer. Un palefrenier garde cinq de ces chevaux et leur donne à manger à des heures fixes; il porte aussi avec lui les médicaments qui pourraient être nécessaires. C'est chose remarquable que l'habitude que ces animaux prennent de la mer; ils souffrent quand le temps est très-gros, et on voit de l'écume découler de leur bouche; mais le mal ne leur ôte pas l'appétit comme aux hommes. Quand midi approche, ils en ont l'instinct, et, comme c'est l'heure de leur repas, ils hennissent, frappent du pied et font des efforts si violents, qu'on a grand'peine à les empêcher de briser les cordes qui les attachent. Jamais on ne les laisse se coucher, et il en est qui restent ainsi trois et quatre mois sans bouger et sans qu'ils paraissent se plus mal porter. Quelquefois cependant leurs pieds s'engorgent, mais

ce mal disparaît dès qu'ils ont marché. C'est aussi un spectacle intéressant que de les voir débarquer. De même que pour les mettre à bord, on les enlève avec des cordes; tant qu'un de ses pieds trouve de l'appui, le cheval s'agite, mais il ne fait plus de mouvement dès qu'il est suspendu. Quand on l'a fait descendre à terre et délié, il reste un moment immobile, puis il flaire le sol, hennit et cherche à recouvrer la liberté. Il faut que plusieurs palefreniers soient prêts à le retenir, et encore il arrive souvent des accidents. C'est alors qu'on peut, à Bombay, admirer l'adresse des Arabes, quand on les voit, avec une mauvaise corde et sans selle, conduire des chevaux fougueux qu'effraie l'aspect inaccoutumé des voitures. On remarque cependant que les chevaux de la meilleure race ne s'émeuvent de rien, pas même de la présence de l'éléphant; je n'ai pas pu être témoin de ce dernier fait, car la présence de ces animaux n'est pas tolérée dans l'île de Bombay. L'éducation des chevaux est facile sur les bords des fleuves, où il y a beaucoup de pâturages, et elle est cultivée par tous les Arabes qui y plantent leurs tentes. On aurait tort cependant de croire que tous les chevaux exportés de Bassora et des environs viennent de l'Arabie : bon nombre sont conduits des montagnes du Curdistan, et quand j'arrivai de la Perse à Bagdad, en 1824, je trouvai très-bien à vendre ceux que j'avais aux marchands qui font ce commerce. On considère comme les plus beaux chevaux ceux de la province de Nejd, puis ceux de la tribu des Anissé, et, en

troisième lieu, ceux de l'île de Bahrein; ceux des autres tribus n'ont pas de prééminence marquée. Quoique j'aie vu de ces chevaux, et surtout des juments dont le prix est extravagant et pour lesquels des tribus se font quelquefois la guerre, je ne chercherai point à les décrire. Les représentations faites par H. Vernet en donneraient l'idée la plus exacte, si cet habile peintre avait eu les plus beaux modèles sous les yeux. Quoiqu'il ait saisi mieux que personne le caractère de la race, il fait trop ressortir les muscles et les veines de l'animal. On reproche du reste aux produits des tribus de la Syrie, plus connus chez nous, de les avoir trop proéminents. Le beau cheval nejd à les veines de la tête bien marquées, mais le reste du corps a la même apparence que celle de la gazelle, et ses contours sont si gracieux que son aspect cause une singulière illusion. Il paraît de petite taille, et il faut s'approcher et le mesurer pour reconnaître que l'on se trompe. J'ai remarqué aussi que les peintres ne donnent jamais aux chevaux arabes, et surtout aux juments, attachés près de leur maître, cette apparence très-singulière de fatigue et presque de maladie qui cependant est caractéristique. Voyez près d'une lance qu'elle semble garder une haridelle dont la queue est mal fournie, qui porte la tête basse, tandis que de son cou s'échappe une longue et rare crinière; que son maître l'appelle, et le fidèle animal tressaille aussitôt, ouvre de larges naseaux, redresse ses oreilles; dès qu'on le monte, il tient la tête et la queue élevées, et part rapide comme le vent.

Le cheval arabe, au lieu d'incliner la bouche vers le poitrail, porte la tête horizontale; il ne montre pas de ces ardeurs auxquelles succède l'épuisement; il prend l'allure que veut son maître, dont il semble comprendre les ordres; si son cavalier tombe ou descend, il s'arrête près de lui, même au milieu d'un combat. On considère comme signes de bonne race, que le dos d'un cheval soit parfaitement horizontal depuis le garrot jusqu'à l'origine de la queue, que les cuisses soient bien écartées, que la partie inférieure de la tête ait quelque analogie avec celle du chameau, c'est-à-dire qu'on puisse aisément introduire le poing sous la mâchoire, ce qui prouve de la facilité dans la respiration. Bien d'autres caractères sont observés que je ne connais pas, et qu'il serait fastidieux d'énumérer. Du reste, les Arabes sont, je crois, tout aussi habiles que nos vétérinaires pour soigner les chevaux. J'en ai vu donner la couleur blanche à des jambes brunes ou noires; d'autres enlever avec adresse la cornée qui s'épaississait sur l'œil, faire disparaître, pour quelques jours, le mal incurable que les Anglais nomment *spavent*. Ils s'entendent admirablement à brûler et à arracher les dents pour tromper sur l'âge, à souffler la peau pour figurer l'embonpoint, à teindre le corps et les crins pour donner une apparence plus agréable. Le prix des plus beaux chevaux est d'environ deux mille cinq cents francs; mais j'en ai vu vendre jusqu'à quinze mille dans l'Inde. Le scheik des Ben-Ilam avait une jument qui vivait dans sa tente, et pour laquelle il soutint une guerre contre le

pacha de Bagdad; qui voulait s'en emparer, et qui, n'ayant pas réussi, en avait offert vainement vingt-cinq mille francs. Quand le scheik de Zobéir fut de mon temps assassiné, on éprouva une grande inquiétude jusqu'à ce qu'on eût retrouvé sa jument. Je ne crois pas que les qualités qu'estimaient chez elle les Arabes fussent appréciées chez nous. A voir cette noble bête, on l'aurait prise pour le Rossinante de don Quichotte; et Ben-Tajib, qui était maigre comme tous ses compatriotes, et dont le nez était fort proéminent, ne représentait pas mal lui-même le héros de la Manche. J'ai vu aussi des juments envoyées par l'iman de Mascate au roi Guillaume d'Angleterre; quoiqu'on les estimât beaucoup en Arabie, on les trouva fort misérables en Angleterre. Cependant les individus des meilleures races d'Europe feraient, je crois, difficilement ce que font les chevaux arabes. Ainsi j'ai assisté en Perse à une course de chevaux, et il ne s'agissait pas de choisir pour cela le meilleur terrain, de prendre toutes les précautions contre les accidents; il ne s'agissait pas non plus de courir quelques minutes. Le point de départ était à la distance de sept *fersangs*, c'est-à-dire de dix à onze lieues, à travers des rochers et sans route bien tracée; le vainqueur arriva en une heure. Quand sir John M'Neil était médecin de l'ambassade anglaise à Téhéran, il alla porter des secours à un de ses compatriotes malade à Ispahan, et m'a dit être arrivé en quatre jours avec son cheval; la distance est d'environ cent vingt lieues. On m'a montré, dans les écuries de Feth-

Ali-Schah, le cheval arabe sur lequel ce prince vint de Chiraz pour succéder à son oncle, et fit le trajet d'une manière bien plus extraordinaire, s'il faut s'en rapporter à Malcolm, car il ne mit que sept jours. Cette faculté de marcher longtemps sans s'arrêter, et leur plus grande sobriété, font surtout estimer les chevaux de la province de Nedj. Le Polonais que j'avais vu à Djedda, et qui avait traversé ce pays en venant de Bassora, attribuait ces qualités à l'éducation des chevaux et à la difficulté de les nourrir. Suivant lui, il fallait qu'ils s'habituassent à l'eau saumâtre, et vécussent d'une espèce de chardon, seule plante qui se trouvât dans ces déserts. Des animaux très-fortement constitués pouvaient seuls résister à ce régime. Comme le cheval est un objet d'exportation, on tient beaucoup plus aux femelles qu'aux mâles; les Arabes de distinction ne montent même jamais ces derniers, mais ils cherchent à faire produire aux premières le plus possible; à peine ont-elles mis bas, qu'ils font saillir de nouveau. Ils apportent un grand soin au choix de l'étalon, et il arrive assez fréquemment qu'ils provoquent l'avortement, s'ils ont des doutes sur le produit qu'ils attendent. Ils ne connaissent que les chevaux entiers et les montent le plus tôt possible, car ils prétendent que par ce moyen ils sont beaucoup plus tranquilles et plus doux. En effet, on n'en voit guère qui ruent ou qui mordent, et que l'on doive, suivant l'usage dans nos haras, enchaîner comme des tigres ou des lions.

Bassora était autrefois le centre du commerce des

perles que l'on pêche à Bahrein, et qui sont, à ce qu'on assure, les plus belles du monde. Elles vont aujourd'hui à Bombay, où l'on choisit les meilleures pour les envoyer en Europe, tandis que les petites sont portées en Chine, où elles entrent dans des compositions médicinales et se vendent au poids. Je n'en ai vu que fort rarement de remarquables. Il est vrai que les marchands qui en apportent les cachent aussi soigneusement que l'or, car ils craignent l'autorité; mais il m'a semblé que si cet article était commun, le prix n'en serait pas aussi élevé. Voici les renseignements qu'on m'a donnés sur cette pêche. Les bateaux destinés à la faire se rassemblent à Bahrein et paient un droit au scheik, puis se rendent sur les lieux et envoient des plongeurs armés d'un couteau destiné à détacher les huîtres. On a fort exagéré le temps que ces plongeurs pouvaient rester sous l'eau, en le portant à quatre ou cinq minutes; je crois être certain que les plus habiles n'y restent au plus qu'une minute. Ils se bouchent les oreilles avec du coton imbibé d'huile, dont ils introduisent aussi quelques gouttes dans la bouche et dans les narines, pour empêcher l'irritation que cause l'eau de la mer. Quelquefois ils pêchent pour eux-mêmes, d'autres fois ils sont employés par des spéculateurs. Dans le premier cas, ils travaillent à la part, c'est-à-dire qu'une moitié du produit est pour le bateau, et que l'autre est divisée en autant de parts qu'il est nécessaire pour que chacun soit traité d'après les conventions d'engagement. Si le bateau est loué par un

marchand, comme c'est ordinairement le cas, on convient d'un prix que l'équipage se partage proportionnellement; puis les huîtres sont divisées en deux parts, dont l'une va au négociant et l'autre à l'armement. Il y a, m'a-t-on assuré, près de cent bateaux qui pêchent ainsi vers la fin de septembre. Souvent on ne trouve rien dans les coquilles, mais il arrive aussi que les meilleurs lots peuvent tomber aux plus malheureux. Cette pêche inspire un grand intérêt à cause de cette espèce de loterie, et on y fait des paris considérables. Du reste, elle n'est pas sans danger, à cause des requins qui viennent attaquer les plongeurs; on cherche à les éloigner en faisant du bruit, et il arrive même que des Arabes soient assez adroits pour les percer de leur couteau lorsque le monstre se retourne pour les saisir; le plus souvent cependant l'homme est la victime, et quelquefois la pêche devint impossible. J'ai cherché à connaître, comment, après avoir retiré les perles des coquilles, les Arabes s'y prenaient pour les percer et en faire des chapelets; leur procédé est aussi simple qu'ingénieux : ils prennent un morceau de bois d'un tissu spongieux, et, sur sa surface plate, ils font des trous sphériques avec un couteau; ils placent les perles, que l'on compte avant de les leur confier, de manière à ce qu'une petite portion pénètre dans les trous pratiqués, puis ils mettent le tout dans un peu d'eau. Le bois alors se gonfle et serre les perles avec assez de force pour qu'on puisse les percer avec une pointe de fer que l'on fait tourner au moyen d'un archet.

Pour les détacher après l'opération, il suffit de laisser sécher le bois.

Autrefois Bassora exportait de l'eau de roses, des confitures et de l'anisette fabriquées dans la ville, mais il ne reste presque plus de traces de cette industrie. J'ignore d'où vient la supériorité incontestable de son eau de roses, que l'on essaie vainement d'imiter en Perse. Les confitures étaient en grande partie faites avec l'écorce de l'orange amère, mais on conservait aussi des poires, des pommes et des abricots. Excepté les oranges confites, tout ce que l'on produit est inférieur à ce que nous avons en Europe. L'anisette est faite par les chrétiens et les juifs avec des dattes qu'on fait fermenter dans l'eau ; mais la distillation donne lieu à tant de désagréments, elle est pour la police un moyen d'intervention si commode, que l'on ne saurait l'entreprendre sur une grande échelle. L'anis, que l'on fait distiller avec les dattes fermentées, se trouve en abondance et à l'état sauvage dans les campagnes. Quand les Hollandais fréquentaient le golfe Persique, ils achetaient une assez grande quantité de ces trois produits, dont la fabrication a diminué depuis qu'ils ont abandonné leur factorerie, qui, comme la nôtre, tombe en ruines à Bassora, et depuis que leurs navires n'entretiennent plus les relations autrefois assez actives entre cette ville et Java. On exporte aussi du sel pour l'Inde, et j'ai vu expédier certaines marchandises européennes qui venaient par la Syrie, des comux de la Méditerranée travaillés en Italie, et des verreries de Bohême ; j'ai vu

même envoyer à Calcutta de nos assiettes en terre de pipe. La seule portion de ce commerce qui eût quelque valeur, les coraux, a pris la route de Suez depuis qu'elle s'est ouverte.

Bassora reçoit à l'importation des fruits et du tabac de la Perse; de l'indigo, du sucre, des épices, du fer, des étoffes anglaises et indiennes, des diverses parties de l'Inde; du café et des esclaves de la mer Rouge. Une très-faible partie de ce qui entre dans cette place y est consommée, le reste est dirigé vers Bagdad, où l'on envoie également des dattes et du sel. Toutes ces opérations se font à des époques déterminées, que règlent les saisons et la mousson. Les premières dattes sont recueillies au mois de septembre et portées dans la mer Rouge. Comme on ne peut pas entrer dans cette mer quand le vent du nord domine, on ne part plus après la fin de janvier. On ne se rend dans l'Inde que lorsque la mousson du sud-ouest est à peu près passée, c'est-à-dire vers le mois d'octobre; si la traversée est heureuse, on peut faire deux voyages dans une saison. Les navires entrés dans la mer Rouge sont retenus jusqu'en mai, et, pendant ce temps, vendent leur chargement et en achètent un nouveau; ils ne font qu'un voyage, qui dure environ un an. Ceux qui sont allés à Bombay ont soin d'en partir avant la fin de mai, de peur de la mousson du sud-ouest; ils reviennent à Bassora au milieu de l'été. Pour se rendre à Bagdad, il faut aussi attendre le moment favorable, c'est-à-dire une élévation assez considérable des eaux, et elle a lieu vers le mois de

juin. Tous les bâteaux destinés aux marchandises se réunissent et forment une flottille qui se nomme *car*. Ainsi assemblés, leurs matelots et leurs passagers sont de un à deux mille, et peuvent par conséquent se défendre contre les maraudeurs arabes. Il n'y a moyen de passer avec une parfaite sécurité d'une de ces villes à l'autre qu'en suivant le *car*, mais il faut de la patience pour ce voyage, qui dure une quarantaine de jours. Le départ de la flottille a lieu au plus trois fois par an, mais est toujours déterminé par l'arrivée des navires du Bengale. L'indigo est récolté, comme on sait, à la fin de l'année; alors aussi tous les navires de Bouchir, de Mascate, de Bender-Abbaz, de Bahrein et de Bassora sont à Bombay. Le premier produit de leurs marchandises est, par des négociants juifs ou musulmans, transmis à Calcutta et employé à acheter l'indigo. Les correspondants du Bengale, chargés de ces achats, louent un ou deux navires, dont les capitaines sont presque toujours les mêmes et ont la pratique du golfe Persique; c'est par eux que l'on expédie. Ils partent du Bengale au mois de février, et arrivent à Bassora vers le mois de juin, après avoir touché à Mascate, Bender-Abbaz, Bouchir et Mohamerah, suivant le besoin. Les navires anglais qui viennent ainsi éprouvent une grande difficulté à trouver un chargement de retour, et sont quelquefois obligés d'emporter du sel. Il arrive aussi qu'on leur donne des chevaux destinés à Bombay ou à Calcutta, mais cette opération est considérée comme dangereuse parce qu'il fait trop chaud,

que les chevaux sont logés dans l'entre-pont, et que l'on est obligé de ménager l'eau, inconvénients qui n'existent pas sur les navires du pays.

Je croirai avoir donné une idée assez exacte du commerce de tout le golfe, si j'ajoute que de Bouchir on exporte un peu de soie, quelques balles de laine, des gommes, des chevaux, du tabac de Chiraz, des fruits secs et un peu de vin; quelques laines partent de Bender-Abbaz. De partout on porte de l'argent dans l'Inde, et les marchandises venant de Bombay sont évaluées, sans comprendre l'indigo, à trente-cinq lacs de roupies. En supposant que les affaires avec Calcutta, la mer Rouge, Mascate, et entre les divers points du littoral, soient d'une égale valeur, ce que je crois assez probable; on trouvera un total de soixante-dix lacs à l'exportation; si l'importation est égale, et qu'on ajoute six lacs pour la valeur de l'indigo du Bengale, on obtient un total général de cent cinquante-deux lacs de roupies, ou d'environ trente millions de francs. Tout en reconnaissant combien cette évaluation est peu satisfaisante, tout en ayant expliqué pourquoi on n'en pouvait établir avec d'autres documents que ceux de la douane de Bombay, qui elle-même met en bloc tout le commerce du golfe, sans s'occuper des diverses localités, j'affirme que le chiffre que j'ai donné est au-dessous de la vérité. En effet, partout comme à Bouchir, une grande portion de l'argent que l'on envoie dans l'Inde n'est pas conforme à ce que l'on déclare aux capitaines qu'on en charge. On agit ainsi pour éviter de payer

le droit de commission, qui est fort élevé, et comme les groups ne sont pas vérifiés, il doit y avoir sur l'argent monnayé une erreur très-considérable. Je dois, pour compléter cet aperçu, faire observer que la plus grande partie de l'importation dans le golfe est à Bouchir, et que Bassora fournit en denrées la plus grande portion de l'exportation.

On calcule, d'après le taux de l'intérêt de l'argent dans ce pays, d'après le temps employé aux voyages et d'après les risques du voyage, que le produit d'une opération doit laisser trente-trois pour cent de bénéfice, et c'est d'après cette base que l'on règle les comptes. Les spéculateurs ont donc à répartir entre eux une somme annuelle de dix millions; c'est là sans doute ce qui avait décidé des Anglais à faire directement le commerce; il leur aurait procuré un bien plus grand dividende, parce qu'ils auraient pu obtenir leurs marchandises de l'Angleterre, sans passer par Bombay. J'ai donné plusieurs des raisons qui les ont empêchés de réussir à Bouchir, mais il est un autre obstacle dans tous ces pays, la mauvaise foi obligée des habitants. Il faut bien comprendre qu'en Turquie ou en Perse, un individu ne saurait être ce que nous nommons un honnête homme, quoiqu'il ne manque pas de certaines vertus. Si un marchand promet un marché, il le tiendra difficilement; s'il doit de l'argent, il ne le paiera qu'à la dernière extrémité; s'il accepte une traite, elle ne sera pas soldée à l'échéance; s'il reçoit un dépôt il est des circonstances où il ne pourra le rendre. C'est qu'en

effet, s'il payait ses dettes ou ses traites avec ponctualité, on le supposerait riche, et il serait exposé; il faut, ses coffres fussent-ils pleins, qu'il paraisse s'acquitter avec peine. S'il rendait un dépôt à un mineur, par exemple, qui n'aurait pas de titres authentiques, il n'éviterait pas les persécutions : on dirait que, pour qu'il rendit une somme, il aurait fallu qu'il eût reçu deux ou trois fois la valeur. Cette raison a, dans les grandes villes de l'Asie où il se trouve une population européenne, altéré le commerce d'une manière notable et réduit les Francs, qui ne font pas d'affaires directes avec le gouvernement, à n'être que les prête-noms des négociants du pays ; elle empêche des établissements nouveaux là où il n'y a que des Asiatiques. Si, à Bassora et à Bouchir, les résidents anglais, autorisés à faire le commerce, ont réussi, il faut considérer que la navigation était alors entre leurs mains, et que les produits de l'Angleterre étaient un monopole de la Compagnie, qui les leur remettait directement. Dès qu'on a pu naviguer avec sécurité dans le golfe, les habitants se sont emparés de la navigation, et, pour le commerce, un étranger ne pourrait leur faire concurrence. Il y a mieux : je montrerai ailleurs que dans l'Inde, où la loi est la même pour tous, où la liberté et la sécurité existent, les Européens ne peuvent lutter contre les gens du pays et tendent à devenir de simples commissionnaires. Ces observations sont nécessaires parce qu'un Français qui voit des toiles de Mulhouse ou des draps du Midi dans les boutiques de la Perse

ou de la Turquie; croit aussitôt que rien n'est plus simple que d'en apporter et d'en vendre. Il rencontrerait bientôt des difficultés dont la meilleure protection ne le sauverait pas. Il serait trompé et ne pourrait s'adresser à la justice, car, s'il prenait cette voie, personne ne ferait d'affaires avec lui. Quand un négociant a des discussions avec un autre, c'est devant des négociants, et d'après leur jugement, qu'ils vident leurs différends. Aller au cadi ou fermer boutique est tout un. Il devrait éviter aussi, autant que possible, l'intimité des gouverneurs et des hommes en autorité; car on ne se fierait guère à qui serait leur ami. Les marchands ne voient les grands personnages que pour affaires ou quand la politesse l'exige; le vendredi, après la prière, ou enfin quand on les fait appeler; ce n'est qu'en désespoir de cause qu'ils demandent leur protection. Or, un étranger ne saurait espérer que des négociants, parmi lesquels il irait s'établir pour leur faire une concurrence redoutable, ne se réunissent pas contre lui. A moins de se réduire au rôle d'agent de ces négociants, de perdre son indépendance et de les couvrir de la protection de son nom, il serait réduit à quitter le pays. Des Anglais ont fourni la preuve de ce que j'avance à Bouchir, à Bagdad et à Damas, et il me paraît utile d'insister sur ce sujet, afin de détruire, s'il est possible, les illusions des particuliers et du gouvernement lui-même, que les apparences séduisent trop souvent.

CHAPITRE XIII

Administration de Bassora. — Nature et caractère des impôts. — Manière de les prélever. — Contrebande.

J'ai dit quelle était l'agriculture et en quoi consistait le commerce de Bassora et des environs. Il sera plus facile maintenant d'admettre le produit que donne ce pays, non au gouvernement, mais à celui qui l'exploite. Ce genre d'appréciation est peu connu, et la plupart des voyageurs croient qu'un gouverneur prend au hasard l'argent de son voisin et le garde sans rendre compte à personne. La chose n'est pas aussi aisée; le vol et l'extorsion sont organisés d'une manière assez compliquée, et, hors celui d'Égypte, il n'est peut-être pas aujourd'hui un pacha qui puisse s'enrichir sans complices. Méhémed-Tchélébi se plaignait toujours de ce que son associé avait fait un mauvais marché en affermant Bassora à deux cent mille piastres Aïn, ou à quatre cent mille francs par an. Cette somme était, disait-il, à peine couverte par le produit de l'impôt sur les canaux, par l'impôt sur les dattes et la vente de celles des pro-

priétés du gouvernement, par le carratch, ou impôt sur les non mahométans, par la ferme de l'eau-de-vie, par les droits de douane. Ces droits de douane étaient de huit pour cent sur les marchandises de toute espèce; les chevaux payaient le droit énorme de cent soixante francs à l'exportation, et les dattes, une piastre, ou deux francs, par sac; les esclaves étaient taxés à quarante francs par tête. Il se plaignait aussi de ce que l'occasion de s'emparer arbitrairement du bien de ses administrés se présentait rarement; l'extorsion (le *djouroum*), cette institution fondamentale du gouvernement turc, ne florissait pas. La plupart des habitants, en effet, étaient protégés par d'autres que le mutselim; les personnages mahométans de quelque importance étaient appuyés par le scheik de Zobéir; l'agent des Anglais, Agha-Barseigh, protégeait les négociants juifs et ceux qu'on représentait comme sujets de la Grande-Bretagne; j'avais pour mon compte les chrétiens et une race bien persécutée, qui paraît tenir ses croyances de l'ancien paganisme, et qu'on nomme les Sabéens. Ils sont peu nombreux, et quittèrent Bassora trop tôt pour que je pusse m'informer de leur religion. Enfin, si quelque infortuné ne se trouvait pas compris dans la longue liste des protégés, il avait son recours à Bagdad quand on le maltraitait. Cela sans doute ne se faisait pas sans argent, mais comme Méhémed-Tchélébi ne portait pas en compte et gardait pour lui ce qui venait de cette source, il en coûtait peu d'obtenir un ordre de restitution. Un autre sujet de plainte

était la contrebande. La douane sur les marchandises des Européens était de trois pour cent, et sur les sujets de la Porte, de huit; mais, comme les droits sur ces derniers devenaient énormes depuis que le gouverneur faisait l'office de douanier et exagérait la valeur des marchandises, les négociants avaient pris le parti de faire marché avec lui et de stipuler ce qu'ils paieraient avant de les faire entrer à Bassora. Si on ne tombait pas d'accord, les marchandises étaient débarquées à la petite ville de Mohamera, à quatre lieues au-dessous de Bassora, et attendaient une occasion favorable, soit pour remonter au-dessus de cette ville par le fleuve, soit pour être envoyées à Zobéir, et de là, par terre, à Bagdad. Il arriva que le gouverneur, ayant fait un arrangement de cette sorte, ne résista pas au désir de prendre la douane entière quand il eut les marchandises sous la main, et les conventions particulières eurent un terme pour faire place à la contrebande. Méhémed-Tchélébi, trop âpre au gain, fit encore un faux calcul. Un douanier avait saisi des marchandises pour une valeur considérable, et s'attendait à une bonne récompense; on se contenta de le remercier; et, depuis, tout passait sans qu'on saisît de contrebandier. Je ne pouvais ignorer ces faits, car je recevais des lettres et des journaux de l'Inde, sans qu'aucun navire fût entré dans le port. Toutefois, comme je me défie beaucoup des lamentations des mahométans, que j'avais d'ailleurs grand intérêt à savoir quel était le produit de Bassora, je pris les informations les plus exactes

qu'il me fut possible, et trouvai en résultat que l'on percevait trois fois la valeur à laquelle le pays avait été affermé, c'est-à-dire six cent mille piastres Aïn, ou un million deux cent mille francs, ce qui donnait aux fermiers un bénéfice assez honnête de huit cent mille francs. Cette découverte me fut d'un grand secours; je nuisais, par ma seule présence et sans le vouloir, aux intérêts des Anglais, parce que je réclamais les mêmes priviléges qu'eux. La protection donnée aux chrétiens ne pouvait plaire au mutselim; j'avais peu à espérer de l'ambassade de Constantinople, qui ne connaissait ni la capitale ni les provinces: je devais donc me protéger moi-même, ou le gouverneur n'eût pas manqué de me tourmenter. Je n'étais pas assez riche pour acheter sa protection, et il fallait qu'il me craignît. Dans leurs rapports avec les Européens, les mahométans ne sont mus que par la peur ou la cupidité, et je mets en principe qu'il y a plus d'avantage d'être en de mauvais qu'en de bons termes avec les autorités. Si on dit dans un pays des injures contre un consul, si on le dit fou et diable, épithètes que les Turcs confèrent volontiers aux Francs, soyons certains que ses affaires et celles de son pays seront en meilleure posture que si on vante sa bonté et sa générosité. A la première occasion que j'eus de me plaindre de Méhémed-Tchélébi, j'envoyai son compte de recettes à son associé, le douanier de Bagdad; je lui dis (ce qui n'était pas) que j'en avais adressé une copie à mes correspondants de

Constantinople, avec l'invitation de la montrer au sader-azam si je ne donnais pas contre-ordre dans un temps déterminé, c'est-à-dire quand il aurait été possible d'obtenir réparation. Je lui faisais observer que ce qu'il volait avec son associé ne s'évaluait pas en piastres de Constantinople, qui valent cinq sous, mais en piastres *aïn*, qui en valent quarante; que Son Excellence le grand-vizir n'avait probablement jamais vu, même en rêve, une somme si considérable et qu'il chercherait, sans aucun doute, à se l'approprier, d'autant plus qu'il ne fallait pour cela qu'envoyer un capidgi-bachi qui ne lui coûtait rien. Ma lettre produisit l'effet que je désirais; et non-seulement j'obtins plus de tranquillité, mais j'eus droit de croire que je ne m'étais pas trompé de beaucoup dans mes évaluations.

Du reste, ce n'était pas sans peine que le pauvre gouverneur prélevait les impôts; pour avoir de l'argent frais, ou peut-être pour montrer de la misère, il mettait en ferme la plupart des sources de revenu; on avançait une partie du prix de fermage convenu, puis le titulaire procédait à l'exercice de ses fonctions, revêtu d'une robe d'honneur. Un pauvre diable vint un jour supplier Saali-Sassoun, le négociant juif auquel j'étais recommandé, de lui faire avoir la place de percepteur du caratch, et d'avancer la somme nécessaire pour la nomination. Il réussit, poursuivit juifs et chrétiens pour les rançonner, remboursa Saali-Sassoun, puis s'enfuit avec ses bénéfices. La colère du gouverneur était grande; il parlait de vendre la femme et les enfants du coupable,

mais il ne l'osa pas, et il n'aurait pas trouvé d'acheteurs. Cet homme, qui n'était pas allé plus loin que Mohamera, reparut après quelque temps, ayant ajusté son affaire. Rien de plus facile chez les Turcs, et on a pour cela trois moyens; le *kater*, le *rija* et le *zor*. Le premier consiste à faire intervenir quelqu'un qui soit dans les bonnes grâces du chef, ou dans des conditions telles qu'on ne puisse lui refuser, ainsi qu'avait fait chez moi l'agent de la Mecque sollicitant pour un esclave; on agit alors par amitié, par considération (kater), et on ne paie rien. Le rija est moins économique et plus en usage. Il consiste en un marché; on charge, moyennant finance, une personne qui a accès près du gouverneur, de s'entendre avec lui pour un arrangement. Ceux qui font les rijas sont bien connus et grandement courtisés. La fortune d'un homme est faite s'il peut s'approcher d'un pacha puissant, et lui parler en secret quand bon lui semble. Quant au zor, à la force, tout le monde ne peut pas l'employer. A Bassora, Méhémed-Ben-Tajib seul avait droit de l'invoquer. Comme agents étrangers, Agha-Barseigh et moi pouvions nous appuyer sur les capitulations, qui, je l'avoue, étaient une pauvre ressource; mais il était du pays, et, connaissant bien la position de chacun, il s'adonnait spécialement aux rijas; quant à moi, je m'en tenais au kater. A peine l'homme au carratch était-il de retour, que le fermier de l'impôt sur les chevaux suivit son exemple; puis nous vîmes partir tour à tour le tuffendji-bachi et presque toutes les autorités.

Ces gens revenaient au bout d'un certain temps ou allaient chercher fortune ailleurs. Je compris alors que la conduite d'Ali-Usta, qui m'avait tant surpris quand il me l'expliqua à Bombay, n'avait rien de bien étrange; que tous ces fonctionnaires, que nous avons vus fuir d'Alexandrie à Constantinople; et de Constantinople à Alexandrie pendant les querelles entre la Porte et Méhémed-Ali, et que l'Europe dans son indignation accablait d'injures, ne faisaient que des choses très-usitées dans leur pays. Un fonctionnaire public, en Turquie, doit surtout avoir le pied léger; s'il payait exactement ses redevances, on supposerait qu'il fait d'énormes bénéfices; s'il ne remplissait pas ses engagements, on demanderait à voir ses comptes, et cet examen ne se fait pas à l'aide de l'arithmétique seulement. On commence par mettre en prison celui dont on doit examiner la conduite, et, dès qu'on le sait sous les verrous, les dénonciations pleuvent contre lui. Chacun vient se plaindre, le plus souvent avec justice, de ce qu'on lui a extorqué. Bientôt l'enquête se transforme en bastonnade, puis on applique la torture, qui consiste à serrer le front avec un chapelet formé de boules de bois et dont on tord une des extrémités avec un bâton; on brûle les chairs avec un fer rouge; on introduit un couteau entre les ongles et les doigts; enfin on oblige le patient à déclarer où est son argent, à promettre de payer une certaine somme. Les rijas sont alors employés, et quelquefois le malheureux sort de prison pour reprendre son emploi ou pour implorer l'assistance de

ses amis afin de payer ce qu'il a promis. Il va sans dire que ceux qui ont porté plainte ne reçoivent jamais d'indemnité, et il arrive assez souvent, si leur victime rentre en grâce, qu'ils sont forcés, par peur, de lui fournir les moyens de se libérer. Aucun employé public n'est assez élevé pour ne pas redouter un pareil sort. Dervich-Agha, successeur d'Ali-Usta, n'avait pas été traité autrement; il avait été forcé de vendre tout ce qu'il possédait pour payer celui qui l'avait remplacé; il n'avait pas même pu conserver le châle qui entourait sa coiffure; battu, torturé, ruiné, il s'était échappé presque nu de la province qu'il administrait, et avait gagné Mohamera. Là il trouva moyen de revenir à Bagdad, et on le nomma gouverneur d'un autre district.

De tous les collecteurs, celui qui prenait le plus de peine était le fermier de l'impôt sur les esclaves : il était plus facile de les débarquer et de les cacher que des chevaux ou d'autres marchandises, et la surveillance devait s'étendre de Bassora jusqu'à l'embouchure du fleuve. Pour l'exercer, les Turcs avaient établi un poste d'Aïta à Devassir, sur la rive droite, où il était d'une parfaite inutilité; si les bateaux avaient quelque chose à cacher, ils longeaient la rive opposée; souvent même ils ne prenaient pas cette peine, car comme on payait très-mal les soldats, ils étaient tout disposés à se contenter d'un léger présent pour fermer les yeux. Leur commandant d'ailleurs n'était point un de ces caractères faciles qui exécutent ponctuellement leurs ordres; on le nommait

Ben-Mezra (le fils de sa lance), et il pouvait passer, à juste titre, pour un des plus audacieux bandits qui fussent descendus des montagnes de l'Albanie. Il s'était acquis, par son courage, une grande réputation parmi ses compatriotes, qui étaient au nombre de trente environ, et le négociant-gouverneur, Méhémed-Tchélébi, n'était pas trop rassuré quand il le voyait, armé jusqu'aux dents et suivi de sa troupe, entrer dans la salle du divan. Loin de lui faire des reproches, il était heureux de se débarrasser de lui en lui donnant des emplois qui le retinssent hors de la ville, et en lui faisant des cadeaux. Le commerce des esclaves était d'une assez grande importance. Quoique beaucoup soient achetés dans la mer Rouge, on peut considérer Mascate comme le point principal où on les vend, parce que, outre les Abyssiniens que portent les navires venant de Djeddâ et de Moka, on y conduit des noirs de la côte orientale de l'Afrique. Ce n'est pas pour cette raison probablement que la société asiatique de Londres a nommé l'iman un de ses membres honoraires, comme ennemi de l'esclavage. Les esclaves souffrent beaucoup dans la traversée, par suite des privations auxquelles on les soumet, et on calcule qu'il en meurt environ le quart. Les Asiatiques n'achètent guère que des filles et de jeunes garçons, et on porte à quatre mille le nombre qui entre annuellement à Mascate, et à trois cents ce qui passe à Bassora. Le reste est conduit dans les divers ports pour y être répandu dans l'intérieur de l'Asie. Il est impossible d'affirmer qu'ils sont bien ou mal traités,

car cela dépend de l'humeur de leurs maîtres, mais il est d'usage de les libérer et de les marier quand ils sont en âge. J'en connais plusieurs qui occupent une place très-respectable dans la société. Il paraît, d'après un fait dont j'ai été témoin, qu'il n'est pas très-pénible de passer pour esclave. Un Arabe, étant allé à Bombay en ramena un jeune Indien qui devait jouer ce rôle. Un jour, un colonel turc de troupes régulières vint me voir et me dit avoir acheté un esclave qu'il fit approcher. Je le reconnus pour Indou, et avertis l'acheteur que cet enfant ne pouvait être vendu. Plein d'inquiétude parce qu'il l'avait payé quatre cents francs, le colonel alla aux informations et reconnut que ce garçon avait été vendu plusieurs fois, puis quittait son maître en se disant sujet anglais; il était associé avec celui qui le vendait. Il fallut de nombreuses démarches pour que le colonel pût rentrer dans son argent, car le jeune drôle se fit esclave d'un favori du pacha pour ne pas être forcé à restitution. Ces esclaves, dans tous les cas, sont bien mieux traités que dans nos colonies, et je suis honteux de voir que nous soyons, sous ce rapport, bien plus barbares que les mahométans eux-mêmes. Le gouvernement anglais ne met aucun obstacle sérieux à ce commerce, et je suis très-peu disposé à le blâmer; mais on ne saurait approuver le charlatanisme qu'il emploie pour faire croire le contraire. Pendant mon séjour dans l'Inde j'ai vu publier, avec une grande pompe, des conventions faites avec des princes qui n'avaient aucun droit d'en conclure, et qui paraissaient tendre à abolir la

traite. Ces conventions sont d'une application dangereuse et presque impossible; si on les exécutait, la traite des Asiatiques, au lieu d'être souvent un avantage pour les esclaves eux-mêmes, deviendrait plus horrible que celle que font certains Européens.

Outre le poste établi à Devassir, on en avait, dans un but semblable, celui de protéger l'impôt public, placé un autre à Corna. Corna est dans une admirable position, à la jonction de l'Euphrate et du Tigre; il est entouré de forêts de dattiers, et les navires de haut bord peuvent remonter jusque-là. Les Hollandais y avaient une factorerie dans le temps de leur prospérité. La ville est petite et a, comme Bassora, des murailles qui renferment ses jardins et la défendent contre les irruptions des Arabes et les inondations. Le chef du poste était chargé de demander aux bateaux qui passaient les reçus de la douane; mais, comme son confrère de Devassir, il était fort mal payé, et il trouvait plus avantageux de prélever quelques droits pour son propre compte.

Toutes les entraves mises au commerce tendaient à augmenter la contrebande; et nul pays ne s'y prêtait davantage; il était impossible, en effet, de garder et ces vastes cours d'eau et le désert plus vaste encore. Je cherchais vainement à engager le gouverneur à plus de modération, à lui montrer que sa résidence était dans une si admirable position qu'un peu de douceur et de liberté la rendraient bientôt florissante. Méhémed-Tchélébi comprenait à merveille ce que je disais, mais il ne pouvait changer

de conduite et le démontrait aisément. Son poste n'avait rien de certain; le premier venu qui aurait offert au pacha un marché plus avantageux que celui qu'avait fait son associé, aurait été immédiatement nommé à sa place. La disgrâce du douanier entraînait la sienne, et sa faveur ne se soutenait qu'avec de l'or; il fallait donc ruiner le pays, le ruiner vite et sans attendre au lendemain; il faisait une affaire et n'avait pas le choix des moyens. Voilà ce qu'il répondait, voilà ce qui était vrai, vrai pour Bassora comme pour tout l'empire turc. Mais la défense contre le despotisme et la rapacité était aussi habile que l'attaque. On ne pouvait songer à s'emparer des immenses richesses des Arabes; parce qu'elles étaient cachées dans le désert et qu'elles échappaient à l'investigation. Si l'on considère que les Arabes n'achètent rien et vendent toujours leurs produits, on ne sera pas étonné qu'ils soient généralement fort riches; on cite des tribus de maraudeurs, dépendant de la grande tribu des Anissé, dont chaque membre a vingt-cinq mille francs. Les richesses des scheiks de petites villes sont incroyables; tout est converti en argent et enfoui dans la terre, où il n'est pas rare de trouver des trésors. L'Arabe lui-même n'achète que sa chemise et ne la change que lorsqu'elle tombe en lambeaux. Son manteau, son turban, ses ceintures, tout, jusqu'à son poignard et sa lance, est fabriqué sous sa tente. Le fisc n'a aucune prise sur lui. Quant aux marchands, ils pouvaient choisir le lieu qui leur con-

venait davantage pour échapper aux exactions. Dans son cours majestueux, le Chat-el-Arab se joint par un canal au Caron, qui descend des montagnes de la Suziane et se jette dans la mer à peu de distance de l'Euphrate. On dit que l'air est dans cette partie du désert plus salubre que partout ailleurs, et la jonction de deux fleuves, dont l'un remonte vers la Perse et l'autre traverse la Babylonie et la Syrie, indique un point commercial important. Ce pays, d'après les conventions entre la Perse et la Turquie, faites vers la fin du siècle dernier, appartient de droit à la Porte, mais son autorité n'y est guère reconnue. Des motifs religieux s'opposent également à ce qu'elle y exerce cette influence qui bien souvent remplace chez elle le pouvoir. Le pays en effet est habité par des Arabes de la tribu de Chahab, qui sont sectateurs d'Ali, tandis qu'il n'y a que des Sunnis sur la rive droite. Or, chez les Arabes qui n'habitent pas les villes, il n'y a aucune tolérance religieuse, et ce n'est pas sans danger qu'un habitant de la rive droite peut passer du côté opposé. Ces raisons, et l'absence de forces maritimes, avaient empêché la domination des Turcs de s'établir. A la vérité, le scheik des Chahabs recevait l'investiture du pacha de Bagdad, mais il prétendait dépendre également de la Perse, sur le territoire de laquelle s'étendaient ses domaines. Peu à peu des cabanes s'étaient élevées sur le canal dont j'ai parlé, puis on avait vu des constructions plus solides, et enfin une petite ville nommée Mohamera avait surgi comme par enchantement. Le scheik des

Chahabs y avait nommé un chef, et avait eu le soin d'accorder autant de liberté et de frapper aussi peu d'impôts que possible. Outre les avantages que les marchands trouvaient à s'y établir pour leurs affaires, ceux de la secte chiite avaient, non-seulement la liberté de leur culte, mais encore le plaisir bien vif de rendre aux Sunnis les insultes qu'ils en recevaient ailleurs. Le commerce, opprimé à Bassora, se porta donc à Mohamera, et on comprend quel dépit en montrait Méhémed-Tchélébi. Il chercha cependant dans le principe à faire bonne contenance, et lança un ordre au scheik des Chahabs, Jabber, et à Ahmed, scheik de la ville, pour qu'ils eussent à l'abandonner immédiatement. On se moqua de lui, et il ne fut pas plus heureux en menaçant de la colère du pacha. Les scheiks de Mohamera, pour aiguiser sa douleur, se faisaient même un malin plaisir de lui adresser de temps à autre la note de ce qui entrait chez eux, afin qu'il pût calculer exactement ses pertes. Malheureusement, tout ne se borne pas à des plaisanteries chez les Arabes, et ceux de Mohamera obligèrent le poste de Devassir à rentrer à Bassora, et à laisser libre l'embouchure du fleuve. Le fils de la lance revint donc avec ses braves s'imposer à la générosité ou plutôt à la peur du pauvre mutselim. Cependant, comme celui-ci était jovial, d'un assez bon naturel, mais surtout fort bavard et emporté, il ne dissimulait pas son déplaisir, et menaçait de tirer vengeance du tort qu'on lui faisait et des railleries dont il était l'objet. Ceux de Mohamera en eurent

connaissance et répondirent en faisant envahir les jardins de dattiers appartenant à Bassora, et enlever les agents du gouverneur auxquels ils étaient confiés. Le malheureux gouverneur n'avait aucun moyen de se défendre; à Bagdad, on ne lui aurait pas permis de dépenser un sou dans ce but; il n'avait ni troupes, ni armes, ni munitions. Il fut contraint de s'adresser au scheik des Montefiks pour obtenir des secours, et celui-ci le renvoya devant le scheik de Zobéir, Méhémed-Ben-Tajib, qui sut les lui faire payer. En effet, il s'empara du peu d'autorité qui restait au gouverneur dans la ville même; mais en revanche, il fit retirer les gens des Chahabs par l'intervention du scheik de Gren en faveur de Bassora. On a en Turquie une telle confiance dans les rapports des fonctionnaires publics, que personne ne croyait aux plaintes que Méhémed-Tchélébi parvenait à adresser de temps à autre. Il n'avait pas, en effet, la faculté d'écrire des lettres ni de dépêcher un courrier quand bon lui semblait; ces courriers dépendaient de Ben-Tajib et du scheik des Montefiks, qui n'aimaient pas Méhémed-Tchélébi, et auraient intercepté ses dépêches. Bien des fois j'ai enveloppé ses lettres dans les miennes pour qu'elles pussent parvenir; et le plus souvent il était forcé de s'abstenir d'écrire autrement que par les rares courriers de la résidence. Malgré les difficultés qui l'entouraient, son associé l'accablait sans cesse de ses traites, qu'il ne pouvait payer. Enfin, privé de la plus grande partie de son revenu, à peine maître dans son palais,

attendant en vain des secours, dénoncé de tous côtés, il prit le parti de se retirer, et l'annonça à Bagdad. Cela fait, il ne montra plus aucune inquiétude, se maria, et s'abandonna au plaisir jusqu'au moment où il lui serait possible de s'embarquer. Il avait d'ailleurs fort bien choisi le moment d'exécuter ce projet, car le pacha était parti pour son expédition contre le bey de Rewendouz, et il avait l'espoir de s'entendre avec son associé avant qu'on pût prendre aucune décision pour lui donner un successeur.

L'annonce du départ du gouverneur décida ses partisans à suivre son exemple, afin de ne pas rester exposés au ressentiment de Ben-Tajib; beaucoup de personnes, qui avaient des affaires à Bassora, profitèrent aussi de cette occasion, et s'apprêtèrent à le suivre. Parmi elles se trouvait le prêtre catholique Kaz-Hanna, qui redoutait l'approche de la mauvaise saison. Il quitta son couvent, et je m'y installai, parce qu'il était plus spacieux que ma maison, et que je pouvais m'y promener sans sortir.

CHAPITRE XIV

Motifs de l'expédition du colonel Chesney. — Histoire de cette expédition. — Agents russes. — Maladies régnantes à Bassora.

Cependant l'époque à laquelle devait être faite l'expérience du colonel Chesney sur la navigation de l'Euphrate, avançait rapidement. Depuis que le passage par Suez a été adopté, l'entreprise hardie de cet officier a perdu de son intérêt, mais il n'est pas inutile de se rappeler les circonstances où elle fut tentée; elle restera comme un exemple d'une singulière audace, et aussi comme une preuve de la ténacité et de la prévoyance du gouvernement britannique. Lorsqu'elle fut décidée à Londres, on ne connaissait l'intérieur de l'Asie centrale que par l'ouvrage de Burnes et par des publications de diverses revues; tous s'accordaient à représenter la Russie comme pouvant menacer sérieusement l'Inde anglaise en s'alliant avec la Perse; j'ai même la conviction qu'un chapitre du voyage de Burnes qui soutenait cette opinion fut supprimé à l'instigation de la cour des directeurs. L'expédition que le tzar avait

préparée depuis si longtemps dans la mer Noire, attendant un prétexte pour la lancer à Constantinople, les offres qu'il faisait au sultan de lui porter secours, enfin, son inclination à s'occuper des différends entre lui et le pacha d'Égypte, qui ne devaient guère le toucher, montraient un esprit d'intrigue et d'ambition dont le ministère anglais craignait les suites. Si, de même qu'elle avait assemblé à grands frais trente mille hommes sur les rives de la mer Noire, et les avait jetés tout à coup à Constantinople, la Russie rassemblait le même nombre de soldats sur la frontière de la Perse, et les poussait inopinément à travers l'Asie, il était à craindre que le temps nécessaire manquât pour envoyer des secours à l'Inde, ou même pour y expédier des ordres. Il est vrai que l'on avait tenté des communications par Suez, mais alors les machines à vapeur et la construction des paquebots n'avaient pas atteint la perfection qu'on leur donne aujourd'hui, et l'on n'avait pas été satisfait des expériences. D'ailleurs, on ne pensait pas encore à aventurer un paquebot contre la mousson du sud-ouest, et cette route, eût-elle été adoptée, ne pouvait, suivant l'opinion d'alors, être suivie pendant six mois de l'année. Transmettre promptement et en toute saison des dépêches à Bombay, y envoyer même des soldats au besoin, tel était le but que l'on se proposait. D'autre part, la cour des directeurs, c'est-à-dire le gouvernement même de l'Inde, ne se souciait pas d'obtenir des communications dont tout le monde pût profiter;

de mettre, pour ainsi dire, en contact ses possessions asiatiques avec l'Europe. Elle désirait la navigation par l'Euphrate, qui pouvait se faire toute l'année, et lui permettait de faire parvenir sa correspondance presque aussi promptement que par Suez. Ce projet avait d'autres avantages politiques qui n'étaient pas à dédaigner; on ne pouvait, en traversant l'Égypte, espérer de couper, pour ainsi dire, en deux les domaines du pacha, de se faire des partisans, d'y dominer par la force ou par l'intérêt; c'était tout différent si l'on suivait l'Euphrate, parce qu'on traversait l'Arabie; on se mettait en rapport avec un peuple nouveau qui n'appartenait en réalité à personne; s'il fallait prendre une décision sur les prétentions du pacha d'Égypte et du sultan, à droite, on avait le territoire de Méhémed-Ali, à gauche celui de son suzerain. La frontière de leurs domaines appartenait aux Anglais. La correspondance de l'Inde, les nouvelles de la Perse qui seraient venues par Bagdad, n'auraient traversé ni Alexandrie ni Constantinople, et n'auraient pas été répandues dans le monde entier aussitôt qu'en Angleterre. En un mot, elle désirait conserver un monopole qui lui était précieux et qui peut-être n'est pas inutile à la bonne administration et à la sécurité de son empire oriental. Comme les auteurs sont enclins à attribuer aux gouvernements leurs propres idées, je crois devoir dire que dans les motifs que je viens d'exposer, je n'avance rien qui ne résulte de l'enquête parlementaire qui eut lieu avant l'expédition, qui ne résulte des pu-

blications du secrétaire de la cour même des directeurs, M. Peacock, et des conversations que j'ai pu avoir avec le colonel Chesney et avec d'autres personnes bien informées. Je suis certain aussi qu'on avait prévu le cas où on devrait expédier des soldats dans l'Inde; sous prétexte d'escorte dans le désert, on les aurait tirés de Malte, et ils se seraient embarqués sur l'Euphrate jusqu'à Bassora, d'où on les aurait transportés à Bombay. Cette opération eût été par là plus facile que par l'Égypte.

Le colonel Chesney conçut son projet dans un voyage qu'il entreprit en Syrie pendant qu'il était en garnison à Malte; il avait descendu et reconnu le fleuve avec une admirable persévérance, puis avait traversé la Perse et était venu à Trébizonde pendant que je m'y trouvais. Là, j'avais été frappé de la nouveauté de son plan et de la facilité de l'exécution; après l'avoir fait adopter à Constantinople par son ambassade, le colonel le porta à Londres, où il fut approuvé par la cour des directeurs et par le duc de Wellington lui-même, dont la rectitude de jugement est si remarquable, et qui connaît si bien les besoins de l'Inde. Le roi Guillaume l'étudia aussi avec intérêt, et désira être informé en particulier des progrès de l'expédition; il dit à son chef: « Songez, monsieur, qu'il faut chaque jour, à l'Angleterre, de nouveaux débouchés; que si elle s'arrête, elle meurt; que ceux de ses enfants qui lui trouvent de nouvelles routes méritent sa reconnaissance. » Je donne ces détails pour montrer qu'il ne s'agissait pas d'un sim-

ple voyage de découvertes entrepris par amour de la science ou de la gloire, mais d'une question de la plus haute gravité dont les événements de 1840 furent une conséquence. Ce que, dans le public et même dans les assemblées représentatives, l'on considérait comme une lutte entre deux Turcs, était bien certainement la solution d'une grande querelle entre l'Angleterre et la Russie, un accommodement où l'honneur de ces puissances, dont l'une se vendit à l'autre, ne brilla pas d'un éclat bien vif; où la Prusse et l'Autriche ne montrèrent pas une grande perspicacité; tandis que la France, abandonnée de ses alliés naturels, prouva que son gouvernement seul avait compris la question dans toute son étendue, et n'eut à rougir ni de son ignorance ni de sa duplicité.

Je n'ai point à rapporter les difficultés qu'eurent à vaincre le colonel Chesney et ses officiers pour faire transporter leurs bateaux et leurs machines à travers le désert jusque sur les bords de l'Euphrate. Je comprends que cette partie de leurs travaux ait été la plus pénible, surtout si, comme je l'ai entendu dire, ils ont eu à combattre la malveillance des autorités. Nous apprîmes cependant à Bassora que tous les obstacles avaient été surmontés, et que nous pourrions bientôt voir arriver les voyageurs. A cette époque, deux étrangers que l'on disait Européens descendirent pendant la nuit dans un khan de Bassora, et, comme ils firent venir de l'anisette et furent un peu bruyants, on leur adressa quelques questions; ils dirent avoir

des lettres pour des Francs, et me trouvant dans ce moment le seul Européen dans le pays, je les fis prier de venir chez moi, supposant qu'ils m'étaient adressés. Je vis deux jeunes gens d'assez bonne apparence, mais dont la figure était hâlée par le soleil; ils parlaient anglais l'un et l'autre, mais je ne pouvais juger si c'était avec élégance et avec pureté; ils étaient, pour les langues orientales, d'une force que je n'ai trouvée chez aucun Européen. L'un, qui paraissait le supérieur de son compagnon et plus âgé que lui, dit se nommer M. Brown. Ils prétendaient appartenir à l'expédition de l'Euphrate, s'être déguisés en mahométans pour traverser avec plus de sécurité ces pays dangereux, et se rendre dans l'Inde pour y remplir une mission de leur chef. Je m'étonnais que des orientalistes si habiles ne connussent pas le français, qui, en Angleterre, entre dans toute éducation un peu soignée. Je m'étonnais plus encore de ce qu'ils ne connaissaient même pas de nom ceux qui s'étaient fait en Europe la plus grande réputation par leur habileté dans les langues orientales. Comme ils me dirent qu'ils avaient été élevés dans l'Inde, je pensai qu'ils seraient sans doute des fils d'Anglais et de femmes du pays, car j'ignorais alors qu'aucun des membres de cette caste ne cultive les sciences ou la littérature. Ces voyageurs nous quittèrent après quelques jours, et même M. Brown me fit un petit emprunt qu'il devait payer à Bombay, mais il ne parut jamais dans cette ville. Quand l'expédition arriva, un Allemand très-distingué qui l'a-

vait suivie, le docteur Helfer, me dit avoir connu à Smyrne M. Brown, qui, sous le nom d'Haïder-Khan, passait pour un prince afghan, l'avait engagé à le suivre comme médecin, et était parti avant lui en lui emportant une somme considérable. Cet accident ne mériterait pas d'être rapporté si, me trouvant à Madras après plusieurs années, et ayant été conduit à faire des recherches à ce sujet avec le magistrat de police, il n'en était résulté les plus graves présomptions que M. Brown était un Afghan, agent de la Russie, le même probablement qui tint plus tard le général Nott bloqué à Candahar.

L'expédition arriva enfin à Bassora le 17 juin 1836, et je m'empressai de féliciter le colonel Chesney. Je le fis bien sincèrement, quoique la conduite du colonel Taylor m'eût pendant un instant inspiré quelques doutes sur le but immédiat de l'entreprise ; j'en avais étudié les détails avec assez de soin, et quoique je connusse le résultat auquel on espérait atteindre; je ne pensais pas qu'on se fût flatté de réussir tout d'un coup. Mes défiances étaient pour l'avenir et non pour le présent. Au moment de mon départ de France, l'union entre la France et l'Angleterre reposait sur une base solide. J'avais vu quelle considération entourait notre ambassadeur, le prince de Talleyrand, et je savais quel était son pouvoir dans le corps diplomatique, dont il était le doyen; il montra en effet que si un ministre anglais osait se mesurer à lui, il savait rendre sa chute inévitable. Au ministère audacieux et jaloux de lord Palmerston, avait

succédé pour les affaires étrangères l'administration sage, ferme et modérée du duc de Wellington, dont, depuis la paix, les bons sentiments envers la France étaient connus. Je ne pensais pas qu'une entreprise exécutée sous sa direction pût avoir pour résultat de nous ôter, dans les affaires asiatiques, les avantages auxquels notre position géographique et nos relations antérieures nous donnaient un droit incontestable.

Le colonel envoya pour me remercier un officier turc qui était un triste exemple de la fortune que peuvent attendre dans leur pays ceux que l'on envoie chercher au loin une éducation étrangère. Il se nommait Seyd-Ali-Agha, était né à Smyrne et avait été élevé à Paris et à Londres, où le sultan l'avait envoyé. Il me dit qu'après être rentré dans son pays, comme il avait rejoint sa famille, sa mère, qui pourtant avait été en Europe, et un oncle qui demeurait avec elle, l'injuriaient sans cesse et l'appelaient infidèle à cause de ses habitudes étrangères. Son oncle ne le méprisait pas pour ce qu'il avait appris : il approuvait, au contraire, qu'il fût instruit, pourvu qu'il employât sa science à tromper les chrétiens. Enfin, on lui rendit si insupportable le séjour de la maison maternelle, qu'il fut contraint de la quitter et il se dirigea vers l'Égypte. Ibrahim-Pacha, ce grand civilisateur, lui fit donner la bastonnade, et il s'enfuit de nouveau. Il était à Bagdad quand l'expédition passa près de cette ville et il l'accompagna de la part du pacha. Comme on le voit, son éducation européenne

ne lui servit que lorsqu'il put l'appliquer à des choses européennes, et cette occasion est rare en Turquie. Ceux qui ont reçu notre éducation, s'ils sont mahométans, sont mal vus de tous; leurs coreligionnaires les considèrent comme infidèles, et les chrétiens les repoussent parce qu'ils ne peuvent renoncer à leurs priviléges de vrais croyants. Il n'en est pas de même des chrétiens asiatiques qui s'instruisent dans nos arts et dans nos sciences, parce qu'ils s'élèvent dans l'opinion de leurs coreligionnaires et dans la nôtre. L'interprète de l'expédition était dans ce cas; M. Rossem était né à Mossoul de parents chaldéens, et j'ignore quelle circonstance l'avait conduit à Malte, où il avait étudié l'anglais et les langues orientales; il avait perdu presque toutes les habitudes de son pays, mais, quoiqu'il se fût converti au protestantisme, que sa famille et ses compatriotes en fussent singulièrement contrariés, il n'était pas moins tenu en grande estime par tout le monde. M. Rossem a depuis accompagné le docteur Ainsworth dans ses voyages, et a été nommé plus tard vice-consul britannique à Mossoul. Cette nomination, qui, dans tout autre pays que le sien, n'eût été que très-louable, ne le cédait en inconvenance qu'à celle de l'évêque de Jérusalem.

Je n'ai pas assez étudié la construction des bateaux à vapeur pour avoir pu apprécier celle de *l'Euphrate*, qui avait conduit le colonel et ses compagnons; quand j'allai à bord, je fus étonné de ses dimensions; et, quoiqu'il ne tirât que trois pieds d'eau, il me parut

singulier que le fleuve eût pu le porter à Bir, d'où il venait. On en avait construit un autre plus petit, nommé *le Tigre*, mais il s'était perdu d'une manière bien déplorable. Une tempête, causée par un coup de vent, s'était élevée lorsque les bateaux étaient sur une partie fort large de la rivière, et elle avait été si violente, avait soulevé des vagues si fortes, que bien que ce bateau à vapeur eût mis ses machines en mouvement, il ne put résister et fut englouti en un instant. Presque tout le monde périt, et le commandant, M. Lynch, fut la première victime. Le colonel Chesney était à bord lors de l'accident et fut assez heureux pour se sauver à la nage. Je ne fus pas médiocrement surpris de voir une dame qui n'avait pas craint de s'engager dans une si aventureuse entreprise; madame Helfer accompagnait son mari, dont l'intention avait été de rejoindre Haïder-Khan. Le docteur Helfer était un naturaliste distingué, qui s'occupait spécialement d'entomologie et de géologie; il était partisan du système médical d'Hanneman, et l'a, je crois, le premier appliqué sur les rives du Gange. Ses talents appelèrent sur lui l'attention et la bienveillance du gouverneur général de l'Inde, qui le chargea de plusieurs missions scientifiques. Il périt misérablement en 1842, assassiné dans un voyage qu'il entreprit, pour le gouvernement de l'Inde, dans les îles Nicobar. Les dispositions de *l'Euphrate* me parurent très-bien prises dans le but que l'on se proposait. Des chambres étaient à l'arrière et à l'avant, et un salon réunissait tout le monde; tout était tenu

avec beaucoup d'ordre, et, si l'on n'eût pas manqué de place pour se promener, aucune habitation de Bassora n'eût été aussi commode. Je doute d'ailleurs que le gouverneur, uni aux Arabes, eût pu s'en emparer, tant il était bien armé de canons servis par des artilleurs autrement instruits que les Turcs.

Comme *l'Euphrate* avait besoin de quelques réparations, le colonel demanda le bois et les matériaux nécessaires; mais il ne put trouver rien qui lui convînt, ni obtenir soit des ouvriers, soit des provisions. Il faut avouer que Bassora manque de tout ce qui est nécessaire à la marine. Le colonel Chesney résolut en conséquence de pousser jusqu'à Bouchir, et, quoiqu'il aït réussi à gagner ce port et à en revenir, quoiqu'il eût tenu conseil avant de prendre sa détermination, il avouait avoir commis une grande imprudence en affrontant la haute mer avec un bateau plat. Il laissa à Bassora le capitaine Estcourt, commandant en second, et le lieutenant Murphy, astronome de l'expédition. M. et madame Helfer s'embarquèrent le même jour pour Calcutta, et enfin Seyd-Ali-Agha fut envoyé auprès du scheik des Montefiks, pour donner des explications sur une aventure assez désagréable qui avait marqué le passage du bateau à vapeur. J'ai souvent remarqué cette singulière opinion qu'ont les étrangers qui vont conquérir un pays, soumettre à leur domination des hommes qui ne les comprennent pas, dont la religion, les lois, les coutumes sont différentes; ils vivent aux dépens de ce pays, ne prennent guère la peine de cacher leur

mépris de ses habitants, puis ils croient fermement qu'on les y adore. Mes compatriotes ont, autant que d'autres, cette prétention, et j'ai entendu souvent dire que nous sommes fort regrettés en Égypte, en Italie, en Allemagne, partout enfin où on s'est soulevé contre nous. Je n'ai donc nul droit de m'étonner si je trouve de semblables dispositions chez des personnes d'une autre nation. Le colonel Chesney, par exemple, pensait que les Arabes voyaient ses tentatives avec admiration, et prenaient grand intérêt à ses succès. Peut-être les conversations qu'il avait avec quelques chefs lui donnaient-elles cette opinion, et il avait trop peu de pratique des Orientaux pour connaître leur duplicité; il dut par conséquent être fort étonné lorsque, passant au-dessous de Soug-El-Schiouq, il vit des Arabes qui s'avancèrent dans le fleuve pour arrêter *l'Euphrate*. Ces pauvres gens croyaient que rien n'était si simple qu'une telle opération. Ils ne réussirent cependant pas, et alors tirèrent des coups de fusil, si bien qu'on fut obligé de leur envoyer un ou deux coups de canon qui les mirent en fuite. Seyd-Ali-Agha devait expliquer cette affaire et veiller à la provision de charbon de terre que l'on préparait sur ce point; son titre de *seyd*, ou de descendant du Prophète, était une sauvegarde suffisante, mais son ignorance de la langue arabe, et ses formes européennes aussi bien que son habit d'officier turc, le firent fort mal voir par ses nouveaux hôtes. J'eus bientôt une nouvelle preuve du sentiment qui animait les Arabes : M. Raymond, fils de notre

ancien consul, qui avait été privé de son père et laissé sans fortune dans sa jeunesse, voulut tenter quelque chose à Bassora et y vint de Bagdad. Il s'était, je ne sais dans quel but, habillé à l'européenne, et était parti comptant sur sa connaissance de la langue et du pays. Il ne tarda pas à être saisi et garrotté, et on ne le laissa libre qu'après qu'il eût donné des preuves suffisantes qu'il n'appartenait pas à l'expédition. Ces faits et bien d'autres, que je citerai plus tard, sont parvenus à la connaissance du colonel. Le docteur Ainsworth, par exemple, m'a dit que ne s'étant pas trouvé à bord un jour que le steamer était parti, il fut obligé d'aller à pied; qu'il était accompagné d'un Arabe qui voulut l'attaquer à l'improviste, et qu'il fut obligé de se mettre en position pour se défendre. J'ai été étonné à juste titre quand j'ai vu dans des rapports officiels que l'expédition avait été reçue avec plaisir. Je suis certain qu'il en était tout autrement.

Le capitaine Estcourt et le lieutenant Murphy restèrent à Bassora pour y faire des observations sur la pesanteur, et fixer astronomiquement la position de la ville. Leurs pendules avaient servi dans des voyages de circumnavigation, et les objectifs de leurs télescopes étaient des meilleurs que l'on fabrique à Paris. Je ne connus pas les résultats que l'on obtint, parce que, si les observations furent terminées, les calculs ne furent pas faits à Bassora et que je ne les ai pas vus publiés. Les observations de pesanteur se faisaient avec deux pendules de longueurs dif-

férentes, et une bonne lunette montrait le moment de la correspondance, tandis que le temps était donné par un chronomètre bien comparé. La position du lieu était donnée par des distances à la lune. Ces dernières observations furent sur le point de manquer faute d'huile; celle des palmiers, dont on se sert d'habitude dans le pays, donne une lumière si vacillante qu'elle ne pouvait être employée pour éclairer l'instrument. Ce ne fut qu'après de longues recherches que je trouvai enfin quelques gouttes d'huile d'olive. Du reste, il n'est pas de pays où le ciel soit plus pur pendant la nuit, où les étoiles brillent d'un si bel éclat; on ne craignait ni des nuages ni des brouillards. On a souvent observé que, dans les latitudes méridionales, l'aurore et le crépuscule sont d'une courte durée; mais ce phénomène ne m'a jamais paru plus marqué qu'à Bassora et surtout qu'à Bagdad. Dans l'Inde, quand le soleil se lève ou se couche, on aperçoit parfois quelques nuages, mais jamais à Bassora; le jour tombe, que le soleil n'est pas encore sous l'horizon; il paraît encore tout entier, mais il prend une teinte rougeâtre. Dès que son dernier rayon est invisible, la nuit est faite, non cette nuit d'Europe, que les étoiles percent difficilement, même pendant les beaux jours, mais une nuit doucement éclairée par le firmament et qu'illuminent des étoiles tombantes qui traversent le ciel dans toutes les directions. Chaque soir, assis sur la terrasse, nous contemplions ce spectacle magnifique en nous reposant de la fatigue du jour. L'été était venu et la chaleur dépassait ce qu'on peut ima-

giner. Le matin l'air était assez frais, mais le soleil commençait à se faire sentir vers neuf heures, et il fallait alors se renfermer; jusqu'à quatre ou cinq heures de l'après-midi, le thermomètre marquait à l'ombre 116 Far. (47 centigr.). Le bois craquait et on éprouvait un sentiment pénible quand on touchait des meubles, du fer, du verre, toutes les substances que l'on est accoutumé à trouver froides, et qui étaient brûlantes. Pour qu'on pût boire dans un verre, il fallait le tenir toujours plein d'eau, afin que l'évaporation ne permît pas qu'il s'échauffât. L'usage n'est pas d'ailleurs de s'en servir, parce qu'on a pour boire de petits vases de terre, et que l'on conserve l'eau dans des cruches poreuses qui demeurent suspendues à l'ombre et dans un courant d'air. Les liquides se rafraîchissent parfaitement de cette manière, mais elle ne donne pas un résultat uniforme, car l'intensité du vent et sa direction ont une grande influence. Si le vent vient du nord, l'eau refroidit très-bien, mais non quand il vient du sud. J'ai porté de ces vases à Bombay et ils étaient inutiles pendant la mousson du sud-ouest. La raison en est, ce me semble, assez claire. Le vent du nord arrive à Bassora, après avoir traversé le désert, et n'est point imprégné d'une aussi grande quantité d'eau que celui du sud, qui vient de la mer. A Bombay, le vent du sud-ouest, qui a traversé une immense étendue de mer et amené les pluies, doit aussi être saturé d'eau. J'avais pensé qu'il aurait été possible d'obtenir un hygromètre assez sensible en employant un tube fait de l'ar-

gile de Bagdad qui sert à la fabrication de ces vases. On l'aurait rempli d'eau et on aurait introduit un thermomètre, dont la différence d'élévation, avec un thermomètre libre, aurait donné moyen de calculer l'évaporation. Cette expérience n'aurait pu se faire qu'avec de l'eau distillée, car celle que l'on obtient des rivières est rarement pure et contient toujours du sable qui s'introduit dans les pores des vases, et les prive, au bout d'un certain temps, de leurs propriétés réfrigérantes. Je connais les vases que l'on fabrique en Espagne et en Égypte, dans l'Inde, mais aucun n'a les qualités de ceux de Bagdad, d'où on en fait une assez grande exportation, et qui sont envoyés très-loin. La quantité d'eau que l'on boit en Arabie est incroyable; dès qu'un visiteur s'est assis, il demande de l'eau; après le café, il en demande encore, et il sort rarement sans avoir bu trois ou quatre vases, qui contiennent chacun un grand verre. C'est qu'en effet la transpiration est si grande que l'on est toujours altéré. Quand le vent du sud domine, que l'eau perd sa fraîcheur, on éprouve un grand malaise. Ce vent amène des nuages de poussière et cause une prostration générale; les animaux eux-mêmes paraissent souffrir. On voit les oiseaux, le bec ouvert, chercher tous les abris qu'ils peuvent trouver contre le soleil et ne les quitter qu'avec peine pour prendre leur nourriture; les chevaux sont inquiets et hennissent; le cri du chacal pendant la nuit est plus perçant et plus prolongé; le poil du chat se hérisse. C'est aussi le temps où les animaux venimeux, les serpents, les

scorpions, les mille-pieds sortent plus volontiers de leur retraite. Il y a à Bassora plusieurs variétés de serpents, et ils y sont en grand nombre à cause de l'humidité; ils vivent dans les canaux, où sont d'autres reptiles dont ils se nourrissent. On distingue le serpent d'eau, d'un jaune à taches brunes et au ventre blanc; le serpent à deux têtes, dont la tête ne paraît différer de l'extrémité de la queue que par deux petits yeux noirs qu'on voit à peine. Mais le plus commun est une vipère grise, d'un pied et demi de longueur, qui se glisse avec une extrême rapidité entre les briques dont on construit les murs, et y cherche des nids de moineaux. C'est un spectacle curieux de voir comme ces oiseaux se rassemblent par centaines et poussent des cris quand ils aperçoivent leur ennemi. Je n'ai point alors remarqué cette faculté de fascination que l'on attribue au serpent; j'ai vu, au contraire, des moineaux tourner autour du reptile pour l'effrayer et le chasser; d'autres voler avec force contre lui, le bec en avant, le blesser et le faire tomber. Quelques-uns étaient victimes de leur courage, mais ils réussissaient assez souvent. Je me suis assuré que ce serpent est venimeux, sans avoir de crochets. J'en vis entrer un dans un nid où il tua immédiatement cinq jeunes moineaux; il fut pris aussitôt et j'examinai ses mâchoires; je puis donc certifier le fait. L'époque de l'année où l'on éprouve ce malaise, où l'on voit ces reptiles, est la plus salubre; les vents du sud finissent en septembre, et alors commencent les maladies qu'amène le grand

schamal, qui souffle du nord-ouest. Le vent du sud, salubre dans les villes, amène le *simoun* dans le désert.

L'expédition du colonel Chesney avait perdu plusieurs personnes, et le capitaine Estcourt lui-même avait la fièvre à son arrivée, mais il se rétablit après quelques jours. M. Murphy, ayant terminé ses observations, reçut avis que le colonel Chesney reviendrait bientôt et chercherait à remonter le fleuve; il emballa ses instruments et se tint prêt à partir; puis il fit des excursions autour de la ville. Comme tous les nouveaux arrivés, il méprisait les précautions et allait se baigner en plein midi, la tête exposée au soleil. Un jour il revint avec la fièvre, qui ne le quitta plus pendant six jours et se termina par la mort. Il fut pendant tout ce temps dans un état continuel de somnolence, quoique l'éclat de ses yeux indiquât l'irritation du cerveau. Il avait, je suppose, été atteint d'une congestion cérébrale, et il ne parut se ranimer qu'aux approches de la mort; alors il prononça des paroles confuses, et ne parlait qu'en français. Il le savait fort bien et avait résidé longtemps à Paris. Ce fut une grande perte, non-seulement pour l'expédition, mais encore pour son pays, où il était fort estimé, et où il avait contribué à la rédaction de la grande carte de l'Angleterre. Quant au capitaine Estcourt et à moi-même, nous dûmes d'autant plus le regretter, que non-seulement il faisait un vide considérable dans notre petite société, mais qu'il était instruit et du caractère le plus aimable. Jeté seul dans ces pays sauvages, je n'avais pas, je le

confesse, assez de philosophie pour que cette mort soudaine ne me causât pas une triste impression. On ensevelit le lieutenant Murphy dans l'église arménienne de Bassora, avec toute la pompe possible; tous les chrétiens assistèrent à cette cérémonie, et ses compatriotes envoyèrent plus tard un marbre qui marque son tombeau.

Bassora offre de nombreux exemples de morts aussi soudaines, que l'on attribue à des miasmes, mais qui, chez les Européens, pourraient n'être causées que par l'excessive chaleur; la moitié au moins de ceux qui sont venus pour y demeurer en ont été victimes, et on ne compte guère que trois personnes qui n'aient pas été obligées de fuir après une courte résidence; ce sont M. Manesty, le colonel Taylor et le dernier des missionnaires français. Un prêtre, allant un jour en bateau voir madame Manesty, qui était catholique, fut également frappé d'une congestion cérébrale. Un employé de la résidence anglaise, sortant après déjeuner, et s'exposant au soleil, eut un transport au cerveau et se suicida. Moi-même, quand, par ces chaleurs, j'allais voir M. Murphy, j'étais obligé de me vêtir à l'arabe et de me couvrir d'un énorme turban. Malgré ces précautions, les veines de mon cou s'enflaient, les carotides paraissaient s'engorger, je sentais de forts battements aux tempes, et j'entendais comme un bruit confus de trompettes et de clairons. Rentré chez moi, je me hâtais de gagner l'obscur caveau qui dans les maisons sert pendant le jour de retraite à ses habitants; on le nomme

sardap, et il n'a pas de fenêtre ; une espèce de cheminée, que l'on élève autant qu'on peut, établit un courant d'air. Là on passe son temps dans une inaction qui serait complète s'il ne fallait combattre les moustiques, qui aussi y cherchent un abri. Le sommeil même n'est pas permis, car si on repose trop longtemps sur un matelas, il s'échauffe et cause une vive irritation. Transpirer et boire de l'eau, telle serait la seule occupation, s'il n'était d'usage d'y recevoir des visites. Le soir, la nuit et le matin, la température est fort agréable ; on passe le temps sur les terrasses, où l'on dort. Mais, outre la mort dont l'ardeur du soleil est la cause immédiate, il y a d'autres maladies que l'on attribue au climat. Lorsque les montagnes de l'Arménie, d'où viennent les deux grandes rivières de la Mésopotamie, ressentent les effets de la chaleur du soleil, et que leurs neiges se fondent, les inondations succèdent sur toute l'étendue du désert, et c'est pour s'en préserver que les villes et les villages sont défendus par des digues en terre qui servent également de défenses. On voit alors, aux portes mêmes de Bassora, les canaux d'irrigation se changer en d'impétueux torrents ; quelquefois les villages, et même des villes, sont renversés, et des forêts de dattiers entraînées. Le fleuve roule avec tant de force qu'il empêche l'effet de la marée. C'est alors que sont utiles ces grands canaux qui conduisent directement les eaux à la mer, et que l'on dit creusés par les anciens. Mais ces inondations durent peu, tant est grande l'évaporation sur une si vaste surface frappée

d'aplomb par le soleil. Les matières végétales ou les animaux qui ont été entraînés demeurent à sec, se décomposent et répandent des miasmes délétères que le vent du nord-ouest, qui s'élève aussitôt après, répand sur Bassora. Cette explication a cours dans le pays et a été donnée par les Européens; je me permettrai cependant quelques observations, parce qu'il me semble que la physique générale, appliquée ainsi à la médecine, donne souvent lieu à des théories que l'on ne pourrait démontrer aisément. L'insalubrité de Bassora est-elle due aux inondations du fleuve? Mais les inondations ont lieu autour de Bagdad comme autour de Bassora, et on ne s'aperçoit pas qu'elles causent des épidémies. Mohamera et Zobéir sont placés comme Bassora sous le vent des marécages, et le climat y est assez salubre. Les côtes de l'Arabie et du golfe Persique ne sont pas sujettes à l'inondation et sont malsaines. On souffre peu à Bouchir, qui est sujet aux inondations, tandis que tous les autres points sont frappés du même fléau que Bassora, et qu'aucun Européen n'a pu vivre à Mascate, le lieu le plus sec et le plus chaud du monde. On ne se plaint du climat ni de Moka ni de Djedda, qui sont arides. La végétation causerait-elle les miasmes délétères? Ici se présentent des anomalies semblables. Bassora et Bagdad sont fertiles, Bender-Abbaz, Mascate et Zobéir ne le sont pas; la salubrité ne suit pas l'aridité. Il serait sans doute satisfaisant de pouvoir reconnaître *à priori* la salubrité d'un pays, comme on reconnaît celle d'une maison; mais quand on veut l'ex-

pliquer par des causes générales, par des courants d'air qui viennent de grandes distances, par des miasmes que les sens ne peuvent saisir, je ne saurais me défendre de sceptiscisme. Je préférerais toutefois attribuer l'insalubrité de Bassora aux gaz que dégagent ces forêts de dattiers qui l'entourent de toutes parts et pénètrent jusque dans les maisons, plutôt qu'à la décomposition de substances animales qui s'opère à plusieurs milles de distance, et dont les produits sont dispersés dans l'air. L'observation de l'état sanitaire des villes que j'ai nommées s'accorderait mieux, je crois, avec cette dernière théorie. Je dois cependant ajouter que le climat de Bassora n'était pas, dit-on, aussi redouté autrefois. Les inondations s'étendent d'après les ondulations du terrain; près de Lemloun, elles s'avançaient beaucoup, et l'eau remplissait une vallée profonde d'où elle ne s'évaporait que lentement. Le scheik recevait de Bagdad une somme de cent cinquante mille francs par an pour faire là une digue; le pacha ayant préféré garder son argent, le scheik n'a plus fait construire la digue; depuis cette époque, le climat est devenu plus malsain. Je ne sais ce que vaut cette dernière observation, mais quand je considère que les maladies de ce pays sont mentionnées dans les *Mille et une Nuits*, je crois qu'elles ne dépendent guère ni du scheik ni du pacha.

Quelle qu'en fût la cause, nous vîmes bientôt tous ceux qui nous entouraient tomber malades. Un sous-officier, qui aidait M. Murphy dans ses observations, nous donna les mêmes inquiétudes que son chef,

et les domestiques s'alitèrent successivement. Le capitaine Estcourt, privé de cuisinier, fut obligé de prendre, pendant quelques jours, ses repas chez moi, puis je fus forcé de m'adresser à mes voisins pour qu'ils m'apprêtassent mon dîner, et enfin nous fûmes réduits à l'envoyer acheter tout cuit au bazar. M. Raymond, qui me servait d'interprète, eut la fièvre des premiers parmi les habitants; c'était le plus souvent une fièvre intermittente, mais elle prenait quelquefois un caractère plus grave. J'ai remarqué que des vers intestinaux se trouvaient dans l'estomac pendant ces maladies. Les vomitifs étaient, dans ce cas, assez dangereux, s'il faut en croire l'expérience des Arabes; j'ai vu de ces vers sortir de la bouche de malades épuisés et insensibles. Dans certains cas ils en rendaient par le vomissement des quantités fort considérables qui étaient enlacés les uns aux autres et formaient comme des boules; leur longueur était d'environ trois pouces. Un capitaine anglais transportait des chevaux dans l'Inde pendant cette saison, et la chaleur devint insupportable quand il fut près de Mascate; ses chevaux moururent en grand nombre, et, désirant connaître la cause de cette mortalité, il examina le corps de l'un d'eux, et trouva une immense quantité de vers qui lui rongeaient le foie; j'ignore s'ils étaient de la même espèce que ceux dont je parle. Le capitaine Estcourt prit enfin le parti de s'établir à la campagne, et peu après nous vîmes arriver de Bouchir le docteur Ainsworth, qui venait

porter des secours trop tardifs à M. Murphy. Il n'avait pas pris le chemin de la rivière, mais avait débarqué à Gren, d'où il avait traversé le désert.

Enfin, le colonel effectua heureusement son retour de Bouchir, et alla s'établir à Mohamera sur l'embranchement du Caron. L'air était meilleur, l'eau plus pure, et on comprend que les désastres de Bassora l'éloignaient de cette ville, et lui firent négliger des précautions d'autant plus importantes, que le gouvernement ne pouvait qu'être offensé qu'on les oubliât. Mohamera était en révolte ouverte avec le mutselim de Bassora, représentant légal de l'autorité turque, qui avait donné les firmans pour la navigation de l'Euphrate. Quelle que fût la position réelle de ce mutselim, quelque peu de considération qu'il méritât, c'était une offense de se fixer dans une ville ennemie sans daigner le prévenir; de choisir pour centre de ses opérations un lieu dont, à tort ou à raison, le gouvernement voulait détruire la prospérité. C'était chose plus grave encore de faire des conventions avec le scheik rebelle de Mohamera, et de lui promettre la protection britannique.

Le colonel Chesney faisait des expériences sur la manière la plus prompte d'envoyer des nouvelles en Europe. Voici quel est le mode ordinaire : si de Bassora, on expédie un courrier, il ne va qu'à Bagdad, où on en prend un autre qui est dirigé sur Alep ou Damas, d'où l'on gagne la mer. Ce courrier est fourni par le scheik de Zobéir; on le paie deux cents francs pour aller à Bagdad, et il reçoit à l'arrivée des

cadeaux de ceux auxquels il porte des lettres; il est à cheval et fait le trajet en sept ou huit jours, passant droit à Soug-el-Schiouq, remontant de là la rive gauche de l'Euphrate jusqu'à Hillah, et traversant alors le désert pour arriver à Bagdad. Comme ces courriers coûtent fort cher, on en expédie rarement, et on reste quelquefois plusieurs mois sans nouvelles. Quand le mutselim n'est pas en de bons termes avec les scheiks de la route, il n'ose en envoyer, parce qu'on arrêterait sa correspondance, et on est forcé de s'en tenir aux messagers de la résidence, qui partent à des époques fort irrégulières. Les juifs seuls expédient une fois par an à une époque déterminée; c'est lors de la fête des Rameaux, qui termine leur grand carême. Ils doivent, suivant l'Ancien Testament, avoir un fruit sans tache pour le présenter à l'autel, et font venir à grands frais pour cela des cédrats de Bahrein qu'ils envoient en poste à Bagdad. La route ordinaire oblige, quand on va à Alep ou à Damas, à faire un circuit fort considérable. Le colonel essaya d'envoyer directement de Gren, parce qu'il croyait que M. Manesty expédiait de là quand il avait quitté momentanément Bassora. Il ignorait sans doute que, pendant son absence, M. Manesty avait laissé un agent arménien, nommé Pétros, qui envoyait comme avant les courriers par Zobéir. Le scheik de Gren, voyant une grosse somme à gagner, promit au colonel tout ce qu'il voulut, mais n'envoya personne droit sur Damas; son courrier passa comme d'usage à Zobéir, et prit de là la route ordinaire, sans entrer à Bagdad. Il

mit un temps considérable à revenir. Dans une autre expérience, M. Chesney voulait faire débarquer la malle à Mohamera, la faire passer de là sur la rive droite du fleuve et l'envoyer directement à Damas, ou suivre la rive gauche et remonter à Bagdad dans le cas où la première route aurait été fermée; l'un et l'autre moyen étaient impraticables. Les hommes de Mohamera, comme Chiites, n'auraient pu traverser avec sécurité le territoire des Sunnis; d'ailleurs, quoiqu'un dromadaire puisse, pendant l'hiver, se passer d'eau depuis les bords de l'Euphrate jusqu'à Damas ou jusqu'à Alep, il ne pourrait le faire pendant l'été; tels étaient les obstacles à la route directe en partant de Mohamera. Si l'on eût pris par Bagdad, on aurait été empêché par les débordements du fleuve, qui font une île de Mohamera pendant une bonne partie de l'année, et par les marais qui se forment sur plusieurs parties de la rive gauche du Tigre. La vanité de ces tentatives avait été déjà reconnue par les devanciers du colonel. Tous les moyens de communication par terre avaient été essayés par M. Manesty, lorsque la guerre leur donnait une immense importance. Son intérêt particulier était d'ailleurs fort engagé à réussir, et on en peut juger par le fait suivant. Un jour il reçut un paquet, avec l'ordre de n'épargner ni peines ni argent pour le faire parvenir dans l'Inde. Comme il était autorisé à faire le commerce, il avait dans le port un navire prêt à mettre à la voile; il s'écrivit d'abord comme résident, s'offrant une somme d'argent pour faire partir le na-

vire aussitôt, puis se répondit comme négociant pour faire des conditions, qu'il accepta enfin comme résident. Copie de cette singulière correspondance fut envoyée aux autorités, et le marché lui rapporta, dit-on, trente-cinq mille francs. Dans ces temps de guerre, les agents français et anglais ne se faisaient pas scrupule d'arrêter leur correspondance réciproque, et il fallait une grande habileté pour qu'elle parvînt. M. Manesty avait essayé tous les moyens, jusqu'à l'entremise des Wahabites, et n'avait jamais mieux réussi que par la voie ordinaire. Un étranger comme le colonel ne pouvait espérer faire mieux que lui, quelques efforts, quelque énergie qu'il déployât. M. Chesney se distinguait surtout par cette dernière qualité, et il l'avait montrée au milieu des tracasseries et des tergiversations de son gouvernement.

L'esprit de suite et d'ensemble que le duc de Wellington mettait aux affaires n'existait plus après lui. Peu appuyés à l'intérieur, désireux de popularité, tantôt portés à de grandes entreprises, tantôt effrayés des conséquences qu'elles pourraient avoir, les ministres wighs n'avaient pas une politique bien déterminée. Ils avaient trouvé toute préparée l'expédition de l'Euphrate; les dépenses avaient été votées, les travaux les plus pénibles étaient terminés, on allait partir, lorsque tout à coup ils donnèrent ordre de revenir. On comprend quels sentiments durent éprouver tous ceux qui avaient pris tant de peines en se voyant ainsi arrêtés lorsqu'ils touchaient

au but. Le colonel avança cinquante mille francs de sa poche; ses compagnons se cotisèrent et renoncèrent à leur paie, et, sans s'arrêter à l'ordre reçu, on partit et on gagna Bassora. La nouvelle du succès parvint à Bombay, et le colonel attendait à Mohamera que le gouvernement de l'Inde lui transmît des ordres. J'ignore si ce fut dans la prévision qu'il succéderait au colonel, ou seulement dans le but de concourir à ses travaux, que ce gouvernement envoya plusieurs officiers chargés de reconnaître les bouches de l'Euphrate. L'un d'eux, ayant voulu remonter le Caron et gagner Bouchir par cette route, fut dépouillé, et reçut en outre une blessure dont il mourut après peu de temps. Le second, M. Grieve, devait surveiller la correspondance, tandis qu'un troisième, M. Jenkins, vint plus tard, après que l'expédition fut partie, sonder une route un peu différente.

Les opérations du colonel, que l'on croyait avoir arrêtées, ne pouvaient, en de telles circonstances, être exactement prévues, et il était décidé à aller attendre une solution à Corna. Bien que le séjour accidentel d'Européens rompît un peu la monotonie de mon existence, j'étais seul le plus souvent, et enfin, comme les autres, je tombai malade au mois de septembre. Le colonel Chesney m'invita à l'accompagner à Corna pour changer d'air, et j'acceptai volontiers; mais une dépêche étant arrivée, il se décida tout à coup à partir pour Bagdad, et je n'appris cette détermination que la veille du départ. Dans l'état où e me trouvais, j'aurais quitté Bassora pour quelque

lieu que ce fût, et je n'hésitai pas à faire le voyage projeté. Notre gouverneur, Méhémed-Tchelebi, avait lui-même exécuté son dessein, et venait de s'embarquer. J'allai donc pendant la nuit prendre congé de son substitut, qui, comme moi, était malade; je le trouvai au lit, dans le paroxysme de la fièvre, et il me supplia, avec une grande énergie, de faire mes efforts pour nuire à son patron, afin qu'il pût lui-même rester assez longtemps en place pour gagner une somme qui lui permît de s'enfuir. Il était, disait-il, l'ami secret d'Ali-Usta, et voulait aller le joindre.

CHAPITRE XV

BAGDAD.

Voyage de Bassora à Bagdad. — Asker-Pacha. — Gouvernement de Davoud-Pacha. — Commerce et industrie de la ville.

Le bateau à vapeur partit de Bassora vers la fin de septembre, mais il fut obligé de s'arrêter devant la maison de campagne du résident pour ensevelir un homme de l'équipage mort de la fièvre, puis il continua sa route jusqu'à Corna, où nous prîmes du

charbon. Nous avions, en quelques heures, rejoint le mutselim, dont nous apercevions la flottille sur le bord opposé. Notre voyage jusqu'à Kout-Hamara, qui est à peu près à moitié chemin de Bagdad, ne dura guère que trois jours, et cependant la rivière était inconnue, et l'on était souvent obligé de chercher son chemin à travers les bancs de sable; nous étions d'ailleurs à l'époque où les eaux sont le plus basses. Il fut impossible de calculer exactement combien nous employâmes de temps pour arriver de de Kout-Hamara à Bagdad, parce que nous fûmes arrêtés souvent pour couper du bois trop vert pour donner la chaleur nécessaire. On obtint cependant comme résultat approximatif que le voyage durerait quatre jours pour remonter de Bassora, et trois pour y descendre. Rien de plus monotone que cette route entre deux rives uniformes, où rien ne vient reposer la vue, et où, des deux côtés, on n'aperçoit qu'une ligne d'arbustes et au delà une vaste plaine. Quelquefois nous voyions des tentes, et aussitôt on se dirigeait vers elles pour obtenir du lait ou d'autres provisions, mais on ne réussissait pas sans difficultés. Si l'on était obligé de couper du bois, les Arabes se refusaient ordinairement à le faire, et il fallait veiller d'assez près à ce que l'équipage, quand il était chargé de cette corvée, ne fût pas attaqué. Souvent des promesses étaient faites par les habitants et ils ne songeaient pas à les tenir; plus d'une fois enfin nous avons cherché vainement le matin les camps dont les chefs nous avaient, la veille, pro-

mis assistance; ils avaient fui pendant la nuit. Je ne doute pas qu'ils ne nous eussent attaqués s'ils l'avaient osé; mais ce bateau qui marchait sans rames et sans voiles, et d'où ils voyaient s'échapper une épaisse fumée, leur paraissait un produit de l'enfer, et plusieurs nous ont demandé, avec une bonne foi parfaite, si nous étions de bons ou de mauvais esprits, si nous descendions des anges ou du diable. Je pense qu'ils inclinaient vers la première de ces opinions, et qu'ils s'étonnaient de notre conduite paisible. Si l'on plaçait, sur la Seine ou sur la Tamise, le premier bateau à vapeur qu'elles eussent porté, et qu'il fût monté par des Arabes, on peut être certain qu'ils se rendraient célèbres par des méfaits de toute espèce, et que les rives de ces fleuves ne seraient pas un séjour sûr et tranquille. Aussi, jugeant des autres par elles-mêmes, les tribus fuyaient à notre approche et évitaient tout contact avec nous. Quand nous passions devant des lieux habités, la population nous poursuivait en nous disant des injures; il était très-amusant de voir ainsi courir toute cette foule, et ceux qui aiment le pittoresque dans les tableaux n'oublieraient certes pas celui-là. Hommes nus ou vêtus, femmes, enfants, chevaux, se précipitaient ainsi pêle-mêle, et, après nous avoir vu passer une fois, couraient sur un autre point où devaient nous amener les sinuosités de la rivière. Comme ils n'étaient armés que de lances, leurs démonstrations nous touchaient peu; mais, plusieurs fois, ils nous jetèrent des pierres, et, s'ils avaient eu des fusils, je doute qu'ils n'en eus-

sent pas fait usage. Ils s'estimaient heureux de ce que nous ne profitions pas de nos avantages pour les dépouiller et les mettre à contribution, devoir dont ils se seraient certainement acquittés s'ils avaient été à notre place. Le combustible nous manquant, nous étions parfois contraints de nous arrêter, et quelques-uns de nous allaient à la chasse; ils en rapportaient une grande quantité de francolins; nous vîmes peu d'autres oiseaux, excepté des aigles pêcheurs et des hérons, qui garnissaient les bords du fleuve. Il y a un bon nombre de lièvres et une multitude de loups et de sangliers dans les bois. On y trouve aussi des lions dont les rugissements se font entendre pendant la nuit, et des chacals dont les cris empêchent le sommeil. Nous n'aperçûmes pas de gazelles, quoique je sache qu'il y en a beaucoup dans le désert, car on m'en donnait souvent à Bassora. Un matin, nous observâmes une hyène noire qui s'enfuit à notre approche. Les moustiques nous firent, pendant ce voyage, une guerre opiniâtre, et on ne peut comprendre quelles myriades se logeaient chaque soir dans nos cabanes. Nous étions, pendant le jour, tourmentés par de grosses mouches, armées d'un aiguillon qui traversait nos habits. Je comptai qu'un matelot qui était à la roue et qu'elles assaillaient, en avait tué cent vingt pendant son quart. Aussi avions-nous un grand respect pour les demoiselles qui rasaient la surface de l'eau et saisissaient, pour les dévorer, les tipules de toute espèce. Ces inconvénients n'empêchaient pas que je

me trouvasse fort heureux à bord; outre que ma santé s'améliorait, je jouissais de la société de personnes remarquables par l'éducation et l'amabilité. Le colonel Chesney, directeur de l'entreprise, était secondé par le capitaine Estcourt. Le lieutenant Cleveland, de la marine royale, commandait la navigation, et avait sous ordres deux autres officiers, MM. Fitz-James et Charleswood; le docteur Ainsworth était chargé du service médical, et M. Rossem remplissait les fonctions d'interprète. Chaque jour, dès qu'on levait l'ancre, le colonel Chesney allait s'asseoir sur le devant du bateau; et là, son registre à la main, il marquait et l'heure d'une montre à secondes, et la direction de la boussole, et les accidents de terrain, et les sondages, en un mot, tout ce qui pouvait servir à dresser une carte aussi exacte que possible du cours du fleuve. Le lieutenant Cleveland, monté sur un des tambours et abrité sous une petite tente, passait presque toute la journée à conduire le bateau; chacun avait ses occupations, et moi-même je consultais souvent la bibliothèque si bien choisie qu'on avait à bord.

Nous n'arrivâmes cependant pas sans encombre à Bagdad; outre qu'un des malades mourut en vue de la ville, nous fûmes arrêtés par un banc de sable et perdîmes un jour sans pouvoir nous remettre à flot; fort heureusement que le docteur Ross, médecin de la résidence, était venu avec un interprète au-devant de nous. Il lui fut facile de se procurer un bateau qui nous mit à terre, et nous gagnâmes la ville à pied.

Je demeurai, ainsi que mes compagnons, chez le colonel Taylor, dont l'hospitalité m'était déjà connue, et avec lequel je pus m'entendre d'autant mieux que les soupçons que j'avais conçus sur le but immédiat de l'expédition avaient été dissipés par la franchise des explications du colonel Chesney. Il me suffisait, quels que fussent les projets ultérieurs, qu'il n'y eût pas de surprise et que je pusse prévenir à temps mon gouvernement. Le colonel considérait surtout son entreprise comme un moyen de civilisation, et comme ouvrant un débouché au commerce de tous. Si l'Angleterre en faisait les frais, c'était, disait-il, parce qu'elle y avait un plus grand intérêt que d'autres puissances, mais non parce qu'elle prétendait à rien d'exclusif. Le monde entier, d'ailleurs, devait, selon lui, profiter de la portion scientifique de son voyage, et il avait prié le ministre-président du bureau du contrôle, de faire communiquer au gouvernement français les observations que l'on ferait. M. Chesney n'approuvait pas non plus les mesures que le résident avait cru devoir prendre, et aurait désiré que l'on n'attachât pas d'autre but à sa mission que celui qu'il donnait. Ses explications, j'en suis persuadé, étaient sincères, et, comme il supposait à ceux de ses compatriotes qui gouvernent l'Asie des sentiments philosophiques qui n'existent qu'en Europe, il se faisait probablement illusion sur le résultat inévitable d'un premier succès ; ce succès, si on l'avait suivi, aurait conduit à la domination du pays.

Je n'ai pas besoin de dire que toute la population de Bagdad était sur le rivage pour voir entrer le bateau à vapeur quand il put enfin s'approcher. Le lendemain, on permit de le visiter, et les militaires réguliers, comme plus au fait de la civilisation, se hasardèrent les premiers à bord; quelques-uns avaient vu de telles merveilles à Constantinople, et expliquaient aux autres, ce que probablement ils ne comprenaient guère eux-mêmes, le mécanisme qui donnait le mouvement à cette masse. Aucun ne voulait croire cependant que la coque fût en fer; ils supposaient que l'on en avait revêtu du bois, de même qu'on applique des feuilles de cuivre sur un vaisseau. Après ces soldats qui se présentaient par troupes, vinrent les habitants, puis les mollahs eux-mêmes, et enfin la curiosité inspira du courage à quelques femmes. Quant au gouverneur par intérim, Asker-Pacha, il ne considéra pas de sa dignité d'imiter cet exemple, mais il eut assez de condescendance pour se mettre à une fenêtre qui donnait sur le fleuve, et de là il vit le bateau faire quelques évolutions en son honneur. Il fut cependant très-contrarié de ce qu'on avait tiré le canon même pour le saluer, et ne fit pas répondre à cette politesse.

Si Bassora m'avait paru déchu de la prospérité que j'avais remarquée quelques années avant, je fus bien plus frappé encore de la décadence de Bagdad. En allant faire une visite à Asker-Pacha, je traversai des bazars où la foule se pressait autrefois; je n'y rencontrais plus personne, et presque toutes les

boutiques étaient fermées. Le silence le plus profond régnait dans ces lieux, qui avaient jadis la même physionomie que le Caire, et de toutes parts, on voyait des maisons en ruines ou désertes. Une guerre et, après, la contagion avaient visité cette cité des califes qui, avec son administration, avait peu de chances de recouvrer son ancienne splendeur. Elle était cependant tranquille dans ce moment, car le pacha et sa cour étaient allés en guerre. Asker-Pacha gouvernait comme substitut; son administration était assez ferme, et ne s'enivrant pas comme Ali-Pacha et moins adonné aux calculs profonds de l'astrologie, il accordait quelques instants aux affaires publiques. On l'avait envoyé de Constantinople pour assister le titulaire du pachalik, Ali-Raza-Pacha, ou plutôt pour lui servir de remplaçant dans le cas où l'on voudrait s'en défaire. Il était grand et maigre, et avait été élevé dans le sérail de Constantinople, comme esclave du sultan. J'ignore quelles y étaient précisément ses fonctions, mais je sais qu'il devait se tenir habituellement dans une posture assez gênante pour qu'elle eût donné à ses jambes une forme très-singulière et pour l'empêcher de se tenir longtemps debout. Je le trouvai assis seul à l'angle d'une de ces fenêtres connues à Constantinople sous le nom persan des *chanichin* (siége de roi). Je l'entretins longtemps de la misérable condition de Bassora et des ressources qu'offrirait ce pays s'il était administré d'une manière un peu raisonnable. Il approuvait fort mes observations, mais il trouvait au fond, j'en suis sûr, que

j'étais un sot de m'intéresser à pareille chose. Son opinion n'était pas d'ailleurs d'une grande valeur, parce que le pacha, son chef, venait de le surprendre dans un acte flagrant de trahison, et qu'il était plus préoccupé de son salut que du bien-être de tout le genre humain. Aussitôt qu'Ali-Pacha avait quitté Bagdad, Asker-Pacha, suivant un usage fort commun, avait fait dresser contre lui un acte d'accusation qu'il avait fait signer par tous les habitants principaux et l'avait expédié à Constantinople. On dénonçait la mauvaise administration du vizir et les exactions de son gendre, Hamdi-Bey, qui était, certes, un des plus grands coquins de ces pays, où ils ne manquent pas. Le douanier, Abdul-Kader-Agha, avait signé comme les autres, mais avait secrètement fait donner avis à Ali-Pacha, qui arrêta le courrier et s'empara de la pétition d'Asker-Pacha. On ne quitte malheureusement pas Bagdad avec la même facilité que Bassora, et un pacha qui voudrait s'enfuir sans une escorte nombreuse serait bientôt assailli par les Arabes; force fut donc au dénonciateur de rester et de réfléchir sur sa situation. Ali-Pacha n'osa ou peut-être ne voulut pas faire tomber la tête de son ennemi, parce qu'il appartenait au sultan, mais il lui fit quitter la ville aussitôt après y être rentré, et le renvoya à Constantinople. Il est, je crois, aujourd'hui gouverneur à Tripoli. Il avait la connaissance qu'un Turc employé dans les affaires de la capitale peut avoir des Européens; il me nomma plusieurs des drogmans de Constantinople, et paraissait

surtout lié avec M. Lapierre, notre premier interprète. Il n'ignorait pas les droits et les priviléges des Européens; mais, comme il était très-scrupuleux mahométan, il ne permettait pas facilement qu'on les dépassât, et je crois que dans ses plaintes contre son chef, il l'accusait de ne pas s'opposer assez aux empiétements du colonel Taylor, et à son intervention dans les affaires intérieures de pachalik.

Si Bagdad n'était pas, lorsque j'y passai en 1824, la ville décrite dans *les Mille et une Nuits*, elle avait du moins, plus que toute autre, le caractère oriental; après la Mecque, elle était le lieu principal de réunion des mahométans. La tombe d'Ali, qui en est à une petite distance, y appelait tous ses sectateurs, et, comme ancienne résidence des califes, elle était vénérée des sunnis; c'était la ville la plus sainte après la Mecque et Médine; le pacha, après dix années de gouvernement, prenait le titre de calife, et son rang le plaçait après le pacha de la Mecque et avant ceux d'Égypte et de Damas. Son origine, car il avait souvent été esclave, n'empêchait pas ces honneurs. Davoud-Pacha, Géorgien, dont j'avais vu la famille à Tiflis, était gouverneur à cette époque; je lui fis une visite où il déploya tout le luxe asiatique, luxe dont je connaissais assez les détails pour en apprécier la pauvreté. Je n'ignorais pas que, sous de beaux tapis, se trouvaient des nattes usées que ne respectait pas la vermine; que les habits éclatants étaient de mauvais drap; que l'or qui luisait de toutes parts n'était que du cuivre; que les morceaux de glaces qui décoraient

le kiosque où il trônait ne valaient pas, réunis, le miroir d'un modeste perruquier. Mais je ne pouvais méconnaître la puissance et la grandeur, quand je passai au milieu d'une centaine d'esclaves vêtus de blanc, qui, rangés dans la cour et sous la fenêtre du pacha, avaient les yeux fixés sur lui et attendaient ses ordres. Ces esclaves lui appartenaient ; je voyais l'autorité exercée en son nom, des soldats dépendants de lui seul, un équipage nombreux, une armée qui lui obéissait. J'avais traversé des villes où gouvernaient ses lieutenants et reconnu les représentants de scheiks puissants qui l'entouraient et recherchaient sa protection. Tous les édifices de quelque valeur étaient sa propriété ; il avait des marchandises et des bâtiments pour la rivière et pour la mer ; il battait monnaie ; cent mille étrangers, disait-on, traversaient annuellement sa capitale pour aller visiter le tombeau d'Ali, et ce concours transformait un point du désert en un grand centre commercial. Son luxe, le vrai luxe oriental, celui qui n'emprunte rien à l'Europe, se déployait surtout dans les fêtes que l'on nomme *beniches*, et qui, si les femmes y assistaient, seraient de véritables tournois. J'en vis une pendant mon séjour. Un commissaire de la Porte avait été dépêché à Bagdad, et le pacha l'avait fait attaquer avant qu'il entrât et s'était emparé de ses firmans ; l'ayant ainsi privé des moyens de lui nuire, il l'environnait d'honneurs et d'attentions. C'était pour ce commissaire que le beniche avait lieu. De vastes tentes avaient été dressées dans le désert, à un mille

de la ville, et le pacha et sa cour s'y rendirent à cheval. Le pacha marchait seul, précédé de timbaliers et monté sur un cheval blanc d'une admirable beauté; derrière lui venaient à pied une centaine de gardes du corps, armés d'un fusil, puis les esclaves à cheval, vêtus de blanc, la tête couverte d'un grand feutre vert et ceinte d'un turban blanc brodé d'une palme d'or, suivant l'usage de Bagdad. Cette troupe, hommes et chevaux, appartenait au pacha; derrière elle se trouvaient les divers officiers et leurs domestiques, précédés par l'envoyé de la Porte. Deux autres compagnies venaient par des chemins différents et accompagnaient le frère et le fils de Davoud-Pacha; sans déployer autant de pompe, ils avaient aussi leur musique et affectaient le même cérémonial. Quand on fut au rendez-vous, où se trouvaient déjà arrivées les troupes régulières, le pacha et ses officiers principaux entrèrent sous leurs tentes, et le commissaire impérial fut introduit dans celle de Davoud-Pacha. Alors commencèrent les joutes : les cavaliers se divisèrent en deux partis qui tour à tour chargèrent l'artillerie et l'infanterie régulière, qui faisaient feu sur eux, et étaient heureusement assez éloignées pour que leur apparence européenne ne rompît pas l'harmonie de cette scène asiatique. Puis les cavaliers se heurtèrent, brandissant les lances dont ils paraissaient vouloir se frapper. Ils leur imprimaient un mouvement de vibration et poussaient de grands cris en les lançant à une distance quelquefois très-grande, et revenaient après sur leurs pas. Des domestiques ramassaient ces armes au milieu

de la mêlée et il n'arrivait point d'accidents. Tantôt un Curde, poussant son cheval au galop, l'arrêtait court sur les jambes de derrière et le rejetait dans la direction opposée, sans ralentir sa course; tantôt un Géorgien se tenait debout et le sabre à la main sur une selle étroite. Un jeu fort amusant, que ne comprennent guère les Européens qui n'y sont pas habitués, a lieu entre deux ou trois personnes qui paraissent se suivre à cheval. Il ne demande pas que les chevaux soient lancés. Celui qui part le premier devine, pour ainsi dire, les mouvements de ses adversaires, et doit se retourner à temps et dans une position telle qu'il puisse parer le coup qu'on lui préparerait. S'il est fort habile, il se défend ainsi contre deux adversaires; les plus expérimentés nous donnèrent ce divertissement. Si l'on considère que plusieurs centaines de personnes prenaient part à ces exercices; qu'on y voyait, depuis le burnous de l'Arabe jusqu'à l'habit doré de l'Arnaoute, tous les costumes de l'Asie; que des armes brillantes resplendissaient de toutes parts; que les chevaux étaient les plus beaux de l'Arabie, et ceux qui les montaient les meilleurs écuyers du monde; que la scène se passait dans un désert sans fin, et était éclairée par un soleil que nous ne connaissons pas, on comprendra que je ne puisse la décrire. J'ai vu les courses de doma-bactchi à Constantinople, le naurouz en Perse, le deséré dans l'Inde, les représentations militaires du pacha d'Égypte; tout m'a paru inférieur au beniche de Bagdad. Là, tout était en harmonie, le lieu, les hom-

mes et la fête, et rien ne paraissait ridicule ou repoussant. Davoud-Pacha pouvait, quand il lui plaisait, prendre ce divertissement : les hommes et les chevaux étaient non-seulement à ses ordres, mais à lui. S'il allait à la chasse, deux mille cavaliers le suivaient; ils formaient pendant la guerre la meilleure portion de son armée. Telle est la pompe qui plaît aux Turcs, et qui leur fait répondre à ceux qui vantent les arts de l'Europe et les raillent sur leur pauvreté : (*Male Indostan, akel Franguistan, saltanat el-ali-Osman.*) L'Indostan a les richesses, l'Europe la science, les fils d'Osman ont la splendeur.

Bagdad n'était certes pas, à l'époque dont je parle, gouverné d'une manière paternelle, et l'administration n'était pas plus éclairée qu'aujourd'hui; le pacha ne valait probablement guère mieux que celui qui l'a remplacé, et on peut comprendre, par le fait suivant, que ses lumières n'étaient pas bien étendues, ni sa manière de conduire les hommes bien raffinée. Il était Géorgien de naissance et d'une pauvre famille. Quand il se trouva dans une situation élevée, ses deux frères allèrent le joindre pour profiter de sa bonne fortune; le premier ne voulut pas embrasser le mahométisme, et fut renvoyé dans son pays avec quelques présents; le second était le plus sot des hommes et grand ivrogne : on le fit Turc. Son frère le pacha lui monta une maison, lui donna des domestiques et lui fit quelques avances. Cet argent dépensé, Hussein-Pacha, car tel était son titre depuis qu'on avait acheté pour lui le grade de *mir-i-miran*,

alla en demander. « Quoi! s'écria son frère, tu demandes de l'argent et ne sais pas t'en procurer! N'es-tu pas le frère de Davoud-Pacha et se trouve-t-il quelqu'un de qui tu n'en puisses exiger? » L'ivrogne se retira confus de son ignorance, et pour montrer qu'il avait profité de l'avis, fit un jour, après boire, saisir un juif. On l'attacha la tête en bas, et on le bâtonna jusqu'à ce qu'il fût près de mourir. Son Excellence se rafraîchissait avec du vin et riait beaucoup. Enfin on délivra la victime, qui sortit dépouillée de ses biens. Ce procédé parut simple à Hussein-Pacha et il y revint si souvent que son frère, quelque indulgent qu'il fût, se trouva obligé de l'éloigner, et l'envoya à Bassora comme gouverneur. Là, il entendit parler du luxe et des plaisirs de la résidence, et voulut en avoir sa part. Il alla donc un soir, sans être prié, se joindre à la société du colonel Taylor. Celui-ci, qui connaissait l'Asie dès son enfance et avait une juste idée des grandeurs musulmanes, invita sans façon Son Excellence à le débarrasser de sa compagnie, et lui témoigna le désir de n'entretenir avec elle que des relations officielles. Le même gouverneur voulut, quelque temps après, prendre toutes les propriétés des particuliers, croyant en avoir le droit; puis, ayant échoué, il se rejeta sur celles du gouvernement, ou plutôt de son frère. Il trouva fort ridicule qu'un navire fût couvert de cuivre, et fit ôter, pour la vendre, la doublure de ceux qui étaient dans le port; enfin, on craignit une révolte, et il fut rappelé. Le gouvernement de Davoud-Pacha

était, comme on voit, assez semblable à celui de Méhémed-Ali, avec cette différence que Davoud était lettré et Méhémed-Ali un ignorant. Du reste, si l'un avait son gendre, l'autre avait son frère pour commettre des extorsions; tous deux dominaient sur des Arabes, mais la tâche de Davoud-Pacha était plus difficile, parce que l'on pouvait fuir ses États dans toutes les directions, tandis qu'on ne pouvait s'échapper de l'Égypte. Si Méhémed-Ali avait détruit les mamelouks au Caire, Davoud avait détruit ses compatriotes, les Géorgiens, à Bagdad. Avant Méhémed-Ali, Davoud avait des troupes régulières; mais le premier s'instruisait par le commerce de l'Europe, et profitait des conseils de personnes habiles qu'attirait le voisinage. Davoud-Pacha n'avait pas ces avantages, et nul n'était payé pour le louer. Sans doute que le temps eût amené à Bagdad ce que nous avons vu en Égypte : Davoud-Pacha serait devenu le seul marchand de son empire, et personne n'eût rien fait sans sa permission; poussé par l'ignorance et la flatterie, il se serait cru un grand homme, aurait levé une armée, attaqué ses voisins et tranché du potentat. Il n'en vint pas là, et, quand je le vis, il avait cette mesure d'indépendance de la Porte qui est un bienfait pour les populations soumises à un gouverneur turc. Si, en Turquie, un pacha peut être remplacé à volonté, s'il est obligé d'exécuter tous les ordres qu'il reçoit, le pays où gouverne ce pacha est ruiné. Davoud-Pacha, quoique despote, n'avait pas, comme Méhémed-Ali, assez de pouvoir pour s'emparer de

tout dans son gouvernement, et n'était pas assez soumis à la Porte pour être obligé de lui en faire passer tous les revenus. Le pays jouissait donc de cette prospérité précaire, la seule que les provinces mahométanes puissent acquérir.

Bagdad est une des grandes villes de la Turquie; entourée de murs en briques et de fossés, elle est défendue par un assez grand nombre de canons, et pourrait soutenir un siége contre des armées asiatiques. Placée sur la rive gauche du Tigre, un pont de bateaux la joint à la rive droite, où se trouve un faubourg qu'on nomme l'ancien Bagdad. Je n'y ai vu rien qui annonçât une haute antiquité. Le pont s'ouvre, à certaines époques, pour le passage des bateaux; il n'est pas d'ailleurs très-prudent de le traverser sans nécessité. Outre qu'il est assez étroit, il s'y trouve parfois une foule si grande qu'il n'est pas rare que les chevaux, les chameaux ou les ânes poussent les promeneurs dans le fleuve; il est d'ailleurs fort mal entretenu et formé de troncs de palmiers juxtaposés sans grandes précautions. Des merveilles de cette ville, je n'ai pas vu qu'il restât rien qui fût digne d'attention. On prétend que la douane actuelle est l'ancien palais des califes; le mur où est pratiquée la porte d'entrée paraît en effet de quelque antiquité, et on y voit des restes d'inscriptions. Je remarquai, à mon premier voyage, un caravansérail qui me parut d'une construction remarquable, et qui se trouve dans le bazar principal. Quand on est dans la cour intérieure, on observe, au premier étage, une galerie

qui en fait le tour et se distingue par des colonnettes surmontées d'ogives fort élégantes et tout à fait dans le goût mauresque. A l'angle formé par deux bazars qui en joignent un autre plus vaste, on peut voir encore une maison qui paraît d'un meilleur style que les constructions modernes. L'arsenal, la citadelle, la monnaie, et d'autres lieux indiqués par les géographes, ne valent pas la peine d'être cités. La voûte d'une mosquée moderne, dont la coupole est dorée en partie, et qui se trouve placée sur une place publique, près de la porte Constantinople, est d'une exécution hardie, mais inférieure cependant à beaucoup de constructions de ce genre que l'on voit en Perse. Elle est faite de briques superposées avec un art et une hardiesse incroyables. Les maisons, grâce au concours des Persans, qui ont introduit quelques-uns de leurs usages, sont, pour la plupart, construites d'après la mode persane. Il y a le *divan khané*, appartement extérieur où l'on reçoit les étrangers, et l'*anderoun*, ou intérieur. Plusieurs de ces maisons montrent l'ancienne prospérité de la ville; quoique mal entretenues, elles sont spacieuses, avec des dalles de marbre et de vastes salons. L'appartement le plus important est, comme à Bassora, le *sardab* (eau fraîche), où l'on se cache pendant la chaleur; il n'est pas toujours obscur, comme celui qui me servait d'asile; quelquefois même on y établit des jets d'eau qui donnent une agréable fraîcheur. Les terrasses sont aussi en bon état, et c'est là que l'on passe la nuit. A Bagdad, les terrasses sont entourées de murs assez élevés

pour qu'on soit à l'abri de la curiosité de ses voisins; on n'a donc pas le spectacle comique qu'offrent les villes de la Perse, où, dès l'aube du jour, on voit toutes les femmes rouler à la hâte leurs matelas, et s'enfuir pour échapper aux regards profanes.

Si je m'occupais pour la première fois de la population des villes de la Turquie, je dirais que Bagdad avait, en 1824, une population d'environ cent mille âmes; tel est le résultat du calcul que j'avais fait à mon premier voyage, en prenant pour base le nombre des maisons qu'on me donnait, et sans compter les étrangers. Je suis aujourd'hui, après avoir examiné attentivement ces évaluations, forcé d'avouer que je ne connais, dans les États mahométans, aucune manière satisfaisante d'arriver à un résultat approximatif. Je me suis assuré, en effet, que le nombre des maisons est parfaitement inconnu à l'autorité aussi bien qu'aux habitants. Il n'y a sur rien un recensement exact, et les nombres varient suivant l'occurrence. Qu'on demande à un pacha le nombre des maisons de sa capitale, et, s'il veut paraître puissant, il l'enflera outre mesure; si on voulait l'imposer, il le réduirait à rien. Nul n'a besoin de permission pour bâtir, et personne ne force de réparer ce qui est en ruines. Si plusieurs propriétés sont inscrites au *mékémé*, parce qu'elles ont donné lieu à des procès, beaucoup se vendent ou se transmettent par de simples *sénets*, ou billets revêtus de la signature de témoins. On n'a pas meilleure chance si, pour évaluer la population, on s'appuie sur la consommation, parce qu'il

est impossible d'évaluer ce que l'on introduit de vivres par la contrebande, et que d'ailleurs les registres publics n'ont aucune exactitude. Le moyen qui m'a satisfait davantage à Bassora, où je l'ai souvent employé, est celui-ci : le vendredi, jour où les mahométans vont plus exactement à la mosquée, je parcourais les bazars avant midi, et j'étais certain que presque toute la population mâle était dehors; je comptais le nombre de personnes que je rencontrais, et je le multipliais par dix. J'ai obtenu ainsi, à diverses reprises, une évaluation de trente mille âmes, et les renseignements que j'ai pris me font supposer que je ne me suis pas trompé de beaucoup. Bagdad, je crois, n'a pas aujourd'hui une population plus nombreuse, en l'évaluant d'après le même procédé. Quoique l'activité et le mouvement qui régnaient autrefois n'existent plus, que la peste et le choléra aient, à ce qu'on prétend, enlevé, en 1831, le tiers de la population, on y observe plus de tumulte qu'à Bassora; mais il faut observer aussi que Bassora a une lieue de longueur, et que Bagdad n'a qu'une circonférence d'un demi-mille de diamètre.

Autour de la ville on voit des plantations de dattiers auxquelles on donne le nom de jardins; il y en a quelques-uns qui sont remplis d'orangers et de citronniers, mais on y cultive plutôt les limons que les oranges, parce que dans la Babylonie comme en Égypte, les habitants n'aiment pas l'acidité de ces dernières. Il n'y a point d'oliviers, mais il est probable qu'ils réussiraient très-bien; les grenades sont

d'une grande beauté, et le raisin d'un goût exquis; les autres fruits sont d'une qualité médiocre. Quand je vins, en 1824, de la Perse à Bagdad, la campagne n'était bien cultivée que près de Bacouba. De cette petite ville jusqu'à la capitale on ne voyait pas de traces d'habitation ni de culture. On marchait alors sur un sol de grès qui descendait, par une pente insensible, jusqu'aux bords du fleuve. C'est dans ce désert que l'on craint davantage le vent que l'on nomme *simoun*. Ce vent souffle du sud-ouest pendant les mois de juin, juillet et août; c'est vers le mois de juin qu'il passe pour plus dangereux. On reconnaît qu'il approche quand l'atmosphère perd de sa transparence, et alors les voyageurs se couchent la face contre terre et les pieds opposés à sa direction; on a grand soin de placer les chevaux de manière que le vent ne les frappe pas de front, et on fait agenouiller les chameaux. Si l'on néglige ces précautions, on voit périr instantanément les hommes et les animaux; quand la mort survient par cette cause, le cadavre se décompose immédiatement. Le vent qui amène le simoun n'agit pas d'une manière uniforme et comme si ses parties étaient identiques. Il paraît plutôt être traversé par un courant pestilentiel qui se comporte comme ferait l'électricité, et que je soupçonne d'avoir quelque rapport avec ce fluide; il frappe en rayonnant comme la foudre. Voilà ce que j'ai appris sur ce phénomène, de l'existence duquel je ne doute pas, puisqu'il influe sur les habitudes des populations; en effet, on ne voyage que

pendant la nuit à l'époque où il règne. Il ne s'introduit ni dans les villes ni dans les lieux plantés d'arbres. En parlant de Bassora, j'ai dit ce que l'on remarquait lorsque le vent du sud domine; l'horripilation chez les chats, l'irritation que l'on sent à la tête, et la sécheresse des cheveux, sont les raisons qui me portent à penser que l'électricité n'est pas étrangère à ces phénomènes.

Aux environs de Bagdad on cultive du blé et du riz; la campagne que je parcourus en allant à la petite ville persane d'Iman-Hussein, située à une lieue de distance sur la rive droite du fleuve, me parut dans un état assez prospère. Davoud-Pacha avait voulu établir des plantations de coton sur les bords du Tigre, mais avait obtenu de médiocres résultats; il avait tenté également d'introduire la canne à sucre, et n'avait pas réussi. Les expériences étaient probablement mal faites, car si ce genre de culture est facile en Égypte, il n'y a aucune raison pour qu'il n'ait pas de succès sur les bords de l'Euphrate et du Tigre.

Si, malgré tous mes soins pendant une résidence de deux ans à Bassora, je suis obligé de confesser que je ne saurais évaluer son commerce, à plus forte raison je ne puis donner des détails satisfaisants sur celui de Bagdad. Je sais qu'on y reçoit, de la Perse, de la soie et du tabac de Chiraz; que le drap et des soieries y viennent d'Alep; que, de Constantinople, on porte des soieries, des fils d'or et quelques produits de l'Europe; que Bassora envoie ses dattes et

les produits de l'Inde, qui consistent en sucre, en indigo, en poivre et en cannelle; que l'on reçoit par la même voie des toiles de l'Angleterre, du fer, des mousselines et des soieries de l'Inde, du café et des esclaves de la mer Rouge. Bagdad fait passer à Alep le tabac de Chiraz, et aussi certains produits de l'Inde. On envoie en Perse des soieries d'Europe et de Damas; à Bassora, on expédie des chevaux et surtout de l'argent, des bijoux, souvenirs d'un temps plus prospère, et du vieux cuivre. Tout cela est destiné pour l'Inde. Je ne puis, à mon grand regret, donner le chiffre de ces transactions. Cette ville était autrefois célèbre par ses manufactures de soieries; elles sont aujourd'hui tombées; on fabrique un peu de toile, et les teinturiers sont en assez grand nombre. Un art que l'on cultivait avec succès, et qui décline également, est celui d'émailler sur cuivre. Les têtes de pipes persanes et les manches de poignard émaillés à Bagdad sont souvent d'un très-joli travail.

Davoud-Pacha s'était emparé du commerce du blé, du sel et des dattes; ce monopole est tombé avec lui. Les revenus du pacha actuel viennent de la ferme des diverses provinces, du carrateh, des droits de douanes, des contributions de divers scheiks, du monopole de l'eau-de-vie, et surtout du commerce fait pour son compte. En y ajoutant le *djouroum*, ou les extorsions, qui figurent pour une assez forte somme, j'évaluais le revenu annuel du pachalik à cinq millions de francs. Ce calcul a été fait sur les

comptes du pacha lui-même, qui, comme on le verra, ont été en ma possession. Les arrondissements du pachalik sont gouvernés par des mutselims, dont le plus considérable est celui de Bassora, mais qui tous administrent de la même manière. Quant aux Arabes, ils sont divisés en tribus, dont les plus importantes sont les Chamars et les Chafallés, autour de Bagdad. La presqu'île de la Mésopotamie est habitée par les Montefiks, dont la capitale est Soug-El-Schiouq, sur l'Euphrate. Les Ben-Ilam sont sur la rive gauche du Tigre, et leur pays touche, au sud, à celui de Chahab. Les Montefiks ont aussi pour voisins, vers le midi, les Nejds, dont la capitale est à Derayèh. Ces tribus arabes, comme aussi les Curdes du Nord, sont représentés près du pacha par quelque parent de leur scheik. Leurs rapports avec le gouvernement turc n'ont pas de règles fixes, et peuvent être exposés en deux mots : le pacha cherche à leur prendre tout ce qu'il peut, et par tous les moyens en son pouvoir; s'il réussit, il les réduit à la condition des fellahs de l'Égypte. Si, comme à Bagdad, cette domination est difficile à établir, le joug est nominal et leur indépendance à peu près absolue.

CHAPITRE XVI

GOLFE PERSIQUE.

Dissolution de l'expédition sur l'Euphrate. — Missionnaires protestants. État de la Perse. — Meurtre de Ben-Tajib.

Nous avions passé huit jours à Bagdad lorsque nous retournâmes à Bassora; mais, quoique favorisés par le courant, nous ne descendîmes pas avec rapidité, parce que les eaux avaient encore baissé. Il n'y a de remarquable sur ce désert qu'une espèce de temple où les juifs vont en pèlerinage, et qu'ils nomment le tombeau d'Ezra; il est bâti en pierres, chose fort rare dans cette partie de l'Arabie, et sa construction ne manque pas d'une certaine élégance. A notre arrivée à Corna, nous trouvâmes le paquebot de la Compagnie *Hugh-Lindsay* qui nous attendait, et avait apporté des dépêches de l'Inde. Il amenait aussi deux voyageurs qu'on me recommandait de Bombay, et qui étaient désireux de faire le premier voyage par la nouvelle route. Les Arabes de Corna n'avaient pas vu sans inquiétude un bâtiment à vapeur jeter l'ancre devant leur ville, et,

croyant qu'on voulait les attaquer, avaient sollicité les secours du scheik des Montefiks. Celui-ci avait répondu qu'il s'opposerait au passage des paquebots sur l'Euphrate, et on somma le commandant du *Hugh-Lindsay* de se retirer. L'invitation ne venait pas de l'autorité compétente, du représentant à Corna du gouverneur de Bassora, mais elle était faite directement par les Arabes, qui disaient au commandant anglais : « Que voulez-vous ici? Venez-vous faire le commerce, acheter des dattes? Nous vous en vendrons, nous vous en donnerons même pour que vous partiez plus tôt. » Puis on avait défendu aux habitants de communiquer avec le navire. Le capitaine, M. Rewband, était assez empêché, et ne savait trop quelle conduite tenir, lorsque nous arrivâmes. Bien que les Arabes vissent d'un œil jaloux les expériences des Anglais, et eussent donné des preuves non équivoques de leur mauvais vouloir, on avait remarqué que leurs chefs s'étaient abstenus de toute démonstration, et nous avions peine à comprendre le motif qui faisait agir le scheik des Montefiks, ordinairement si dévoué aux Anglais. On résolut d'aller directement à Soug-El-Schiouq, sa capitale; et de lui demander le motif de ces actes d'hostilité contre des voyageurs munis des ordres du sultan. Cette décision prise, les passagers venus de Bombay passèrent à bord de l'*Euphrate;* je me rendis sur le *Hungh-Lindsay*, qui retournait à Bassora, et les deux paquebots partirent au même moment dans une direction opposée.

A peine débarqués à Bassora, nous connûmes la

cause de l'hostilité des Arabes. Le *Hugh-Lindsay* avait amené et débarqué dans cette ville le missionnaire Samuël, qui avait apporté une bonne provision de bibles et d'ouvrages religieux écrits en langues orientales. Il s'était installé à la résidence anglaise, dont il voulait faire le centre de ses opérations, et avait de là dirigé ses premières attaques contre les juifs. Accompagné de trois des gardes de cette résidence, il s'était rendu à la synagogue au moment du service, et avait voulu, par force, haranguer l'auditoire. Les juifs étaient sortis et s'étaient rendus chez le gouverneur provisoire pour lui porter leurs plaintes. Invité à s'abstenir de démonstrations envers les juifs, M. Samuel se rendit dans le bazar, et là, comme à Bagdad et à Bouchir, il distribua ses livres. L'effet fut semblable; toute la population se porta chez le gouverneur, on poursuivit à coups de pierres ceux qui portaient l'habit européen, et les chrétiens furent insultés par les mahométans et par les juifs. Le gouverneur temporaire, qui désirait être confirmé dans son emploi, aurait bien voulu s'abstenir, car il espérait que le résident de Bagdad appuierait sa candidature, mais il ne le put pas, tant les clameurs étaient unanimes. Les habitants, en effet, voyant venir de l'Inde et de l'Europe des bateaux à vapeur qui portaient des missionnaires, crurent qu'on voulait s'emparer de leur pays et les convertir par force. Cette opinion était si bien accréditée qu'à notre retour de Bagdad, on nous demandait si nous avions renversé le pacha. Du reste, la crainte

que les Arabes montraient pour leur religion était bien plus vive que celle qu'ils avaient pour leur pays, et le sentiment de la résistance aux Européens était unanime. M. Samuel peut, dans les rapports sur ses travaux apostoliques, se vanter d'avoir, par son imprudente ignorance, mis en grand péril, et les Européens qui se trouvaient dans les pays où il a passé, et des populations inoffensives. Le gouvernement de Bombay ne saurait lui-même être absous de connivence dans cette affaire. D'après ses règlements, il était maître d'accorder ou de refuser à M. Samuel le passage sur un de ses steamers; non-seulement on l'avait prévenu de ce qui avait précédemment eu lieu à Bagdad et Bouchir, mais encore la conduite du missionnaire avait été dans les journaux un sujet de polémique. Lui permettre de revenir, lui donner passage sur un navire de l'État était, où une provocation, ou un acte de légèreté qu'on ne saurait excuser dans un gouvernement. N'osant se permettre contre M. Samuel une violence directe, le gouverneur fit crier dans le bazar qu'on n'entretint avec lui aucune relation, et qu'on ne lui vendît rien; il fut donc obligé de partir. Quant aux livres qu'il avait distribués, on ordonna d'abord qu'ils fussent déchirés et brûlés en place publique, mais cet ordre fut rapporté quand on reconnut parmi eux l'Évangile. Pour ne pas marcher sur un livre que les mahométans, aussi bien que les chrétiens, tiennent pour saint, il fut résolu qu'on les jetterait dans la rivière, et cet ordre fut exécuté.

Cependant le colonel Chesney s'était présenté chez le scheïk des Montefiks pour lui adresser ses remontrances. Quoique le scheik l'eût reçu assez froidement, il ne s'opposa pas à son voyage, et le steamer remonta jusqu'à Lemloun, où, ne trouvant plus l'eau assez profonde, il fut obligé de s'arrêter. On loua en conséquence une barque du pays et l'on y plaça les dépêches de l'Inde ainsi que les passagers, et Seyd-Ali-Agha, auquel on en confia la direction, eut ordre de gagner Bagdad. *L'Euphrate* revint à Bassora, et après avoir déposé à bord du *Hugh-Lindsay* le colonel Chesney, qui se rendait dans l'Inde, il alla explorer les bouches de l'Euphrate et le Caron. L'expédition avait eu ordre de se dissoudre, et devait être remise aux mains de la Compagnie des Indes; le capitaine Estcourt était chargé de ramener l'équipage anglais en Europe lorsqu'il aurait reçu de Bombay les moyens nécessaires.

Quand j'appris de quelle manière on avait envoyé à Bagdad les passagers et les malles de l'Inde, je ne doutai pas un instant qu'il ne leur arrivât malheur. Un Turc, un mahométan, qui voyagent par terre ou par eau de Bassora à Bagad, sont forcés de se vêtir à l'arabe et n'osent aller seuls; que pouvaient attendre quatre ou cinq individus habillés à l'européenne, et dont aucun, à commencer par Seyd-Ali-Agha, ne savait parler la langue? Ils furent arrêtés par le scheïk de Lemloun une demi-heure après que *l'Euphrate* fût parti. On les dépouilla de tout ce qu'ils avaient, et on les mit en prison. Nous nous

étonnions à Bassora de ne pas recevoir de leurs nouvelles, lorsqu'un *luti*, ou charlatan persan qui montrait des singes, vint me voir, et m'annonça ce qui était arrivé. Comme ce luti et ses compagnons étaient, au moment de l'aventure, les seuls étrangers à Lemloun, ils s'échappèrent aussitôt, de peur qu'on ne les retint pour empêcher leur témoignage, et, quoique poursuivis, ils arrivèrent à Soug-El-Schiouq; de là ils avaient gagné Bassora. Je me hâtai de demander l'assistance de Ben-Tajib, et de le prier d'expédier un courrier à Bagdad, afin que le résident et le pacha fussent prévenus. Comme il était ennemi du scheik de Lemloun, il s'empressa d'obtempérer à ma requête, et me pria instamment d'irriter le vizir en dénonçant son adversaire. A cette époque, j'avais pour janissaire un Turc nommé Ibrahim-Agha, qui avait été au service de Davoud-Pacha. C'était un des plus beaux hommes que l'on pût voir, et son habitude des cours orientales l'avait rendu un grand maître en fourberie. Il avait, pour sa part, tué six hommes à Kercourt, et s'était enfui à Bassora pour éviter les poursuites, qu'après la chute de son maître on n'aurait pas manqué de diriger contre lui. Il s'entendait à merveille à traiter avec les Arabes, et se chargea d'aller délivrer les prisonniers après qu'il se serait concerté avec le miracor du pacha, qui faisait une expédition non loin de Lemloun. J'ignore s'il remplit toute sa mission ou s'il se contenta, comme il fit, d'aller solliciter un présent du miracor, mais il revint après quelques jours, disant que, sur l'ordre

d'un *moubachir*, ou messager du pacha, les prisonniers étaient partis pour Bagdad. Ibrahim-Agha prétendait que cet événement devait être attribué à Seyd-Ali-Agha; les Anglais de l'Inde, peu habitués à respecter les mahométans, même quand ils parlent des langues européennes, ne le traitaient pas avec une grande considération. Il s'en plaignait, confiait ses douleurs aux Arabes, leur expliquait comment sa qualité de mahométan et surtout de seyd le mettait au-dessus d'infidèles; l'emprisonnement de tous fut le résultat de ses doléances. L'expédition de *l'Euphrate* eut un sort pareil : quelques-uns de ses membres, ayant voulu aller par terre, tandis que le steamer remontait le Caron, furent aussi arrêtés, et on ne leur permit pas de continuer leur voyage.

Si l'expédition de l'Euphrate était due aux préoccupations du cabinet anglais qui se défiait de la Russie, il est juste de dire que le ministère du duc de Wellington n'avait pas manifesté ses sentiments d'une manière offensante. Le cabinet aventureux qui lui succéda ne garda pas la même mesure, et ne recula pas devant l'idée de nommer pour son ambassadeur à Téhéran, le docteur Mac Neil, naguère médecin de la légation britannique en Perse. Sans doute M. Mac Neil était un homme recommandable sous tous les rapports, et devait son élévation à des talents remarquables. Supposons toutefois que le médecin de notre ambassadeur à Londres soit un homme du premier mérite, pense-t-on que les mi-

nistres anglais fussent flattés qu'on le nommât tout à coup ambassadeur près de leur souverain, et que les membres du corps diplomatique l'admissent avec plaisir parmi eux? En Perse, la profession de médecin est moins considérée qu'en Europe, et cette nomination fut regardée par le roi comme un affront, et offensa également le général comte Simonitch, ambassadeur de Russie. Connaissant le caractère et les opinions de M. Mac Neil, et sachant dans quelle position délicate il allait se trouver, il ne me fut pas difficile d'en prévoir les résultats. J'écrivis donc, dès le commencement de 1837, que l'influence anglaise était détruite en Perse, et que je ne doutais pas que le ministre britannique ne fît ses efforts pour amener une rupture entre elle et son pays. Ma prévision se réalisa l'année suivante. Les premiers symptômes de mésintelligence se manifestèrent au sujet de l'expédition des Persans contre Hérat. Les officiers anglais au service du schah furent remerciés, et leur chef, qui n'était que capitaine, et auquel on donnait le rang de colonel, passa peu après par Bassora. J'ai été souvent frappé de la tolérance avec laquelle les puissances continentales acceptent, sans remontrance, le rang qu'il plaît à la reine de conférer à ses officiers, dans le dessein avoué de leur donner une importance qu'ils n'ont pas. On voit chaque jour des nominations ainsi faites : « M. N., capitaine dans tel régiment, se rendant dans tel pays, prendra provisoirement le titre de colonel. » Ce colonel, rentré en Angleterre, revient à son grade de capitaine.

Il est évident que les capitaines des armées continentales sont, par ce procédé, obligés de céder la préséance à des Anglais, sur lesquels ils devraient la prendre. On a droit de s'étonner que les gouvernements, qui doivent veiller à ce que la dignité de leurs officiers soit scrupuleusement gardée, ne réclament pas contre cet abus. Quand je suis allé dans l'Inde, je n'étais pas médiocrement surpris de voir les officiers que j'avais connus ailleurs paraître ainsi avoir perdu plusieurs grades. Le colonel Passmore, dont je parle ici, et qui mourut peu après bien misérablement à Madras, accusait la Russie d'intrigues et, selon l'usage de ses compatriotes, croyait que l'Angleterre avait seule le droit de s'en permettre. Qui n'a pas la pratique des Anglais, ne peut comprendre avec quelle candeur et quelle naïveté ils annoncent ouvertement, considèrent comme fort légitimes les actes les plus contraires au droit international, quand ces actes servent à leur politique. Ainsi, ils avaient établi et reconnaissaient le roi de Perse, maintenaient un ambassadeur près de lui, et, sur la frontière de la Perse, à Bagdad, ils avaient, sous leur protection et à leur solde, un prétendant à la couronne de ce souverain. « Ah! disait le colonel Passmore, si le schah se laisse guider par la Russie, nous donnerons de l'argent à son cousin pour qu'il le renverse, et lui fournirons des officiers pour l'aider. » Je suis loin de partager l'opinion populaire sur la mauvaise foi des Anglais; je déclare même que je les ai toujours vus disposés à admettre les

observations fondées sur la justice; mais ces observations ne leur viennent pas d'elles-mêmes, et ne se présentent jamais à leur esprit quand elles contrarient leur intérêt. Je prouverai abondamment que les intrigues des Anglais ont été incessantes en Asie, ont eu un caractère avoué d'hostilité contre la Russie, et laissent de bien loin en arrière les manœuvres reprochées à cette puissance. Puisqu'il s'agit d'intrigues; je vais en raconter une qui me concerne. Un jour je reçus de M. le marquis d'Eyragues, notre chargé d'affaires à Constantinople, une lettre m'annonçant que des dépêches envoyées par moi lui étaient parvenues sous le cachet du résident de Bagdad, avec cette suscription : *Ouvertes par les Arabes.* M. d'Eyragues me faisait remarquer que les Arabes étaient fort polis; qu'ils n'avaient pas souillé les lettres et n'avaient ouvert le paquet qu'autant qu'il fallait pour lire les dépêches. Ce paquet avait été envoyé sous l'enveloppe du colonel Taylor, auquel j'adressais quelques journaux; il avait dû être confié au messager anglais, puisque, si les Turcs n'ont pas dans ce pays d'établissement pour la poste, les Anglais en ont un; le messager, dont le rapport fut vérifié par des officiers alors à Bassora, était arrivé à Bagdad sans accident. Le colonel Taylor m'avait écrit pour me remercier en me renvoyant mes journaux, et ne m'avait pas prévenu de ce qu'on m'annonça plus tard de Constantinople. Il y a mieux; j'étais allé à Bagdad avec l'expédition, j'avais logé chez le résident, et il ne m'avait pas parlé de

cette affaire! Je dois ajouter que la lettre dont il s'agit était une des plus importantes que j'aie adressées au gouvernement, et se rapportait précisément à la conduite des agents anglais en Arabie. M. d'Eyragues ne me dit pas s'il avait fait à l'ambassade britannique quelques représentations à ce sujet; pour moi, je n'avais pas à hésiter sur la conduite à tenir, je rompis avec le résident, et fis connaître hautement ce qui s'était passé. Si un Anglais avait élevé une plainte pareille à la mienne, l'indignation de ses compatriotes eût été grande; je crois que, comme il s'agissait d'un Français et d'un agent étranger, l'action du colonel parut assez naturelle. Les résidents dans l'Inde pensent avoir parfaitement le droit et ont mission d'ouvrir les lettres publiques qui passent par leurs mains.

Cependant le colonel Chesney était arrivé à Bombay et y avait fait accueillir son plan de faire de Mohamera le centre des communications par l'Euphrate; un paquebot y serait venu porter les malles de l'Inde, et les aurait confiées là à des steamers appropriés à la navigation de la rivière. Comme d'usage, le gouvernement de l'Inde ne s'était pas inquiété de l'opinion du gouvernement local, et avait passé immédiatement à l'exécution. On avait, en conséquence, donné des ordres au résident de Bouchir, qui était chargé de la direction supérieure. La question de savoir si le scheick de Mohamera était sous les ordres du pacha de Bagdad, si Mohamera appartenait à la Perse ou à la Turquie,

n'arrêta pas un instant le résident. Il écrivit au scheik de Mohamera pour lui faire connaître la résolution de l'Angleterre et demander son concours. Le scheik, qui avait des navires faisant le commerce avec Bombay, qui d'ailleurs était menacé de destitution par le pacha, n'eut garde de refuser, et prépara tout en conséquence. Il me parut que l'on tranchait ainsi fort lestement deux questions très-sérieuses, et que l'on escamotait, pour ainsi dire, la domination du cours du fleuve. Si le scheik était révolté contre le pacha, de quel droit les Anglais, naviguant sous la protection de ce pacha, traitaient-ils avec lui? Si Mohamera dépendait de Bagdad, de quel droit un résident accrédité en Perse était-il chargé de suivre des négociations avec le scheik tandis qu'il y avait un autre résident accrédité dans cette ville? Avant de dénoncer ces faits, soit à Constantinople, soit à Bagdad, je voulus m'assurer que l'on n'avait pas agi par ignorance et sans le dessein de sortir des formes usitées. Je m'informai donc près de la résidence de Bouchir, mais les réponses que j'obtins ne furent pas de nature à me rassurer; il me parut évident que les Anglais voulaient agir dans l'Arabie turque comme ils faisaient dans le golfe, reconnaître les scheiks comme des autorités indépendantes, et les dominer en les opposant les uns aux autres. Le colonel Chesney, qui revint de Bombay et passa en droite ligne de Bassora à Damas, n'approuva pas mes observations, et même il s'en étonna. Je fus forcé de lui dire que mon devoir était de me

mêler des choses qui tendaient à modifier l'état du pays et de référer à qui de droit. Je comprenais d'ailleurs parfaitement qu'il eût été plus commode de pouvoir arranger secrètement ses projets, et que c'eût été pour l'Angleterre un assez beau triomphe que de se trouver un jour, et au grand étonnement de l'Europe, maîtresse d'une des plus nobles rivières de l'Asie.

Pendant qu'on s'occupait de l'établissement de Mohamera, Bassora avait repris son aspect accoutumé, et les officiers anglais y venaient moins fréquemment, au grand déplaisir du gouverneur provisoire, qui aurait bien désiré leur être agréable pour se faire appuyer à Bagdad par le résident. Pour réussir dans ses projets, il avait eu l'attention délicate d'envoyer au douanier de Bagdad un compte aussi exact que possible de ce que lui avait volé Méhémed-Tchélébi. Il espérait mettre ainsi aux prises les deux associés. Cependant ils ne se brouillèrent pas, mais se concertèrent pour détruire Tajib-Oglou. Ils obtinrent dans ce but un firman du pacha qui ordonnait d'assassiner ce scheik; on le rédigea en cachette, et quatre personnes seulement le connurent : le douanier, Méhémed-Tchélébi, le pacha, et un juif auquel il fallut emprunter de l'argent et expliquer comment on le rembourserait. Les choses ainsi convenues, on feignit du mécontentement contre Méhémed-Tchélébi, qui dut partir en secret, tandis qu'on avertirait son remplaçant que sa nomination serait bientôt signée. Ben-Tajib résí-

dait à cette époque à Bassora et était plus que jamais maître du pays. Assez mal reçu à bord du *Hugh-Lindsay*, qu'il était allé visiter peu de jours après avoir empêché l'exécution d'un complot d'Arabes qui voulaient l'incendier, il en avait conservé un vif ressentiment; il se montrait, en toute circonstance, hostile aux Anglais, et manifestait très-ouvertement son inimitié. La résidence de Bouchir, avec laquelle j'avais conservé des rapports amicaux, m'écrivit même à ce sujet et me pria d'intervenir, me supposant plus de crédit que je n'en avais et que je n'en désirais. Il est vrai que Ben-Tajib ne refusait rien de ce que je lui demandais, mais je n'avais pas une idée exacte de ce qu'il pouvait espérer de moi. Souvent il s'informait des nouvelles que je recevais de Bagdad, et son anxiété augmentait lorsqu'on annonçait la nomination prochaine d'un gouverneur. Méhémed-Tchélébi, pour arriver à l'improviste, avait fait, après son départ de Bagdad, arrêter les courriers destinés pour Bassora. Un d'eux cependant parvint à Zobéir, et Ben-Tajib, averti de son arrivée, réunit ses partisans. Il était prêt à se défendre si le gouverneur était venu avec assez de troupes pour exciter ses soupçons. Méhémed-Tchélébi ne commit pas cette faute, et quand il arriva, feignit de craindre le scheik et de n'oser entrer aussitôt en ville. Il demeura ainsi deux jours aux portes de la douane, et ne fit son entrée que le troisième; c'était un vendredi, et je rencontrai ce jour même Ben-Tajib, qui, suivi d'une troupe nom-

breuse, allait à la mosquée faire sa prière de midi. Il plaisanta sur le mutselim et sur le petit nombre de soldats qu'il amenait, et ne daigna pas même aller au-devant de lui. Quand je rentrai chez moi, je trouvai un jeune juif que je protégais et qui me donnait des nouvelles. Il était entré chez un de ses parents, avait fouillé dans ses papiers et vu une lettre qui annonçait que Ben-Tajib était condamné à mort, ou plutôt devait être assassiné. J'avais le temps de l'avertir, et je ne le fis pas; je pouvais le sauver, et je ne le devais pas. J'étais forcé d'oublier que cet homme ne m'avait rendu que de bons offices, et de le laisser périr misérablement. Je me trouvai, jusqu'à ce que tout eût été consommé, dans une agitation que je ne saurais exprimer, tantôt prêt à envoyer chez lui, tantôt arrêté par la responsabilité que j'aurais encourue. Dans ces horribles pays, c'est par des flots de sang que se résolvent les ambitions politiques. Ben-Tajib, averti, ne se serait pas enfui; il aurait égorgé le gouverneur et sa suite, se serait emparé de la ville que ses troupes auraient pillée, puis le pacha eût été forcé de conquérir cette partie de ses domaines. Telles auraient été, chez un peuple mahométan, les conséquences d'un acte dicté par l'humanité la plus vulgaire.

Méhémed-Tchélébi avait amené avec lui un chef arabe nommé Ben-Mutchari, parent de la famille de Zeir, opposée à celle de Tajib. Ils firent leur entrée avec pompe et se rendirent dans la salle du divan,

où tout le monde se rassembla et où mes domestiques même entrèrent. Ce fut là que Ben-Tajib alla voir le gouverneur; il l'embrassa aussi bien que Ben-Mutchari, mais signifia à ce dernier qu'il eût à quitter Bassora dans les vingt-quatre heures; puis on s'assit, on causa, et enfin le cadi fut appelé pour lire publiquement les firmans de nomination. On lut d'abord celui du gouverneur, puis on passa à celui du cadi avant de s'occuper du scheik de Zobéir. Ben-Tajib parut sensible à cette violation de l'étiquette usitée; mais le mutselim, pour le distraire, s'écria qu'il était inutile, en temps de ramazan, de tenir sous les armes des mahométans fatigués, et se plaignit de ne pas entendre la lecture des firmans. On chassa hors de la cour du palais les Arabes qui avaient suivi Ben-Tajib, et on renvoya les soldats du gouverneur lui-même, excepté ceux qui, suivant l'usage, tiraient le canon pendant qu'on lisait les firmans. Enfin, on reprit la lecture, et Ben-Tajib, voyant qu'il s'agissait encore du cadi, se leva pour sortir. Comme il s'arrêtait à la porte du divan et chaussait ses pantoufles, un Aïta lui cassa les reins d'un coup de pistolet, et le jeune garçon qui était chargé de sa pipe, ayant mis le sabre au poing, fut massacré aussitôt. Au bruit du coup de pistolet, on avait fermé les portes du palais, et les Arabes ne purent entrer; ils menaçaient cependant d'un assaut, et ne se dispersèrent qu'après qu'on eut jeté par la fenêtre le corps dépouillé de leur chef. Alors un esclave nègre fort attaché à ce malheureux scheik,

auquel il avait deux fois sauvé la vie, courut chez son maître, s'empara de ses papiers, monta sa jument et s'enfuit à Zobéir, d'où il fit évader sa famille et enlever ses trésors. Les gens du gouverneur arrivèrent trop tard et ne trouvèrent plus que des lambeaux de registres, qui leur suffirent cependant pour tourmenter et rançonner nombre de personnes. Ben-Mutchari fut nommé scheik de Zobéir, et la plupart des chefs se soumirent à lui; il détruisit à son tour la maison des Tajib, et, le soir de cette tragédie, tous les partisans des Zeir se réunirent sur les ruines de leur maison pour chanter leur victoire; la nuit se passa en danses et en festins.

Tels sont les détails d'un meurtre horrible, commis de sang-froid par un jeune homme de trente ans, de mœurs douces, gai et d'un bon naturel; voilà ce que produisent la religion et l'éducation mahométanes; voilà comme elles pervertissent les meilleures dispositions. Que l'on s'étonne après de l'impassibilité avec laquelle un vieux chef de bandes comme Méhémed-Ali a fait massacrer les mameluks; de la barbarie avec laquelle Davoud-Pacha a mis à mort les Géorgiens de Bagdad; de cette boucherie de janissaires et de Grecs sur toute la surface de l'empire ottoman! Des auteurs ont voulu voir dans ces exécutions la preuve d'un grand caractère; j'ai vu imprimer que le meurtre du duc d'Enghien était, de la part de Napoléon, un acte aussi odieux que le massacre des mameluks. En vérité, mon indignation est grande quand on compare des hom-

mes civilisés aux mécréants de l'Asie. Si Napoléon est le meurtrier du duc d'Enghien, suppose-t-on qu'il y ait pour cela quelque ressemblance entre lui et le pacha d'Égypte? Mais il aura probablement regretté son crime; il aura cherché à l'expliquer, à le motiver, à l'atténuer; sa conscience ne l'aura pas laissé en repos. Les despotes de l'Orient, au contraire, n'ont jamais regret d'actes semblables; Méhémed-Ali se moque de la simplicité avec laquelle les mameluks se laissèrent tromper. Méhémed-Tchélébi n'eut pas plus de remords: son ennemi tombé, Ben-Mutchari et lui s'embrassèrent; ils reçurent les félicitations de toute la ville. Le lendemain ce même gouverneur fit empoisonner celui qui avait voulu prendre sa place, mit en prison le juif qui l'avait dénoncé et le rançonna. Cela fait, il prit du bon temps, se livra au plaisir, et fit des parties de campagne. Mais bientôt il renonça au dernier de ces divertissements, car il crut avoir reconnu dans un jardin le redoutable nègre de Ben-Tajib, et il s'enfuit, non sans émotion, dans son palais. Du reste, il ne parlait de Ben-Tajib que pour rire du bon tour qu'il lui avait joué. L'assassin du scheik que, seul, le gouverneur avait instruit de ce qu'on préparait, devint un personnage important après son expédition; et chacun s'empressa de le féliciter et de lui faire des cadeaux; je passai pour grossier parce que je m'abstins de le complimenter. Le mutselim, qui l'avait assez mal récompensé, ne tarda pas cependant à le craindre, et se défit de lui après quelque temps.

CHAPITRE XVII

Expédition contre Mohamera.

L'expédition qu'Ali-Riza, pacha de Bagdad, entreprit contre Mohamera et qui se termina par le sac de cette ville, est, avec le pillage plus récent de Kerbelah, le principal grief de la Perse contre la Porte ottomane. Je suis du petit nombre d'Européens qui en aient été témoins, et personne n'en connaît probablement mieux que moi les motifs et les circonstances.

J'ai dit quelle avait été la conduite des Anglais par rapport à Mohamera, et combien peu les raisons qu'on m'en avait données m'avaient paru satisfaisantes. Mes efforts pour empêcher le résultat que je prévoyais et les complications qu'il devait amener, avaient, je ne le dissimule pas, peu de chances de succès. L'ambassade aurait difficilement compris ce dont il s'agissait, et ne connaissait pas assez le pays pour faire une opposition utile. Le gouvernement était trop loin pour pouvoir aviser à temps. Outre que

ceux qui ont longtemps habité la Turquie se font scrupule de réclamer, pour ce qui concerne les Européens, près des autorités locales, parce qu'elles ne sont ni intelligentes ni modérées, il y a un grand inconvénient à les employer. Jamais un pacha ou un gouverneur ne dit la vérité et ne suppose qu'on la lui dise. Aucun d'eux n'a ce qu'on appelle le sentiment du devoir. D'ailleurs, les Européens étant chrétiens, unis par le lien qui, à leurs yeux, est le plus sacré, ils ne sauraient comprendre qu'ils voient avec déplaisir les usurpations d'une puissance chrétienne sur les mahométans. Qu'un Français signale les empiétements des Anglais sur les droits de la Porte, on ne croira jamais qu'il agisse dans un but d'équité, par le désir de voir les traités respectés; on lui supposera un intérêt secret, et on répondra d'après les intentions qu'on lui aura prêtées. Telle est, à Constantinople même, la grande difficulté des affaires avec la Porte Ottomane : elle ne croit pas un mot de ce que lui disent les ambassades, qui auraient grand tort d'ajouter foi à ce qu'elle leur répond. Une circonstance imprévue me tira d'embarras, et j'en profitai pour appeler l'attention du pacha sur les affaires de Bassora. La querelle périodique entre le pacha d'Égypte et le sultan venait de se renouveler, et nous fûmes un jour surpris par l'arrivée du steamer *Hugh-Lindsay*, qui venait, envoyé par le gouvernement de l'Inde, pour offrir au pacha de Bagdad des secours contre les troupes égyptiennes. Elles s'avançaient, disait-

on, dans les provinces méridionales de l'empire.

On admire beaucoup trop, selon moi, la politique des Anglais; sans doute ils ont, des diverses affaires de l'Asie, une connaissance plus exacte que nous, qui ne prenons pas la peine de les étudier, et qui les traitons au hasard; mais il faut estimer surtout chez nos voisins la résolution et la persévérance, car l'habileté n'est pas le caractère distinctif de l'administration anglaise. C'était une précipitation peu louable dans un gouvernement, que de venir ainsi offrir des secours sans s'assurer d'abord de l'imminence de la guerre. Le gouvernement de Bombay avait, il est vrai, été averti par le consul général d'Angleterre en Égypte et par le résident de Bagdad. Mais il n'ignorait pas sans doute que le premier de ces agents faisait ainsi marcher chaque année Méhémed-Ali contre le sultan. Quant au rapport du résident, il ne fallait pas oublier que cet officier avait déjà annoncé trois fois la mort de Méhémed-Ali, et si on lui eût demandé sur quoi se fondait son avis, on aurait reconnu que c'était sur la lettre d'un juif de Damas à un juif de Bagdad. Ce n'est pas sur des données pareilles qu'un gouvernement prudent fait des offres de secours en hommes et en vaisseaux. D'ailleurs, n'y avait-il pas à Constantinople un ambassadeur britannique auquel il appartenait plus qu'à sir Robert Grant, gouverneur de Bombay, de faire de pareilles propositions? S'était-on assuré du consentement de la Porte? savait-on s'il y avait des résolutions prises entre les cabi-

nets de l'Europe sur cette question? Une telle démarche ne prouvait, certes, ni de l'habileté ni de la discrétion.

Il est difficile de comprendre d'ailleurs quel grand intérêt l'Angleterre avait à empêcher le pacha d'Égypte de pousser ses conquêtes aussi loin qu'il le pouvait. Elle pensait probablement que ce pacha lui était hostile, et en cela elle fut dupe de ceux qui cherchaient à le lui persuader. Je ne m'y épargnai pas pour ma part, car je savais que la bonne intelligence du pacha avec les Anglais, si elle était avantageuse au premier, donnait aux seconds un contrôle absolu dans la mer Rouge et dans le golfe Persique. Il était donc urgent de représenter Méhémed-Ali comme ami des Français, quoiqu'il le fût assez peu, et de le traiter comme une espèce de potentat et d'homme supérieur, quoiqu'on sût combien sa puissance était éphémère, et qu'il y ait peu de chance, de nos jours, d'être un grand génie quand on ne sait ni lire ni écrire. L'Angleterre aurait été, certes, plus habile, si elle eût favorisé le pacha au lieu de le contrarier; s'il avait poursuivi, pillé et conquis les Arabes, il eût agi comme tous ses confrères, mais aussi il aurait établi quelque ordre et quelque sécurité dans le pays, et reconnu les services des Anglais en leur assurant un libre passage par Suez et par la Syrie.

J'avais trouvé peu d'appui près de l'ambassade, lorsqu'une première fois je m'étais hautement opposé aux usurpations de l'Angleterre; j'aurais donc

désiré me mettre, pour agir, à l'abri derrière des instructions spéciales; mais le temps manquait. Il m'était impossible d'attendre avant quatre mois les réponses de Constantinople, et quinze jours suffisaient pour que le pacha de Bagdad acceptât l'offre qu'on lui faisait. Je résolus de remplir, à mes risques et périls, ce qui me paraissait mon devoir, et j'avoue que ce qui m'encouragea davantage fut le silence que le ministère avait gardé sur ma première démarche. M. le comte Molé était alors aux affaires étrangères; tout se passait avec régularité dans ce département; je pensai que l'on avait approuvé ma conduite puisqu'on ne l'avait pas blâmée. Les agents à l'étranger qui, comme moi, se sont trouvés dans des circonstances délicates, rendront sans doute à M. Molé cette justice, que, sous son administration, ils jouissaient d'une grande indépendance, que la correspondance se suivait avec ordre, que les diverses questions étaient un objet d'étude et non un moyen de déclamations. On agissait avec d'autant plus de confiance qu'on n'avait pas la crainte d'être désavoué ou ridiculisé pour avoir honnêtement rempli son devoir. J'écrivis au pacha pour l'engager à ne point se décider avant d'avoir consulté la Sublime Porte. Comme il est impossible de rien faire avec les Turcs si on n'emploie pas l'argent ou l'intimidation, je lui faisais entrevoir d'affreux malheurs qui le menaçaient s'il ne suivait pas mon conseil. Par ce moyen je me ménageais assez de temps pour prévenir l'ambassade.

Rien n'est mobile comme l'esprit des Orientaux, et si j'étais certain du premier effet de ma lettre, je ne l'étais nullement des résolutions qui pouvaient suivre. Des présents, un verre d'eau-de-vie, un rêve, ont chez les Turcs beaucoup plus de valeur que la logique la plus serrée. Depuis longtemps Ali-Pacha menaçait Bassora de sa visite et avait été détourné de son projet par les instances des scheiks dont il devait traverser le territoire et surtout par l'intervention de l'agent de la Compagnie des Indes, qui négociait pour eux et gagnait par là une grande influence. Je pensai que le voyage du pacha aurait un bon résultat, parce que les intrigues, dont on pourrait l'entourer pour accéder aux propositions des Anglais, seraient rompues par son absence. Pour l'exciter davantage, je cherchai querelle au gouverneur de Bassora; je m'abstins de faire hisser mon pavillon, et demandai satisfaction à Bagdad. Comme le pacha me craignait, non sans doute à cause de mon caractère officiel ou des démarches qu'aurait pu faire l'ambassade, mais parce que je savais à un écu près combien il volait, et que j'étais en mesure de le dénoncer à la Porte, il se hâta de répondre qu'il venait de sa personne, et que, Dieu aidant, il me donnerait satisfaction.

Ce fut à Bassora une étrange nouvelle que celle de l'arrivée prochaine du pacha; s'il l'eût donnée au gouverneur, personne n'y aurait cru, car tous savaient qu'il n'y a jamais un mot de vrai dans la correspondance officielle entre les autorités. On

aurait soupçonné avec raison qu'il ne s'agissait que d'une menace pour gagner de l'argent. Mais on attachait plus de gravité à une lettre écrite à un Européen, et pendant plusieurs jours, ma maison fut assiégée par les habitants, qui venaient s'assurer du fait. Le gouverneur, le chef des aïta, le scheik de Zobéir, enfin tous ceux qui avaient quelque pouvoir dans la ville en étaient surtout émus. Quant aux marchands, ils mettaient ordre à leurs affaires, et plusieurs se disposaient à quitter le pays. Sans être des tacticiens consommés, les Arabes n'ignoraient pas que de grands dangers entouraient une pareille expédition, et ils en avaient eu la preuve vers le milieu du siècle précédent. Les Persans avaient fait la guerre dans ce pays, s'étaient emparés de Bassora et n'avaient pas moins été forcés de fuir; leur armée avait été presque entièrement détruite. C'est qu'en effet elle avait rencontré les plus terribles des ennemis, le désert et la famine. La guerre avait, comme il arrive le plus ordinairement, été causée par la religion. Les Arabes, qui sont sunnis, renversèrent les digues des canaux, et l'inondation envahit tout le pays, détruisit et les communications et les moyens de subsistance. Le chef de l'armée persane, Sadeq-Khan, frère du fameux Kérim-Khan, qui, sous le titre de Vékil, était en réalité souverain de la Perse, avait assiégé Bassora. Cette ville, où commandait Soliman-Pacha, qui plus tard gouverna Bagdad, où on lui donna le surnom de Grand, fit une vigoureuse défense. On voit encore vers le nord

de Bassora, et près de ses remparts, des bastions en terre élevés à cette époque par les assiégants. Le général persan ne manquait certes pas de bravoure, car on montre à une petite distance la place où sa tente était dressée. Un jour un esclave qui lui présentait sa pipe fut emporté par un boulet de canon, et le khan, sans se déconcerter, demanda une autre pipe. Soliman-Pacha, après avoir consommé ses vivres et ses munitions, fut enfin obligé de se rendre. Accompagné du cadi, d'un Arménien et d'un catholique, qui avaient suspendu leur sabre au cou, il alla près du vainqueur et lui remit la place, que les Persans pillèrent. Ce fut bientôt après qu'arriva le désastre de l'armée persane, et le vékil Kerim-Khan étant mort, son frère retourna à Bouchir, où il emmena son prisonnier. La Porte, par une générosité qu'elle n'aurait plus aujourd'hui, paya la rançon de Soliman-Pacha, qui fut délivré à la conclusion de la paix. Elle récompensa même son courage par le gouvernement de Bagdad.

On apprit enfin que le pacha avait placé ses tentes hors de Bagdad, près de la porte de Bassora, et que les tentatives du colonel Taylor n'avaient pu l'arrêter; ce résident avait offert, disait-on, jusqu'à six cent mille francs au nom des scheiks des grandes tribus de Montéfiks, de Ben-Ilam et de Chahab, pour qu'on ne les destituât pas et que la campagne n'eût pas lieu. Le pacha passa outre, et donna l'investiture à ceux de leurs parents qui résidaient près de lui. Par là, il devint évident pour tous que la

résolution était sérieuse. Puis on s'empara de gré ou de force des embarcations qui étaient sur la rivière, on traqua les habitants pour en faire des mariniers, on pilla les magasins pour se procurer des vivres; et, les préparatifs terminés, on partit à la fin de la saison; les *Bagdadleus* purent espérer du ciel quelques mois de repos.

Voici comment on évaluait les forces de l'armée: les troupes régulières, commandées par Sarcoch-Pacha (le pacha ivre), se montaient, disait-on, à dix mille hommes; j'en comptai six cents; la cavalerie irrégulière, que l'on portait à vingt mille hommes, ne dépassait pas deux mille, en y comprenant la maison du pacha et les domestiques; quant aux Arabes, ils ne suivaient pas régulièrement l'armée et étaient plus ou moins nombreux, suivant les circonstances. Je ne suppose pas que le pacha, pendant cette campagne, ait été à la tête de six mille hommes, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire à Constantinople qu'il en entretenait quatre-vingt-dix mille, et de demander pour les payer de l'argent à la Porte. L'artillerie était de six pièces de campagne et de trois ou quatre mauvais mortiers, bien suffisants d'ailleurs pour effrayer les Arabes.

Quelque faible que fût cette troupe, ce n'était pas chose aisée que de la conduire à cent lieues de distance, à travers les déserts qu'elle avait à parcourir. L'armée suivait la rive droite du fleuve, marchait à petites journées, tandis que la flotte descendait sous sa protection. Il n'y avait là aucun espoir de pillage,

aucune chance de ces désordres si chers aux armées turques. Les Arabes, qui surveillaient les mouvements du pacha, lui faisaient place quand il s'approchait, et, aussitôt qu'il avait passé, revenaient planter leurs tentes au lieu accoutumé. Il envoyait, sous la protection de ses soldats, les scheiks récemment nommés prendre possession de leur gouvernement. mais tout disparaissait devant eux; ceux qu'ils venaient remplacer avaient fui avec leurs trésors, leurs tentes et leurs troupeaux. La présence des Turcs rendait impossibles ces destitutions qui se font si commodément quand on n'emploie que l'or et la trahison.

Lorsque Daoud-Pacha, qui connaissait bien ces pays, avait une expédition à faire, il ne la conduisait pas lui-même, et s'arrangeait de façon que les Arabes se combattissent entre eux. Ainsi, par exemple, il voulut un jour remplacer le scheik des Ben-Ilam par un membre de la même famille; il donna à ce candidat l'investiture en grande cérémonie et le laissa pendant quelques mois faire ses préparatifs à Bagdad. Pendant ce temps, les scheiks voisins des Ben-Ilam, qui avaient reçu des ordres, intriguaient pour les détacher de leur chef. Le prétendant s'agitait dans le même but, faisait des cadeaux et des promesses; on ne se mit en campagne que quand tout fut à peu près fini. Alors le nouvel élu partit avec éclat, et le pacha lui donna quelques-uns de ses soldats plutôt pour lui faire honneur que pour combattre; il était rare, en effet, que ceux qu'on des-

tituait fissent de la résistance ; le plus souvent même ils se réfugiaient, après quelques temps, près du pacha et cherchaient à rentrer en grâce. Ces guerres n'étaient pas bien terribles, et les femmes elles-mêmes y jouaient un rôle. Quand on assiégeait le *kout*, la maison d'un scheik, ses filles, parées de leurs joyaux, montaient sur la terrasse et faisaient entendre des chants de combat. C'étaient, le plus souvent, des improvisations sur le thème suivant : « Je suis jeune, je suis belle et j'aime les guerriers ; je veux pour époux celui qui sait tenir la lance et manier un cheval ; quel plaisir que de briser les dents de ses ennemis et de les voir rouler dans la poussière ! Qui me rapportera la tête de celui qui nous attaque ? Je ne voilerai pas ma face devant lui. » Le combat fini, si les assiégeants avaient été les plus forts, ces dames descendaient, causaient avec les vainqueurs et leur disputaient leurs casseroles et leurs autres ustensiles de ménage. On les respectait toujours, et, par leur résistance, elles parvenaient souvent à sauver leurs parents. Ali-Pacha avait suivi un autre système : il envoya renverser un scheik par des aïtas qui ne se conduisirent pas avec autant de discrétion que les Arabes, et qui tuèrent, violèrent, pillèrent, suivant leur usage ; mais cette méthode ne réussit qu'une fois. Le second scheik que l'on voulut attaquer envoya ses trésors dans le désert, et expédia son harem à celui-là même qui venait le remplacer. Il lui écrivait : « Nous sommes parents et tu amènes des Turcs au milieu de nous ; tu sais cependant qu'ils

déshonoreront mes femmes, qui sont de ta famille. Pour éviter cette honte, je te les envoie. » Ce fut par ces motifs que le scheik destitué des Ben-Ilam se réfugia dans les montagnes de la Perse ; celui de Montefiks avait gagné le désert ; ni l'un ni l'autre n'avaient envoyé les vivres demandés pour l'expédition. Ainsi on avança péniblement et sans voir un ennemi jusqu'à Corna. Arrivé là, le pacha fit ses préparatifs pour passer sur la rive gauche du Tigre, craignant, non sans raison, que s'il venait à Bassora par la rive droite de l'Euphrate, le premier acte de ses soldats ne fût de saccager la ville. ..

Le séjour que dut faire l'armée pour qu'on eût le temps d'établir sur la rivière un pont de bateaux, donna occasion d'envoyer complimenter Son Excellence sur sa prochaine arrivée. Ces compliments ne se bornent pas, en Turquie, à une simple lettre, mais on les accompagne de présents. Ma maison fut donc envahie par des confiseurs persans, qui préparèrent pour le pacha une variété de sirops et de confitures ; ces joyeux apprêts se faisaient, d'ailleurs, sous de bien tristes auspices : l'époque des fièvres était revenue, et presque tous nous avions été atteints ; ceux qui avaient échappé à la mort entraient à peine en convalescence. L'interprète que j'envoyai, M. Raymond, trouva, après une absence de trois jours, le plus jeune de ses frères enterré et l'aîné frappé de la contagion. L'accueil gracieux qu'il avait reçu, et le châle dont on avait entouré sa tête, lui étaient une bien triste consolation. Quant à

Ibrahim-Agha ; mon janissaire, qui l'avait accompagné, sa hardiesse et son imperturbable sang-froid me causaient toujours un nouvel étonnement : frère Jean du *Compère Mathieu* n'était qu'un écolier auprès de lui. Plusieurs de ses proches et de ses amis étaient morts sans qu'il s'en affectât le moins du monde ou qu'il exprimât le plus faible regret. Arrivé à Corna, il alla, de son autorité privée, saluer de ma part tous ceux dont il espérait un présent, qu'il exigeait d'ailleurs sans cérémonie. Cette expédition lui rapporta, me dit-il, près de trois cents francs. Admis devant le pacha, il le traita avec une parfaite égalité, lui donna son avis sur l'expédition, lui indiqua les personnes à nommer aux divers emplois, puis, comme on voulait le vêtir d'une robe d'honneur, il en discuta la forme et la qualité, l'évalua à cinquante francs, et, pensant que ce n'était pas assez, réclama encore quarante francs en argent. Sa haute taille, sa belle et majestueuse figure, en imposèrent sans doute ; car non-seulement il obtint tout ce qu'il voulut, mais devint tout à coup un des favoris du pacha, avec lequel il allait causer à ses heures. Le reste de son temps était employé à boire quelques bouteilles d'eau-de-vie avec le chef des troupes régulières, Sarcoch-Pacha, ou avec d'autres seigneurs de la cour.

Trois frères arabes qui trafiquaient avec l'Inde avaient fait une immense fortune, et, pour échapper aux exactions du gouverneur de Bassora, avaient construit à deux lieues de la ville et sur la rive op-

posée, une maison qui leur servait de forteresse. Elle était abandonnée, tombait en ruines, et c'était sous ses murs que le pacha avait établi son camp, après avoir passé la rivière à Corna. Les ordres qu'on aurait pu donner aux troupes de ne pas venir en ville eussent été parfaitement inutiles si l'on n'eût employé des moyens préventifs. Pour les empêcher, on avait fait ancrer la flotte près du rivage opposé au camp, et les bateaux des patrons du pays ne se hasardaient pas de l'autre côté, où ils auraient été immédiatement saisis, et où ils n'avaient à attendre que des coups pour prix de leurs services. Quelques grands personnages parurent seuls à Bassora. Je fus donc forcé, malgré l'état de ma santé et de celle des personnes avec lesquelles je vivais, d'aller chercher le tumulte d'un camp pour faire au pacha ma visite officielle. Je traversai le fleuve accompagné d'un interprète et d'Ibrahim-Agha. Celui-ci venait d'ensevelir son neveu, mais il n'en dit pas un mot, quoiqu'il eût perdu un peu de sa bonne humeur. Il avait seulement jeté son mouchoir sur son turban sous prétexte de se garantir du soleil. Après une ennuyeuse course sur l'eau, nous abordâmes au rivage, où mon bateau fut immédiatement envahi par la foule qui voulait se rendre en ville; fort heureusement Sarcoch-Pacha avait envoyé de ses soldats réguliers pour le garder. J'en fus quitte pour entendre ces injures dont les mahométans sont si prodigues envers les chrétiens.

Le camp formait un cercle autour duquel des sen-

tinelles avaient été placées de distance en distance. La tente principale du pacha en occupait le centre, et je me dirigeai de ce côté. Nous fûmes reçus d'abord dans celle où il dormait, et qui servait dans le moment d'habitation à des derviches, des mendiants et des astrologues, tous vêtus d'une manière bizarre. Le pacha lui-même était derviche de profession, et se piquait de lire passablement dans les astres; il était toujours entouré de quelques-uns de ses confrères, et se plaisait dans leur savante conversation. J'ai rencontré un assez bon nombre de ces braves gens, et ai souvent admiré leur saleté et le désordre de leur barbe et de leurs cheveux, comme aussi leur incroyable impudence; je dois avouer cependant que ceux que je trouvai ainsi établis dans l'intimité de Son Excellence étaient, sous tous ces rapports, bien au-dessus de ce que je connaissais. Après quelques moments d'attente, je fus introduit près du pacha; je le trouvai assis, ou plutôt couché sur un petit tapis, et vêtu du nouveau costume militaire. Il était court et gros, si bien que son pantalon de drap brun montant jusque sous les aisselles, je ne sais quelle ignoble veste et son énorme bonnet rouge qui descendait sur une face ronde et large ornée d'une barbe rousse, lui donnaient une apparence extrêmement grotesque. Il était ivrogne et débauché, et, quoique ne manquant pas d'intelligence naturelle, il avait, au premier abord, l'air hébêté et engourdi. Il paraissait être âgé de soixante ans, et il passait pour être de mœurs plus douces que ne sont ordinaire-

ment ses collègues ; il avait, sur plusieurs d'entre eux, l'avantage de savoir lire, mais c'était à peu près à cela que se bornait toute son instruction. Le gouverneur de Bassora et d'autres personnages, parmi lesquels je remarquai le fameux Turki-Bilmez, l'entouraient tandis qu'il roulait gravement un chapelet entre ses doigts. A peine avais-je pris place, échangé les compliments usuels, fumé la pipe et pris le café, que les affaires militaires survinrent. Un homme se précipita dans la tente, annonçant que ceux de Mohamera venaient d'enlever un poste du gouverneur de Bassora. On résolut immédiatement d'envoyer, pour chasser l'ennemi, un des bateaux de la flotte dont on introduisit le capitaine. C'était un Candiote assez intelligent pour comprendre qu'il avait peu de chances de succès s'il partait sans soldats, sans munitions, sans vivres et sans argent. Il en fit sans trop de détours l'observation au gouverneur de Bassora que l'affaire regardait, et, des observations on passa bientôt aux injures, puis à une violente querelle qui se termina par le triomphe du capitaine. Le Candiote dit, entre autres choses, au gouverneur et devant Son Excellence, que c'était une honte d'avoir nommé pour mutselim un méchant Arabe d'Alep qui n'entendait rien aux affaires, qui était lâche *comme un chat*, et trop avare pour qu'on voulût le servir. Le gouverneur répondit qu'il donnerait du beurre, du riz, du pain, du fromage et un baril de poudre anglaise, et chaque promesse suivait une des injures de son antagoniste. Il n'était pas encore remis de sa défaite, que

la conversation s'engagea sur un bâtiment de guerre anglais qui, après avoir apporté des lettres, avait jeté l'ancre devant la ville de Mohamera, contre laquelle était dirigée l'expédition. Ali-Pacha n'avait pas pour les opérations militaires un goût bien prononcé, et rien ne lui aurait été plus agréable que de voir le scheik des Chahabs faire sa soumission, payer ses redevances, et promettre plus de fidélité pour l'avenir; à ces conditions, il aurait, avec grand plaisir, sacrifié le candidat qu'il avait élu et qu'il conduisait avec lui pour l'installer par force. La position de ce malheureux était vraiment déplorable. Il n'avait pu offrir au pacha que des promesses, et, à chaque difficulté qui s'élevait, on s'en prenait à lui. Le dernier soldat de l'armée lui attribuait ses souffrances, et il n'était pas de malédictions qui ne lui fussent adressées. Il paraissait, suivi de quatre pauvres domestiques, marcher au supplice plutôt qu'à un triomphe. Mais les rebelles ne faisaient nulle démarche conciliatrice, et se contentaient d'envoyer des cavaliers qui observaient de loin les mouvements de l'armée. La présence d'un navire anglais près de la capitale ennemie était bien aussi un motif de crainte, surtout après les propositions du résident britannique pour s'opposer à l'entreprise. Le pacha me demanda ce qu'il y avait à faire en de telles circonstances, et je lui répondis avec une entière franchise, bien que je n'ignorasse pas que mes paroles seraient rapportées. Outre que la conduite du résident m'avait offensé, j'étais fort mal satisfait de voir

les Anglais agir dans ce pays comme s'il eût dépendu de la Compagnie des Indes. J'assurai donc à haute voix et en plein divan Son Excellence que, comme chargé par la Sublime Porte de gouverner la province, il avait droit de décider en quel lieu il était opportun que les navires jetassent l'ancre; que dans la circonstance présente, prêt à attaquer Mohamera, si le bâtiment anglais le gênait, il suffisait qu'il écrivît au commandant de se retirer pour que celui-ci obéît; que, d'ailleurs, témoin de toutes les intrigues qui s'étaient succédé pour établir l'autorité britannique sur cette partie des possessions du sultan, j'avais depuis longtemps donné au gouverneur de Bassora l'avis d'agir d'après ces principes, et de défendre d'entrer à Mohamera. Les Turcs ne comprennent jamais ce que c'est que le droit, et on conclut de mes observations que les navires étrangers entrés dans l'Euphrate étaient sous les ordres du pacha. Quoi qu'il en soit, mon ami le capitaine Sharp, qui commandait le bâtiment en question, reçut peu après l'invitation de se retirer de devant Mohamera; furieux sans doute de ne pouvoir intervenir, il mit à la voile et partit définitivement, à la grande satisfaction du pacha.

Après avoir terminé ma visite, qui n'eut de remarquable que cet incident, j'allai saluer Sarcoch-Pacha; mais à peine étions-nous assis, qu'on vint le prévenir que son chef le demandait. Cela me sauva d'entendre une horrible musique à l'européenne, qu'il s'était préparé à faire jouer en mon honneur.

Comme l'invitation de se rendre près d'Ali-Pacha était venue à l'improviste, la garde de Sarcoch-Pacha n'était pas prête ; je remarquai qu'on la fit appeler, et que le chef des troupes régulières eut grand soin de ne pas se présenter devant son supérieur sans être bien accompagné. Je parcourus le camp, je comptai les tentes pour établir un calcul approximatif de la force de cette armée, et rentrai chez moi accablé de fatigue et d'ennui. Je n'étais pas non plus sans inquiétude sur l'issue de la campagne ; sans doute le pacha avait des forces suffisantes pour prendre une misérable place comme Mohamera ; mais il y a si peu d'ordre dans les armées asiatiques, l'ignorance y est si grande et le jugement si rare, que tout dépend du hasard. En songeant aux expéditions semblables à celles d'Ali-Pacha, et dont la fin avait été si désastrueuse, on pouvait redouter un résultat semblable. Au moindre revers cette armée était évidemment perdue. Les Arabes seraient accourus de toutes parts pour la détruire, Bassora eût été pillée, et combien d'années se seraient écoulées jusqu'à ce qu'on eût pu remettre un peu d'ordre dans ce pays ! Une circonstance qui peut montrer avec quelle incurie les Turcs font la guerre, n'était pas de nature à me rassurer. J'avais voulu voir les cartes dont ils se servaient, et ils n'en avaient aucune ; ils ne savaient guère où ils allaient, et m'envoyèrent leur ingénieur pour prendre près de moi quelques renseignements. Celui-ci était fourreur de son état, et ne distinguait pas le nord du midi. Je fis à la hâte, sur

les données que je pus obtenir, un tracé du pays, et fis écrire les noms en turc; M. Raymond le porta au pacha, qui dit le comprendre, ce dont je doute fort. Il s'en montra satisfait, et, profitant de la circonstance, Ibrahim-Agha se le fit payer trente francs.

Enfin l'armée partit, et, après quelques jours, nous apprîmes que Mohamera avait été pris sans avoir fait de résistance sérieuse; quelques bombes avaient mis l'ennemi en fuite, et les troupes, ne rencontrant pas d'obstacles, étaient entrées dans la ville avant que l'ordre en eût été donné. Chacun s'était mis aussitôt en quête de butin; si l'on a exagéré le nombre des victimes, je suis certain du moins qu'on n'a pas pu exagérer le pillage, car tout fut saisi par les soldats, qui s'emparèrent des femmes et des enfants; quand il n'y eut plus rien à prendre, le pacha et ses troupes se donnèrent le plaisir de brûler la ville. Je ne veux point rapporter en détail toutes les horreurs qui furent commises, mais pour montrer quel sens ces barbares attachent aux opérations militaires, je rapporterai un fait caractéristique. La ville avait été prise avant qu'on l'eût attaquée, et un tailleur, ignorant peut-être un si grand événement, travaillait dans sa boutique. Un des vainqueurs l'aperçut, se précipita sur lui, le traîna devant le pacha, et on lui fit administrer une rude bastonnade pour le punir de sa confiance. « Comment, scélérat, lui disait-on, un vizir se dérange, se fatigue, vient de Bagdad assiéger et prendre la ville, et tu couds tranquillement! » On accusait le pacha d'être

d'un caractère beaucoup trop doux : il aurait dû faire couper la tête au tailleur.

CHAPITRE XVIII

Suite de la guerre de Mohamera. — Épisode sur le siége de Varna.

Les premières nouvelles de la prise de Mohamera nous furent apportées par ceux qui avaient fait le plus de butin, et qui vinrent le vendre à Bassora. Le pacha s'était réservé les dattes, dont une grande quantité était en magasin et prête à être embarquée. Nous vîmes donc arriver, les uns après les autres, nombre de soldats qui vendaient des étoffes et les ustensiles de cuivre dont ils s'étaient saisis. Les marchands qui se piquaient d'honnêteté refusaient d'acheter publiquement ces marchandises, et disaient les considérer comme provenant de vol. Il est certain que, suivant les mœurs orientales, l'état de guerre ne constitue pas un droit différent de celui qui existe pendant la paix ; voler ou conquérir sont synonymes. Mais les scrupules seuls des marchands ne les empêchaient pas de trafiquer sur ces objets ; ils crai-

gnaient surtout d'être recherchés plus tard et poursuivis par les propriétaires légitimes pour les avoir en leur possession ; alors, en effet, on n'aurait pas demandé comment ils les avaient acquis, et on les aurait forcés à restitution. Les juifs ne manquèrent pas cette occasion de gagner de l'argent, mais ils achetaient par petites portions, puis revendaient à de plus riches qu'eux. Un soldat de troupes régulières fit une très-bonne prise en s'emparant d'une quantité de perles, et vint un soir se réfugier dans ma maison ; il avait quitté son uniforme et s'était vêtu à l'arabe. Comme il se disait déserteur, je me souciais peu de lui donner asile, et il m'avoua sa bonne fortune pour me décider à lui laisser passer la nuit chez moi ; il craignait que le chef des troupes régulières, Sarcoch-Pacha, n'apprît ce qui lui était arrivé, et ne le fît assassiner pour s'emparer de son trésor. Ces craintes me paraissaient ridicules, et je le renvoyai ; alors des Arméniens lui donnèrent l'hospitalité, on lui fournit les moyens de retourner à Bagdad, et quand je m'informai de cette affaire, je reconnus que ses frayeurs n'étaient pas chimériques. Si des soldats s'emparaient d'objets d'une certaine valeur, ils couraient risque de devenir victimes de la cupidité de leur chef, et souvent même leurs camarades se défaisaient d'eux pour se partager leurs dépouilles.

Avec les vainqueurs se présentèrent en grand nombre les victimes de la catastrophe ; les uns venaient demander l'aumône après avoir vu leurs mai-

sons pillées et incendiées; d'autres faisaient des quêtes pour racheter leurs parents de l'esclavage. Un aïta, entre autres, avait pris la femme et la fille d'un Persan, et comme ce dernier voulait les rançonner, ils étaient tous venus de compagnie à Bassora. Le Persan alla d'abord chez le mutselim, qui promit une légère somme; puis chez le plus riche de ses compatriotes, Méhémed-Kazerouni, qui était mon voisin; puis chez moi, puis enfin chez tous ceux dont il espérait du secours. L'aïta l'accompagnait, et c'était en vain qu'on cherchait à le fléchir et qu'on l'engageait à modérer ses prétentions. Il demandait quatre cents francs, et quand on lui adressait des observations, il expliquait comment il faisait un mauvais marché; il exaltait la beauté et le caractère de la mère et de la fille, décrivait leurs charmes et invoquait, avec une simplicité cruelle, le témoignage du mari lui-même. Ils parcoururent ainsi, pendant huit jours, les rues de Bassora, avant d'avoir recueilli la somme voulue. Un bien plus grand nombre de ces malheureux avait fui en Perse, et d'autres s'étaient embarqués. Le scheik de tous les Chahabs s'était retiré vers Dorak, sa capitale; et Ahmed, scheik de Mohamera, s'était réfugié à bord d'un navire qui lui appartenait, et était sur le fleuve, prêt à mettre à la voile.

Le pacha cependant, après avoir recueilli et vendu ses dattes, donné l'investiture au nouveau scheik, ne savait trop que faire; il aurait voulu poursuivre vers Dorak le scheik Jabber, mais cette campagne

difficile n'aurait pas eu un bon résultat; puis il voulait aller jusqu'à la mer et réduire le scheik de Gren; il lui ordonna même de venir se présenter devant lui; mais le scheik, qui était vieux et rusé, tout en protestant de sa soumission, déclara que si Son Excellence s'approchait, il s'enfuirait avec sa tribu dans une île où est sa capitale. Le pacha ne pouvait l'y poursuivre faute de navires, et fut contraint de renoncer à son projet. Enfin il résolut, en bon Turc, de s'en rapporter à la Providence, et de rester où il se trouvait. Le Ramazan qui approchait et qui, pour les mahométans, est une époque de repos, lui fournit pour cela un prétexte plausible; l'armée fut placée sous ses tentes, et on attendit les événements. Bientôt nous apprîmes à Bassora que des explications avaient été demandées par les Persans sur l'attaque de Mohamera, qu'ils prétendaient leur appartenir. Cette démarche avait été faite, ajoutait-on, à l'instigation de la résidence de Bouchir, qui avait vu avec peine détruire le lieu qu'elle convoitait pour en faire le centre de ses paquebots sur le fleuve. L'envoyé se présenta au nom du gouverneur de Schuster, et avec cette pompe que les Turcs nomment *calabalik*. Cela signifie qu'il avait quelques malles et quatre ou cinq domestiques, dont l'un était chargé de sa pipe. Le pacha, aussi bien que l'ambassadeur, ignorait si Mohamera appartenait véritablement à la Perse. Il le reçut froidement, et tous deux se tinrent dans une réserve prudente et parlèrent seulement de la puissance respective de leurs

souverains. Cet ambassadeur parti, je craignis d'autres démarches du même genre, et que, profitant des réponses peu satisfaisantes du pacha, les Persans ne prétendissent que le droit était de leur côté. C'eût été une raison d'attaques et d'hostilités que ne favorisaient que trop les haines nationales, et qui auraient donné aux Anglais le prétexte si désiré de faire accepter leur intervention. Aidé de la bibliothèque orientale de d'Herbelot pour l'origine des Chahabs et de ce que je savais de l'histoire de ce pays, je me hâtai de rédiger une note qui prouvait le droit incontestable de la Porte. M. Raymond la traduisit en turc et alla la porter lui-même, en compagnie d'Ibrahim-Agha, quand je dus l'envoyer faire au pacha les compliments usités à l'époque du Ramazan.

Comme je ne veux pas qu'on soupçonne que c'est par vanité que je rapporte cette affaire, je vais l'exposer avec quelques détails, et on reconnaîtra que dans cette circonstance comme dans toutes celles ou l'on réussit avec les Turcs, on n'a pas de raison de se montrer bien fier. M. Raymond n'avait pas oublié d'ajouter quelques bouteilles d'eau-de-vie aux présents ostensibles destinés à Son Excellence, et était allé loger chez Soliman-Effendi, secrétaire du pacha, qu'il avait connu à Bagdad. Le soir venu, il le grisa et lui fit raconter toutes les affaires de son maître; le lendemain, il l'envoya annoncer son arrivée et faire savoir que sa provision de liqueurs n'était pas épuisée, ce qui devait lui procurer un accueil gracieux. En effet, Ali-Pacha l'envoya chercher, le traita avec

égards, puis ordonna le *calvet*, ou l'audience privée; chacun se retira, et la note fut communiquée; le pacha s'en montra assez satisfait, puis le public étant rentré, Ibrahim-Agha fit apporter mon cadeau de sucreries et de confitures. Le pacha ayant ordonné qu'on lui donnât une robe d'honneur, le janissaire se récria, s'étonnant qu'on voulût le charger de vêtements par la chaleur qu'il faisait. Il fit remarquer à Son Exellence qu'il avait déjà reçu une robe pareille à Corna, et qu'elle ne valait pas grand'chose; qu'il n'en désirait pas une nouvelle, et préférait de l'argent. On se rendit à ses désirs; mais l'argent manquait dans les coffres du pacha, et M. Raymond fut forcé d'avancer au secrétaire de Son Excellence une quarantaine de francs pour compléter le cadeau d'Ibrahim-Agha, qui reçut environ cent francs. Ces quarante francs furent, plus tard, exactement rendus, et je n'en fus pas médiocrement surpris.

Outre la note relative aux frontières, M. Raymond devait obtenir, pour une affaire privée, le témoignage du pacha. Un chrétien de Bagdad était mort à Odeida, où il laissait une grande fortune faite dans le commerce. Les agents de Méhémed-Ali-Pacha s'en étaient saisis, et un vieux domestique était venu avertir la famille du défunt; il n'avait qu'un frère, qui fit devant le cadi de Bassora tous les actes nécessaires, et donna ses pouvoirs au messager pour aller recueillir la succession. Je le recommandai à M. Lesseps, qui voulut bien le protéger; mais le pacha d'Égypte, peu

désireux de restituer, exigea la présence de l'héritier, muni de papiers qui constateraient son identité. Le vieux domestique était donc revenu, et on sollicitait du pacha le certificat demandé. M. Raymond exposa la chose au secrétaire, Soliman-Effendi, et celui-ci rédigea après boire tous les actes voulus; le pacha, de son côté, avait reçu de l'eau-de-vie et avait fait défendre sa porte aux profanes. Son secrétaire introduisit M. Raymond, qui le pria de signer en sa considération (kater) les papiers qu'il lui présenta, et le pacha apposa son cachet sans autre information. Voilà comment les actes publics se font en Turquie.

Ces affaires terminées, M. Raymond aida le secrétaire à rédiger les lettres du pacha pour la Sublime Porte. Elles disaient que Son Excellence avait fait la plus brillante des expéditions et avait conduit jusqu'à la mer une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, ce qui l'avait ruinée; on se servit aussi de ma note pour exalter le service politique rendu à l'État. Mes envoyés songèrent après au retour, mais Ibrahim-Agha n'était pas disposé à se contenter de ce qu'il avait reçu du pacha. Il voulait surtout faire nommer de nouveau Ali-Usta au poste de gouverneur de Bassora. Celui-ci était arrivé sain et sauf de Bombay à Londres, et de là à Constantinople. Il avait reçu son pardon du sultan et était rentré à Bagdad, d'où il demanda un emploi au pacha, et pria ses amis, parmi lesquels était Ibrahim-Agha, de l'appuyer. Il ne réussit pas, mais fut bien près d'obtenir sa demande. Ces démarches po-

litiques n'empêchaient pas le digne Ibrahim de veiller à d'autres intérêts. Comme Turc, il alla visiter les aïtas et leur faire compliment sur la moisson qu'ils avaient faite; il n'était pas juste, selon lui, qu'un frère d'armes les rencontrât après une telle aubaine et retournât les mains vides. Il récolta de cette manière des chaudrons, des casseroles, des cafetières, en un mot les instruments en cuivre qui, disait-il, manquaient dans sa maison. Il alla aussi visiter Sarcoch-Pacha, et, ayant observé dans la cour du blé qu'on y avait entassé, il pria Son Excellence de lui en laisser prendre pour son ménage, ce qui fut accordé. Il loua, en conséquence, un bateau, guetta l'instant où le pacha sortirait, et fit enlever toute la provision. S'il fit partir immédiatement son embarcation, il alla du moins remercier celui qui avait fait le cadeau, pour rire de la mystification, et passa la nuit à boire avec lui. Quand M. Raymond et lui arrivèrent à Bassora, après cette expédition, Ibrahim-Agha disait que, grâce à Dieu (*elamdullah*), elle avait été fort heureuse; qu'il était porté à croire qu'Ali-Pacha avait entrepris la guerre pour faire la fortune du janissaire français, et que si Son Excellence restait dans le pays, il lui tirerait bien d'autres plumes.

Un second ambassadeur persan ne tarda pas à se présenter et à réclamer au nom du gouverneur de Chiras. Il n'avait rien qui pût inspirer beaucoup de respect, n'affectait pas la grandeur; en un mot, on ne remarquait pas chez lui de *calabalik*. Le pacha le reçut assez bien, et lui fit même quelques présents.

A peine était-il parti, qu'un troisième arriva, avec beaucoup de pompe, de la part de l'eunuque Manucher-Khan, *Emin-el-Daulet*, premier ministre de Perse et gouverneur général du Farsistan ; celui-ci fut conspué et battu. Depuis lors jusqu'à ces derniers temps, la Perse ne fit, que je sache, aucune autre représentation sur l'affaire de Mohamera. Il ne faut pas, d'ailleurs, s'étonner de la manière avec laquelle le pacha traitait ces ambassadeurs, impassible avec le premier, poli avec le second, et battant le troisième. On n'attache pas toujours en Asie un caractère public aux ambassadeurs, et il y en a de toutes les qualités. Un ancien domestique de M. Rousseau, notre consul à Bagdad, par exemple, prétendait avoir avancé des fonds pour notre gouvernement, et résolut de venir les réclamer à Paris. Il offrit au roi de Perse de lui apporter des présents à son retour, et on lui donna des lettres de créance comme ambassadeur. Elles étaient adressées à Napoléon, qui était revenu de l'île d'Elbe ; mais, comme on connut la rentrée de Louis XVIII quand l'ambassadeur Davoud-Zadour était déjà parti, on fit courir après lui ; et on le fit dépouiller et maltraiter pour changer ses lettres de créance et les adresser au nouveau souverain. Cela n'empêcha pas qu'il ne figurât avec grand éclat à Paris, où il passa pour un personnage ; mais, revenu dans son pays, il ne fut pas plus considéré que tout autre Arménien. Plus tard, un nommé Sady-Khan, ancien domestique d'un colonel anglais, se présenta à Londres comme chargé d'affaires du

prince royal de Perse. Il avait sans doute tous les papiers nécessaires pour cela; et comme ils lui donnaient un certain crédit, il en profita pour faire de très grandes spéculations. Revenu à Téhéran, il ouvrit une petite boutique dans le bazar. On comprend, d'après ces exemples, que l'on peut, en Asie, maltraiter un ambassadeur sans trop se compromettre.

Pendant le séjour du pacha à Mohamera, les relations étaient très-actives entre cette ville et Bassora, et le malheureux gouverneur n'avait pas un moment de repos. Outre que tous ceux qui avaient à se plaindre allaient solliciter contre lui l'assistance du pacha, on lui faisait restituer une assez grande partie des sommes qu'il avait extorquées autrefois. Le secrétaire, Soliman-Effendi, et les personnes en crédit, cherchaient à exciter ces réclamations, non parce qu'ils avaient contre lui de l'inimitié, mais parce que c'était leur profession. Ils vivaient de procès, car ils ne s'intéressaient à une affaire qu'après être convenus de la somme qu'on leur donnerait pour la terminer. Si le mutselim tenait à empêcher une décision, il devait financer comme les autres. Ainsi, je vis les agents de la Mecque se rendre près du pacha et revenir avec ordre de reprendre des propriétés dont le gouverneur s'était emparé. La veuve du gouverneur provisoire, qu'on avait récemment empoisonné, se fit rendre les biens de son mari qu'on avait sequestrés, et l'argent qu'on lui avait enlevé. Le nombre de causes ainsi résolues était prodigieux, et certes la

justice était fort peu consultée dans les arrêts nommés *bouyoûrdou*. Pour qu'on apprécie jusqu'où va cet esprit de rapine, je puis citer un fait : Soliman-Effendi, quand le pacha revint de Mohamera, logea chez M. Raymond, et faisait là le genre d'affaires dont je parle. En une quizaine de jours il gagna six mille piastres, c'est-à-dire douze mille francs, et encore se plaignait-il de faire peu de profits. Son occupation consistait à rédiger des ordres, à choisir son temps pour les faire approuver et signer par le pacha. Il est vrai que le lendemain du jour où il les avait obtenus, il en rédigeait et faisait signer d'absolument contraires.

Parmi les personnes que je vis employées dans l'armée du pacha, étaient trois médecins, un Arménien, un Grec et un Ragusais. Le premier avait été fait prisonnier à Varna par les Russes; comme il me donna des détails sur la prise de cette place, que ces détails sont conformes à ce que j'avais appris d'un interprète grec qui avait eu le même sort, je crois devoir les consigner ici, dans l'intérêt de l'histoire de cette époque. Ce que je rapporte est probablement plus correct que ce qu'ont donné les bulletins russes, ou que ce que nous avons appris de personnes qui ne savaient pas la langue ou n'étaient pas présentes.

Yussuf-Pacha était gouverneur de la place, et la flotte de Constantinople vint pour le secourir. Il avait quatre mille hommes de troupes irrégulières et on lui avait amené des soldats réguliers. Varna était

une place bien fortifiée, avec plusieurs redoutes, dont l'une commandait toutes les autres, et à la possession de cette dernière était attachée celle de la ville. Le chef de toutes les troupes ottomanes dans cette partie de l'empire ne demeurait point à Varna, mais dans les environs de Schoumla ; c'était, je crois, Méhémed-Reschid-Pacha. On évaluait le nombre des combattants à près de trente mille hommes, composés de la troupe régulière d'Izzet-Méhémed-Pacha, des soldats irréguliers d'Yussuf-Pacha, et enfin de la population mahométane de la ville, qui, comme on sait, prend toujours les armes contre les infidèles. Il faut joindre à ces troupes la population chrétienne de Grecs et d'Arméniens que les Turcs faisaient combattre par force, suivant l'usage, et qu'ils obligeaient à construire des ouvrages de fortification. Au reste, les services que ces derniers rendaient aux assiégés étaient bien compensés par leurs bons offices envers les assiégeants, qu'ils prévenaient de tout ce qui se passait dans la place, et auxquels ils envoyaient à chaque instant des messages et des avis. La première fois que les Russes se présentèrent, ils étaient au nombre d'environ trois mille, venus en reconnaissance par la grande route. Les Turcs, suivant leur bonne habitude, n'avaient pas placé de sentinelles, si bien que ces trois milles Russes eurent le temps d'élever quelques ouvrages, et de s'approcher de très-près de la place. Ils étaient cependant trop peu nombreux pour rien entreprendre de sérieux, et manquaient d'artillerie, tandis que celle des Turcs

était formidable. Ils ne laissèrent pas pour cela d'escarmoucher, et eurent constamment le dessus, jusqu'à ce que les chefs ottomans, sortant enfin de leur apathie, prirent le parti de faire contre eux une attaque définitive. Comme cette attaque était conduite sans ordre, les Russes y perdirent infiniment moins de monde que les Turcs. Voici comment les choses se passaient ordinairement : un des pachas, à son audience, disait : « Mais ces infidèles qui sont venus si près sont bien bêtes et bien audacieux ! — Sans doute, sans doute, répondait-on ; et si Votre Excellence l'ordonne, nous irons demain leur couper la tête à tous. » En effet, le lendemain, sortait qui voulait pour aller combattre, et qui était fatigué de la bataille rentrait en ville pour fumer ou prendre du café. Rien de plus commun que d'entendre des conversations de ce genre : « Eh ! Méhémed, nous allons lancer une balle aux infidèles ; venez-vous avec nous ? — Très-bien ; mais asseyez-vous d'abord un moment, fumons une pipe et prenons du café. » D'autres revenaient en grand nombre, accompagnant quelques blessés dont tous ces fuyards se prétendaient les parents ou les amis. « Nous avons été lancer une balle aux infidèles, disaient-ils, et notre parent, notre ami a été blessé ; nous ne pouvions l'abandonner et sommes revenus avec lui. » Quand, enfin, l'attaque générale eut lieu et que les Russes se retirèrent, les Turcs, qui les auraient certainement anéantis, vu leur petit nombre, n'eurent garde de les poursuivre : ils revinrent en ville pour se féliciter.

Ils prévirent cependant une nouvelle approche de l'ennemi et, cette fois, pour ne pas être surpris, placèrent des vedettes hors de la ville ; mais ils pensèrent que puisque les Russes étaient venus par un chemin, c'était celui-là qu'ils devaient toujours prendre, et n'en gardèrent pas d'autre. Un corps d'armée des assiégeants se logea près de la ville, dans les jardins, tandis que les Turcs l'attendaient sur la grande route. Une vive fusillade, accompagnée de quelques coups de canon, annonça cette approche, dont les Turcs s'inquiétèrent peu. « Nous sommes en hiver, disaient-ils, il n'y a pas de fruits dans les jardins, nous n'avons rien à y faire ; que nous importe que les Russes s'y soient ou non établis? » Pendant ce beau raisonnement, les Russes élevèrent une batterie formidable, et bientôt après, la flotte moscovite se présenta devant la ville et commença à lancer des bombes et des boulets. « Définitivement, dit un jour Izzed-Pacha, il faut chasser ces infidèles et leur couper la tête ; nous irons demain matin les attaquer, mais il le faut faire sans bruit, à l'improviste. » Le lendemain donc les Turcs se mirent en route, et le pacha monta sur les remparts pour voir comment on se comporterait. Comme dans les armées ottomanes chacun marche à sa guise, les lâches et les courageux se divisent bientôt ; les uns se lancent avec impétuosité, mais les autres vont plus lentement ; les courageux étant en grande minorité, les Russes, qui ont assez de pratique de la manière de combattre des Turcs, ne tirent que lorsque l'ennemi a pu

s'approcher de fort près. Alors les plus avancés des assaillants se précipitent tête baissée, pénètrent dans les rangs, et ne tombent pas sans avoir fait quelque acte de bravoure; mais la masse fuit dès les premières volées d'artillerie. Il en fut ainsi pour les troupes d'Izzed-Pacha. Un de ses domestiques avait pénétré dans la redoute russe, coupé la tête d'un soldat, et était revenu la présenter à son maître. « C'est fini, avait-il dit, la redoute est prise; j'ai tué un soldat sur sa pièce. » Le pacha se croyait donc triomphant, lorsqu'il vit son armée revenir en désordre; alors il devint furieux, et se mit à jeter des pierres aux soldats qui voulaient rentrer en ville. « Coquins, fils de chiens, leur criait-il, n'avez-vous pas honte? Allez, retournez, coupez le cou des infidèles. » Puis, comme il vit que l'on craignait l'artillerie moscovite plus que ses imprécations, il envoya fermer aux fuyards les portes de la ville. Les Turcs perdirent trois mille hommes à cette sortie. Pendant les trois mois que dura le siége, les Russes enlevèrent successivement tous les ouvrages qui défendaient la ville, et toutes leurs attaques réussirent; ils ne furent pas moins heureux par mer, et non-seulement leurs bâtiments mettaient les maisons en poudre, mais ils s'emparèrent des vaisseaux turcs qui étaient dans le port, par un coup de main que les assiégés ne surent ni prévoir ni empêcher. Enfin, pendant tout le siége, la défense fut tellement conduite que pas un seul projectile n'atteignit les bâtiments russes, bien qu'on fît sur eux un feu con-

tinuel. L'artillerie était, en vérité, servie d'une étrange manière. Les Turcs, en nombre plus ou moins considérable, se plaçaient près d'un canon; les uns fumaient, les autres causaient, et, s'il prenait fantaisie à quelqu'un, il chargeait la pièce, faisait feu et manquait. Un autre succédait, se croyant plus habile, et souvent des disputes s'élevaient entre les assistants à propos de munitions que ni les uns ni les autres ne voulaient aller chercher. La seule vertu qu'eussent ces assiégés consistait en une insouciance et une force d'inertie remarquables. Habitués au spectacle des misères humaines, les ayant souvent éprouvées eux-mêmes, ils étaient peu accessibles à la crainte. Ainsi, la famine se faisait sentir après la perte de la flotte, sur laquelle étaient les provisions, et ils ne s'en souciaient guère. Les Russes les avaient si bien enfermés, qu'ils ne pouvaient se servir d'aucun de leurs canons; ils firent peu d'efforts pour y remédier. Une fois ils résolurent d'envoyer les chrétiens travailler aux fortifications, et comme il y avait du danger, les mahométans les dirigeaient de loin. Après qu'un ou deux travailleurs eurent été tués, tous retournèrent dire au pacha qu'il était impossible de remédier au mal et de faire jouer l'artillerie. Cette nouvelle était fâcheuse, mais il y a toujours chez les Turcs des hommes à expédients; l'un d'eux s'écria : « Eh! qu'importe si on se sert de canons ou d'autre chose? nous avons de la poudre et des bombes; si nous ne pouvons tirer le canon, lançons des bombes; c'est encore

plus commode, parce qu'on n'a pas besoin de viser. » L'avis de cet habile homme fut approuvé de tous, et on peut deviner quel grand dommage ce moyen de défense causa aux assiégeants.

Cependant, outre la famine et la pluie de bombes, d'obus et de boulets qui désolait la ville, elle souffrait encore de divisions intestines. Izzet-Méhémed-Pacha était brave et se défendait, mais Yussuf-Pacha et ses quatre mille soldats ne faisaient rien ; ce pacha buvait la plupart du temps, et ses soldats étaient de grands pillards. Quand la défense devint impossible et qu'on somma la ville de capituler, Méhémed-Pacha ne voulut pas se rendre ; ce n'était pas qu'il eût de l'honneur ou qu'il s'affectât singulièrement si les Russes prenaient la place ou non, mais il agissait par des motifs personnels. En effet, Sa Hautesse le sultan Mahmoud ne lui avait pas donné de longues instructions et s'était tout simplement saisi de son harem ; le pacha était averti que l'on vendrait ses femmes et ses enfants s'il capitulait ; aussi ne voulait-il entendre aucune proposition. Quand on lui en faisait, il disait : « Au diable ces ânes de Russes avec leurs parlementaires ; ils ne savent faire rien sans bavardages. Ah ! s'ils veulent la ville, qu'ils entrent, qu'ils la prennent ; je serai bien content, parce qu'on ne me pourra rien dire à Constantinople, mais je ne suis pas si fou que de signer une capitulation. » Toutefois, il faisait des démarches pour que, dans la capitale, on ne lui attribuât pas le mauvais résultat de la défense. Pour cela, il écrivait à Reschid-Pacha

que son collègue Yussuf était toujours ivre, et ne faisait rien, non plus que ses soldats. Pour expédier ces lettres à travers l'armée ennemie, voici quel procédé on suivait : l'on saisissait une famille chrétienne, et on disait à son chef : « Voici une lettre pour Reschid-Pacha ; tu la porteras, et si, dans tant de jours, tu n'es pas revenu avec une réponse, on pendra ou vendra tes enfants, on violera ta femme et tes filles. » Un de ces messagers fut surpris portant un ordre de Reschid-Pacha de tuer l'indolent Yussuf, et le commandant russe communiqua la lettre à ce dernier, qui, un beau matin, ouvrit les portes de la ville, et passa chez les Russes avec ses troupes. Méhémed-Pacha, que l'on avertit, n'eut garde de s'en mêler ; il laissa les portes ouvertes, et les Russes entrèrent comme ils voulurent. Leur empereur était présent, et ne manqua pas de triompher avec toute l'emphase usitée dans son pays.

Parmi les faits les plus remarquables du siége, est l'accident d'un Grec qui pensait avoir rendu un grand service ; et qu'on envoya en prison. Une mine avait été fort anciennement pratiquée à Varna, et les Turcs voulaient y mettre le feu ; ce qui, si elle eût éclaté, aurait fait beaucoup de mal à l'ennemi. Ce Grec étant averti, passa chez les Russes et les prévint ; ils firent une contre-mine, et mirent le feu, au grand étonnement et au grand dommage des assiégés. Le Grec fut complimenté, présenté à l'empereur, et reçut de lui une bague ; puis, tout à coup, il prit fantaisie aux Russes de ne le considérer que

comme un misérable espion; le grand-duc Michel, qui se pique de bel esprit, saisit cette circonstance pour répéter le fameux adage : *on profite de la trahison, mais on méprise le traître.* Bref, il fut honni de tout le monde, comme s'il avait fait la chose la plus infâme. Le pauvre diable cependant avait cru remplir et avait rempli un devoir de religion et de patriotisme. Vouloir que les chrétiens, qui, chez les Turcs, sont en réalité de misérables esclaves, aient pour eux de l'attachement, qu'ils soient dévoués au souverain de ces barbares, est se moquer des gens. Grâce à la manière dont il plut de considérer son action, la police se mit aux trousses du traître; on le jeta en prison, et il n'en sortit qu'après avoir payé une bonne partie de la somme que la bague de S. M. I. lui avait value.

Si on prenait pour un traître le Grec dont j'ai parlé, on ne traita pas mieux les médecins et leurs interprètes que l'on trouva vêtus à l'orientale. Ils furent conduits devant l'empereur lui-même, qui n'avait pas encore conçu les sentiments d'amitié fraternelle qu'il affecte aujourd'hui pour le Grand Turc. Aussi prit-il la peine de leur faire une belle allocution sur ce qu'étant chrétiens, ils servaient chez des infidèles et portaient leurs habits; puis il les fit examiner pour voir si, en effet, ils étaient médecins; c'était chose fort douteuse, car il n'est pas besoin d'être un grand docteur pour pratiquer parmi les Turcs. Soit que, touchés des remontrances impériales, ils crussent devoir faire amende honorable; soit qu'ils fussent fatigués des

Turcs et de leurs vêtements, ils reprirent leurs habits européens. Ce fut un nouveau texte à déclamation. Comment, disait le tzar, osaient-ils reprendre l'habit des chrétiens, après s'être pollués par le vêtement des infidèles ! Un docteur bolonais, qui n'avait rien perdu du caractère de son pays, fut examiné de très-près, et je ne sais quel grand personnage de la suite impériale lui ôta son turban pour voir s'il avait la tête rasée, prétendant que c'eût été la preuve infaillible qu'il était renégat. Le Bolonais avait ses cheveux, et lui dit : *Cosa guarda? Non è di questa parte ; sè la desider, gli farò veder altrà cosà ;* puis il se mit en tête de demander sa liberté à l'empereur lui-même. L'Italie est le pays de la déclamation et des représentations théâtrales, et tout ce qui s'en rapproche étonne peu ses habitants. Aussi, peu ébloui de la pompe impériale, le docteur dit-il deux fois à Sa Majesté : « Je suis un médecin, et non un militaire ; voulez-vous ou non me laisser partir ? » Cette saillie ne fit pas fortune, car le tzar, piqué de ce que sa haute stature et la majesté de son regard ne produisaient aucun effet, appela immédiatement le comte Worousoff, lui ordonna de faire partir ces Européens pour la Sibérie, et même de les traiter sans ménagement. Cela fut exécuté; mais les Russes sont fort humains envers tous ceux qui ne sont pas de leur pays, et les prisonniers trouvèrent chez eux de la douceur et de l'hospitalité. Ils étaient probablement beaucoup mieux en Sibérie que dans le service ottoman; mais à la paix on les renvoya chez eux. Il faut avouer, quand on voit envoyer en Sibérie

des hommes qui se mettent au service turc comme médecins ou interprètes, que cela ne paraît pas fort raisonnable. Un médecin est de tous les pays, et son ministère, quelque part qu'il l'exerce, n'a jamais rien d'hostile: Un interprète n'est pas plus coupable; est-ce une preuve de bon sens que de les punir pour avoir soulagé des souffrances humaines, même parmi les Turcs?

Les devoirs du gouverneur de Bâssora étaient de rassembler les vivres destinés à l'armée et de les expédier. Les divers scheicks arabes avaient reçu l'ordre d'envoyer leurs provisions vers cette ville, et quelques-uns l'exécutaient en partie, tandis que d'autres le négligeaient entièrement. Le gouverneur devait encore remplir une foule de commissions, dont plusieurs étaient d'une exécution difficile. Toute personne venant du camp et embarrassée pour suivre ses affaires s'adressait à lui. Les vivres étaient reçus par un commissaire spécial dont le titre était *zakiré-agha*, ou chef des provisions. On pesait le blé et le riz sur la place publique nommée *Sift*, sous les fenêtres mêmes du gouverneur. Le zakiré-agha présidait à l'opération, et il se commettait, sur la quantité et la qualité, des vols incroyables dont il partageait le produit avec le gouverneur. Cela n'était pas cependant sans danger, et donnait lieu à des scènes de violence qui se renouvelaient souvent. Un jour, les soldats se plaignirent au pacha de la qualité de leurs provisions, et un kuleyman, connu par la dureté de son caractère, fut envoyé comme moubachir pour faire une

enquête. Il parut à l'improviste sur la place publique, vit que l'on trompait, assaillit à coups de bâton les gens du gouverneur et du zakiré-agha, tandis que ces derniers regardaient par la fenêtre, et qu'au lieu de faire des représentations, ils se renfermaient dans le palais. Cet acte de prudence n'était pas inutile, à en juger par les antécédents du moubachir. Chargé un jour par Davoud-Pacha d'aller s'informer de la conduite d'un gouverneur, il l'avait garrotté et expédié à Bagdad, et, sans autre cérémonie, s'était installé à sa place. Les deux coupables en furent quittes cette fois pour des injures et la menace d'un coup de pistolet, puis les choses s'ajustèrent. Le moubachir reçut un présent, et alla assurer le pacha que la remise des vivres se faisait avec une parfaite régularité. Quant aux solliciteurs particuliers, le plus souvent le gouverneur se délivrait d'eux par quelque mensonge, ou les fatiguait par des mesures dilatoires. Il en résultait une masse effrayante de dénonciations adressées contre lui au pacha, et parfois il était forcé d'aller se justifier, tandis qu'à chaque instant on répandait le bruit de sa destitution. De là la nécessité de faire des présents, et le nombre de robes d'honneur qu'il donna est prodigieux.

Après un certain temps, on commença à manquer de beaucoup de choses dans le camp, et il fallut songer au retour. L'indiscipline était si grande que, le mutselim ayant envoyé au pacha un bateau chargé de légumes, les aïtas livrèrent aux gens de Son Excellence un combat où un homme fut tué et

deux autres blessés, et s'emparèrent par force du bateau. D'ailleurs l'hiver était venu, c'est-à-dire qu'il était tombé un peu de pluie, et on ne pouvait marcher à cause de la boue. Le pacha prit sa résolution en conséquence, et vint par eau à Bassora. Quant à l'armée, elle rétrograda par le chemin qu'elle avait suivi, et se trouva en face de la ville après une marche pénible pendant laquelle elle manquait de tout. Elle dut rester là encore plusieurs jours, parce qu'il fallut établir un pont de bateaux, opération difficile à cause de la largeur du fleuve et de la marée, qui, en un instant, détruisait les travaux déjà exécutés. Je dois rendre justice à Ali-Pacha, en disant que, dans cette circonstance, il montra pour ses soldats une anxiété louable. Établi fort à l'aise dans la petite chambre du palais que l'on nomme *Calvet*, il comprenait que ses compagnons d'armes comparaient sa situation avec la leur, et il ne cessait de s'informer des progrès des travaux. Chaque fois on l'assurait que tout était fini; que le miracor, chargé du commandement pendant son absence, allait, avant de passer le pont, immoler deux moutons. Enfin les troupes défilèrent, mais ce ne fut pas sans danger; le pont s'agitait comme aurait fait une corde, et les piétons étaient forcés de s'aider des pieds et des mains. Il n'arriva pourtant aucun accident, et on ne perdit que deux chevaux. Ces délais, toutefois, n'avaient pas été inutiles, car on avait eu le temps de faire venir par eau le gros bagage, de dresser les tentes et d'établir des gardes aux portes de la

ville. L'ordre donné aux troupes de ne pas entrer put donc être exécuté. Toutefois, les inquiétudes du pacha ne l'empêchaient pas de se reposer joyeusement de ses fatigues. Son secrétaire, Soliman-Effendi, était venu demeurer chez M. Raymond, et, dès le premier jour, avait demandé une bouteille d'eau-de-vie pour son maître, qui la but tout entière, ce qui lui donna la fièvre. Comme c'était à l'époque de la bonne saison, il se rétablit promptement, et j'allai le voir plusieurs fois d'autant plus volontiers qu'il ne présidait pas au *divan*, mais vivait en particulier. C'était Méhémed-Tchélébi, le gouverneur, qui était chargé de tenir audience, d'écouter les plaintes et de faire droit aux réclamations. Ce que l'on nomme divan chez les Turcs n'est pas la réunion de certains fonctionnaires, mais une assemblée à peu près publique présidée par un pacha ou un gouverneur qui pérore tout seul. Il est contre l'étiquette de l'interrompre et de parler sans être interrogé; quand bien même il dirait les plus grands mensonges et les sottises les plus évidentes, ce serait une grande offense que de le démentir ou de ne pas l'approuver. Chacun sait que l'orateur ne se pique pas le moins du monde de dire la vérité, et on s'applique seulement à deviner le but de ses discours. C'est là une habitude que l'on prend quand on a avec les Asiatiques de fréquents rapports. Qu'une personne annonce un fait, nul n'a souci de savoir si ce qu'elle dit est vrai, mais on cherche dans quel but elle le dit; il n'y a pas plus de chances pour la vérité que pour le men-

songe, quand bien même il s'agirait de la chose la plus indifférente; le motif découvert, on sait ce qu'on doit croire. Il est évident que cette disposition à l'incrédulité, cet usage constant de rechercher les sentiments de leurs interlocuteurs, contribuent beaucoup à donner aux Asiatiques l'esprit de ruse et le talent d'observation qui les distinguent. Les choses cependant ne se passent pas toujours dans le divan avec la même gravité. Un jour que j'étais allé voir le pacha, j'entendis des cris dans la grand'-salle, et M. Raymond y entra. Elle était pleine de gens de toute qualité; et il y avait même des négociants juifs. Voici ce qui était arrivé: des aïtas avaient reçu de leur chef de la farine mêlée de sable, et l'un d'eux s'était cassé une dent; furieux, ainsi que ses camarades, ils allèrent vers leur chef pour le tuer. Celui-ci eut le temps d'attribuer la faute au gouverneur, se montra aussi irrité que ses soldats, et les précéda pour aller mettre à mort le coupable. Cette troupe était entrée dans le divan, et le chef s'était avancé vers le gouverneur en lui montrant quelle farine il distribuait, et en mettant la main sur ses pistolets. Le pauvre Méhémed-Tchélébi rejeta la faute sur le zakiré-agha; puis on discuta l'affaire, on promit de faire des recherches, on donna d'autre farine, et la scène allait se terminer par le dénoûment ordinaire, c'est-à-dire que le gouverneur avait ordonné un burnous pour le plaignant, quand celui-ci refusa. Il jetta le burnous sur le gouverneur, qui s'en débarrassa avec d'autant plus de difficulté qu'il

perdit la tête, craignant qu'on ne profitât de sa surprise pour l'assassiner. Un plaisant se leva alors, courut vers le mutselim, prit le burnous, qu'il mit sur ses épaules, et déclara qu'il était heureux de terminer la discussion en se l'appropriant. En effet, il l'emporta, puis tous se mirent à rire, et la querelle fut vidée.

J'avais, par la présence de Soliman-Effendi chez M. Raymond, la faculté de savoir exactement de quelle manière se font les affaires publiques chez les Turcs. Ce Soliman-Effendi était un jeune homme, fils de l'ancien divan-effendi de Bagdad, et son aïeule était, disait-on, une Française vendue je ne sais de quelle manière dans ce pays. Ce que je puis certifier, c'est qu'en 1824 je vis chez ce divan des livres français de médecine qu'il me dit être un héritage de sa famille. Soliman-Effendi était le confident le plus intime d'Ali-Pacha. Il se rendait régulièrement chez son maître dès l'aube du jour pour prendre ses ordres; il rentrait vers neuf heures du matin, recevait les plaintes et faisait les marchés nécessaires avant de s'engager à leur donner suite. A midi il dînait, et il arrivait souvent que, pour lui faire politesse, M. Raymond priât d'autres personnes; après dîner, il faisait une courte apparition chez le pacha, puis tout le monde allait se reposer; on se levait à l'*ekindi*, c'est-à-dire pour la prière de trois heures, et ensuite il y avait grand divan jusque vers le soir; ce moment était principalement consacré aux affaires, et le secrétaire restait au palais jusqu'à ce qu'elles fussent décidées. Il ren-

trait alors les poches garnies des papiers et des lettres du pacha auxquelles il était chargé de répondre. Son travail était-il pressé, devait-il retourner chez son maître lorsque la musique du gouverneur annonçait la prière de la nuit qui précède la dernière audience, il mangeait à la hâte et allait à son poste. Il revenait encore chez lui, puis, quand tout le monde dormait, il se rendait en cachette au palais et portait les papiers prêts pour la signature. Comme à cette heure Son Excellence buvait, il la choisissait pour faire apposer le cachet officiel dans les cas difficiles. N'avait-il, au contraire, aucune affaire pressante, il faisait lui-même la débauche. Il ne mettait d'ailleurs aucun mystère à sa correspondance; rentré à la maison, il déployait ses papiers, les donnait à M. Raymond pour qu'il les lût, et il arrivait quelquefois que celui-ci venait me consulter sur la manière de répondre. Ce fut à cette forme de travail que je dus la connaissance des revenus du pachalik; j'acquis en outre une nouvelle preuve de l'irrégularité avec laquelle les Anglais négocient à Bagdad. Le colonel Chesney avait les firmans du Grand Seigneur nécessaires pour naviguer sur l'Euphrate, et le pacha devait les respecter. Cela n'empêcha pas sir Robert Grant, gouverneur de Bombay, d'écrire directement à Ali-Pacha et de chercher à traiter directement la même affaire avec lui. Je conseillai de répondre d'une manière évasive, et mon conseil fut adopté. Il ne faudrait pas supposer qu'il y eût dans ma conduite une merveilleuse habileté;

les Anglais, s'ils l'ont voulu, ont connu aussi bien que moi ce que faisait le pacha et ont pu lire sa correspondance. Soliman-Effendi n'était pas plus indiscret que tout autre secrétaire, parce qu'en effet les Orientaux ne cachent que ce qui intéresse leur vie ou leur fortune. Il n'est pas à Constantinople de note diplomatique concernant les Européens qu'on ne puisse se procurer pour une tasse de café; composées au nom de la Porte par les divers drogmans, si elles excitaient le moindre intérêt parmi les mahométans, elles seraient connues dans le bazar avant que ceux qu'elles concernent pussent soupçonner leur existence.

Il ne faudrait pas supposer que la présence du pacha, de sa suite et de son armée, fussent d'aucun avantage à la ville de Bassora. Loin de là, il ne parut pas, jusqu'à leur départ, un seul navire de commerce; les affaires étaient suspendues, et chacun se renfermait chez soi pour éviter les demandes des chefs et des soldats. Il n'était pas rare que des hommes ivres déchargeassent leurs pistolets dans les rues; on saisissait par force les ouvriers, que l'on obligeait à travailler sans relâche et sans récompense. Des bateliers qui s'aventuraient au dehors ne pouvaient rentrer chez eux qu'après un ou deux jours, car les soldats qui se succédaient s'emparaient de leurs bateaux, et se faisaient conduire sans les payer. Les portefaix, les porteurs d'eau, les boutiquiers de toute espèce, n'étaient pas mieux traités. Le marchand d'eau-de-vie, qui tenait son privilége à ferme, avait été forcé

de condamner sa porte et de faire au mur un trou assez élevé. Par là, au moyen d'une corde, il recevait l'argent et livrait sa denrée. Beaucoup de négociants respectables s'étaient enfuis, et tout commerce était suspendu; on vivait sous un sentiment de terreur que l'on ne comprend guère en Europe. Chaque jour, des ouvriers et des manœuvres qui s'étaient refusés au travail avaient reçu des coups de bâton, de sabre ou de feu. La plainte était inutile, même pour les personnes en crédit, et à plus forte raison pour les autres. Si l'on eût tué un juif, dont la valeur est le tiers de celle d'un chrétien, ou un chrétien, dont la vie vaut cent vingt-cinq francs, quelle réclamation aurait-on pu élever quand des Arabes, des vrais croyants, étaient impunément massacrés ? Aussi les Indous des navires ne se présentèrent pas à cette époque. Ils sont, eux, considérés comme des hommes *sans livres;* ils n'ont pas l'Ancien Testament comme les juifs, l'Evangile comme les chrétiens, le Coran comme les mahométans, tous livres reconnus pour saints par ces derniers; ce sont donc des hommes sans âme, des bêtes, qu'on laisse vivre par humanité, mais qu'on pourrait tuer sans commettre un plus grand péché qu'en égorgeant un mouton. Il suffirait de dire *bizmellah* (au nom de Dieu) avant l'opération pour la rendre légitime. Tout le monde désirait donc que l'armée se mît en route pour regagner Bagdad; mais, comme on le pense bien, on n'exprimait pas ce vœu à Son Excellence. Le pacha

était supposé s'occuper de l'organisation du pays et avait avec le gouverneur des entretiens à ce sujet; celui-ci n'avait imaginé rien de mieux, dans son intérêt, que de voir traiter Zobéir et Soug-el-Schiouq comme Mohamera; il disait que, ces villes étant brûlées, les centres de commerce n'existeraient plus, et que tous les marchands seraient forcés de s'établir à Bassora, ce qui rendrait la contrebande impossible. J'avais fait remarquer au pacha combien la destruction de Mohamera avait été fâcheuse, et lui avais représenté qu'il aurait eu un bien plus grand avantage à y établir son pouvoir; je renouvelai mon argument en faveur des villes menacées; mais les Turcs attachent plus de gloire à détruire qu'à fonder. Celui qui a rasé une cité et a fait répandre du sel sur son emplacement devient, dans leur histoire, bien plus illustre que celui qui en a élevé de florissantes. Mes conseils n'eussent probablement pas été écoutés si le scheik des Chahabs, revenu de Dorak aussitôt après le départ du pacha, n'eût chassé honteusement le successeur qu'on lui avait donné. La vanité d'expéditions qui n'avaient pour moyen que le pillage et pour résultat que l'incendie, se montra alors clairement au pacha : il reconnut que Mohamera sortirait bientôt de ses ruines et que Zobéir et Soug-el-Schiouq, s'il les détruisait, imiteraient cet exemple. Il ne pouvait laisser des traces durables de sa colère et résolut de ne pas l'exercer. L'événement justifia ses prévisions; avant qu'il fût rentré à Bagdad, tous ses nouveaux scheiks avaient été chassés, et la des-

truction de Mohamera fut le seul résultat de cette campagne.

Décidé enfin à partir, il conféra les divers emplois qui dépendaient de lui. Méhémed-Tchélébi fut confirmé dans son gouvernement et affranchi du contrôle du douanier de Bagdad, car il prit la ferme pour son compte. Le pacha l'installa avec beaucoup de pompe, lui donna l'investiture dans sa tente, au milieu de l'armée, puis rentra en ville avec lui et le précéda au palais du gouvernement; tous deux étaient seuls à cheval, suivis de leurs officiers. La nomination qu'il fit ensuite fut celle de Turki-Bilmez, comme capitan-pacha, mais elle n'eut pas lieu sans contestation. Méhémed-Tchélébi, qui n'aurait probablement pas été fâché d'imiter l'exemple d'Ali-Usta, et qui, dans ce but, cherchait à se faire des amis dans l'Inde, ne se souciait pas de la surveillance de Turki-Bilmez, qui ne manquait pas de résolution. Il ne fut pas moins forcé de le subir et de l'installer à l'arsenal; on nomma après comme cadi un facétieux personnage qui avait suivi le pacha, et me donna, presque aussitôt sa nomination faite, une preuve de son habileté. Un vieillard, qui avait eu, comme bijoutier, de mauvaises affaires, me servait de portier. Il se tenait devant ma maison, lorsqu'un de ces jeunes garçons qui ont près des pachas un emploi honteux, l'aperçut et crut le reconnaître; il l'avait vu, en effet, à Bagdad, où son père avait prêté quatre cents francs au bijoutier; quand il fut sûr de son fait, le jeune homme dénonça le portier au cadi pour obtenir les

quatre cents francs. L'emprunteur les avait payés et présenta à la justice un reçu signé par huit témoins ; le cadi exigea alors la présence des témoins ; quatre étaient morts, deux s'étaient enfuis à Gren, et on ne savait où étaient les deux derniers. Le portier fut condamné à payer de nouveau, et vint me raconter son infortune. J'envoyai chez le cadi pour avoir des explications ; mais il fut très-surpris quand il vit Ibrahim-Agha et qu'il apprit qu'il s'agissait d'un de mes domestiques. « Comment, dit-il à Ibrahim-Agha, cet homme était à vous, et il n'en a rien dit! Fut-on jamais si bête! Mais si j'avais su cela, j'aurais condamné son adversaire. Il y a, ajouta-t-il, moyen d'arranger la chose ; le pacha part dans trois jours, et son jeune drôle le suivra ou restera ; s'il part, le procès sera fini ; s'il doit rester, je lui demanderai une procuration de son père pour toucher la créance. Il ne peut la recevoir avant quinze jours, et comme alors le pacha sera loin et que je n'aurai rien à craindre, je lui ferai, pour paiement, administrer deux cents coups de bâton. Je sais fort bien que votre portier ne doit rien, et ne l'ai condamné que pour obliger un protégé de Son Excellence. » Après le cadi, on nomma le scheik de Zobéir, puis le masraf, et l'organisation du pays fut complète.

Il était bien évident, depuis ce qui était arrivé à mes dépêches, que je ne pourrais plus rester utilement à Bassora quand le pacha serait parti. Les courriers ne devaient plus venir directement de Constantinople, et les communications, rétablies comme

avant, devaient avoir lieu par Bagdad au moyen de la poste anglaise. J'avais en vain recommandé à l'ambassade de poursuivre près de la Porte et près du pacha d'Égypte l'établissement d'une administration postale que l'on eût adoptée avec empressement si le plan eût été adapté aux mœurs du pays. Je représentais qu'il était ridicule de laisser entre les mains d'étrangers les seuls établissements publics de la Turquie et de l'Égypte qui eussent quelque régularité. Soit que l'on ne comprît pas les obstacles pratiques et la manière de les surmonter, soit que l'ambassade préférât, comme d'habitude, s'occuper des grandes questions politiques, de la garde nationale, par exemple, je n'obtins jamais de réponse. Je ne pouvais plus, décemment, confier mes lettres à la discrétion *des Arabes*, et j'avais sollicité mon rappel. Les observations sur lesquelles on avait plus spécialement appelé mon attention étaient terminées, aussi bien que les expériences sur la navigation de l'Euphrate, et l'expédition du pacha avait décidé la question relative à Mahomera. Ma présence était donc inutile, et je profitai avec joie de l'ordre qu'on m'avait donné de me rendre à Bombay. Je n'étais pas fâché non plus d'échapper aux dangers du climat et à la solitude à laquelle j'avais été si longtemps condamné. Le dernier acte de mon administration, et celui que j'accomplis avec le plus de plaisir, fut de prendre congé du pacha, du gouverneur et des autres autorités. Je ne partais pas avec regret, et le sentiment avec lequel je quit-

tai ce pays fut un vif désir de ne le revoir jamais, de n'avoir, à l'avenir, aucun rapport avec son infâme administration. Il faut observer cependant qu'en Turquie, si un consulat s'établit avec quelque difficulté, on ne le peut pas détruire tout à coup sur un ordre ministériel; ce serait tromper tous ceux qui l'ont aidé, qui se sont placés sous sa protection, qui lui ont donné de la consistance et de la considération. Si j'avais tout simplement fermé ma porte et ôté mon pavillon, mes domestiques et ceux qui m'avaient témoigné de l'intérêt auraient été poursuivis. Je profitai donc de l'article de nos traités qui permet aux consuls de se faire remplacer, pour désigner M. Raymond comme mon successeur, et me gardai bien de dire que je ne reviendrais pas. Ce ne fut qu'après avoir rempli ces préliminaires que je fis ma dernière visite au pacha, qui partait le jour même. Je trouvai Son Excellence sous sa tente, et cette fois je ne pus échapper à sa musique européenne, qui vint lui donner une aubade quand j'étais présent. Suivi de sa cavalerie, il se rendait à Bagdad par la route la plus courte, tandis que le gros de l'armée devait côtoyer le fleuve et escorter les bateaux chargés du bagage. Tout était sous le commandement de Sarcoch-Pacha, que j'allai, le lendemain, visiter à son tour. Je le trouvai dans une grande colère parce que les gens requis pour remorquer les bateaux ne s'étaient pas encore présentés, et l'eau-de-vie qu'il buvait pour se distraire ne le calmait pas; il ne parlait de rien moins que d'entrer en ville

et de couper la tête au gouverneur, qu'il accusait du retard. Il était homme à exécuter sa menace, car il n'avait pas agi autrement avec un mutselim qui lui avait refusé environ huit cents francs; je prolongeai donc ma visite assez longtemps pour qu'il pût s'enivrer complétement, et alors on le porta dans son bateau; la marée étant venue, toutes les barques partirent, et la ville se trouva en paix. Sarcoch-Pacha était d'abord marmiton d'un régiment à Constantinople et divertissait ses camarades par son ivrognerie. Le sultan Mahmoud le prit en amitié pour ce fait et lui donna un avancement rapide; ayant voulu le nommer pacha s'il promettait de ne plus boire, cette condition fut refusée. Le Grand Seigneur, charmé de tant d'héroïsme, le nomma pacha en lui permettant de s'enivrer, ce qu'il ne négligea jamais; de là lui venait son nom de *Sarcoch* (ivrogne); il n'en était pas médiocrement fier et me raconta comment on le lui avait donné. Mes rapports avec les autorités se terminèrent par cette visite, après laquelle je remis les affaires à M. Raymond et fis mes préparatifs de départ.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. 1

CHAPITRE PREMIER. — ÉGYPTE. — Départ de France. — Arrivée au Caire. — Causes qui empêchent d'obtenir une idée correcte de l'Égypte. — M. Mimault. — Méhémed-Ali. — Ibrahim-Pacha. 4

CHAPITRE II. — Départ du Caire. — Voyage sur le Nil. — Thèbes. — Désert. — Cosséir. — Institution des Aita ou Albanais. 25

CHAPITRE III. — Cosséir. — Agents de la Compagnie de l'Inde. — Mauvaise organisation de la marine anglaise. — Divertissements arabes. 46

CHAPITRE IV. — MER ROUGE. — Djedda. — Agent anglais. — Sir Alexander Burnes. — Pèlerinage de la Mecque. — Poissons et coquilles de la mer Rouge. 62

CHAPITRE V. — Départ pour Bombay. — Odeida. — Café d'Yémen. — Mustapha-Bey. — Moka. — Révolte de Turki-Bilmez. — Arrivée à Bombay. 90

CHAPITRE VI. — BOMBAY. — Jacquemont. — Travaux scientifiques. — Situation de la Perse en 1835. — Ali-Usta. 111

CHAPITRE VII. — GOLFE PERSIQUE. — Départ de Bombay. — De la traite des noirs à Bombay et dans les mers voisines. — Bender-Abbaz. — Ormutz. — Bender-Bouchir. 135

Pages.

CHAPITRE VIII. — Départ de Bouchir. — Carrak. — Bords de l'Euphrate. — Bassora. — Situation des agents français et anglais à Bagdad et à Bassora. 165

CHAPITRE IX. — Préjugés qui règnent relativement à la France. — Situation de l'ambassade française à Constantinople. — Intrigues des agents anglais. 183

CHAPITRE X. — De la protection accordée par la France aux chrétiens. — Situation des chrétiens de Bagdad et de Bassora. 198

CHAPITRE XI. — Gouvernement de Bassora. — Officiers de l'administration. — Justice. — Mollahs. — Banquiers. 218

CHAPITRE XII. — Agriculture et produits de Bassora. — Commerce de Bassora et du golfe Persique. — Dattes. — Chevaux. — Difficultés que les Européens rencontrent dans ce commerce. 238

CHAPITRE XIII. — Administration de Bassora. — Nature et caractère des impôts. — Manière de les prélever. — Contrebande. 269

CHAPITRE XIV. — Motifs de l'expédition du colonel Chesney. — Histoire de cette expédition. — Agents russes. — Maladies régnantes à Bassora. 285

CHAPITRE XV. — BAGDAD. — Voyage de Bassora à Bagdad. — Asker-Pacha. — Gouvernement de Davoud-Pacha — Commerce et industrie de la ville. 313

CHAPITRE XVI. — GOLFE PERSIQUE. — Dissolution de l'expédition sur l'Euphrate. — Missionnaires protestants. — État de la Perse. — Meurtre de Ben-Tajib. 337

CHAPITRE XVII. — Expédition contre Mohamera. 355

CHAPITRE XVIII. — Suite de la guerre de Mohamera. — Épisode sur le siége de Varna. 375

CARTE
pour l'intelligence
DU VOYAGE
de
Mr. FONTANIER.
Orenbourg
Danube F.
MER NOIRE
ASIE MINEURE
Erzeroum
MER CASPIENNE
Khiva
Samarcand
Oxus R.
Indus F.
Caboul
Attok
Chypre
MER MÉDITERRANÉE
Alexandrie
le Caire
Bagdad
Ispahan
Mohamera
Bassora
GOLFE PERSIQUE
Delhi
Tropique
Cancer
Nil F.
ARABIE
du
Bombay
Aden
Socotra

00084796

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016